This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

GEOFFREY ASPIN
BOOKS & PRINTS
TTLE SUTTON,
SHIRE, ENGLAND

Vet. Fr. II A. 1212

ARGENS

2 vols

LA
PHILOSOPHIE
DU
BON-SENS.
TOME PREMIER.

LA PHILOSOPHIE DU BON-SENS, OU RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

Sur l'Incertitude des Connoissances Humaines; à l'Usage des Cavaliers & du Beau-Sexe.

NOUVELLE EDITION, REVUE,

Corrigée & Augmentée d'un Examen Critique des Remarques de

MR. L'ABBÉ D'OLIVET,

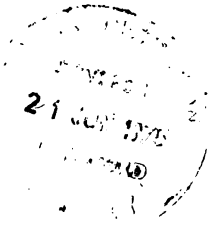
De l'Académie Françoise, sur la Théologie des Philosophes Grecs;

PAR MONSIEUR

LE MARQUIS D'ARGENS.

TOME PREMIER.

A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE,
M. DCC. XL.



PRÉFACE.

VOICI *une nouvelle Edition d'un Livre, dont les précédentes ne doivent être regardées que comme des eſſais. Elle eſt augmentée de plus de la moitié, & les augmentations ſont pour le moins auſſi utiles que ce qui compoſoit autrefois tout le Corps de l'Ouvrage. Le ſuccès qu'il a eu, m'a engagé à le revoir avec beaucoup de ſoin, & à le perfectionner le plus qu'il m'étoit poſſible.*

J'AI *toujours ſuivi mon premier deſſein, qui étoit d'être utile aux gens du Monde, c'eſt-à-dire aux perſonnes, pour le plaiſir & l'inſtruction deſquelles les Savans devroient plus travailler qu'ils ne font. Il ſemble que la plûpart de ces Meſſieurs ſoient honteux aujourd'hui d'écrire d'une manière qui ſoit intelligible à tout le monde. Quand je dis à tout le monde, j'entends à tous ceux,*

*qui, aimant la lecture, ne veulent pas cependant qu'on les fatigue par des Livres qui ſemblent être faits pour être placés dans le Temple de Diane à côté des Ecrits obſcurs & ſublimes d'*HE'RACLITE. *Ces Savans ſe trompent fort, s'ils ſe figurent qu'il y ait beaucoup de gens qui faſſent pour eux ce que fit Euripide pour avoir les Ecrits du Philoſophe Grec. A force de lire ces Ecrits myſtérieux, il les apprit par cœur, & les publia. Je puis aſſûrer ces Meſſieurs que puiſqu'ils ne ſe ſont point ſoucié d'être entendus, perſonne ne ſe donnera la torture pour les entendre. Il eſt vrai qu'ils auront la conſolation de traiter d'ignorans, ceux qui mépriſeront leurs Ouvrages; mais ceux-ci à leur tour les regarderont comme des pedans: ainſi, voilà les choſes compenſées de part & d'autre.*

QUAND *je veux qu'un Auteur écrive d'une manière claire, intelligible, je n'entends point qu'il s'abaiſſe & s'aviliſſe; il eſt un art de dire les choſes les plus élevées, & de les mettre à la portée des eſprits les plus ordinaires. Perſonne n'a poſſedé cet art comme Mr.*

BAY-

BAYLE & *Mr.* DE FONTENELLE ; *leurs Ouvrages sont des preuves évidentes que les matières les plus abstraites peuvent être traitées avec une méthode qui les rend très faciles.*

IL *est au reste ridicule de se figurer que parmi les gens du Monde il ne s'en trouve pas un grand nombre qui ont parfaitement bien étudié, & qui savent beaucoup. Si Messieurs les Docteurs en* US *connoissoient un peu plus les Courtisans, les Officiers, & même les femmes d'un certain rang, ils se détromperoient, & reviendroient de leur prévention ; mais quoiqu'un homme ait cultivé les Belles-Lettres, il ne s'ensuit pas de là qu'il soit obligé de s'ennuier, en lisant l'Ouvrage d'un Savant, dont la science n'a rien que de dur & d'épineux. Il ne doit donc point paroître extraordinaire que tant d'Ouvrages, remplis de Grec & de Latin, moisissent en paix dans la boutique d'un Libraire.*

RIEN *n'est plus utile qu'une érudition amusante & instructive ; mais rien n'est plus ennuiant qu'un Livre qui n'offre qu'un chaos immense ; l'esprit*

le plus curieux craint de s'y abîmer. En vérité, c'eſt être ſage que de ne pas emploier du tems à lire de pareils Ouvrages.

QUELQUES Savans ſe plaignent amérement du goût du ſiécle; ſelon eux, on n'aime aujourd'hui que des bagatelles & des Romans. Il eſt aiſé de leur prouver qu'ils ſe trompent: on lit avec avidité les Ouvrages de BAYLE, de LEIBNITZ, de LOCKE, &c. On liroit les leurs de même, s'ils avoient ſû faire uſage de leur érudition & de leur Philoſophie, ainſi que ces grands hommes.

JE finis une Préface, qui, quelque courte qu'elle ſoit, ſervira peut-être à ma condamnation; je crains qu'on ne m'accuſe d'avoir mal imité les grands modèles que je propoſe. Si je n'y ai pas réüſſi, je prie mes Lecteurs de m'excuſer en faveur de l'intention. Le bon accueil qu'ils ont fait à la première Edition de mon Ouvrage, me raſſûre un peu: ils trouveront quelques petites diſſertations nouvelles; c'eſt ainſi qu'on peut appeller quelques remarques aſſez longues, qui peut-être mériteront leur ap-

approbation. J'ai tâché d'y rassembler ce que j'ai cru appercevoir de plus intéressant & de plus instructif, j'ai aussi augmenté & changé considérablement le Corps de l'Ouvrage. Je ne dirai rien ici de l'arrangement que j'y ai observé, on verra mes raisons dans le Discours préliminaire; & puisqu'elles ont été goutées dans la première Edition, j'espere qu'elles seront aussi heureuses dans celle-ci.

TABLE
DES
RÉFLEXIONS
ET DES
PARAGRAPHES
DE CET
OUVRAGE,
TOME PREMIER.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE
SUR LE DESSEIN
DE CES RÉFLEXIONS.

§. I. *Premiere Idée de cet Ouvrage.* Page 1.
II. *Que les plus grands hommes ignorent bien des choses.* 4.
III. *Des Sciences où l'on trouve le plus de certitude.* 6.
IV.

IV. *Des Réflexions qui compoſent cet Ouvrage.* 9.
V. *Du Reſpect dû aux Philoſophes.* 16.
VI. *Critique du V. Chapitre de la III. Partie du II. Livre de la* Recherche de la Vérité, *contre Montagne.* 24.

RÉFLEXION PREMIERE,

CONCERNANT

L'INCERTITUDE

DE

L'HISTOIRE, DE LA TRADITION, ET DES OPINIONS DES SAVANS.

§ I. *Introduction.* 44.
II. *Que notre Raiſon ne peut nous tromper en ce que nous appercevons diſtinctement, & qu'elle doit prévaloir ſur toutes les Autorités.* 49.
III. *De l'Incertitude de l'Hiſtoire dans un grand nombre de Faits.* 53.
IV. *Incertitude de l'Hiſtoire dans ſes commencemens.* 56.
V. *De la partialité des Hiſtoriens, prévenus en faveur de leur Nation & de leur Religion.* 77.

VI. *Les Hiſtoriens ſont remplis de prodiges.* 82.

VII. *Oppoſitions de ſentimens des Hiſtoriens d'un Parti oppoſé, & d'une différente Religion.* 90.

VIII. *Ridicule de l'Hiſtoire, ou des Annales de tous les différens Ordres de Moines.* 100.

IX. *Combien les véritables ſujets d'une choſe ſont ſouvent ignorés des Hiſtoriens.* 110.

X. *Récapitulation des Raiſons de l'Incertitude de l'Hiſtoire.* 115.

XI. *De l'Incertitude de la Tradition, & combien l'autorité du Peuple eſt mépriſable.* 117.

XII. *Les Traditions pour la plûpart ne ſont fondées que ſur nos préjugés & notre pareſſe.* 129.

XIII. *Bien des Traditions prennent leurs ſources des Ouvrages des Poëtes, des Orateurs & des Peintres.* 134.

XIV. *La Tradition eſt commune à tous les peuples pour autoriſer leurs erreurs.* 139.

XV. *De l'Incertitude de l'autorité des Savans, par la contrariété de leurs ſentimens.* 143.

XVI. *Que les Savans ſont toujours prévenus en faveur de leurs opinions.* 148.

XVII. *Des ridicules opinions, ſoutenues par bien des Savans.* 152.

XVIII.

XVIII. *La moitié des opinions des Savans ne prend sa source que dans leur haine & leur jalousie.* 158.
XIX. *La différence de Religion porte les Savans à des extrémités vicieuses.* 165.
XX. *Que la plus grande partie des grands hommes ont avoué qu'ils ne savoient que peu de choses.* 177.

RÉFLEXION SECONDE,

CONCERNANT

L'INCERTITUDE

DE LA

LOGIQUE.

§. I. *Introduction.* 188,
II. *En quoi consiste la Logique.* 197.
III. *Toutes nos idées tirent leur origine de nos sens, ou de celles qui passent par nos sens.* 202.
IV. *Des idées, considérées selon leurs objets.* 214.
V. *Les idées, que nous acquérons par notre propre expérience, sont plus parfaites que celles que nous acquérons par le secours.* 218.

VI. *Il faut prendre garde de nous laisser tromper par nos propres sens, ou par nos passions, ou par l'autorité de ceux qui nous font quelque récit, ou quelque histoire.* 220.

VII. *De la nécessité de définir les noms dont on se sert, d'éviter les mots ambigus, & les façons de parler embarrassées.* 228.

VIII. *La définition d'une chose est juste plus ou moins, suivant l'idée que nous en avons.* 231.

IX. *Des causes de notre ignorance.* 235.

X. *Des jugemens, par lesquels de deux idées simples nous en faisons une composée.* 241.

XI. *D'où dépend la vérité des propositions ou des jugemens.* 243.

XII. *Du Syllogisme, ou vrai Raisonnement.* 246.

XIII. *Des différentes espèces de Syllogismes.* 247.

XIV. *La vérité ou la fausseté des Prémisses du Syllogisme le rendent démonstratif, véritable, ou faux.* 251.

XV. *De l'inutilité du Syllogisme & de l'argumentation scholastique.* 255.

XVI. *De la Méthode.* 269.

XVII. *De deux sortes de Méthode.* 270.

RÉFLEXION TROISIEME,

CONCERNANT

L'INCERTITUDE

DES

PRINCIPES GE'NE'RAUX DE LA PHYSIQUE.

§. I. *Introduction.* 275.
II. *Si le Monde eſt éternel. Syſtême de ceux qui l'ont cru tel.* 288.
III. *Examen des ſyſtêmes différens de ceux qui ont cru le Monde éternel.* 311.
IV. *Raiſons des Philoſophes qui croioient que le Monde avoit eu un commencement.* 314.
V. *Examen du ſyſtême de l'Ame du Monde.* 329.
VI. *Réfutation du Dogme de l'Ame du Monde, & du ſyſtême de Spinoſa.* 346.
VII. *De la Création du Monde.* 354.
VIII. *Des premiers Principes des choſes.* 360.
IX. *De l'Eſpace & du Vuide.* 383.
X. *De l'Eſſence de la Matière.* 389.
XI. *Des raiſons qu'ont les Cartéſiens, pour n'admettre que l'étendue corporelle, & pour nier qu'il y ait du Vuide dans la Nature.* 392.

XII. *Des Raiſons qu'ont les Gaſſendiſtes, pour admettre des eſpaces incorporels, & du Vuide dans le Monde.* 401.
XIII. *Qu'il ſemble que l'opinion, qui admet le Vuide, eſt la plus naturelle, & qu'il peut y en avoir.* 407.
XIV. *Que la puiſſance d'annihiler prouve la poſſibilité du Vuide.* 416.
XV. *De la néceſſité du Vuide.* 418.
XVI. *Des Atômes des Epicuriens, & de la Matière ſubtile des Cartéſiens.* 422.
XVII. *De la diviſibilité de la Matière.* 433.
XVIII. *Que les principales preuves de Spinoſa ſont tirées du ſyſtême de Descartes.* 442.
XIX. *Du mouvement des Atômes.* 445.
XX. *Du mouvement de la Matière ſubtile & de l'attraction.* 450.
XXI. *Examen du ſyſtême de Deſcartes.* 463.
XXII. *Examen du ſyſtême de Newton.* 470.
XXIII. *Récapitulation.* 478.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

SUR LE DESSEIN DE CES RÉFLEXIONS.

§. I.

Premiere Idée de cet Ouvrage.

J'Ai toujours eu une forte envie de venger les gens du monde de l'orgueil & du pedantisme des demi-Savans. Dès que j'eus fait usage du peu de lumieres que le Ciel m'a accordé, je m'apperçus que les personnes pour qui j'avois le plus de vénération, & que

je regardois comme les Oracles de la Science, n'étoient que de hardis ignorans, qui, étant eux-mêmes les premières dupes de leur vanité, ne se défendoient qu'à l'abri de quelques mots inintelligibles, contre les attaques de la raison et de la lumière naturelle, à laquelle ils avoient juré une guerre éternelle. Je souffrois à regret qu'un homme fût en droit de mépriser les raisonnemens sensés d'un autre homme, qui, n'ayant pas lu Aristote, ou Scot, semblait n'avoir permission de faire usage de sa raison que dans les choses les plus communes de la vie; car, à peine les demi-Savans accordent-ils à ceux qu'ils regardent comme plongés dans une ignorance crasse, la liberté d'agir d'une manière un peu plus intellectuelle que celle du reste des animaux. *Mais ils devroient songer que Dieu a été peu libéral de ses faveurs envers les hommes, que se contentant de quelques créatures à deux jambes, il a laissé à Aristote le soin de les rendre raisonnables* (*).

(*) LOCKE, Essai Philosophique sur l'Entendement Humain.

LA raiſon eſt un don du Ciel, accordé à tous les hommes en général, & ceux qui veulent en faire uſage, & réfléchir attentivement ſur eux-mêmes & ſur les idées qu'ils ont dans leur entendement, n'ont beſoin ni des Philoſophes anciens, ni des modernes, pour découvrir les vérités néceſſaires au bonheur & à la conduite de leur vie. Je conviens que les Maîtres donnent une grande aiſance à l'eſprit pour pénétrer bien des difficultés, qui ſans eux l'arrêteroient long-tems: mais il faut que ces Maîtres ſoient de véritables Savans; ſans quoi, les leçons qu'on reçoit ſont beaucoup plus nuiſibles que profitables. Loin d'éclaircir nos doutes & nos difficultés, elles jettent la confuſion dans notre entendement, & obſcurciſſent les idées claires & diſtinctes que nous pouvons avoir. Ainſi, quiconque veut s'appliquer à la recherche de la vérité, doit éviter de prendre des principes qui puiſſent l'éloigner pour toujours de ſon chemin.

§. II.

QUE LES PLUS GRANDS HOMMES IGNORENT BIEN DES CHOSES.

LEs plus grands hommes, & ceux qui se distinguent le plus dans les Sciences auxquelles ils s'appliquent, avoüent ingénument qu'il est un grand nombre de choses au-dessus de leur connoissance, & auxquelles l'esprit humain ne sauroit jamais atteindre. Par cet aveu ils abrégent un nombre de difficultés qui arrêtent inutilement ceux qui veulent les approfondir, & qui, après avoir étudié long-tems, croient savoir quelque chose, lorsqu'ils n'ont acquis que le talent d'embrouiller leurs idées, & de communiquer leur ignorance & leur prévention à ceux qui sont assez malheureux pour recevoir leur instruction.

CEs demi-Savans n'ont jamais examiné s'il n'étoit pas absolument nécessaire, ou de tomber dans l'erreur, ou de n'accorder un entier consentement qu'à des choses entiérement évidentes. *La fausseté*, dit le Pere Mallebranche, *& la con-*

confuſion regnent dans la Philoſophie ordinaire, à cauſe que les Philoſophes ſe contentent d'une vraiſemblance fort facile à trouver, & ſi commode pour leur vanité & leurs intérêts. N'y trouve-t-on pas preſque par-tout une infinie diverſité de ſentimens ſur les mêmes ſujets, & par conſéquent une infinité d'erreurs? Cependant un très grand nombre de diſciples ſe laiſſent ſéduire, & ſe ſoumettent aveuglément à l'autorité de ces Philoſophes, ſans comprendre leurs ſentimens (*).

LA facilité de croire, & la vanité de vouloir tout connoître, ſont les deux ſources de l'erreur & de l'ignorance. Les véritables Savans parlent douteuſement des choſes douteuſes, & avoüent ingénument leur incapacité touchant celles

(*) MALLEBRANCHE, Recherche de la Vérité. *Livr. I. Chap. III. pag.* 11. *Voiez ſur la fin.* N'eſt-il pas ſurprenant que ce Pere Mallebranche ait donné lui-même dans un travers qu'il connoiſſoit ſi bien? On n'a jamais mieux réprimé l'orgueil des Dogmatiques, qu'il le fait dans bien des occaſions, & dans cent autres il eſt lui-même plus déciſif que les gens qu'il condamne.

celles qui sont au-delà de la portée de l'esprit de l'homme. Il est vrai qu'ils croient savoir beaucoup moins de choses que ceux qui prétendent les connoître toutes; mais du moins ils sont certains de celles qu'ils savent, & les autres ignorent celles-mêmes qu'ils croient connoître le plus évidemment.

§. III.

DES SCIENCES où L'ON TROUVE LE PLUS DE CERTITUDE.

IL est des Sciences, telle que la Géometrie, l'Algebre, une grande partie de l'Astronomie, la Physique expérimentale, où, lorsqu'on emploie l'attention & l'étude, on peut se flatter de marcher dans le bon chemin. La vérité éclaire presque toujours de son flambeau les Géomètres dans leurs opérations, les Algébristes dans leurs calculs, les Astronomes dans leurs supputations, & les Physiciens dans leurs expériences. S'ils viennent à se tromper, ils peuvent reconnoître leurs erreurs eux-mêmes, on peut les leur montrer d'une façon sensible,

qui

qui les ramene à la vérité ; mais dans la Logique, la Métaphysique, & cette partie de la Physique où l'on traite des principes généraux, l'esprit peut errer impunément, sans craindre qu'on lui prouve son erreur. Il a beau chanpir pour se donner carrière ; & comme les choses qu'on cherche à approfondir, sont impénétrables, tous les demi-Savans veulent donner leurs conjectures pour des décisions authentiques. On diroit qu'on est encore dans le tems du Schisme d'Occident, & que chaque Professeur de Philosophie est un Pape, qui décide qu'un certain nombre des opinions d'Aristote & de Scot feront desormais des Articles de Foi.

Une chose que j'ai remarquée, & dont on peut aisément s'appercevoir, c'est que dans les Ecoles & parmi les demi-Savans on fait très peu de cas de la Géometrie, de l'Astronomie, &c. A peine en donne-t-on une legère idée aux jeunes gens ; mais on leur apprend toutes les subtilités des Logiques de Scot & de Saint Thomas, & les inutilités de celle d'Aristote. On les exerce à criailler & à disputer avec beaucoup

de feu sur les huit Livres de sa Physique, qui ne sont qu'un simple ramas de mots. Ce n'est pas qu'il fût plus difficile de s'appliquer à quelque Science utile, qu'à des études aussi infructueuses; mais sans la dispute les demi-Savans croiroient ne pas briller. Il en est d'un Scholastique, comme de la Comtesse de Pimbeche. La Plaideuse pense

Que vivre sans procès n'est pas contentement,

Et le Régent de Collège croit que

Vivre sans disputer n'est pas contentement.

Les demi-Savans trouvent donc dans la Logique ordinaire, dans les principes généraux de la Physique, & dans la Métaphysique de l'École, un champ de bataille, digne de leur envie de combattre. Ils augmentent par leurs distinctions, divisions & sub-divisions l'incertitude des matières sur lesquelles ils disputent, & ils les rendent tout-à-fait inintelligibles.

§. IV.

§. IV.

DES REFLEXIONS QUI COMPOSENT CET OUVRAGE.

ENNUIE' de voir le bon ſens mépriſé, je formai le deſſein de prouver à une perſonne aimable, chez qui j'allois ſouvent paſſer quelques jours à la campagne, que ſon Chapelain, grand ſectateur d'Ariſtote, n'étoit qu'un ignorant. Cette Dame, qui avoit beaucoup de génie & d'eſprit, mais qui, nourrie loin des gens qui puſſent l'inſtruire de certaines Sciences, n'en entendoit parler que les ſix ſemaines qu'elle alloit paſſer dans ſes terres toutes les années, crut que j'entreprenois une choſe impoſſible. *Savez-vous bien*, me dit-elle, *que mon Aumônier entend le Grec, & qu'il dit que votre Deſcartes n'eſt qu'un benêt & un réveur?* „ Il dépendra de vous, lui dis-„ je, Madame, que je vous montre, „ non ſeulement que votre Chapelain „ ne ſait rien; mais même qu'Ariſtote, „ ſon grand ami, ne ſavoit pas grand'-„ choſe “. *En vérité*, me dit-elle,

vous me feriez plaisir d'entreprendre une chose aussi extraordinaire; & si vous me persuadez qu'Aristote ne savoit rien, je ne doute pas que vous ne veniez à bout de me faire croire que tous les hommes sont des ignorans. „ Je serai peu en „ peine, lui répondis-je, de vous prou- „ ver qu'ils n'ont de connoissance que de „ très peu de choses dans la plus grande „ partie des Sciences auxquelles ils „ s'appliquent". *Ah! je vous prends au mot*, dit cette Dame, *& je suis bien aise de vous voir rompre une lance contre tout le genre humain.* „ Vous „ vous tromperez, répliquai-je. Je n'au- „ rai rien à démêler avec les véritables „ Savans, & les personnes, dont le „ génie est doüé de justesse & de bon „ sens, seront au contraire de mon o- „ pinion, & m'aideront à vous prou- „ ver que la plûpart des hommes igno- „ rent entiérement ce qu'ils croient sa- „ voir". *Mais encore*, me répondit-elle, *quelles sont les Sciences dans lesquelles vous bornez si fort la connoissance humaine?* „ Toutes celles, repris-je en riant, que „ votre Chapelain croit savoir, la Lo- „ gique, les principes généraux de la

„ Phy-

„ Physique, la Métaphysique, l'Astro-
„ logie judiciaire “ ... *Vous êtes*, me dit elle, *étrangement fâché contre mon Chapelain ; mais enfin, du moins ne disputerez vous pas la certitude des faits qu'il a acquis par l'Histoire.* „ Pardon-
„ nez-moi, Madame, repliquai-je. Je
„ vous prouverai que bien des connois-
„ sances qu'il a acquises par l'Histoire,
„ sont auſſi incertaines que les autres. “

Le défi que me fit cette Dame d'exécuter la promeſſe que je lui donnois, me fit réſoudre d'emploier quelques heures de tems à repaſſer les principaux articles dont je voulois lui montrer l'incertitude. Je couchai quelques penſées ſur le papier ; & inſenſiblement entraîné par les nouvelles matières qui s'offroient, je fis les cinq eſpèces de Diſſertations qui compoſent cet Ouvrage. Je le montrai à quelques-uns de mes amis, qui parurent en être ſatisfaits. Ils m'engagerent à le donner au Public, & j'ai tâché, en le revoiant avec toute l'exactitude poſſible, qu'il pût en être reçu favorablement. J'ai penſé que je devois rendre la lecture de mon Ouvrage agréable à deux ſortes de per-

perſonnes ; aux Dames, pour qui il a d'abord été commencé ; & aux véritables Savans, au tribunal desquels tous les Ecrits doivent reſſortir.

POUR réüſſir dans mon deſſein, j'ai tâché de me rendre le plus clair & le plus intelligible qu'il m'a été poſſible ; j'ai traité, le moins ſérieuſement & le moins abſtraitement que j'ai pû, des matières qui n'étoient pas ſuſceptibles par elles-mêmes de trop d'enjoüement, & j'ôſe me flatter que tout homme du monde qui aura lû mon Livre avec un peu d'attention, ne craindra pas le pedantesque orgueil d'un Savant hériſſé de Grec & de Latin, quand il voudra diſputer avec lui des Sciences dont j'ai montré l'incertitude. Je ne demande point cependant aux Dames & aux Cavaliers qui liront mon Ouvrage, d'avoir pour mes ſentimens la moindre prévention ; je leur conſeille au contraire d'avoir auſſi peu de croiance en moi, que j'en ai eu dans les autres. La raiſon, ou la lumière naturelle étant un don du Ciel qui nous a été donné pour nous conduire, je les exhorte à en faire uſage ; c'eſt le moïen le plus ſûr pour connoître la vérité. J'ES-

J'ESPÈRE que mon Ouvrage sera de quelque utilité aux véritables Savans, quoiqu'il ne contienne rien à quoi ils n'aient peut-être déjà refléchi eux-mêmes: s'ils n'apprennent rien de nouveau, je crois qu'ils me sauront quelque gré d'avoir mis dans un seul point de vûe toutes les raisons, capables de faire voir aux hommes de quelles précautions ils doivent user avant d'ajouter foi à certaines opinions.

J'AI rapporté avec toute l'exactitude qu'il m'a été possible, certains passages des plus grands hommes, que j'ai rendus comme les garants de mes sentimens. Ceux qui n'ont pas une grande littérature, m'auront obligation d'avoir trouvé le moïen de leur mettre sous les yeux des passages, qu'ils n'eussent point été chercher dans les originaux, & de leur faire parcourir les Ecrits des plus illustrés Savans, sans qu'ils aient la peine de les concilier eux-mêmes; en sorte qu'ils apprendront souvent les différentes opinions sur une question, selon les différens Auteurs qui l'ont agitée. Les Savans trouveront aussi leur utilité dans ces citations; elles leur rappelleront avec

tiens avoient cru qu'*il n'y avoit qu'un Dieu suprême, un seul Etre parfaitement intelligent, & un unique Auteur de toutes choses.*

§. V.

DU RESPECT DÛ AUX PHILOSOPHES.

IL m'eſt arrivé ſouvent de parler des Philoſophes dans le cours de cet Ouvrage, d'une maniere qui paroîtra peu convenable à quelques-uns, horrible & épouvantable à quelques autres. On trouvera que les termes, dont j'ai uſé quelquefois en dépeignant l'inutilité de certains Ouvrages d'Ariſtote, de Scot, & de quelques Scholaſtiques, ſont des blaſphêmes impardonnables; mais je prie ceux qui me condamneront ſi hautement, de croire qu'en blâmant certains défauts dans ces Auteurs, je n'ai pas voulu leur ôter la gloire qu'ils avoient méritée par bien d'autres endroits. Ainſi, en diſant qu'Ariſtote n'étoit pas un grand Phyſicien, eu égard à Deſcartes, & à

New-

Newton, je n'ai point prétendu dire qu'il ne fût pas un très grand homme, rempli d'eſprit, & dont les Ouvrages ſur la Poétique ſont auſſi bons, que ceux dans leſquels il traite de la Philoſophie ſont en général peu utiles. Je mettrai ici le portrait que le P. Mallebranche fait d'Ariſtote, & les Péripatéticiens verront ſi je ſuis retenu, eu égard à la hardieſſe du Métaphyſicien François.

ARISTOTE, *qui mérite avec juſtice la qualité de Prince de ces Philoſophes dont je parle, parce qu'il eſt le pere de cette Philoſophie qu'ils cultivent avec tant de ſoin, ne raiſonne preſque jamais que ſur les idées confuſes que l'on reçoit par les ſens, & que ſur d'autres idées vagues, générales & indéterminées, qui ne repréſentent rien de particulier à l'eſprit. Car les termes ordinaires de ce Philoſophe ne peuvent ſervir qu'à exprimer confuſément aux ſens & à l'imagination les ſentimens confus que l'on a des choſes ſenſibles, ou à faire parler d'une manière ſi vague & ſi indéterminée, que l'on n'exprime rien de diſtinct. Preſque tous ſes Ouvrages, mais principalement ſes huit*

Livres de Phyſique, dont il y a autant de Commentateurs différens qu'il y a de Régens de Philoſophie, ne ſont qu'une pure Logique: il y parle beaucoup, & il n'y dit rien. Ce n'eſt pas qu'il ſoit diffus; mais c'eſt qu'il a le ſecret d'être concis, & de ne dire que des paroles. Dans ſes autres Ouvrages il ne fait pas un ſi fréquent uſage de ces termes vagues & généraux; mais ceux dont il ſe ſert, ne réveillent que les idées confuſes des ſens. C'eſt par ces idées qu'il prétend dans ſes Problêmes & ailleurs réſoudre en deux mots une infinité de queſtions, dont on peut donner démonſtration qu'elles ne ſe peuvent réſoudre (*).

J'ESPERE que les diſciples d'Ariſtote, après avoir lû ce paſſage de Mallebran-

(*) MALLEBRANCHE, de la Recherche de la Vérité, *Livr. V. Chap. II. page* 388. Mallebranche n'a pas été le ſeul Philoſophe célebre, qui dans ces derniers tems ait parlé avec mépris de la Phyſique d'Ariſtote. Locke, Deſcartes, Gaſſendi, Bacon avant eux, bien d'autres enfin ont condamné hautement les trois quarts des opinions du Philoſophe Grec.

lebranche, ne ſe ſcandaliſeront pas des critiques qu'ils trouveront dans mon Ouvrage, de quelques opinions de leur Maître.

JE prie auſſi les Cartéſiens de vouloir ne point me ſavoir mauvais gré, ſi quelquefois je les ai taxés d'être un peu prévenus pour leurs ſentimens, & de les ſoutenir avec trop de hauteur; je me flatte de les en faire convenir avant la fin de cette Diſſertation. Au reſte, j'ai pour Deſcartes un reſpect auſſi ſincère qu'eux-mêmes: je le regarde comme le Reſtaurateur de la bonne Philoſophie; mais enfin il étoit homme, & comme tel, ſujet à l'humanité. Un de ſes plus zélés Diſciples convient (*) qu'*il n'eſt aucun de ſes Ouvrages, ſans même en excepter ſa Géometrie, où il n'y ait quelque marque de la foibleſſe de l'eſprit humain.* Voilà, je crois, ce qui doit ſervir de juſtification à quiconque, après avoir rendu juſtice au mérite de Deſcartes, ne déïfie pas ſes erreurs, à l'exemple des Cartéſiens outrés.

J'AU-

(*) *Là même, Livr. III. Chap. IV. pag.* 186.

J'AURAI moins d'excuſes à faire aux Gaſſendiſtes; car la bonne foi & la ſincérité de Gaſſendi empêche qu'on ne ſe récrie ſur les erreurs dans leſquelles il peut tomber. Il avoüe lui-même qu'il cherche la vérité, & qu'il peut faillir ſans ceſſe; il ne donne la plûpart de ſes opinions que comme des ſentimens vraiſemblables. Je ne décide point entre le mérite de Deſcartes & de Gaſſendi; mais je puis aſſûrer hardiment que la Poſtérité les regardera tous les deux comme des génies ſurprenans. Leurs talens ont été différens. Deſcartes ne dut preſque rien qu'à lui-même: il mépriſa ſi fort la Philoſophie Péripatéticienne, qu'elle lui inſpira de la haine pour celle de tous les Philoſophes anciens. Gaſſendi donna les premiers coups à la Philoſophie d'Ariſtote: il remit dans tout ſon jour un ſyſtême, abandonné pendant pluſieurs ſiécles, & lui donna plus de force & plus de vraiſemblance qu'il n'avoit. Le tems décidera de la vogue des différentes opinions de ces deux Philoſophes; mais je ſuis bien aſſûré qu'ils trouveront des partiſans & des diſci-

disciples dans la Postérité la plus reculée, & qu'on disputera encore dans dix mille ans de bien des questions qu'ils n'ont pû éclaircir.

C'EST le desir de découvrir la vérité, & non l'amour de la nouveauté, qui m'a déterminé à préferer certaines opinions de Newton à quelques-unes de Descartes; c'est encore moins l'envie d'élever un étranger sur les ruines de mon compatriote. Je me ris d'un François qui prend une belle passion pour tous les Anglois, uniquement parce qu'ils sont Anglois, & qui cherche avec soin à détruire tout ce qui peut faire honneur à ses concitoiens; mais je me moque aussi d'un prétendu Philosophe François, qui n'approuve & ne trouve rien de bon que dans sa Nation. La patrie d'un véritable Philosophe, c'est le monde; tous les hommes pour lui doivent être parfaitement égaux, & le seul mérite doit les lui faire distinguer. J'ai condamné Newton dans ce que j'ai cru pouvoir desapprouver; j'ai même plaisanté quelquefois sur quelques-uns de ses sentimens. Pourquoi m'auroit-il été défendu d'avoir les mêmes droits

ſur les opinions d'un Anglois que ſur celles d'un François ? Seroit-ce parce que les Newtoniens croient être auſſi infaillibles que les Cartéſiens, & qu'ils ont pour le moins auſſi bonne opinion d'eux-mêmes que leurs adverſaires ? Newton a été un des plus grands hommes qu'ait produit la Nature ; mais ſes plus célebres diſciples conviennent qu'il s'eſt trompé quelquefois, & tiennent à ſon ſujet le même langage que Mallebranche à l'égard de Deſcartes. On a donc les mêmes droits ſur les deux illuſtres Philoſophes, & l'on peut également, pourvû que ce ſoit avec le reſpect qui leur eſt dû, rejetter les erreurs qu'on croit appercevoir dans quelques-unes de leurs opinions. Je conviendrai toujours que Newton a été le plus grand homme qu'il y ait eu dans ces derniers tems ; mais je dirai auſſi qu'il étoit ſujet aux foibleſſes de l'humanité, & je me rirai de ceux, qui, peu contens de vouloir lui accorder l'infaillibilité que les Ultramontains donnent aux Evêques de Rome, tenteroient volontiers d'en faire une Divinité.

J'AI

J'AI ſouvent cité dans mes Réflexions Locke, Philoſophe Anglois, vrai dans la plus grande partie de ſes principes, juſte dans ſes conſéquences, précis dans ſes démonſtrations. J'avoüe que ſi l'on étoit obligé de prendre un parti en Philoſophie, & qu'il fallût ſe déterminer, je n'héſiterois pas un moment à me ranger ſous l'étendart de ce grand homme; mais puiſqu'il n'en eſt pas dans la République des Lettres comme dans les autres Etats, & que chacun peut y former une ſouveraineté particulière, je continuerai, ſi je puis, de n'avoir pour les grands hommes que du reſpect, & nullement de l'idolatrie. Ce ſentiment m'autoriſe à dire avec une entière liberté ce que je penſe ſur le Chapitre V. de la III. Partie du II. Livre de la *Recherche de la Vérité*, par le Pere Mallebranche.

§. VI.

CRITIQUE DU V. CHAPITRE DE LA III. PARTIE DU II. LIVRE DE LA *RECHERCHE DE LA VE'RITE'*, CONTRE MONTAGNE.

QUELQUE eſtime que mérite le Pere Mallebranche, quelque nom qu'il ſe ſoit fait dans la République des Lettres, je ne crois pas que ſes plus zélés partiſans veuillent perſuader les hommes qu'il doive joüir de cette infaillibilité, que ſes Confreres (*) ont refuſé d'accorder au Pape. Je crois que tous les Savans, & ceux qui font profeſſion d'aimer les Belles-Lettres, ſont auſſi intéreſſés à ſoutenir leur indépendance & leur liberté, que les Parlemens & les Evêques le ſont à conſerver les privilèges de l'Egliſe Gallicane. Ainſi, après avoir rendu au Pere Mallebranche la juſtice qu'il mérite,

(*) Les Peres de l'Oratoire.

rite, après avoir dit que c'eſt un Philoſophe de la première claſſe, qu'il a le génie grand, vaſte, pénétrant, j'ajouterai qu'il a fait une critique pitoiable des *Eſſais de Michel de Montagne*. Le mot de *pitoiable* paroîtra outré à bien des gens; mais il convient ſi parfaitement, & forme une épithete ſi juſte, qu'en vérité je crois devoir ne pas l'effacer.

LE P. Mallebranche n'a pas été le ſeul qui ait attaqué Montagne: tout le Parti Janſéniſte vouloit l'accabler; il faut que ſes Ouvrages ſoient auſſi bons qu'ils le ſont, pour avoir réſiſté à tant de critiques réïtérées.

LES Dévots de Port-Roïal ſe déchaînerent (*) non-ſeulement contre ſes

(*) Voici un échantillon des invectives de ces Dévots atrabilaires. *Le Pyrrhoniſme n'eſt pas une ſecte de gens qui ſoient perſuadés de ce qu'ils diſent; mais c'eſt une ſecte de menteurs: auſſi ſe contrediſent-ils ſouvent en parlant de leur opinion, leur cœur ne pouvant s'accorder avec leur langue, comme on le peut voir dans Montagne, qui a tâché de la renouveller au dernier ſiécle.* La Logique, ou l'Art

ſes Ecrits, mais même contre ſa perſonne. Je m'étonne que des gens, dont la vanité n'en vouloit qu'aux Papes & aux Evêques, aient pû s'amuſer à dénigrer la réputation d'un ſimple Particulier. Il falloit que ces ſaints Solitaires euſſent choiſi pour déchirer Montagne, un de ces momens qu'ils emploioient pieuſement à lire le Roman de *Clélie*, où ils étoient exceſſivement loüés (*), & qu'ils placerent dans

de penſer &c. *I. Diſcours, pag. XXI.* Ce Livre a été compoſé par deux ou trois Solitaires du Port-Roïal, & principalement par Mr. Nicole.

(*) Ces Meſſieurs les Dévots y étoient loüés ſous des noms empruntés. L'illuſtre Racine les a plaiſantés vivement à ce ſujet dans une des deux Lettres qu'il écrivit contre eux pour la défenſe de Demarets. Ces deux Lettres ont été réimprimées dans les dernières Editions des Oeuvres de Deſpreaux. *Vous n'avez pas conſidéré*, dit Mr. de Racine, *que ni Mr. d'Urfé, ni Corneille, ni Comberville votre ancien ami, n'étoient point reſponſables de la conduite de Demarets. Vous les avez enveloppés dans ſa disgrace ; vous avez même oublié que Mademoiſelle de Scuderi avoit fait une peinture avantageuſe du Port-Roial*

dans leur Bibliothéque à côté de l'*Eunuque* de Térence, qu'ils avoient traduit en François pour purifier les mœurs des jeunes gens par sa lecture (*).

MAL-

Roïal dans sa Clélie. *Cependant j'avois oüi dire que vous aviez souffert patiemment qu'on vous eût loüés dans ce Livre horrible. L'on fit venir au dessert le Volume qui parloit de vous : il y courut de main en main, & tous les Solitaires voulurent voir l'endroit où ils étoient traités d'illustres. Ne lui a-t-on pas même rendu ses loüanges dans l'une des Provinciales, & n'est-ce pas elle que l'Auteur entend, lorsqu'il parle d'une personne qu'il admire sans la connoître?* Oeuvres de BOILEAU &c. *Tom.* 4. *pag.* 197. *Edit. d'Amsterdam* 1729.

(*) Mr. de Racine a encore relevé ce fait dans la même Lettre que je viens de citer; voici ce qu'il dit à ce sujet. *Je sais bien que St. Augustin s'accuse de s'être laissé attendrir à la Comédie, & d'avoir pleuré en lisant Virgile. Qu'est-ce que vous concluez delà? Direz-vous qu'il ne faut plus lire Virgile, & ne plus aller à la Comédie? Mais Saint Augustin s'accuse aussi d'avoir pris trop de plaisir aux chants de l'Eglise; est-ce à dire qu'il ne faut plus aller à l'Eglise? Et vous autres, qui avez succédé à ce Pere, de quoi vous êtes-vous avisez de mettre en François*

les

MALLEBRANCHE, né & nourri dans les idées de Port-Roïal, diſtilla auſſi ſa bile ſur Montagne, & n'épargna ni ſa perſonne, ni ſes Ecrits. Je ne comprends pas comment un Philoſophe auſſi éclairé que lui, qui ſanctifie toutes les pages de ſes Ecrits par des réflexions pieuſes, ne s'eſt pas apperçu qu'il ne convenoit guères d'attaquer perſonnellement un galant homme qui ne pouvoit ſe défendre. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que le Pere Mallebranche tombe lui-même, en réfutant Montagne, dans tous les défauts qu'il lui reproche. Il fait d'abord un long dé-

les Comédies de Térence? Falloit-il interrompre vos ſaintes occupations pour devenir des Traducteurs de Comédies? Encore, ſi vous nous les eviez données avec leurs graces, le Public vous ſeroit obligé de la peine que vous avez priſe. Vous direz peut-être que vous en avez retranché quelques libertés. Mais vous dites auſſi que le ſoin qu'on prend de couvrir les paſſions d'un voile d'honnêteté, ne ſert qu'à les rendre plus dangereuſes. Ainſi vous voilà vous-mêmes au rang des Empoiſonneurs. Oeuvres de BOILEAU, *Tom. IV. pag.* 196. *Edit. d'Amſt.* 1729.

détail des qualités du pedantiſme qu'il attribue à cet Auteur, lequel, au jugement de tous les connoiſſeurs, eſt l'Ecrivain le plus éloigné de ce défaut. Cependant, à force de diviſions & de ſubdiviſions; & traitant des attributs du pedant d'une façon auſſi abſtraite que des idées par leſquelles nous voions tout en Dieu (*), il conclut que Montagne *s'eſt plûtôt fait un pedant à la cavalière, & d'une eſpèce toute ſingulière, qu'il ne s'eſt rendu raiſonnable, judicieux, & honnête homme* (†). Ce dernier mot emporte une injure aſſez groſſière; car quiconque n'eſt pas honnête homme, eſt un fripon. Mais, laiſſant à part ces invectives, voions ſur quoi le Pere Mallebranche condamne Montagne ſi hardiment. *Les pedans*, dit-il, *ſont vains, fiers, de grande mémoire & de peu de jugement, forts en citations, malheureux & foibles en raiſon, &c.* Si ce portrait-là ne convient du tout point à Mon-

(*) Recherche de la Vérité, *Part. I. Livr. III. Chap. VI.*

(†) *Part. III. Livr. II. Chap. V.*

Montagne, il faut donc avoüer qu'il n'étoit point pedant. Examinons cette queſtion ſans prévention.

ON blâme Montagne de ce qu'*il n'a fait ſon Livre que pour ſe peindre, & pour repréſenter ſes humeurs & ſes inclinations.* Il eſt vrai que Montagne a écrit comme un homme du monde, & comme un Gentilhomme doit écrire pour ſa ſatisfaction & pour ſon utilité particulière; mais aiant reconnu enſuite que le Public pourroit retirer quelque profit de ſes Ouvrages, il les lui a donnés tels qu'ils étoient, & n'a pas cru qu'il dût ſervir de Prédicateur au genre humain: il s'eſt contenté de l'inſtruire & de l'amuſer en même tems. S'il n'avoit eu que le deſſein de l'ennuier par quelques préceptes moraux, il eût fait des *Eſſais*, tels que ceux de Nicole. On reproche encore à Montagne qu'*il eſt peu de Chapitres où il ne parle de lui.* Il en parle avec une ſi grande ſincérité, que l'on connoît aiſément que c'eſt moins par vanité, que pour inſtruire ſes Lecteurs. *Il eſt certain*, dit M. Coſte, *que ſon portrait eſt comme un miroir fidèle, où tous les hommes pourront ſe reconſ-*

connoître par quelque endroit, s'ils prennent la peine de s'y regarder avec attention, & dans le deſſein de ſe voir tels qu'ils ſont effectivement.

MR. Paſcal, en bon & fidèle partiſan du Port-Roïal, avoit fait à Montagne le même reproche que Mallebranche. Voici ſa critique, & la réponſe (*) qu'y a faite un ingénieux Ecrivain. *Le ſot projet qu'a eu Montagne de ſe peindre, & cela, non pas en paſſant & contre ſes maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir; mais par ſes propres maximes & par un deſſein premier & principal! Car de dire des ſottiſes par hazard & par foibleſſe, c'eſt un mal ordinaire; mais d'en dire à deſſein, c'eſt ce qui n'eſt pas ſupportable, & d'en dire de telles que celles-là.* „ Le charmant projet que Montagne a eu de ſe peindre naïvement, comme il a fait! Car il a peint la nature humaine; & le pauvre projet de Nicole, de Mallebranche, de Paſcal, de

(*) Oeuvres de VOLTAIRE, *Tom. 4. pag. 366. Edit. d'Amſterdam* 1739.

„ de décrier Montagne!„ Mr. de Voltaire a raiſon, & ſi Paſcal n'avoit pas mieux réüſſi dans les Provinciales que dans ſa critique ſur les Ecrits de Montagne, les Jéſuites auroient grand tort de ſe donner la peine d'y repondre. Il eſt des raiſonnemens ſi fades, que c'eſt leur faire trop d'honneur que de les réfuter ſérieuſement.

POURSUIVONS l'examen du pedantisme de Montagne. On lui reproche les citations qu'il a miſes dans ſes Ouvrages, comme s'il avoit cru qu'elles duſſent ſervir de raiſons démonſtratives. Il me ſera aiſé de réfuter cette critique. Montagne n'a rapporté les paſſages des différens Auteurs qu'il a cités, que pour donner le plaiſir & la ſatisfaction au Lecteur de voir d'un ſeul coup d'œil la penſée qu'il lui offre, & celle de l'Auteur qu'il imite. Il étoit bien aiſe d'offrir à l'imagination ſes propres richeſſes, & les tréſors dans leſquels il en avoit puiſé d'autres. Mais comment le Pere Mallebranche ſe récrie-t-il ſi fort ſur *ces citations que Montagne emploioit pour des raiſons*, lui, qui veut prouver par l'Apo-

pocalypſe que cet Ecrivain faiſoit mal d'avoir de la vanité. Il n'eſt rien de ſi plaiſant que ce paſſage, & l'endroit, où il eſt placé, en augmente le comique. Le Pere Mallebranche, après avoir fait un long détail de la vaine Science des pedans, *de leur affectation à citer, de leur imagination vigoureuſe & ſpacieuſe*, & avoir prodigué quelques injures à Montagne, tout-à-coup par un effet de cette *imagination vigoureuſe & ſpacieuſe* dont il vient de parler, il ſe laiſſe emporter à ſa fougue; & aiant dit qu'*il falloit que cet Ecrivain ſe regardât comme un homme tout-à-fait extraordinaire*, voici ce qu'il ajoute.

TOUTES *les créatures ont une obligation eſſentielle de tourner les eſprits de ceux qui veulent les adorer, vers celuilà ſeul qui mérite d'être adoré, & la Religion nous apprend que nous ne devons jamais ſouffrir que l'eſprit & le cœur de l'homme, qui n'eſt fait que pour Dieu, s'occupe de nous, & s'arrête à nous admirer & à nous aimer. Lorſque St. Jean ſe proſterna devant l'Ange du Seigneur, cet Ange lui défendit de l'adorer.*

rer. Je suis serviteur, *lui dit-il*, comme vous, & comme vos freres; adorez Dieu. *Conservus tuus sum, &c. Deum adora.* Apoc. I. 9. 10. *Il n'y a que les Démons & ceux qui participent à l'orgueil des Démons, qui se plaisent d'être adorés: & c'est vouloir être adoré, non pas d'une adoration extérieure & apparente, mais d'une adoration intérieure & véritable, que de vouloir que les autres hommes s'occupent de nous; c'est vouloir être adoré, comme Dieu veut être adoré; c'est-à-dire, en esprit & en vérité.*

EH! qu'auroit dit, grand Dieu! le Pere Mallebranche, si pour prouver qu'un homme avoit de la vanité, Montagne eût fait tout-à-coup une incursion dans la Théologie la plus relevée; eût détaillé les obligations de la Créature envers le Créateur; distingué les différentes adorations *extérieures*, *apparentes*, *intérieures*, & *véritables*; décidé que Dieu veut être *adoré en esprit & en vérité*; cité *St. Jean*, *l'Apocalypse*, *les Anges*, *les Apôtres*; & tout cela, à cause qu'un Auteur *n'a fait son Livre que pour se peindre*, & pour

pour représenter ſes humeurs & ſon inclination ! Car, c'eſt à quoi le Pere Mallebranche en revient, après avoir joüi du *privilège* de cette *imagination vigoureuſe & ſpacieuſe* qu'il accorde à Montagne, ainſi qu'à tous les pedans.

Le Pere Mallebranche avoit raiſon de mépriſer la charmante étudition de Montagne; car perſonne n'a jamais eu moins de goût que lui pour ce qu'on appelle belle Littérature. Monſieur de Fontenelle nous apprend qu'*il faiſoit peu de cas de cette Philoſophie qui ne conſiſte qu'à apprendre les ſentimens des différens Philoſophes, & qu'il n'avoit jamais pû lire dix vers de ſuite ſans dégoût.* Je ferai en paſſant deux réflexions: la première, c'eſt que la ſeule bonne manière d'étudier, c'eſt celle d'examiner avec ſoin les opinions des grands hommes qui ont vécu avant nous. On profite ainſi également, & des vérités qu'ils ont connues, & des erreurs dans leſquelles ils ſont tombés: on adopte les premières, on rejette les ſecondes. Tout eſt utile dans la lecture des Anciens; c'eſt en partie à la

connoiſſance des fautes qu'ils ont commiſes, que nous ſommes redevables de la plûpart des découvertes que nous avons acquiſes. Sans la lecture des Livres Grecs & Latins, jamais Gaſſendi n'eût publié ſes Ouvrages; Locke doit infiniment aux Anciens, & Leibnitz avoüe (*) qu'il a de grandes obligations à Ariſtote. Mr. de Fontenelle ſe trompe très fort, lorſque voulant excuſer le mauvais goût du Pere Mallebranche, il dit (†) *qu'on peut ſavoir l'hiſtoire des penſées des hommes, ſans penſer.* Je ſuis perſuadé au contraire qu'il eſt impoſſible qu'un homme qui a étudié la Nature dans ſes plus belles productions, c'eſt-à-dire dans les plus grands génies qui ont vécu dans tous les ſiécles, & qui s'eſt nourri l'eſprit de tout ce qu'il y a de bon dans leurs ex-

(*) *Quare dicere non vereor plura me probare in Libris Ariſtotelis, quam in meditationibus Carteſii, tantum abeſt ut Carteſianus ſim.* Leibnitzii *Epiſt. Tom.* 2. *pag.* 124. *Epiſt. XIV.*

(†) Eloges des Académiciens, *Tom. I. pag.* 343. Elog. de Mallebranche.

excellens Ouvrages, n'ait un avantage infini pour penſer juſte ſur un autre, qui n'aura eu de maître & de guide que ſon propre génie. Je me réſerve à traiter cette matière plus amplement dans un autre Ouvrage, & je paſſe à la ſeconde réflexion.

QUELQUE peu de goût que le Pere Mallebranche ait eu pour l'érudition, il a voulu quelquefois en mettre dans ſes Ouvrages; mais on peut douter juſtement ſi ſon deſſein n'a pas été d'en dégouter les lecteurs par la maniére dont il l'emploioit. Par exemple, pour prouver que les Gaſcons, les Picards & les Normands différent entre eux pour le caractère & pour l'humeur, il cite l'Ecriture Sainte, (*) Ciceron, Martial, Horace, &c. Ne voi-

(*) On reconnoît tous les jours la vérité de ceci par les diverſes humeurs & les différens caractères d'eſprit des perſonnes de différens païs. Les Gaſcons, par exemple, ont l'imagination bien plus vive que les Normands. Ceux de Roüen & de Dieppe, & les Picards différent tous entre eux, & encore

voilà-t-il pas une érudition bien emploiée, sur-tout dans la question dont il s'agit? Car ce que veut prouver le Pere Mallebranche, est notoirement faux, le climat en général ne fait rien sur le génie: c'est une erreur ancienne, que de soutenir le contraire; erreur, de-

core bien plus des bas Normands, quoiqu'ils soient assez proches les uns des autres. Mais si on considére les hommes qui vivent dans des païs plus éloignés, on y rencontrera des différences encore bien plus étranges, comme un Italien, & un Flamand, ou un Hollandois. Enfin il y a des lieux renommés de tout tems pour la sagesse de leurs habitans, comme Theman & Athénes; & d'autres pour leur stupidité, comme Thébes, Abdere, & quelques autres.

Athenis tenue cœlum, ex quo acutiores etiam putantur
Attici, crassum Thebis Cic. *de Fato.*
Abderitanæ pectora plebis habes. Mart.
Boestum in crasso jurares aere natum. Hor.
Nunquid non ultra est sapientia in Theman? Jerem. *cap.* 49. *v.* 7.

Recherche de la Vérité, *Liv.* 2. *Chap.* 3. *pag.* 135. *Tom. I. Edit. in* 12.

démentie de nos jours par l'expérience journalière, la Hollande, l'Allemagne, l'Angleterre aiant produit des personnes d'une imagination aussi vive, que celle des Italiens & des François les plus ingénieux. Où peut-on trouver plus de feu, plus de vivacité, plus d'invention que dans les Ouvrages de Milton & de Leibnitz? Est-ce que Descartes & le Tasse ont eu plus d'imagination que ces deux hommes, nés dans des climats bien différens du leur? Les Anciens avoient des exemples aussi frappans que ceux que nous avons aujourd'hui. Démocrite étoit d'Abdere; la Gréce n'eut jamais un autre génie aussi vaste que le sien, & le système de ce Philosophe prouve assez la vivacité de son imagination.

Si le Pere Mallebranche eût pris soin d'étudier les Philosophes anciens avec attention, il auroit évité de ne paroître érudit, que pour soutenir une erreur. De même, s'il eût pû lire les vers des meilleurs Poëtes sans dégoût, il n'auroit pas cité (*) Plaute pour prouver

(*) Le vin est si spiritueux, que ce sont

ver que *le vin donne du croc en jambe*, & qu'Horace a fait mal à propos l'Eloge de l'yvreſſe. Un peu plus de juſteſſe dans l'application des paſſages eût bien convenu dans l'Ouvrage d'un homme, qui traite avec tant de mépris un Auteur qui a emploié avec une déli-

des eſprits animaux preſque tout formés; mais des eſprits un peu libertins, qui ne ſe ſoumettent pas volontiers aux ordres de la volonté, à cauſe de leur ſolidité & de leur agitation exceſſive. Ainſi dans les hommes, même les plus forts & les plus vigoureux, il produit de plus grands changemens dans l'imagination & dans toutes les parties du corps, que les viandes & les autres breuvages. Il donne du croc en jambe, *vinum luctator doloſus eſt*, pour parler comme Plaute, & il produit dans l'eſprit bien des effets qui ne ſont pas ſi avantageux, que ceux qu'Horace décrit en ces vers.

Quid non ebrietas deſignat? operta recludit:
Spes jubet eſſe ratas: in prælia trudit inermem:
Sollicitis animis onus eximit: addocet artes.
Fœcundi calices quem non fecere diſertum?
Contracta quem non in paupertate ſolutum?

Recherche de la Vérité, *Liv.* 2. *Chap.* 2. *pag.* 153.

licateſſe infinie les endroits qu'il a empruntés des Anciens, & qui preſque toujours donne à leurs penſées une nouvelle grace.

LE Pere Mallebranche reproche encore à Montagne *de ſe contredire à tous momens & dans un même Chapitre, lors même qu'il parle des choſes qu'il prétend le mieux ſavoir.* Pour juſtifier Montagne, je ne dirai que ce que dit le Pere Mallebranche peu de lignes après cette critique. *Ceux qui ont lû Montagne, ſavent que cet Auteur affectoit de paſſer pour Pyrrhonien, & qu'il faiſoit gloire de douter de tout.* Je demande ſi l'on eſt en droit de trouver mauvais qu'un homme qui doute, témoigne de l'incertitude; & ſi c'eſt un défaut à quiconque cherche la vérité, de balancer ſon opinion, & d'examiner les différens ſentimens, avant de ſe déterminer & d'en adopter quelqu'un? Car c'étoit à cette ſage précaution que ſe réduiſoit le Pyrrhonisme de Montagne. Tout le monde peut s'en éclaircir, en liſant ſes Ouvrages, & il faut être aveuglé par ſa paſſion, ou conduit par la mauvaiſe foi, pour ſoutenir que

Montagne ait jamais eu l'idée de soutenir la ridicule opinion des anciens Pyrrhoniens. Est-ce réduire la Philosophie à la seule qualité de douter de tout, que de dire qu'*elle nous instruit de tout, & que l'enfance y a ses leçons comme les autres âges* (*)? Est-ce n'être certain de rien, que d'assûrer que la Philosophie nous rend vertueux, & que la vertu est le souverain bien? *La Sagesse*, dit Montagne, *a pour but la vertu, qui n'est pas, comme dit* l'Ecole, *plantée à la tête du mont coupé, raboteux, & inaccessible. Ceux, qui l'ont approchée, la tiennent au rebours logée dans une belle plaine, fertile & florissante, d'où elle voit bien sous soi d'autres choses* (†).

Est-ce là douter? Je crois que c'est admettre la nécessité des vérités fondamentales au bien de la Société; mais je sens quels sont les doutes qui ont révolté le Pere Mallebranche: il nous

(*) MONTAGNE, Essais, *Livr. I. Chap. XXV. pag.* 281.

(†) MONTAGNE, *là-même, pag.* 278.

nous les apprend lui-même. *Que peut-on penſer d'un homme*, dit-il, *qui confond l'eſprit avec la matière, qui rapporte les opinions les plus extravagantes des Philoſophes ſur la nature de l'ame, ſans les mépriſer; . . . . . qui ne voit pas la néceſſité de l'immortalité de nos ames, qui penſe que la raiſon humaine ne la peut connoître, &c.?* Voilà donc les principales queſtions que le Pere Mallebranche eût voulu que Montagne eût décidé hardiment. Pour moi, j'avoüerai que je le loüe d'avoir agi de bonne foi, & avoüé naturellement qu'il ne concevoit point clairement ce qui eſt impénétrable. Je renvoie le Lecteur à ma quatrième Réflexion ſur la Métaphyſique, pour voir ſi ces queſtions ſont auſſi évidentes que le dit le Pere Mallebranche, & ſi les preuves qu'il en a données, ſont auſſi claires & auſſi convaincantes qu'il le prétend.

RÉFLE-

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES SUR L'INCERTITUDE DES CONNOISSANCES HUMAINES.

RÉFLEXION PREMIERE, CONCERNANT L'INCERTITUDE DE L'HISTOIRE.

§. I.

INTRODUCTION.

VOus croiez, Madame, que je ſuis fort en peine de vous prouver démonſtrativement l'opinion que vous m'avez ſouvent entendu ſoutenir touchant *le*

peu

peu de certitude que nous avons de choſes que nous croions ſouvent les plus aſſûrées. Vous penſez qu'il me ſera difficile de vous tenir la parole que je vous ai donnée, & *de vous apprendre en huit jours de tems autant de Philoſophie, qu'en ſavent les Profeſſeurs de tous les Collèges de Paris.* Vous taxez mon projet d'ignorance & de vanité; mais je fais trop de cas de votre eſtime, pour ne point tâcher d'effectuer mes promeſſes. Peut-être demanderois-je quelques ſemaines de plus à quelqu'un qui auroit moins de pénétration que vous; mais vous avez un eſprit ſi juſte, & nous ſavons ſi peu de choſes, qu'en vérité quand je vous ai demandé huit jours pour vous rendre auſſi habile qu'un Profeſſeur, j'aurois pû dire qu'un Docteur de Sorbonne des plus fameux; & il m'eût encore été très facile d'exécuter ma promeſſe.

Vous ſavez, Madame, que la Philoſophie dont nous parlions lors du défi que je vous fis, ne rouloit pas ſur certaines parties des Mathématiques, telles que la Géometrie, l'Aſtronomie, l'Algébre & autres Sciences, dont

dont les principales opérations ſe démontrent par des ſupputations de calcul, & par des règles certaines. Notre théſe ne s'étendoit uniquement que ſur le peu d'utilité de la Logique, ſur l'incertitude de cette partie de la Phyſique qui n'eſt point appuiée par des expériences, & ſur la ſombre & impénétrable profondeur de la Métaphyſique. Le Réverend Pere Bonaventure vous aſſûroit qu'une étude de vingt années de ſuite pouvoit à peine ſuffire pour montrer le chemin qu'on doit tenir pour arriver à ces Sciences; en ſorte qu'il faut étudier vingt ans ſous un Maître, & vingt autres dans ſon cabinet, pour acquérir le titre de Savant. Mais franchement, c'eſt ſe tourmenter bien vainement pendant quarante ans, pour demeurer enfin auſſi ignorant que le premier jour qu'on a commencé. Vous ſavez, Madame, les diſputes que nous avions à ce ſujet avec ce Réverend Pere: il prétendoit ne rien ignorer, & je ſoutenois que les hommes ſavent fort peu de choſe, & que ce qu'ils connoiſſent clairement eſt à la portée de tout le monde. Le bon Pere alors,

alors, pour soutenir son opinion, avoit recours à de grands mots, qui vous paroissoient une preuve de son bon droit; mais puisque la lecture des *Essais de Montagne*, de quelques *Oeuvres de Bayle*, & de quelques *Ecrits de la Mothe-le-Vayer* vous ont, dites-vous, rendu mon opinion plus vraisemblable, je veux bien aujourd'hui vous en convaincre entiérement.

Je sais que vous aimez les autorités des célebres Ecrivains; & lorsque le Réverend Pere Bonaventure citoit Aristote, ou St. Thomas, vous me paroissiez aussi prévenue que si l'on vous eût convaincue démonstrativement. Je me servirai donc, pour vous plaire, dans certaines occasions de quelques passages des meilleurs Auteurs, que je traduirai en François pour que vous en puissiez juger par vous-même. Je mettrai le Grec & le Latin au-dessous, afin que si vous me croïez de mauvaise foi, vous puissiez faire confronter par quelqu'un l'original avec la traduction. Cependant je n'emploierai jamais des autorités pour vous convaincre de la vérité d'une opinion; c'est par des raisons

que

que je veux vous prouver les faits que j'avancerai, & c'eſt auſſi de votre ſeule raiſon que je vous prie de faire uſage. La ſeule choſe que j'exige de vous, eſt de ne pas faire plus de cas d'Ariſtote & de Deſcartes, lorſqu'ils s'éloignent des notions évidentes, que Boileau n'en eût fait de Cotin & de Pradon.

LE reſpect qu'on doit aux grands hommes, ne doit point tenir de l'eſclavage : il faut les loüer dans ce qu'ils ont fait de bon, & avoir pour leurs Ecrits une eſtime qui tienne de la vénération; mais il ne faut point adopter leurs erreurs. Dans les endroits où ils ſont évidemment fautifs, l'on ne doit avoir aucun égard à leurs ſentimens : s'ils euſſent eu la foibleſſe de n'ôſer condamner les défauts des grands hommes qui les ont précédés, ils ne fuſſent jamais parvenus au dégré auquel ils ſe ſont élevés, & ils ne les euſſent jamais égalés.

§. II.

§. II.

QUE NOTRE RAISON NE PEUT NOUS TROMPER EN CE QUE NOUS APPERCEVONS DISTINCTEMENT, ET QU'ELLE DOIT PRE'VALOIR SUR TOUTES LES AUTORITE'S.

IL faut d'abord poſer ce premier principe, que notre raiſon, qui eſt un préſent que Dieu nous a fait pour nous conduire, ne ſauroit nous tromper dans les choſes qu'elle apperçoit & qu'elle diſtingue évidemment (*); car ſi ce diſcernement & cette faculté de

(*) La faculté qu'il nous a donnée, que nous appellons lumière naturelle, n'apperçoit jamais aucun objet qui ne ſoit vrai en ce qu'elle connoît clairement & diſtinctement, pour ce que nous aurions ſujet de croire que Dieu ſeroit trompeur, s'il nous l'avoit donné telle que nous priſſions le faux pour le vrai, lorſque nous en uſons bien. DESCARTES, Principes de la Philoſophie, *I. Part. pag.* 22.

de concevoir nous trompoit, Dieu seroit lui-même un trompeur, qui nous présenteroit le faux sous les apparences du vrai. Notre raison ne nous serviroit plus à aucun usage ; elle seroit un don pernicieux, qui tendroit plûtôt à nous égarer qu'à nous conduire (*). Or, vous sentez parfaitement, Madame, que Dieu ne peut nous tromper : la fourbe & l'injustice sont des attributs indignes d'un Etre souverainement parfait ; il faut donc que la raison, ou la faculté de connoître que nous avons reçue en naissant, n'apperçoive aucun objet qui ne soit vrai en ce qu'elle apperçoit clairement & distinctement.

C'est tomber dans un Pyrrhonisme

(*) Notre raison est un don de Dieu, qui ne sauroit nous tromper ; c'est un présent qu'il nous a fait, pour nous donner le moïen de le connoître & le servir. Si cette raison dans les choses évidentes nous égaroit, Dieu nous tromperoit ; ce qui ne peut se soutenir, Dieu étant la Vérité même. *Lettres Juives, Lettre XXXIII. pag.* 18.

me outré, que de soutenir le contraire. Dès qu'on admet que notre raison est un flambeau dont la lueur ne sert qu'à nous égarer, on ouvre la barrière à toutes les erreurs les plus monstrueuses; il n'est aucune opinion qu'on ne puisse défendre. Quel est l'état des hommes, s'ils n'ont absolument aucun moïen de démêler du mensonge les vérités les plus claires? Les bêtes seront bien plus heureuses, puisqu'elles trouveront dans leur instinct des ressources que la raison ne sauroit fournir aux hommes. Les Philosophes les plus illustres de ces derniers tems, je parle de ceux même qui ont le plus penché vers le Pyrrhonisme, ont convenu cependant que l'homme avoit en lui des moïens pour connoître la vérité. Gassendi en a établi trois dans sa Philosophie. Quelque plaisir que Bayle se soit fait de fournir des armes aux Pyrrhoniens, on voit bien que son dessein n'a point été de soutenir que l'homme ne peut distinguer le vrai du faux, en se servant de la raison. Ce n'est pas elle qui nous trompe, c'est la maniere de nous en servir, dit fort bien un Auteur, qu'on

place parmi les Pyrrhoniens raisonnables, c'est-à-dire parmi les sages Philosophes qui ne décident que des choses qu'ils connoissent évidemment. Il faut donc sans cesse consulter la raison & quelques autorités.

QUELLES que soient les autorités, quels que soient les exemples qu'on nous allegue, nous sommes en droit de les rejetter comme des fables, dès que nous les voions opposés à la lumière naturelle; & si nous les examinons avec attention, nous connoîtrons aisément leur absurdité.

LA plus grande partie des opinions humaines sont fondées, ou sur l'Histoire, ou sur la Tradition, ou sur l'autorité des Savans; il en est très peu qui ne soient appuiées que de la raison. Avant d'aller plus avant, & pour vous montrer la nécessité de n'embrasser & de ne croire un sentiment évident, qu'autant qu'il est conforme à la lumière naturelle, j'examinerai, si vous le voulez bien, l'incertitude qui regne dans toutes les autres choses sur lesquelles on pourroit l'appuier.

§. III.

§. III.

De l'Incertitude de l'Histoire dans un grand nombre de faits.

L'Histoire, que nous regardons comme le régître des évenemens des siécles passés, ne doit point nous paroître une preuve d'un fait contraire à la raison. Tout ce que nous devons faire, c'est d'avoüer qu'un Historien fameux, qui écrit une évenement contraire à certaines notions & à la raison, a été forcé de s'accommoder à la prévention & à l'erreur des peuples chez lesquels il vivoit, & de suivre le torrent de la superstition & des préjugés.

On est obligé, lorsqu'on écrit l'Histoire, de rapporter bien des faits dont on connoît la fausseté, & l'on n'est point le maître de les supprimer (*). C'est à un Philosophe à discuter

(*) Quand Tacite rapporte quelque

ter la vérité d'une opinion. Un Historien n'est pas fait pour entrer en controverse; tout ce qu'on doit exiger de lui, c'est qu'il fasse sentir qu'il n'a que peu ou point de croiance à ce qu'il rapporte.

Il en est peu qui observent exactement cette maxime. La plûpart, après avoir assûré un grand nombre de choses, ou fausses, ou ridicules, proposent sur quelques-unes un doute assez inutile, & d'autant plus pernicieux à leurs Lecteurs, que leur bonne foi dans cette occasion semble autoriser les mensonges qu'ils ont approuvés (*).

Pour

miracle, il le fait par l'exemple & le devoir de tous bons Historiens; ils tiennent régître des évenemens d'importance. Parmi les accidens publics, sont aussi les bruits & opinions populaires. C'est leur rolle de reciter les communes Créances, non pas de les régler. Cette part touche les Théologiens, & les Philosophes, Directeurs des consciences. MONTAGNE, Essais, *Livr. II, Chap. VIII.*

(*) *Illi, cum malen mentiri sunt ad arbitrium suum, unam aliquam rem nolunt spon-*

POUR vous persuader, Madame, l'incertitude qui regne dans l'Histoire, je vais d'abord vous faire voir, I. l'obscurité dont elle est couverte dans ses commencemens, II. la partialité qu'on voit dans les Historiens, lorsque les tems s'approchent un peu plus de nous, III. combien les Historiens ont aimé à remplir leurs Ouvrages de prodiges & d'évenemens miraculeux & surnaturels, IV. la différence de sentimens des Ecrivains d'une Nation, ou d'une Religion différente, V. le ridicule des Annales de tous les différens Ordres des Moines, & VI. je vous prierai d'examiner combien les véritables sujets d'un évenement sont souvent ignorés des Historiens.

spondere, sed adjiciunt: Penes Auctores fides erit. SENECA, Natur. Quæst. *Libr. IV. Cap. III.*

§. IV.

INCERTITUDE DE L'HISTOIRE DANS SES COMMENCEMENS.

L'HISTOIRE des premiers siécles est si obscure, ce qui en est parvenu à nous est si peu de chose, & si mêlé de tant de fables, que la raison dément évidemment qu'on ne peut, lorsqu'on veut faire usage de la lumière naturelle, recevoir pour vrai les trois quarts des faits qu'on en rapporte. Nous n'avons jusqu'au Déluge aucune idée de ce qui est arrivé, que dans les Livres de Moïse; car, si nous voulions consulter les autres Historiens qui peuvent nous instruire des tems plus éloignés, & si nous nous arrêtions aux Annales des Chinois ou des Egyptiens, nous serions obligés de rejetter la Genèse comme un Livre apocriphe, puisque les Ecrivains de cette Nation font remonter les commencemens de leur Histoire à plusieurs milliers d'années avant la Création du Mon-

Monde (*). La Foi & la Religion nous

(*) Les Hiſtoriens Chinois ſuppoſent comme une choſe conſtante que *Fo hi*, leur premier Roi, a monté ſur le Trône 2982. ans avant Jeſus-Chriſt ; ce qui fait remonter la fondation de leur Empire de trois cens ans au-delà du Déluge. LENGLET, Méthode d'étudier l'Hiſtoire, *dans ſes Cartons retranchés, & conſervés dans* BEYERI Memoriæ Hiſtorico-Criticæ Librorum rariorum, *pag.* 171. Le Pere du Halde parle bien différemment dans ſon Hiſtoire de la Chine ; mais pouvoit-il faire autrement ? Il étoit Jéſuite, par conſéquent obligé à certains ménagemens. D'ailleurs, s'il ſe fût expliqué auſſi ſincérement que l'Abbé Lenglet, on eût fait ſupprimer de ſon Livre ce qu'il auroit dit à ce ſujet, comme on l'a fait ôter de celui de l'Abbé Lenglet. On voit cependant que ce Pere place le regne de *Fo hi* environ deux cens ans après le Déluge, & il ne nie pas qu'il n'y ait eu d'autres Empereurs qui aient regné avant lui. On ſera peut-être bien aiſe de voir ici comment ce Jéſuite a traité une matière auſſi épineuſe. *Les Hiſtoriens les plus célèbres diſtinguent dans la Chronologie Chinoiſe ce qui eſt manifeſtement fabuleux, ce qui eſt douteux & incertain, & ce qui eſt ſûr & indubitable. Ainſi ne voulant s'attacher qu'à ce qui leur paroît avoir quelque fon-*

nous obligent à ne point approfondir cette

dement de vérité, ils marquent d'abord comme une chose sûre, qu'on ne doit faire nulle attention aux tems qui ont précédé Fo hi, *lesquels sont incertains, c'est-à-dire, qu'on ne peut les ranger suivant une exacte & vraie Chronologie, & que ce qui précède* Fo hi, *doit passer pour mythologique. Ces Auteurs regardent donc* Fo hi *comme le fondateur de leur Monarchie, lequel environ 200. ans après le Déluge, suivant la Version des Septante, régna d'abord vers les confins de la Province de* Chen si, *& ensuite dans la Province de* Ho nan, *qui est située presque au milieu de l'Empire; après quoi, il défricha toutes les terres qui s'étendent jusqu'à la mer Orientale. C'est-là le sentiment de presque tous les Lettrés, & cette Chronologie, fondée sur une tradition constante, & établie dans leurs plus anciennes Histoires, qui n'ont pû être altérées par les étrangers, est regardée de la plûpart des Savans comme incontestable. D'autres Auteurs Chinois ne font remonter leur Monarchie qu'au regne d'*Yao, *qui, selon l'opinion des premiers, n'est que leur cinquième Empereur: mais si quelqu'un s'avisoit de la borner à des tems postérieurs, non seulement il se rendroit ridicule; mais il s'exposeroit encore à être châtié séverement, & même à être puni de mort. Il suffiroit aux Missionnaires de donner un simple soupçon en cette*

cette question : ainsi de ce qui s'est passé avant le Déluge nous ne savons que ce que Moïse nous en a appris, & qui n'est pas bien considérable. Parle-t-il de la création de l'homme, parle-t-il de la formation d'un peuple, c'est toujours par rapport aux Juifs. Il omet, & ne fait aucune mention de ce qui ne sert point à illustrer sa Nation; il ne marque rien des premiers Egyptiens, des Ethiopiens & des Chinois. Nous avons cependant des fragmens de leur Histoire, qui n'ont point été inventés après coup (*) &

te matière, dont ensuite on fait connoissance, pour les faire chasser de l'Empire. Description Géographique, Historique & Chronologique, &c. de l'Empire de la Chine & de la Tartarie Chinoise, &c. *Tom. 2. pag. 2.*

(*) L'Ecriture omet tout ce qui ne sert point à illustrer cette Nation chérie. Dira-t-on pour cela qu'il n'y avoit alors que ce peuple? Moïse à la vérité ne marque rien des premiers Egyptiens, des Ethiopiens, des Scythes & des Chinois; cependant on n'oseroit avancer que les fragmens si sûrs qui nous restent de leur Histoire, soient des fables inventées après coup, pour orner chacune de ces Nations. LENGLET, *là-même.*

& dont la vérité eſt authentique (*); mais il y a apparence que chaque Nation a eu ſon Moïſe, (je le regarde ici comme un ſimple Hiſtorien,) qui aura voulu faire honneur à ſa Nation, ſans ſe ſoucier d'illuſtrer les autres. Quand nous aurions les Ecrits perdus, ils nous deviendroient inutiles pour notre éclairciſſement : nous ne pourrions en faire plus d'uſage, que des Annales des Chinois & des morceaux qui nous reſtent dans

(*) Si l'on convient, cher Enuque, de la vérité de ces hiſtoires qui font mention de ce que les Rois d'Egypte ont fait avant le Déluge, quelle raiſon aurons-nous de douter des fragmens de Manethon, Prêtre Egyptien, ou de la Généalogie & Succeſſion des Rois d'Egypte, que nous a donnée Hérodote, ou de la Chronologie du même, puis démêlée par Diodore, qui porte le regne des Egyptens plus de mille ans au-delà de toutes les autres anciennes époques de la Création, à la réſerve de celles des Aſſyriens, ou des Chinois, & des Indiens, qui vont encore plus loin dans l'Antiquité? MARANA, *Eſpion dans les Cours des Princes Chrétiens*, &c. *Tom. IV. Lettre XLVI pag.* 189.

dans Hérodote (*) & Diodore de Sicile (†); & comme sans doute ils ne s'accorderoient pas avec la Genèse & les autres Livres saints, la Foi nous interdiroit un examen, dont le résultat pourroit lui être contraire.

SI ce que nous savons de l'Histoire de-

(*) Les Prêtres disent que Menès, qui fut le premier Roi des Egyptiens, fit faire sur le fleuve un pont à Memphis. . . . . Les mêmes Prêtres me firent voir dans leurs histoires les noms de trois cens trente Rois qui avoient regné depuis Menès, parmi lesquels il y avoit dix-huit Ethiopiens & une femme étrangère; tous les autres étoient Egyptiens. HEROD. *Liv.* 12. *pag.* 279. *Tom. I. Edit. in* 12. Je me sers de la version de du Reyer.

(†) Les Prêtres font commencer le regne des Rois près de quinze mille ans avant la cent quatrième Olympiade; tems auquel j'allai moi-même en Egypte du vivant de Ptolomée, surnommé le nouveau Bacchus. La plûpart de ces Rois étoient nés dans l'Egypte même; il y en a pourtant eu quelques-uns d'Ethiopie ou de Perse & de Macédoine. DIODOR. *Liv. I. Sect. II. Tom. I. pag.* 77. *Edit. in* 12. Je me sers de la version de l'Abbé Terasson.

depuis la Création du Monde jusqu'au Déluge, contient bien peu de choses pour notre éclaircissement, & nous laisse même plus de doute que de certitude, nous n'avons guères plus de secours pour savoir ce qui s'est passé les deux premiers siécles après le Déluge. Les trois enfans de Noë sont la source commune de toute l'humanité, ou du moins l'assûre-t-on ainsi; & cependant ces Empires, & ces grandes peuplades que nous découvrons peu de tems après le Déluge, semblent s'opposer à cette croiance (*). La seule soumission

(*) De-là vient une nouvelle difficulté dans l'Histoire sainte; savoir, quelle étoit cette race de Géans, qui subsista même long-tems après le Déluge, & quelles étoient ces filles des hommes, dont Dieu desapprouva si fort l'alliance avec ses propres enfans, qu'il se repentit pour cela d'avoir créé les derniers. Auroit-il condamné cette union, si les filles & les garçons étoient sortis d'une même source, lui, qui a quelquefois permis sous la Loi des alliances avec les étrangers? L'Ecriture ne marque point qu'avant le Déluge il y eût dans les enfans

son que nous devons aux Livres saints;

sans d'Adam une race ou un peuple choisi. Ces alliances n'auroient donc point été alors regardées comme étrangères; elles n'étoient pas défendues, & par conséquent elles n'auroient pas été si exécrables que Dieu les a déclarées, si elles étoient faites avec des filles de la même famille. LENGLET, *Cartons conservés par* Beyer, *pag.* 183.

La difficulté dont parle ici l'Abbé Lenglet, a embarrassé plusieurs Peres de l'Eglise: quelques-uns ont prétendu que cette race de Géans avoit été produite par l'amour charnel que les Anges avoient eu avec les femmes; ce qui les avoit fait punir. St. Justin dit expressément que les Anges furent changés en Démons, pour avoir connu les femmes. Παρεδοκεν οὐδ' ἄλλ' γελοι τοξαβάντες τὸν τοῦ θεοῦ τὴν τάξιν, γυναικῶν μίξεσιν ἡττηθεντες, καὶ παῖδας τεκνοποιησαντες, οἱ εἰσιν οἱ λεγομενοι δαίμονες καὶ πρὸτέρω λοιπὸν ἀνθρώπειον γένος ἑαυτοῖς ἐδουλωσαντο *Angeli autem ordinationem sive dispositionem eam transgressi, cum mulierum concubitus causa, amoribus victi tum filios procreaverunt eos, qui dæmones sunt dicti, atque insuper reliquum genus humanum in servitutem suam redegerunt.* Sanct. Just. *Philosoph. & Martyr. Opera, Apolog. prima. pag.* 44. *Edit. Colon.* 1636. Athénagore est encore plus pré-

ſaints, peut autoriſer cette opinion qui s'ac-

précis ſur l'amour des femmes avec les Anges. Selon lui, les Géans naquirent de cet amour criminel. ὑγῆ δὲ, ἐμπλήσας καὶ πυρὸς περὶ τὴν τῶν πεπισευμένων γυναικῶν διοίκησιν ἐν μιᾷ δὲ τῶν περὶτὰς παρθένους, ἐχόντων, οἱ καλέμενοι ἐγενήσαν γίγαντες. *Itaque a ſtatu ſuo defecerunt : (Angeli) alii quidem amoribus capti virginum, & libidine carnis accenſi ; ipſe vero princeps, tam negligentia, tum improbitate circa procurationem ſibi concreditam, ex amatoribus igitur virginum, gigantes, ut vocant, nati ſunt.* Athenagor. Legat. *pro Chriſtian. pag.* 27. *Edit. Colon.* 1636. Voilà deux anciens Auteurs qui expliquent de la même manière cette difficulté de l'Hiſtoire ſainte, & voici un autre Pere, qui traite tous ces raiſonnemens de fables puériles. *Non eſt ſine damno, audire etiam ipſos ſanctos Angelos corporum formoſitatibus affici & liquefieri, hoc eſt oblectari tam prophanis & abſurdis voluptatibus. An non veriſimile multos inde turbari, & contemnentes meliora delitiarumque amorem deligere, dum conſiderant quod difficile & arduum ipſis ſit carnalibus voluptatibus omnino oblectari, & crediderunt etiam ipſos Angelos ſanctos affectiones ſequi ? Igitur quod ignoraverit virtutem Scriptorum, abſque labore demonſtrabimus.* Divi Cyrilli *Lib. IX. cont. Julian. Tom.* 2.

pag.

s'accorde peu avec la raison, quoiqu'elle ne la heurte pas démonstrativement.

LA possibilité Physique d'un Déluge universel dans l'état présent de la terre, forme une seconde difficulté qui n'est pas moins considérable, que la prompte multiplication qu'on soutient s'être faite après cette inondation (*). Quel-

pag. 206. *Edit.* Basil. *MDXLVI.* Lequel suivre, de St. Justin, ou de St. Cyrille? L'un dit une chose, l'autre la condamne. On peut en général appliquer aux anciens Peres qui ont voulu expliquer certaines difficultés de l'Histoire sainte, la plaisanterie qu'un Auteur a dite sur les Médecins. *Hipocrate dit oui, Galien dit non, & moi je dis oui & non.* Quel est l'homme sage & sensé, qui, au milieu de tant de difficultés, débattues si vainement par les plus grands, les plus respectables Ecrivains, ôse prendre un parti? Combien de choses aussi obscures que la race des Géans dans l'Histoire sainte, & expliquées aussi contradictoirement?

(*) Les Critiques ne laissent pas de continuer de dire que dans l'état présent de la terre il est impossible qu'il puisse arriver un Déluge général, qui couvre

Quelques Ecrivains ont prétendu que le Déluge n'avoit point été universel (*), & que Dieu n'avoit eu que l'in-

de quinze coudées la cime des plus hautes montagnes. La mer, prise en général, n'a pas, dit-on, plus de 300 pas de profondeur ; les montagnes les plus élevées, comme le Mont Gordien, ou d'Ararat, ne surpassent point de trois mille pas la surface de la mer. Ainsi, sans compter que la capacité du Globe s'élargit à mesure qu'il s'éleve, il faudroit douze ou quinze fois autant d'eau que la terre dans la quantité marquée par l'Ecriture : & comme elle ne rapporte que des moïens naturels, savoir l'ouverture de l'abîme & la chûte des pluïes, elle prévient, à ce qu'on prétend, la réponse qu'on pourroit faire en disant que Dieu créa pour l'exécution de cette ruine, une nouvelle quantité d'eaux, qu'il anéantit ensuite. Il ne se servit, selon l'Ecriture, que du vent pour les dessécher. Ainsi, il y a lieu de croire que le moïen qu'il a pris pour les répandre sur la terre, n'étoit pas moins naturel. LENGLET, *là-même*, *pag.* 187.

(*) Ils soutiennent qu'il étoit impossible que les pluïes aient été assez abondantes pour causer un pareil effet. Ils appuient

l'intention de punir un peuple ingrat aux bontés dont il l'avoit comblé. Ils ont même voulu faire servir l'Ecriture à fortifier leur opinion, & ils ont expliqué en leur faveur ce passage de la Genèse, où il est dit expressément que *les Fils de Noé se partagerent les Nations après le Déluge* (*). Il paroît par,

puient leurs sentimens de l'opinion d'un fameux Philosophe (*a*), qui prouve par des démonstrations exactes que les orages les plus violens ne versent qu'un pouce & demi d'eau par demi-heure ; ce qui fait six pieds dans un jour : & le Déluge n'aiant duré que quarante fois vingt-quatre heures, en supposant les plus hautes montagnes à deux mille pas d'élevation, qui est un tiers moins que leur hauteur, il faudroit, non pour surmonter, mais même pour les égaler, que le Ciel eût versé en vingt-quatre heures cent vingt-cinq pieds d'eau, au lieu de six qu'il verse dans les plus grands orages ; ce qui excéde la possibilité de la Nature. *Lettres Juives, Tom. II. Lettre XXXV. pag.* 36, 37.

(*a*) *Le Pere* MERSENNE.

(*) *Ab his divisæ sunt gentes in terra post Diluvium.* Genes. X. 92.

par-là que les enfans de Noé n'avoient pas seulement divisé la terre entre eux, mais encore les Nations qui l'habitoient, & dont ils devoient faire la conquête.

En effet, l'histoire des Nations est contraire à cette inondation générale de toute la terre. On trouve dans les tems les plus voisins du Déluge, plusieurs grands Empires formés & excessivement peuplés, la Syrie, la Chine, l'Egypte, l'Ethiopie, &c. Il est impossible que sept ou huit personnes, dans l'espace de trois cens, & même de cent cinquante ans, si l'on veut pousser les choses à l'étroite rigueur, puissent peupler d'aussi vastes provinces que les pais que le Tigre & l'Euphrate parcourent, & qui furent habitées par les enfans de Noé.

Sans avoir égard aux fabuleuses Chroniques des Egyptiens, qui font remonter à trente-quatre mille deux cens & un an la formation de leur Empire avant l'établissement de leur premier Roi, & en suivant les Historiens qui ont écrit le plus exactement, tels que Manéthon, Hérodote,

re, &c., on trouve l'Egypte très peuplée (*) cent cinquante ans après le Déluge, & on y apperçoit les Arts cultivés; il eſt vrai qu'on ne connoît point parfaitement la forme de ſon gouvernement. Amaſis, qu'on nomme auſſi Ammoſis, ou Amos Pharaon, & qu'on regarde comme le premier Roi, ne regna en Egypte que depuis l'an du Monde 2312. juſqu'en 2337. que Chébrès Pharaon lui ſuccéda, & regna vingt-trois ans ſelon le calcul d'Euſebe. Les autres Hiſtoriens après Manéthon marquent diverſement cette Généalogie; mais enfin ils s'accordent tous ſur l'établiſſement réel des Rois d'Egypte dès l'année 2312. Il paroît donc impoſſible que la terre ait pû être repeuplée auſſi promptement, & ces grands Empires, où nous voions la perfection des Arts & des Scien-

(*) On a vû ci-deſſus que le Pere du Halde convient qu'environ deux cens ans après le Déluge, la Chine étoit auſſi très peuplée, & que *Fo hi* commandoit à un grand Empire.

Sciences (*), la distinction des conditions & des états, un gouvernement, une Religion, & un culte différent, marque presque évidente d'un peuple qui n'est point nouveau, semblent s'opposer fortement à l'universalité du Déluge (†).

(*) Le Pere du Halde nous apprend à ce sujet quelques particularités, qui prouvent que les Arts n'étoient guères moins anciens à la Chine qu'en Egypte. *Ce qu'il y a de certain*, dit-il, *c'est que la Chine a été peuplée plus de 2155. ans avant la naissance de Jesus-Christ; & c'est ce qui se démontre par une éclypse de soleil, arrivée cette année-là, comme on le peut voir par les observations Astronomiques, tirées de l'Histoire & d'autres Livres Chinois, lesquelles ont été données au Public en l'année 1729.* Descript. Géographique, Historique, &c. de l'Empire de la Chine, &c. *Tom. II. pag.* 2.

(†) Un Moine Nazaréen, qui a entré dans la discussion de ces faits pour en montrer la clarté & l'évidence, n'a pas trouvé de meilleur moïen que de faire des hommes à coups de plume. Il a fait une exacte supputation des fils, petits-fils, arrière-petits-fils, &c., que quatre hommes pouvoient avoir en deux cens ans de tems,

CES premières difficultés qui se trou-

tems, & il a produit deux cens soixante-huit milliars sept cent dix-neuf millions de personnes; c'est-à-dire, beaucoup plus qu'il n'en faudroit pour peupler cinq ou six Mondes comme le nôtre. Son calcul d'Arithmétique n'a point persuadé ses adversaires. Ils ont dit qu'on ne faisoit pas les hommes en réalité, comme on les fait à coups de plume, & qu'on voioit bien qu'il étoit peu expert dans ce métier. Ils ont objecté que, suivant les Ecritures, les hommes n'avoient eu des enfans que très tard; qu'il paroissoit même qu'ils n'en avoient pas eu un grand nombre; qu'ainsi ces peuplades, si aisées à produire sur le papier, étoient impossibles dans la réalité. Ils ajoutent qu'on regardoit comme un miracle, la multiplication que les Israélites firent en deux cens cinquante ans dans l'Egypte, dont il sortit six cens mille combattans, qui prenoient leur première origine de soixante-&-dix hommes qui s'établirent dans ce païs avec le Patriarche Jacob; & que ce miracle étoit cependant bien au-dessous de cette multiplication, qu'on prétend s'être faite dans l'espace de deux cens soixante ans par quatre personnes. *Lettres Juives, Tome II. Lettre XXXV. pag.* 35.

trouvent dans l'Hiſtoire, doivent d'autant moins nous ſurprendre, qu'il s'en rencontre, dans des tems moins éloignés, d'auſſi conſidérables & d'auſſi difficiles à débrouiller. Moïſe, Joſeph, & tous les Ecrivains Juifs ont parlé magnifiquement de la célèbre Sortie de leur Nation hors de l'Egypte, & ils ont inſéré dans leurs Ouvrages les miracles qui arriverent pour en favoriſer l'exécution. Nous trouvons que les Auteurs Egyptiens, & ceux des autres Nations, gens d'auſſi grande autorité que Joſeph, en ont parlé avec le dernier mépris. Pluſieurs Hiſtoriens, & Manéthon, Prêtre Egyptien, appellent les Juifs une troupe de gens ſales & lépreux. Ils diſent qu'ils furent chaſſés du païs par Aménophis, qui regnoit alors, & qu'ils s'en allerent en Syrie, ſous la conduite de Moïſe, Prêtre Egyptien (*). Si cette opi-

(*) Chéremon, Auteur célèbre parmi les Grecs, dit que ſous le regne d'Aménophis, deux cens cinquante mille lépreux furent bannis d'Egypte, & en ſortirent ſous la

opinion n'étoit point contraire à l'Ecriture, elle seroit d'autant plus probable, qu'il paroît que Moïse avoit conservé dans la Religion Judaïque bien des cérémonies Egyptiennes (*). C'est

la conduite de Tsilhen & de Peteseth, c'est-à-dire Moïse & Aaron. MARANA, Espion dans les Cours des Princes Chrétiens, *Tome IV. Lettr. LXXXIII. pag.* 340.

(*) Plusieurs Auteurs anciens ont prétendu que les Juifs avoient reçu le rit de la Circoncision des peuples Païens. Hérodote dit (*a*) que „ les Colches seuls, les „ Egyptiens & les Ethiopiens, *pudenda* „ *circumcidebant a principio*, & que les Phé„ niciens & ceux des Syriens qui habitent „ dans la Palestine, reconnoissent qu'ils ont „ pris cette cérémonie des Egyptiens. „ Diodore (*b*) de Sicile dit à peu pres la même chose qu'Hérodote. Philon, Auteur Juif, & par conséquent d'une grande autorité au sujet des coutumes Judaïques, semble autoriser l'opinion de ces Auteurs Païens. *On se moque*, dit-il, (*c*) *de la Circoncision pratiquée par nos ancêtres, quoiqu'elle ait été respectée par d'autres Nations, & d'une fa-*

(*a*) HERODOT. EUTERP. *pag.* 127.
(*b*) DIODOR. SICUL. *Lib. I. pag.* 24.
(*c*) PHIL. *de Circumcis. pag.* 10.

C'eſt au moins le ſentiment du Chevalier Marsham, qui ne doute pas que les Juifs n'aient pris des Egyptiens une grande partie de leurs cérémonies (*). Il

façon particulière dans l'Egypte, qui excelle ſur tous les lieux de l'Univers par la multitude & par la ſageſſe des habitans. Voilà des preuves aſſez fortes de l'uſage de la Circonciſion chez les Egyptiens, avant que les Juifs la pratiquaſſent; cependant ces derniers prétendent l'avoir reçue d'Abraham, à qui Dieu l'ordonna. Ce ſentiment eſt reçu par preſque tous les Théologiens modernes; mais ils le défendent plûtôt qu'ils ne le prouvent. Le Miniſtre Saurin, qui a tâché de le ſoutenir le mieux qu'il lui a été poſſible, avoüe de bonne foi *que ſi les profondes perquiſitions des Savans qui ont recherché l'origine & les cauſes de ce ſigne, nous ont donné quelquefois de grandes lumières, leurs ſpéculations n'ont auſſi ſervi très ſouvent qu'à nous convaincre de l'inutilité de leurs travaux, & qu'à nous fournir des motifs de ſuſpendre notre jugement ſur cette matière.* Diſcours Hiſtor. Critiq. Théolog. & Moraux ſur les évenemens les plus mémorab. du V. & du N. Teſtament, *Tom. I. Diſcours 15. pag. 250.*

(*) Ce Chevalier Jean Marsham, Anglois, a compoſé un excellent Livre, in-

Il y a une chose certaine, c'est que Jérémie met les Egyptiens à la tête de tous les Circoncis (*). Tacite, dont l'autorité est d'un si grand poids, entre dans un détail beaucoup plus circonstancié. Il dit que Moïse, un des lépreux exilés, étant un homme d'esprit, & qui avoit parmi eux de la réputation, voiant leur accablement, les pria d'avoir bon courage, & que s'étant fait déclarer leur Capitaine, il devint leur Législateur, & les conduisit par les déserts de l'Arabie (†).

Si

intitulé *Chronicus Canon Ægyptiacus*, imprimé à Londres en 1672, in folio.

(*) *Visitabo super omnem qui circumcisum habet præputium, super Ægyptum, & super Judam, & super Edom, & super Ammon, & super Moab.* JEREM. *Cap. IX. Vers.* 25. 26.

(†) *Plurimi Auctores consentiunt, orta per Ægyptum tabe quæ corpora fœdaret, Regem Occhorim, adito Hammonis Oraculo, remedium petentem, purgare regnum, & id genus hominum, ut invisum Deis, alias in terras avehere jussum. Sic conquisitum collectumque vulgus, postquam vastis locis relictum sit, cæteris per lachrimas torpentibus, Mo-*

SI l'Ecriture ne déterminoit pas notre ſentiment, vous voiez, Madame, combien il ſeroit difficile de pouvoir fonder aucune certitude ſur des opinions auſſi oppoſées les unes aux autres. Les Auteurs Juifs nous aſſûrent des faits dé-

Moſen unum Exſulum monuiſſe, ne quam Deorum hominumve opem expectarent, ab utriſque deſerti, ſed ſibimet ut Duci cœleſti crederent, primo cujus auxilio credentes præſentes miſerias pepuliſſent. C'eſt-à-dire: „ Mais ils s'accordent preſque tous en ce „ point, que l'Egypte étant infectée de la„ drerie, le Roi Bochoris, par l'avis de „ l'Oracle d'Ammon, les chaſſa de ſon „ païs comme une multitude inutile & o„ dieuſe à la Divinité. Ils ajoutent que „ comme ils étoient épars par les déſerts & „ avoient perdu tout courage, Moïſe, l'un „ de leurs Chefs (*a*), leur conſeilla de n'at„ tendre aucun ſecours des Dieux des hom„ mes qui les avoient abandonnés, mais de „ le ſuivre comme un guide céleſte, qui „ les tireroit de danger. „ TACITE, Hiſtoire, *Livr. V. Je me ſers de la Verſion de* Perrot d'Ablancourt.

(*a*) Cela n'eſt point dans l'Original; mais il y a *Moïſe, un des Bannis.* MANETHON dit *un des Lépreux.*

démentis par les Egyptiens. L'apparence ſemble être pour ces derniers; mais la Religion parle en faveur des autres.

§. V.

DE LA PARTIALITE' DES HISTORIENS, PRE'VENUS EN FAVEUR DE LEUR NATION ET DE LEUR RELIGION.

LA prévention des Hiſtoriens, & la bonne opinion que la plûpart ont de leur patrie ou de certains peuples, eſt un des principaux obſtacles qui nous empêchent d'appercevoir dans leurs Ecrits l'exacte vérité des faits qu'ils rapportent. Les mêmes choſes ſont préſentées quelquefois par deux Auteurs d'un mérite diſtingué, d'une façon ſi différente, qu'on eſt étonné de voir l'éloignement qu'il y a du ſentiment de l'un à celui de l'autre.

SI nous n'étions pas obligés de nous ſoumettre dès que l'Ecriture a parlé, je

je vous prie de juger, Madame, de ce que nous penſerions de cet endroit de la Bible, où il eſt dit que les Iſraélites, mourant de ſoif dans le déſert, Moïſe fit ſortir de l'eau d'un rocher, qu'il frappa avec une verge. Voici comment Tacite raconte ce fait. *Rien ne les incommoda tant que la ſoif, dont ils étoient à demi-morts & couchés par terre, lorſque tout-à-coup une troupe d'ânes ſauvages qui revenoient de la pâture, s'allerent enfoncer dans le creux d'une forêt* (*); *ce que Moïſe aiant apperçu, il les ſuivit, croiant que la verdure du lieu ne ſeroit pas ſans quelque fontaine, & trouva de l'eau en abondance* (†).

Com-

(*) Cet endroit eſt flatté & déguiſé. Il y a dans l'Original, *in rupem nemore opacam*, c'eſt-à-dire, *vers un rocher couvert de bois*; ce qui revient parfaitement au rocher, dont Moïſe fit ſortir de l'eau.

(†) *Sed nihil æque quam inopia aquæ fatigabat. Famque haud procul exitio totis campis procubuerant, cum grex aſinorum agreſtium e paſtu in rupem nemore opacam conceſſit. Secutus Moſes, conjectura herbidi ſoli, largas aquarum venas appulit.* TACITUS,

COMME l'esprit saisit toujours le vrai-semblable & se porte de lui-même au naturel, si Moïse n'étoit qu'un simple Historien, tous les suffrages seroient en faveur de Tacite ; mais aucun des Juifs ne changeroit de sentiment ; ils tiendroient opiniâtrement pour leurs Historiens, & leur vanité seroit plus flattée que leurs Peres se fussent desaltérés dans le désert par le secours de la Divinité, que par un moïen, simplement produit par le cours ordinaire des choses.

IL en est de toutes les autres Nations ainsi que de la Juive, & elles adoptent volontiers tous les évenemens qui peuvent servir à les illustrer. Un Historien qui veut plaire & avoir des Lecteurs, est obligé de s'accommoder à un usage aussi pernicieux. Quinte-Curce ne fait pas difficulté de dire qu'il

TUS, Historiæ *Libr. V.* Je ne comprends point comment ce morceau s'est conservé jusqu'à nous, & que les Moines ne l'aient pas fait disparoître dans les tems d'ignorance, comme tant d'autres Manuscrits, qu'ils ont supprimés, ou châtrés.

qu'il écrit beaucoup de choſes qu'il ne croit pas : *Equidem plura tranſcribo quam credo ; nam nec adfirmare ſuſtineo de quibus dubito, nec ſubducere quæ accepi.* La précaution que prend Quinte-Curce de dire qu'en rapportant des choſes qu'il ne croit pas, il n'ajoutera point des raiſons pour les prouver, ne l'a point garanti des reproches qu'on lui a faits d'avoir trop donné dans des idées outrées, & de raconter bien des faits, plûtôt en Poëte & en Déclamateur, qu'en Hiſtorien (*).

LES Auteurs Grecs, & ſur-tout Hérodote, ont été taxés très ſouvent d'avoir favoriſé leur patrie dans toutes les occaſions. On a fait le même reproche aux Latins, & nous voions de nos jours les excès où ſont tombés bien des Ecrivains, en parlant de leur Nation. Un Hiſtorien, qui ne paſſe ni pour exact, ni pour ſincère, n'a pû s'em-

(*) Q. CURTIO ..... *non defuere qui objicerent quæſiti interdum medicamenta candoris, & numerorum uſum paulo intemperantiorem.* FAMIAN. STRADA, Proluſ. III. *Libri II. pag.* 265.

s'empêcher de se récrier sur les impertinences des Auteurs qui ont écrit les loüanges, plûtôt que la Vie de Charles-Quint (*). Non contens d'avoir rapporté plusieurs prodiges, ils ont assûré que le soleil s'arrêta dans sa course, pour donner aux Impériaux le tems de défaire entiérement le Duc de Saxe & l'armée Protestante, l'an 1547. & Sandoval, Historiographe de Philippe III. Evêque de Pampelune, après avoir certifié ce fait, ajoute que le soleil fut vû ce jour-là, pendant la bataille, de couleur de sang, en Espagne, en France, en Italie, & en Allemagne. Il parle de ce dernier prodige comme témoin oculaire, & le bas peuple est encore persuadé aujourd'hui de la vérité de ce fait dans toute l'Espagne.

VOIEZ, Madame, ce qu'il faut pour autoriser éternellement l'opinion du renouvellement d'un prodige, que Dieu

(*) *Le Pere* MAIMBOURG, *dans son* Histoire du Luthéranisme, *Tom. II. pag.* 164.

Dieu opéra autrefois pour ſon peuple. De pareils menſonges ſont contraires à la Religion, & un eſprit foible peut ſe figurer que puiſqu'on a cru, & qu'on croit encore dans une partie de l'Europe que le ſoleil s'étoit arrêté pour Charles-Quint, on a pû croire autrefois en Aſie qu'il avoit retardé ſon cours pour Joſué. L'autorité de l'Ecrivain qui certifie le miracle arrivé dans ces derniers tems, influe encore ſur le parallèle; c'eſt un Evêque, une perſonne diſtinguée, un juge de la Religion, établi par Dieu même.

§. VI.

LES HISTORIENS SONT REMPLIS DE PRODIGES.

CETTE quantité de miracles, dont la plûpart des Hiſtoriens rempliſſent leurs Ouvrages, éloigne encore la connoiſſance de la vérité. Ces évenemens extraordinaires ſont autant de voiles obſcurs, qui cachent la véritable cauſe de beaucoup de faits. Dans

Dans bien des Auteurs anciens, ce sont les Sacrifices, les entrailles des victimes, les poulets sacrés, qui occasionnent & décident du gain ou de la perte d'un Empire, & de la durée d'un Roiaume. Il y a dans le I. Livre d'Hérodote presque autant d'Oracles que de pages. Je ne doute pas qu'ils n'aient été rendus ; mais je voudrois savoir si l'on y a toujours ajouté une grande confiance, si l'on a déterminé leurs réponses par des présens, & si l'on s'est servi de leur sens ambigu pour prévenir l'esprit du peuple, aisé & facile à séduire. On ne sauroit douter que souvent ceux qui consultoient les Oracles, n'y ajoutoient aucune foi : s'ils en avoient eu le pouvoir, ils eussent peut-être traité ceux qui les rendoient, comme un Général Romain traita les poulets sacrés.

QUAND les Auteurs anciens ont parlé d'un miracle, & qu'ils lui ont attribué quelque évenement considérable, j'aurois voulu qu'ils eussent développé comment il l'avoit produit, & décidé précisément si un tel fait étoit arrivé par une cause surnaturelle, ou

par une ordinaire, occasionnée par l'idée & l'impression d'un miracle sur les esprits des peuples & des armées. Il semble qu'ils n'aient pris soin de compiler tant de prodiges, que pour rendre leurs Histoires plus respectables. Tite-Live même, Ecrivain d'une grande réputation, & doüé de beaucoup de jugement & de génie, nous a donné une compilation (*) insupportable de tous les prétendus miracles, que croioit la superstition Païenne; ce qui fut cause que St. Gregoire con-

(*) Tantôt il bouleverse les Elemens, il fait ensuite naître un cheval d'un bœuf; quelquefois les statues ont sué du sang, il a plû des pierres, si l'on veut l'en croire, ou plûtôt les Historiens, dont il emprunte toutes ces belles fables. *In locum Marcelli, ubi is se Magistratu abdicavit, suffectus Fabius Maximus tertium. Mare arsit eo anno: ad Sinuessam bos equuleum peperit: signa Lanuuii ad Junonis sospitæ cruore manavere: lapidibusque circa id Templum pluit: ob quem imbrem Novendiale, ut assolet, sacrum fuit: cæteraque prodigia cum cura expiata.* Tit. Liv. *Decad. III. Lib.* 3. *pag.* 114. *Edit.* Francofurt. *M. D. LXXXVIII.*

condamna ſes Ouvrages au feu, comme pleins de prodiges & d'évenemens ſurprenans, dont la croiance étoit contraire à la Religion Catholique. La néceſſité obligea Tite-Live d'écrire de cette manière : les régîtres publics, & les Hiſtoriens qui l'avoient précédé, avoient rempli leurs Ouvrages de ces viſions chimériques ; il n'eût pû les ſupprimer des ſiens, ſans ſcandaliſer les peuples, qui n'étoient pas moins ſuperſtitieux dans ſon tems, qu'ils l'étoient dans les ſiécles précédens. On peut dire que les erreurs de nos peres ſont la ſource des nôtres, & que les nôtres augmenteront celles de nos enfans. Preſque tous nos Hiſtoriens Catholiques ſont remplis de puérilités & de pieuſes chimères (*), qui rendent leurs

(*) Les Hiſtoriens qui dans ces derniers tems ont eu beaucoup de réputation, n'ont guères été plus réſervés ſur les prodiges & les miracles, que Tite-Live. Sans parler de Maimbourg & de tant d'autres Ecrivains, reconnus pour des menteurs & des conteurs de fables, je me contenterai de citer ici un paſſage du Pere d'Orleans, qui dans une

BIBLIOTHEQUE OXFORD

leurs Ouvrages mépriſables aux gens de

ſeule action, arrivée entre des Eſpagnols & des Mahometans, fait faire preſque autant de miracles, que les Hiſtoriens Romains en ont racontés. Je voudrois bien ſavoir pourquoi depuis trois ou quatre cens ans nous ne voions plus de ces prodiges: les hommes ont beau ſe battre, le Ciel n'entre point dans leur démêlé, les Anges ne viennent plus exterminer les Mahometans, les Elemens ne ſe confondent plus pour détruire les Sarraſins. Eſt-ce que les perſonnes en faveur de qui s'opéroient ces miracles, étoient plus honnêtes gens que nous ne le ſommes? Ceux qui connoiſſent l'Hiſtoire, n'oſeroient ſûrement ſoutenir une pareille opinion. Ecoutons donc parler le Pere d'Orleans, & voions ſi les Hiſtoriens modernes ſont plus réſervés que les anciens ſur l'article des miracles. *Alçaman ne perdit point de tems, il fit avancer vers la caverne les premiers de ſes bataillons, & auſſitôt qu'ils furent à portée, il ordonna d'attaquer ceux des Goths qui ſe préſenterent les premiers. On fit pleuvoir ſur eux une grêle de pierres & de traits, dont ils auroient été accablés, ſi par un miracle, dont toute l'Hiſtoire fait foi, ces fléches n'euſſent été relancées contre ceux qui les décochoient, & cela par une main inviſible, dont les Maures ſeuls reſſentirent les coups. Pluſieurs en furent tués, d'autres bleſ-*

de sens, & en cela les François semblent le disputer aux Espagnols; car il est aussi ridicule de dire que les murailles d'Angoulême, sous le Regne de Clovis I. s'abattirent tout-à-coup par la vertu d'une petite phiole (*), que de faire arrêter le soleil pendant la du-

blessés. La terreur se mit dans leur armée, & à mesure qu'ils s'effraïoient, Pélage & les siens se sentoient animés d'une nouvelle ardeur. Ils sortirent de leurs cavernes, comme des Lions en furie, & chargerent les Infidèles avec tant de valeur & de succès, qu'ils en laissèrent plus de vingt mille étendus sur le champ de bataille. Le Général y demeura, le reste se réfugia sur le haut de la montagne Auséva, sous laquelle étoit creusé l'antre que Pélage avoit occupé; mais les fugitifs ne purent échapper à ceux que le Prince Goth avoit dispersés aux environs. Les uns furent passés au fil de l'épée, les autres poussés jusqu'au bord de la rivière de Deva. S'étant engagés dans le défilé d'un rocher escarpé sur le bord du fleuve, la terre s'écroula tout-à-coup, & les ensévelit dans ses eaux. Révolutions d'Espagne &c. *Tom. I. pag.* 46.

(*) VOSSIUS *de Historicis Latinis*, *pag.* 98.

durée d'une bataille contre les Proteſtans.

LES Ecrivains, qui nous ont tranſmis les Hiſtoires des Croiſades, les ont remplies de tant de miracles, & ſi contraires à la raiſon, qu'il eſt inutile de vouloir en montrer la fauſſeté & le ridicule. Qui peut croire que des bataillons céleſtes, vêtus de blanc, ſoient deſcendus du Ciel pour aider des gens, dont la première intention étoit bonne; mais dont les actions pour y parvenir étoient ſi terribles, qu'ils ſe ſouilloient la plûpart, ſans crainte & ſans remors, des plus grands crimes? Les peuples qui vivoient dans ces tems-là, avoient l'eſprit rempli d'enchantemens, de prodiges, de ſortilèges & de miracles; c'étoit le goût du ſiécle, & les Auteurs qui écrivirent les actions de quelques perſonnages illuſtres, les accommoderent au goût du Roman. De-là ſont venues les Hiſtoires incroiables de Renaud, d'Armide, &c. renouvellées de nos jours par les Poëtes Italiens.

VOICI comment parle un célebre Théologien ſur le goût qui regnoit dans

dans ces siécles-là. *C'étoit le défaut, ou plûtôt la simplicité grossière, de plusieurs de nos Anciens, de s'imaginer qu'en écrivant les actions des personnes illustres, ils ne seroient point éloquens, si, pour l'ornement du discours, comme ils se le figuroient, ils ne mêloient dans leurs Ouvrages des fictions Poëtiques, ou quelque chose de semblable, & par conséquent le mensonge avec la vérité* (*). La croiance des prodiges & des évenemens miraculeux avoit saisi si fort l'imagination des peuples, & les portoit à de si grandes extravagances, que dans le neuviéme siécle (†) Agobard, Evêque de Lion, composa un Traité pour combattre & détruire toutes ces superstitions ridicules. *Une*

si

(*) *Hoc erat Antiquorum plurimorum vitium, vel potius quædam sine judicio simplicitas, ut in clarorum virorum gestis scribendis se minus existimarent elegantes, nisi ad ornatum, ut putabant, sermonis, poeticas fictiones, vel aliquid earum simile admiscerent, & consequenter vera falsis committerent.*

(†) L'An 833.

ſi grande folie, dit ce Prélat, *s'eſt emparée déjà du pauvre monde, que les Chrétiens ſe perſuadent des abſurdités, que perſonne ne pouvoit perſuader auparavant aux Gentils* (*).

§. VII.

OPPOSITIONS DE SENTIMENS DES HISTORIENS D'UN PARTI OPPOSE', ET D'UNE DIFFE'RENTE RELIGION.

IL eſt vrai que depuis deux ou trois ſiécles, les Hiſtoriens ſont beaucoup plus retenus dans le récit des miracles. Pluſieurs ont même rejetté ceux qu'ont rapportés les Anciens : mais ils ont un autre défaut, auſſi contraire à l'éclairciſſement de la vérité ; ils ſemblent plûtôt être les Avocats & les défenſeurs de certains Partis ; que les

(*) *Tanta jam ſtultitia oppreſſit miſerum mundum, ut nunc ſic abſurde res credantur a Chriſtianis, quales antea ad credendum non poterat quiſquam ſuadere Paganis.* AGOBARDUS.

les fidèles Ecrivains de ce qui s'eſt paſſé. La différence de Religion, & les divers ſentimens, qui depuis quelques ſiécles ont diviſé l'Europe, ont jetté autant de confuſion dans l'Hiſtoire moderne, que l'Antiquité en a apportée dans l'ancienne. Dès qu'un Auteur Catholique écrit quelques Hiſtoires (*), elles ſont auſſi-tôt démenties par des Proteſtans, Luthériens (†), ou Réformés (‡). Les mêmes faits, les mêmes évenemens, deviennent tout différens. Les caractères des perſonnes ſont entiérement diſſemblables : chacun veut avoir le droit, la raiſon, & la vérité, de ſon parti ; chacun allegue un nombre d'Ecrivains qui autoriſent ſon ſentiment. Un Auteur qu'on contredit, en appelle à la prudence de ſon Lecteur, il ſe récrie contre la mauvaiſe foi de ſon Adverſaire, il lui dit magiſtralement des injures, qui ne ſer-

(*) *Hiſtoires du Luthéraniſme & du Calviniſme, par* MAIMBOURG.
(†) SECKENDORF.
(‡) BAYLE & JURIEU.

ſervent point à éclaircir la diſpute, & l'on eſt auſſi peu avancé lorſqu'on a lû tout l'Ouvrage, qu'avant que d'y avoir jetté les yeux (*). Il y a quelques Auteurs qui paroiſſent exempts de toute partialité (†); mais ce ſont ceux-là que bien des Ecrivains, zélés pour leur parti (‡), prennent à tâche de décrier. Ils font ſi bien, que s'ils ne les convainquent pas d'erreur, ils embrouillent la vérité, & obſcurciſſent l'évidence de certains faits. Si nous nous

(*) On a cette incommodité à eſſuier dans la lecture des Livres, faits par des gens de parti & de cabale, que l'on n'y voit pas la vérité. Les faits y ſont déguiſés, les raiſons réciproques n'y ſont point rapportées dans toute leur force, ni avec une entière exactitude; & ce qui uſe la plus longue patience, il faut lire un grand nombre de termes durs & injurieux que ſe diſent des hommes graves, qui d'un point de doctrine, ou d'un fait conteſté, ſe font une querelle perſonnelle. LA BRUYERE, Caractères ou Mœurs de ce Siécle, *pag.* 171.

(†) *Mr.* DE THOU. RAPIN THOIRAS &c

(‡) *Tous les Ecrivains Jéſuites.*

nous en rapportons à Sleidan, Luther vécut & mourut comme un Prédestiné (*). Plusieurs Auteurs Catholiques, & même presque tous, en font un débauché & un vrai malheureux. Il n'y a point de milieu entre deux extrémités aussi opposées; qui croire dans une aussi grande dissemblance de sentimens? Chacun suit les Ecrivains de sa Religion; mais cette conduite n'éclaircit point la vérité, elle ne fait qu'ouvrir la carrière aux doutes & à l'incertitude.

JE défie l'homme le plus judicieux, qui lira sans passion les différens Historiens de la Réformation en France, de pouvoir porter un jugement précis sur les faits principaux; la Journée même de la Saint-Barthélemi perd quelque chose de son horreur & de son exécration dans certains Historiens Catholiques. Quant aux caractères des principaux chefs des différens par-

(*) SLEIDAN, Histoire de l'Etat de la Religion & République sous Charles-Quint, *Livr. IV.*

partis, tels que les Guises, les Montmorencis, les Condés, & les Chatillons, il est impossible de pouvoir en juger par les Auteurs qui ont écrit de leurs jours (*). Ceux qui sont venus quel-

(*) *Il est si difficile de s'empêcher, en écrivant l'Histoire, d'avoir la même aversion de nos ennemis, que nous leur avons témoignée en guerre ouverte, qu'il y a peu d'Historiens de l'Antiquité qu'on ne puisse blâmer d'avoir en cela trop donné à leurs passions. En effet, je pense que si nous avions les guerres Puniques, écrites de la main de quelque Auteur Africain, & telles qu'elles se pouvoient débiter dans Carthage avant sa destruction, nous y verrions des descriptions de combats bien différentes de celles que nous avons dans T. Live, & dans les autres Historiens Romains. Ceux-ci mettent aussi toujours les victoires de leur côté avec le moindre nombre de soldats, par la seule vertu des Chefs, & la bonne discipline de leur milice. Qui doute qu'ils ne fussent controllés en cela par ceux du parti contraire? La même diversité se remarqueroit vraisemblablement aux résolutions prises dans le Sénat de Carthage, qui seroient accompagnées d'autant de raison & d'équité, qu'on verroit d'injustice en celui de Rome. Et s'il nous restoit ce qui peut avoir été écrit pour l'un & pour l'autre de ces deux*

quelque tems après, ont semblé s'approcher de la vérité, & vouloir prendre un juste milieu; mais ils se ressentent toujours du génie de leur parti, & malgré leur affectation pour l'amour de la vérité, on reconnoît l'esprit qui les anime. Il en est peu qui rendent hommage aux vertus de leurs adversaires, sans y apporter quelque correctif malin (*); en sorte que si pour conf-

deux grands partis, il est à croire que la bonne cause ne se trouveroit pas toujours du côté de la bonne fortune, comme il est arrivé par le malheur des vaincus, dont on a supprimé les Ecrits avec la liberté & l'Empire. Car encore que les Historiens de l'une & de l'autre République convinssent par nécessité des principaux évenemens, comme du siége & de la prise des villes, des batailles données, & de choses semblables, c'est sans doute que la raison des conseils, les moïens tenus en l'exécution, & les circonstances de toutes les choses, seroient représentées bien différemment, selon le génie particulier de chaque Ecrivain, qui feroit son possible pour mettre le tort du côté de ses ennemis. LA MOTHE LE VAYER, Discours sur l'Histoire, &c. *Tom. I. pag.* 341. *Edit.* in folio.

(*) Voici le jugement qu'a fait un des plus

conſtater la vérité d'un fait, ou la juſteſſe

plus illuſtres Savans des Hiſtoriens des différens partis, on verra de quelle précaution il uſoit en liſant leurs Ouvrages, qu'il regardoit plûtôt comme des Romans que comme des Hiſtoires; il exceptoit cependant du nombre de ces Hiſtoriens Mr. de Thou & Mezeray. *Je vous avoüe que je ne lis preſque jamais les Hiſtoriens dans la vûë de m'inſtruire des choſes qui ſe ſont paſſées, mais ſeulement pour ſavoir ce que l'on dit dans chaque Nation & dans chaque parti, ſur les choſes qui ſe ſont paſſées. Quand je lis les Hiſtoires des guerres civiles du dernier ſiécle, compoſées par nos Auteurs, je trouve que les Proteſtans de France n'étoient jamais dans leur tort; mais quand je lis les mêmes guerres dans les Hiſtoriens du parti contraire, ſur-tout ſi ce ſont des Moines ou des Eccléſiaſtiques, je me trouve tranſporté dans un autre pais où je ne me reconnois plus. Les premiers prétendent que les Proteſtans n'ont jamais été les aggreſſeurs, qu'ils ont ſouffert mille inſultes & mille ſupplices avant que de repouſſer la force par la force; que jamais ils n'ont eu autre deſſein que d'obtenir la permiſſion de ſervir Dieu ſelon les lumières de leur conſcience; que l'obéiſſance à leur Prince légitime a toujours été une choſe ſacrée & inviolable parmi eux, & qu'ils ont ſeulement*

teſſe & la préciſion d'un caractère, il fal-

ment tâché de ſe dérober à la fureur de leurs ennemis qui obſédoient le Roi, ou d'empêcher que l'on ne renverſât les loix fondamentales du Roiaume pour la ſucceſſion à la Couronne, leſquelles les Catholiques avoient réſolu de ruiner de fond en comble, par la plus infame & la plus déteſtable Ligue dont on ait jamais oüi parler. Mais les Moines renverſent toute cette œconomie. Ce ſont les Huguenots, (diſent-ils) qui ont pris les armes les premiers; ils ont conſpiré contre la propre perſonne de nos Rois; ils ont brûlé & ſaccagé tout le Roiaume avant qu'on leur eût fait la moindre choſe; ils ne faiſoient point de démarches qu'avec les vûes les plus horribles que l'on puiſſe concevoir; les Catholiques avoient toujours les meilleures intentions du monde; pour des violences, ils en exerçoient fort peu dans les lieux où ils étoient les plus forts; quelquefois l'inſolence & l'impiété des Héretiques les armoit d'une juſte indignation, mais l'Hiſtorien coule là deſſus en deux ou trois mots. La Saint-Barthélemi fut un acte de prudence néceſſaire & légitime, pour prévenir l'Admiral de Châtillon, qui avoit réſolu de faire égorger tous les Catholiques.

Après cela, n'eſt-ce point peine perdue que de lire l'Hiſtoire? Car ſi d'un côté le bon ſens veut que je me défie d'un Hiſtorien Hugue-

falloit uſer de la maxime de Joſephe avec

not, & que je le ſoupçonne, ou de n'avoir pas pénetré les pernicieux deſſeins de ſon parti, faute de diſcernement, & à cauſe des préjugés qui l'aveuglent, ou de les avoir diſſimulés afin de ſauver l'honneur de ſa Religion; de l'autre côté le même bon ſens veut auſſi que je me défie d'un Hiſtorien de la Communion Romaine, & que je le ſoupçonne, ou d'avoir malicieuſement tû certaines circonſtances qui ſerviroient à la juſtification des Huguenots, ou de leur avoir imputé fauſſement des choſes qui les rendent haïſſables, ou d'avoir cru par des jugemens préoccupés, que tout ce qui ſe faiſoit dans ſon parti étoit légitime, & qu'au contraire ceux qu'il regardoit comme Héretiques, n'étoient animés que d'un eſprit de rage, de fureur, & d'impiété. S'il m'eſt permis à moi qui ſuis de la Religion, de douter de la bonne foi d'un Miniſtre qui écrit l'Hiſtoire, à plus forte raiſon me doit-il être permis de révoquer en doute la bonne foi d'un Eccléſiaſtique Séculier ou Régulier. Bien entendu qu'un Catholique ſe donne une ſemblable liberté de douter un peu moins de la bonne foi d'un Eccléſiaſtique, que de celle d'un Miniſtre. Vous voiez, Monſieur, que je ne ſuis pas trop mal fondé de ne chercher dans l'Hiſtoire que l'eſprit, les préjugés, les intérêts, & le goût

du

avec les Historiens de ces derniers tems, on ne pourroit fonder aucune certitude sur leurs Ecrits. Voici comment s'explique cet Auteur Juif. *Une preuve & une marque véritable de la certitude d'un fait, c'est le consentement uniforme de tous les Ecrivains* (*). Tant qu'il y aura des Moines qui écriront l'Histoire, je doute qu'on puisse jamais espérer cette unanimité.

du parti dans lequel se rencontre l'Historien. Critique Générale de l'Histoire du Calvinisme, *pag.* 15.

(*) Τῆς μὲν γὰρ ἀληθοῦς ἱστορίας τεκμήριον τὸ περὶ τῶν αὐτῶν πράγμασι ταῦτα καὶ λέγειν καὶ γράφειν. *Veræ siquidem Historiæ indicium est, si de eisdem rebus omnes eadem dicant & scribant.* JOSEPH contra Apionem, *Libr. I. pag. m.* 1033. *fi.*

§. VIII.

RIDICULE DE L'HISTOIRE, OU DES ANNALES DE TOUS LES DIFFE'RENS ORDRES DE MOINES.

LEs ridicules Annales, & les Hiſtoires fabuleuſes qu'ont écrites beaucoup de Religieux, ont achevé de gâter le goût & d'offuſquer la vérité. Ils ont raconté tant de chimères, ils ont farci leurs Livres de tant de menſonges, que quiconque les lit malheureuſement avec quelque croiance, eſt pour jamais égaré du chemin de la vérité. Ceux-mêmes qui ont écrit le plus purement & avec le plus de retenue (*), ont été obligés de mentir dans bien des endroits; leur état, leur engagement, leur Religion, la gêne où les réduiſoient leurs Supérieurs, les a forcés à déguiſer, à changer, & à affoi-

(*) Les Peres DANIEL, & D'ORLEANS.

affoiblir bien des faits. Quelques-uns même ont pouſſé la partialité ſi loin, que la loüange & la tournure qu'ils ont voulu donner à quelques évenemens occaſionnés par leurs Ordres, les a contraints de ſortir du Roïaume pour éviter la juſte indignation des Magiſtrats (*). Ces Ecrivains cependant ont relevé par de grands talens leur peu d'exactitude ſur bien des faits : dans tout ce qui ne regarde ni leur Ordre, ni leur parti, ils ont montré un grand diſcernement & beaucoup de génie ; mais il eſt une foule de mauvais Ecrivains que les Couvens & les Cloîtres ont produits, qui ſemblent avoir pris plaiſir à s'aheurter contre le bon ſens, ils ont deshonoré la Religion dans leurs Ecrits, en voulant l'illuſtrer. Les Hiſtoires de certains Ordres, les Vies particulières de bien des Saints, ſont écrites, au jugement d'un grand

(*) Le Pere JOUVENCI, obligé de ſe retirer à Rome, à cauſe de ſon *Hiſtoire des Jéſuites*, écrite en fort beau Latin.

grand Evêque (*), avec moins de gravité que celles des Philosophes Païens, compilées par Diogene Laërce. Les Légendes de bien des Saints paroissent moins fensées, que les Contes des Fées les plus ridicules.

Je ne crois pas qu'on puisse transmettre à la Postérité des puérilités égales à celles qu'on lit dans les *Conformités de St. François avec Jésus-Christ*. Ce Saint avoit des conversations fort particulières avec la plûpart des animaux; il entendoit leur langage, & ils comprenoient le sien. Un jour, voulant dire son Office, & en étant détourné par le chant des hirondelles, il leur fit un petit compliment fort bien tourné. *Mes sœurs les hirondelles*, leur dit-il, *il est tems que je parle, car vous avez assez dit. Taisez-vous, jusques à ce que la Parole de Notre Seigneur soit accomplie*, & elles se tûrent. Une autre fois, appercevant une cigale, il l'appella *sa sœur la Cigale*; & l'a-

(*) Melchior Cano, Evêque des Canaries.

l'animal s'étant perché sur son doigt, il lui fit chanter les loüanges de Dieu. Peut-on écrire de pareilles sottises, & remplir l'esprit des peuples de pareilles visions? Cependant, quelque ridicules que soient ces mensonges, ils ont trouvé des approbateurs, même parmi des gens nourris & élevés dans les Sciences, & vivant au milieu d'habiles gens. Le Jésuite Gazée, après avoir certifié qu'un Enfant Jésus descendoit quelquefois d'un Autel pour venir badiner avec des jeunes enfans (*), assûre & releve le Miracle d'une brebis de St. François, qui alloit au chœur dès qu'elle entendoit chanter les Moines: elle y fléchissoit les genoux, & saluoit la Vierge, & lorsqu'on élevoit l'Hostie, elle baisoit la terre par honneur (†). Je ne m'éton-

(*) Ce Jésuite a fait un Livre en deux Tomes, sous le titre de *Pia Hilaria*, où, parmi bien d'autres absurdités, celle-là tient une place distinguée.

(†) *Ridebis, Huguenota, si fors hæc leges, nasumque ringens, inquies, belli logi! Frundebis, Huguenota: si fors non voles, vi-*

tonne point qu'on donne à une bête une ame capable de raiſon, & qu'on lui faſſe connoître les Myſtères les plus cachés de la Religion. Dès qu'on veut me perſuader que l'Enfant Jéſus vient joüer à la Foſſette, à Colin-Maillard, ou à Pette-en-Gueule, je crois tout poſſible.

Vous voiez aiſément, Madame, que de pareils miracles n'ont pas beſoin d'être réfutés pour paroître évidemment faux; ils portent avec eux le caractère d'impoſture. Eſt-il rien de ſi abſurde, rien de ſi contraire à la Religion, à la ſpiritualité de notre ame, que d'accorder aux bêtes la raiſon & la connoiſſance de la Divinité, qui ſont les ſeules choſes qui nous diſtinguent d'elles! Ces chimères ſont ce-

pen-

vet, vigebit veritas, error cadet. Germana Franciſci ſoror docilis bidenti frendente te, ringente te, laudabitur. Ne voilà-t-il pas un beau ſujet pour prendre un air de ſupériorité ſur les Proteſtans! En vérité cela eſt pitoiable. Bien des gens, en voulant défendre notre Religion, donnent des armes à nos adverſaires.

pendant moins étonnantes & moins ſcandaleuſes, que ne l'eſt le perſonnage qu'on fait joüer à quelques Saints. Je ne crois pas que la ſuperſtition idolatre, que l'impiété du Paganisme ait jamais prêté à Vénus l'emploi qu'un Moine Allemand (*) donne à la Ste. Vierge. Il raconte qu'un Prêtre aiant enlevé une certaine Béatrix, Portière d'un Couvent de Religieuſes, elle alla, avant de s'enfuir, au pied de l'Autel de la Vierge, lui fit une harangue aſſez courte, & lui laiſſa les clefs du Couvent. Cette Religieuſe reſta quinze ans abſente, & après s'être laſſée de débauche, il lui prit envie de retourner dans ſon Couvent. Le tems qu'elle avoit été abſente, lui faiſant eſperer qu'on ne la reconnoîtroit plus, elle y fut s'informer de ce qu'on diſoit de Béatrix. On lui répondit que c'étoit une très ſage Religieuſe, qui rempliſſoit à merveille ſon devoir: elle comprit alors à qui elle avoit l'obligation d'avoir ſauvé ſa réputation, & cou-

(*) CESARIUS.

courut à l'Autel de la Vierge, qui lui dit ces paroles. *Pendant quinze ans j'ai rempli ta place & fais ton Office ; retournes maintenant à ton poste & fais pénitence ; car qui que ce soit n'a connu ton crime* (*). Qu'on ajoute à ces impiétés les Contes de St. Maclou, qui disoit la Messe sur une baleine, de St. Macaire, qui a fait une pénitence de six mois pour avoir tué une puce, ou un moucheron qui l'avoit piqué, & on verra que c'est avec juste raison que le Cardinal Bessarion a dit que ce qu'on racontoit des nouveaux Saints lui faisoit révoquer en doute tout ce qu'on avoit écrit des anciens.

On a depuis quelque tems purgé la plûpart des Livres nouveaux de ces horreurs & de ces puérilités, capables de scandaliser les hommes, plûtôt que de les attirer à la piété ; mais malgré les soins qu'on a pris, il reste encore un

(*) *Ego per quindecim annos absentiæ tuæ Officium tuum supplevi : revertere nunc in locum tuum, & pœnitentiam age, quia nullus hominum novit excessum tuum.*

un nombre d'Ecrits, dont on ne sauroit trop décrier la lecture. Vous avez lû, Madame, un Recueil des Miracles (*) du bienheureux Paris : actuellement la moitié de Paris est persuadée de leur réalité, & néanmoins rien n'est si évident que leur fausseté. Si par hazard la France devenoit Janséniste, tous les Historiens, ridicules Compilateurs des phrénesies des Convulsionnaires, passeroient pour des Auteurs d'une autorité inexpugnable; & tel les mépriſe aujourd'hui, dont les fils, ou les petits-fils seroient prêts à se faire égorger pour leur défense. Je doute qu'on dépeigne mieux le ridicule des opérations miraculeuses de St. Paris, que le fait l'Auteur des *Lettres Juives* (†), & réellement la plaisanterie

(*) C'est le Livre qu'a fait Mr. DE MONGERON.

(†) Ils résolurent donc de donner au nouveau Saint le pouvoir de guérir ceux qui auroient recours à lui par des ballets & des chansons. Un Abbé (*a*), après avoir étudié long-tems en particulier, ouvrit le pre-

(*a*) *L'Abbé* BE'CHERAN.

rie & le mépris sont les seules armes qu'on doive emploier contre de pareilles visions. Ce seroit faire tort à l'esprit humain, que de le croire capable de donner dans de pareilles erreurs, s'il n'y étoit entraîné par une fureur phrénetique qui lui ravit l'usage de la raison. Le bas peuple à Paris croit à St. Paris; mais beaucoup de ceux qui lui inspirent cette vénération pour le Diacre Janséniste, ne croient pas même en Dieu: ils haïssent les Jésuites, c'en est assez pour béatifier leur ennemi. S'il prenoit fantaisie à ceux-ci de faire quelque Saint de leur façon, il passeroit aisément parmi les gens

premier cet exercice. Il dansa sur le to
beau du Prêtre une danse, dans laquell
y avoit un pas, nommé le *Saut de Ca*
que l'Abbé faisoit dans la perfection.
avoit une jambe plus courte que l'autre
quatorze pouces, & prétendoit que tou
trois mois elle allongeoit d'une ligne.
Mathématicien, qui chiffra le tems au
sa guérison seroit complette, la rég
cinquante-cinq années de cabrioles.
tres Juifs, *Lettre VII. pag. 51.*

leur parti ; mais il trouveroit chez les Janséniſtes le revers de St. Paris.

CROIEZ-vous, Madame, qu'un homme qui lira dans deux cens ans les Hiſtoriens des différens partis (*), puiſſe aiſément trouver la vérité, ſurtout ſi le Janſéniſme avoit un jour le deſſus? Vous voiez dans la diſpute d'aujourd'hui un échantillon de celle des Proteſtans. Nous ſommes dans le cas où nos petits-fils ſeront un jour ; ils auront autant de peine à démêler la vérité de bien des faits, que nous en avons de connoître parfaitement les évenemens, arrivés ſous François I. & ſes Succeſſeurs.

(*) Avec quelle véhemence, pour ne pas dire avec quelle fureur, Meſſieurs de Sens & de Montpellier n'ont-ils pas écrit l'un contre l'autre? Tous les deux rapportent des certificats & des témoignages reſpectables pour autoriſer leurs opinions, tous les deux prennent le Ciel pour juge de la droiture de leurs ſentimens, & tous les deux obtiennent chez leurs partiſans une entière croiance.

§. IX.

§. IX.

COMBIEN LES VE'RITABLES SUJETS D'UNE CHOSE SONT SOUVENT IGNORE'S DES HISTORIENS.

A TOUTES les difficultés qui s'offrent dans l'Hiſtoire, joignez, Madame, le peu de connoiſſance que les Ecrivains ont de la principale cauſe qui a occaſionné la guerre, la paix, le traité dont ils parlent. Les plus grandes entrepriſes n'ont eu quelquefois d'autres principes que la jalouſie d'une Coquette, l'ambition d'une Favorite, la haine particulière d'un Miniſtre contre un Prince. Les Politiques ſe perdent en raiſonnemens pour deviner une choſe qu'ils ne ſauroient connoître : ils font des diſcours, des Livres entiers, pour développer le ſujet d'une guerre, qui n'a été entrepriſe & continuée que par les reſſorts les plus communs. Si l'on venoit à découvrir que la jalouſie ou la vengeance d'une femme, la fauſſe piété d'un Confeſſeur

les

les ont fait agir, on se moqueroit également, & de ceux qui ont été assez fous pour entreprendre ces guerres, & de ceux qui ont fait tant de raisonnemens inutiles pour en expliquer les raisons.

L'EXPE'DITION de François I. dans le Milanez est une des plus grandes entreprises de la France, & qui lui a couté le plus cher. Si nous en croions Brantôme, elle n'a eu d'autre cause que l'intempérance de François I. & la débauche de l'Amiral de Bonnivet. Voici ce qu'en dit cet Auteur. *L'Amiral de Bonnivet conseilla lui seul à François I. de passer les Monts ....; non tant pour le bien & service de son Maître, que pour aller revoir une grande Dame de Milan & des plus belles, qu'il avoit faite pour maitresse quelques années avant, & en avoit tiré plaisir, & en vouloit retaster. J'ai oüi dire*, poursuit-il, *ce Conte à une grande Dame de ce tems-là, & même qu'il avoit fait au Roi cas de cette Dame, qu'on dit qui s'appelloit la Signora Clarice, pour lors estimée des plus belles de l'Italie. Il lui en avoit fait venir l'envie*

vie de la voir & de coucher avec elle : & voilà la principale cauſe de ce paſſage du Roi, qui n'eſt à tous connue. Ainſi, la moitié du monde ne ſait comment l'autre vit ; car nous cuidons la choſe d'une façon, qui eſt de l'autre. Ainſi, Dieu, qui ſait tout, ſe moque bien de nous (*).

Ne voilà-t-il pas, Madame, un beau motif pour faire périr tant de malheureux ſoldats, pour ruiner ſes peuples par des impôts, & pour réduire un Roïaume à deux doigts de ſa perte, que celui de vouloir coucher avec la Signora Clarice? Je conviens, Madame, qu'on doit faire beaucoup pour une belle perſonne ; mais c'eſt pouſſer les choſes un peu loin, que de mettre l'Europe en feu. C'eſt renouveller la guerre de Troie, & armer avec moins de ſujet que Ménélas, puiſqu'il redemandoit ſa femme, & que François I. alloit chercher celle d'autrui. Et quel eſt le Politique du tems de ce Mo-

(*) Brantome, Mémoires des Capitaines François, *Tome I. pag.* 208. 209.

Monarque François, qui se fût figuré que la fameuse Bataille de Pavie n'étoit qu'une suite d'une amourette imaginaire de ce Prince, occasionnée par la débauche de l'Amiral, son Confident & son Ministre?

Si nous pouvions démêler la moitié des véritables causes des évenemens arrivés dans les dernières guerres, que d'intrigues de femmes, de jalousies outrées, d'ambitions démesurées n'apperceverions-nous pas? Bien des gens assûrent que les femmes sont les seules causes du siége de Lille, de la levée de celui de Turin, & de la conservation de Toulon. Aucun Historien jusqu'ici n'a ôsé écrire ce qu'il en pensoit. Qui sait si ceux qui viendront après nous, auront quelque idée de ces ressorts cachés, ou s'ils s'en tiendront simplement à ce qu'ils trouveront déjà écrit? Qui pourroit savoir au vrai ce qui s'est passé entre le Prince de Condé, Mr. de Turenne, & Louvois? Qui pourroit pénétrer tous les ressorts que la jalousie de ce Ministre a fait agir successivement contre ces Généraux,

découvriroit des particularités, qui serviroient peut-être plus à illustrer ces grands hommes, que tout ce qu'on a dit d'eux. Il seroit beau de savoir comment ils ont trouvé le secret de battre les ennemis du Roi, & de se défendre de ceux qu'ils avoient auprès de lui, & qui tâchoient de les faire échoüer. Combien d'autres Généraux perdroient leur gloire, si l'on savoit les motifs auxquels ils en sont redevables? Que de batailles gagnées par les avis d'un Ministre suborné, & traitre à son Maître! Que de places rendues, qu'on auroit pû aisément secourir! Ces choses sont cachées d'un voile impénétrable; nous n'appercevons que ce qu'on veut bien nous laisser croire, & comme dit Brantôme, *Dieu sait tout, & se moque de nous.*

§. X.

§. X.

RE'CAPITULATION DES RAISONS DE L'INCERTITUDE DE L'HISTOIRE.

VOUS appercevez aiſément, Madame, la néceſſité de n'accorder votre croiance à l'Hiſtoire, qu'autant que les faits qu'elle rapporte ne bleſſent point votre lumière naturelle. J'ai tâché de vous montrer l'incertitude que l'ancienneté des tems a répandue dans ſes commencemens, & les cauſes des différentes opinions des Ecrivains de nos jours. Vous avez pû appercevoir combien les préjugés & la Religion influent ſur leur eſprit, & combien ils ſont forcés de s'accommoder au goût du peuple (*): ainſi, il vous eſt

(*) *Ut recte dicit Synoſius in Calvitii Encomio*, Τὸ δὲ ἔργον καταγελάσεται δῆμος δίκαια γὰρ πράττει. *Ridet ac deſpicit plebs quod facillimum intellectu: opus vero ei narratione fabuloſa.* SCHOCKIUS, de Fabula Hamelenſi, *Part. II. Cap. II. pag.* 3.

eſt aiſé de conclure qu'on ne peut appuier un ſentiment de l'autorité de l'Hiſtoire, qu'autant qu'elle s'accorde parfaitement avec la raiſon. Prodiges, miracles, choſes ſurprenantes & contre la Nature, ſont des ridicules & des menſonges, que le nom d'un Auteur, quelque mérite qu'il ait, ne peut rendre vraiſemblables.

AVANT d'aller plus avant, & d'entrer dans la diſcuſſion du peu de choſes que nous pouvons nous démontrer par la lumière naturelle & par nos connoiſſances, nous examinerons la croiance que nous devons donner à la Tradition & à l'autorité des Savans, afin que dépoüillés de tous les préjugés, nous ne ſoions point arrêtés par de vaines difficultés, & par des argumens fondés ſur des principes, qui, dès qu'ils ſont contraires à la raiſon, ſont encore moins reſpectables que l'incertitude de l'Hiſtoire.

§. XI.

§. XI.

DE L'INCERTITUDE DE LA TRADITION, ET COMBIEN L'AUTORITE' DU PEUPLE EST ME'PRISABLE.

LA plus grande partie des faits & des évenemens passés, qui ne sont arrivés jusqu'à nous que par la Tradition, sont si contraires à la raison, qu'ils semblent influer sur les autres, & exiger qu'on ne leur accorde aucune croiance qu'après les avoir mûrement examinés. Ceux qui se fondent sur les opinions générales, & transmises jusqu'à nous par la suite des tems, ressemblent aux Gladiateurs vaincus, qui pour conserver leur vie, avoient recours à la miséricorde du Peuple Romain, ne pouvant plus se défendre par leurs armes (*). C'est le sentiment de Sé-

(*) *Non faciam quod victi solent, ut provocent ad Populum: nostris incipiemus armis confligere.* SENECA, Epist. CXVII. *pag.* 456.

Séneque : en effet, il n'eſt rien de ſi trompeur, rien de ſi faux, que l'idée que la plûpart des peuples ont de la fondation de leur Empire & des premiers évenemens de leur Nation. Les Egyptiens, les Grecs, les Romains, & après eux les François & tous les peuples d'aujourd'hui ſe ſont appliqués à l'envi l'un de l'autre à tranſmettre à leur Poſtérité mille chimères, qu'ils ont cru capables d'illuſtrer leur patrie, ou leur Religion. De-là ſont venus les Contes des fabuleuſes dynaſties des Egyptiens, les Hiſtoires des Dieux & demi-Dieux des Grecs, de la Louve qui nourrit Remus (*) & Romulus, de la fondation

(*) Les plus illuſtres Hiſtoriens qui ont parlé de la fondation de Rome, ont ſenti combien ce qu'ils en écrivoient étoit peu vraiſemblable; mais ils ont été forcés de ſuivre le torrent, d'adopter des chimères qui flattoient le Peuple Romain, & de ſe conformer au génie des gens pour leſquels ils écrivoient en général, le nombre des Lecteurs ſages & Philoſophes aiant été très petit dans tous les tems. Tite-Live a bien connu le reproche que pouvoient lui faire ſes Lecteurs ſenſés; auſſi s'excuſe-t-il le mieux

tion du Roïaume des Gaules par le fils

mieux qu'il lui eſt poſſible, & attribue au pouvoir des deſtins & à la fortune des Romains, ce qu'on croit pouvoir rejetter comme des fables. *Sed debebatur* (*ut opinor*) *fatis tantæ origo urbis, maximique ſecundum Deorum opes Imperii principium.* TIT. LIV. *Dec. I. Lib. I. pag.* 11. *Edit.* Francofurt. MDLXXXVIII. Plutarque ſe ſert de la même excuſe pour ſe diſculper de rapporter tous les contes qu'on trouve à ce ſujet dans les Hiſtoriens anciens. *Il y a des perſonnes*, dit-il, *qui traiteront ceci de fable & de conte inventé à plaiſir; mais ſi l'on fait attention au pouvoir de la fortune, on ne refuſera pas d'y ajouter foi, ſur-tout ſi l'on fait réflexion que les Romains n'ont pû parvenir à ce haut dégré de gloire & de puiſſance, ſans qu'il y ait eu quelque choſe de divin & d'extraordinaire dans leur origine.* ἄποπλον μὲν οὖν ἐν τοῖς ἐσχάτοις καὶ πλάσμασι τιθῶ, ἐν δὲ ἀκριβείᾳ, τὴν τύχην ὁρῶντας οἷον ποιητάτην δημιουργὸν ἐσχὶ καὶ τὰ Ρωμαίων πράγματα λογιζομένους, ὡς οὐκ ἂν ἐντεῦθεν πρόβῃ δυναμένης, μὴ θείαν τινὰ ἀρχὴν λαβόντα καὶ μηδὲν μέγα μηδὲ παράδοξον ἔχουσαν. PLUTAR. in Vit. Romul. *pag.* 22. Ce raiſonnement reſſemble aſſez à celui que font les Turcs pour prouver que Dieu approuve par les conquêtes qu'il leur fait faire, toutes les folies de

fils d'Hector, de la descente de la Ste.

leur Religion. En vérité il falloit que Plutarque & Tite-Live compatissent bien sur la complaisance de leurs Lecteurs, pour les régaler, sur un prétexte aussi frivole, de mille fables, plus incroiables les unes que les autres; aussi les personnes qui avoient quelque érudition, regardoient-elles toutes ces histoires comme des contes. Et comment eussent-elles pû y ajouter quelque foi, puisqu'il y avoit des Historiens fameux, au nombre desquels Salluste tient le premier rang, qui attribuoient la fondation de Rome aux Troïens, qui, sous la conduite d'Enée, se trouverent en Italie après la prise de Troïe, & qui s'unirent pour cela avec les Aborigenes? *Urbem* (a) *Romanam, sicut ego accepi, condidere atque habuere initio Trojani, qui Æneâ duce profugi, sedibus incertis vagabantur, cum his Aborigenes, genus hominum agreste, sine legibus, sine imperio, liberum atque solutum. His postquam in unum mœnia convenere, dispari genere, dissimili lingua, alii alio more viventes, incredibile memoratu quam facile coaluerint. Sed postquam res eorum civibus, moribus, agris aucta, satis prospera, satisque potens videbatur, sicuti pleraque mortalium habentur, invidia*

(a) CRISP. SALUST. Bell. Catil. *Cap. VI.*

Ste. Ampoule du Ciel, & cent autres ab-

vidia ex opulentia orta est. Igitur Reges populique finitimi bello tentare, &c. Voilà dans ce seul passage de Salluste la condamnation de tout ce qu'ont rapporté tant d'autres Historiens ; & pourquoi leur donnera-t-on la préference sur celui qui passe pour le plus exact des Romains ? Bien d'autres faits dans l'Histoire Romaine sont aussi incertains que celui de la fondation de Rome. Presque tous les Auteurs se contrarient sur ce qui regarde *Romulus* : ils ne sont pas plus d'accord pour ce qui concerne le regne de *Servius Tullus*. Sous les premiers Consuls, la vérité historique n'est guères mieux débrouillée, & l'on peut aisément connoître par la lecture de Tite-Live, de Plutarque & de Denis d'Halicarnasse, l'incertitude qui regne dans l'Histoire des trois ou quatre premiers siécles de la République Romaine. Très souvent ces Auteurs se contredisent les uns avec les autres ; quelquefois aussi ils avoüent qu'ils choisissent entre les opinions opposées des Auteurs qui les ont précédés, celles qui leur paroissent les plus vraisemblables. Voilà, si je ne me trompe, bien des preuves nouvelles de l'incertitude de l'Histoire, & bien des sujets pour ne recevoir aucun fait historique qui paroît opposé aux notions évidentes,

absurdités pieuses & profanes, que nos peres ont fait passer avec beaucoup de soin dans leurs familles, & qui de génération en génération sont parvenues jusqu'à nous. C'est ainsi que s'est formé vers l'année 476. le fameux Talmud de Babilone, ramas indigeste de toutes les visions Judaïques, compilées & rédigées par les Rabbins Asé & Hammaï (*). Ne dou-

tes, & qui ne peut souffrir l'examen de la raison.

(*) *La première Collection du* Talmud *se fit vers l'an* 188. *par Rabbi* Juda Hakkadosh. *Elle fut apellée* Misna, *qui veut dire* Repetition, *ou* Leçon réïtérée. *Depuis, en* 469. *Rabbi* Jochanan, *assisté de quelques autres Hébreux, fit un nouveau Recueil de préceptes Judaïques, qu'on ajouta au premier, & c'est celui qu'on nomme le* Talmud de Jérusalem, *parce qu'il fut composé dans cette ville. En* 476. Asé & Hammaï *grossirent ce nouveau Recueil de plusieurs autres chimères, & le mirent dans l'état où on le voit aujourd'hui. Ce dernier Ouvrage s'appelle le* Talmud de Babilone, & *c'est celui dont les Juifs se servent ordinairement : ils appellent* Jérusalemi *celui qui fut fait à Jérusalem. Le Talmud n'est qu'un Recueil des fa-*

doutez pas, Madame, un seul moment, que si l'on compiloit les *Conformités de St. François avec Jesus-Christ*, & les Oeuvres de ses Disciples, & qu'on leur joignît la *Vie de Marie Alacoque*, on n'en fît un Livre, qui, pour le ridicule & l'absurde, surpasseroit de beaucoup l'Alcoran, & égaleroit le Talmud.

CE n'est pas dans les seules choses qui regardent les Religions, que les Traditions sont menteuses; elles ont aussi peu de certitude pour les faits historiques. Telle est la croiance où l'on étoit encore en France du tems de Ronsard, qu'Astianax, le fils d'Hector, étoit le fondateur de l'Empire François; telle est encore l'erreur où l'on est dans bien des païs sur la prétendue Papesse Jeanne; telle est enfin l'idée où sont les simples Vénitiens,

fables les plus grossières, & qu'un amas de visions de tous les Rabbins, qui n'ont d'autre fondement que l'autorité que la Tradition leur donnoit dans le tems que cet Ouvrage fut composé. Voiez, pour en être plus instruit, BUXTORFII Bibl. Rabbinica.

tiens, qui croient fermement être les descendans des anciens Troïens. Chaque Nation, chaque province, chaque ville a son histoire fabuleuse, fondée sur l'autorité de la Tradition. On peut même étendre cela à toutes les familles un peu distinguées, elles tirent toutes leur origine d'un Héros imaginaire (*), ou duquel elles ne sont ja-

(*) De tout tems la vanité des particuliers a rempli l'Histoire de mensonges. Ce n'est pas seulement chez les François que les d'Osiers, les Moreris, &c. & tous les fabricateurs de fausses Généalogies ont par un vil intérêt confondu la véritable Noblesse avec la fausse & corrompu la vérité de l'Histoire; la même chose étoit arrivée chez les Romains. *Ce qui a le plus contribué*, dit Tite-Live, *à obscurcir l'Histoire, ce sont les oraisons funèbres, & les faux titres qu'on a ajoutés aux images, chaque famille s'efforçant de s'attribuer toute la gloire des grandes actions, & d'avoir exercé les premières charges; c'est ce qui a le plus contribué à confondre & à embrouiller les actions des particuliers & les monumens publics. Ce qu'il y a de pis, c'est que nous n'avons aucun Ecrivain de ces tems-là, à qui on puisse s'en rapporter.* Vitiatam memo-

jamais descendues. Si les Historiens étoient

moriam funebribus laudibus reor, falsisque imaginum titulis, dum familia ad se quæque famam rerum gestarum honorumque falliente mendacio trahunt. Inde certe & singulorum gesta, & publica monimenta rerum confusa, nec quisquam æqualis temporibus illis Scriptor extat, quo satis certo auctore stetur. TIT. LIV. Hist. *Lib. VIII. Cap. XL.* Ciceron dit précisément la même chose que Tite-Live. *Ces oraisons funèbres ont beaucoup contribué à falsifier notre Histoire ; car combien de choses n'y a-t-on pas fourrées, qui ne sont jamais arrivées ? Combien de triomphes supposés ? Combien de fausses origines des familles, comme si elles étoient passées des Patriciens au Peuple, parce que bien des gens de basse extraction s'entoient sur quelque famille illustre qui portoit le même nom. Comme si, par exemple, je me disois descendu de ce M. Tullius Patricien, qui a été Consul dix ans après l'expulsion des Rois.* Quamquam his laudationibus historia rerum nostrarum facta est mendosior. Multa enim scripta sunt in eis, quæ facta non sunt, falsi triumphi, plures consulatus, genera etiam falsa, & ad plebem transitiones, cum homines humiliores in alienum ejusdem nominis infunderentur genus : ut si ego me a M. Tullio, qui Patri-

étoient plus attentifs qu'ils ne le sont à la défense de la vérité, ils s'opposeroient fortement à toutes ces fables; mais pour un qui démasque l'erreur & le mensonge, il en est vingt qui suivent le torrent, & se conforment aux opinions populaires; ce qui leur donne une nouvelle force & les autorise dans la suite des tems. Mais, quelle que soit la foiblesse de certains Ecrivains, elle ne doit point déterminer notre conduite, ni nous rendre vénerables les sentimens du peuple, qui n'ont d'autre fondement qu'une longue suite d'erreurs; on court risque de s'égarer, en suivant d'aussi mauvais guides. Pline le Jeune dit qu'il ne consultoit qu'un nombre de gens choisis, & qu'il ne se régloit point sur le goût du peuple (*). Horace, & avec lui bien des grands

tricius Consul anno 10. post Reges exactos fuit. CICER. in Brut. *Cap. XVI.*

(*) *Ego enim non populum advocare, sed certos electosque soleo, quos intuear, quibus credam, quos denique & tanquam singulos observem, & tanquam non singulos timeam.* PLIN. Epist. XVII. *Lib. VII. pag.* 428.

grands hommes, ont affecté de mépriſer le ſentiment du Vulgaire (*). Il ſemble n'être fait que pour être nourri de chimères & de menſonges, dont la Tradition eſt une ſource féconde. Son aveuglement eſt d'autant plus fort, qu'il paroît haïr la raiſon, & craindre d'être éclairé ; auſſi Cicéron dit il, *que la Philoſophie ſe contente de peu de juges, qu'elle hait le Vulgaire, & qu'elle en eſt haïe & regardée comme ſuſpecte & ennemie*, ajoutant *que ceux qui la condamnent & la mépriſent, s'attirent l'approbation de la multitude* (†).

Si cet illuſtre Romain avoit été de notre tems, il eût aiſément apperçu que le Vulgaire & le bas peuple n'étoit point le ſeul à mépriſer les Sciences : il eût trouvé des partiſans de l'ignorance parmi

(*) *Non ego ventoſæ plebis ſuffragia venor.* HORAT. Epiſt. XIX. *Lib. I.*

(†) *Eſt enim Philoſophia paucis contenta judicibus, multitudinem conſulto ipſa fugiens, eique ipſi & ſuſpecta & inviſa, ut vel ſi quis univerſam velit vituperare, ſecundo id populo poſſit facere.* CICER. Tuſcul. II. *fol.* 254.

parmi les Pontifes, parmi les Sénateurs, & beaucoup plus parmi les Courtisans. Il auroit été bien plus étonné, s'il eût vécu il y a trois ou quatre cens ans, & qu'il eut vû un Gentilhomme faire gloire de ne savoir signer que son nom, & croire que la Science dérogeoit à sa naissance. Il eût presque trouvé autant d'ignorance dans le Clergé que dans la Noblesse, & peut-être n'eût-il pas vû dix Curés en France, qui comprissent le Latin de leur Missel. C'est dans ces tems d'aveuglement & d'imbécillité, que la plûpart des Traditions qui révoltent aujourd'hui les gens de sens, ont pris leur naissance; & quoique nos peres aient voulu leur donner une antiquité plus illustre, c'est à leur ignorance & à leur crédulité que nous en sommes redevables. Ils ont été la dupe des imposteurs qui vivoient de leur tems, & nous serions la leur, si nous ne secoüions le joug qu'ils ont voulu imposer à notre raison.

§. XII.

§. XII.

LES TRADITIONS POUR LA PLÛPART NE SONT FONDE'ES QUE SUR NOS PRE'JUGE'S ET NOTRE PARESSE.

SI nous examinons comment la plus grande partie des choſes qui ſont parvenues juſqu'à nous par la Tradition, y ſont arrivées, & comment celles qui ſont actuellement en vogue prennent une tournure pour paſſer à la Poſtérité, nous découvrirons aiſément que les préjugés de l'enfance, & la pareſſe naturelle à bien des hommes, ſont les deux principales ſources des ſentimens populaires, des fables pieuſes, & des Hiſtoires giganteſques qu'on nous débite, & dont on veut nous conſtater la vérité par la Tradition. Il n'eſt perſonne, qui, étant jeune, n'ait éprouvé par lui-même combien il a entendu faire de contes dans le ſein de ſa famille, dont il a reconnu la fauſſeté, ou le peu de ſolidité dans la ſuite.

TOUTES les meres, toutes les aïeules ont mille rapſodies pieuſes, mille fauſſes anecdotes de leur famille qu'elles racontent à leurs enfans; elles leur certifient ces menſonges avec tant d'aſſûrance de vérité, que bien des gens en conſervent le ſouvenir & la croiance d'une partie. Lorſqu'ils ſont venus à un certain âge, ils les tranſmettent à leurs fils, qui les font paſſer à leur Poſtérité; ainſi d'âge en âge, chaque famille perpétue dans ſes deſcendans un certain nombre de menſonges, qui paſſent pour la Chronologie hiſtorique de la maiſon. Chaque province, chaque ville a ſes erreurs particulières, & les peuples qui les habitent, en ſont généralement imbus. Ils ſe communiquent les impreſſions qu'ils prennent dès leur jeuneſſe, & ſe fortifient mutuellement dans leur croiance, par le conſentement unanime de tous ceux avec qui ils ont le plus de liaiſon. Perſonne n'ôſe chercher à vouloir démentir une opinion qui ſemble faire dans la patrie une règle de Foi; & il y auroit même du riſque à vouloir s'oppoſer trop fortement à certains préju-

jugés. J'ai entendu dire à un de mes amis, très digne de foi, qu'il avoit penſé être mis en piéces par la populace de St. Maximin (*), pour avoir dit que la Madelaine n'étoit jamais venue en Provence, & que ce n'étoit point ſon corps qu'on gardoit dans l'Egliſe de cette ville (†). Qui croiez-vous, Madame, qui perſuade ſi fort aux habitans de St. Maximin qu'ils poſſedent les Reliques de la Madelaine? Ce ſont les Moines qui deſſervent ſon Egliſe, & qui ont amaſſé des richeſſes immenſes. Je n'entre point dans la diſcuſſion du fait, ſavoir ſi la Madelaine eſt morte (‡) en Provence, ou dans la

(*) Petite ville de Provence.

(†) *Inde furor vulgi, quod Numina victorum*
Odit quiſque locus, cum ſolos credat habendos
Eſſe Deos quos ipſe colit.
JUVENAL. Sat. XV.

(‡) Le Pere Hardouin s'eſt moqué de cette fable, inventée par l'avarice des Dominicains, dans l'examen qu'il fait de la prétendue ſuppoſition de l'*Hiſtoire de* JOINVILLE. Il ſeroit à ſouhaiter que ce Jéſuite n'eût jamais emploié ſes connoiſſances qu'à dé-

la Judée; mais je soutiens que de quelque façon que la chose soit, les Moines ont grande raison de soutenir qu'ils en conservent les Reliques. Combien de pieuses Traditions n'ont d'autre source & d'autre soutien que l'intérêt de

crier des fables aussi manifestes, & non point à détracter tout ce qu'il y a eu de plus respectable dans l'Antiquité. Voiez à ce sujet le troisième & le quatrième Tome des *Lettres Cabalistiques*, & la quatrième partie des *Mémoires Secrets de la République des Lettres*, où j'ai parlé amplement du système de ce Jésuite. Voici ce qu'il dit sur la question dont il s'agit actuellement. *Le Roi . . . . . s'en vint en la Cité d'Aix en Provence, pour l'honneur de la benoiste Magdalaine . . . . Et fusmes au lieu de la Basme, en une roche moult haute, où l'on disoit que la sainte Magdalaine avoit vescu en hermitage, longue espace de temps.* Atqui constat Dominicanos ipsos non nisi anno 1279. die IV. Decembris inventum ibi dicere corpus S. Magdalenæ, novem annis ipsis post obitum S. Ludovici. Et ex illa haud dubie inventione cœpit credulitas, quæ postea paulatim crevit. HARDUINI *Opera varia antiq. numismat. Reg. Franc. in Historiam* JOINVILLÆI *observationes quædam, pag. 636. col. 2.*

de quelques Particuliers ? Que d'erreurs & de ſuperſtitions ne banniroit-on point de la terre, ſi l'on en exiloit l'intérêt & l'amour des richeſſes ?

LA pareſſe & l'indolence, vices ſi ordinaires à la plus grande partie des hommes, ſont encore les ſoutiens de la Tradition. On aime mieux croire une choſe qu'on nous aſſûre véritable, que d'aller ſe fatiguer par un long examen & une étude pénible : il eſt beaucoup plus aiſé de ſuivre le cours des choſes ; auſſi la plûpart des gens ſe laiſſent-ils entrainer au torrent, & ſe perdent-ils dans l'erreur par l'exemple des autres. Quiconque veut ſe guérir de ſon aveuglement, doit ſuivre le précepte de Séneque, & ſe ſéparer du Vulgaire (*).

(*) *Unuſquiſque mavult credere quam judicare : nunquam de vita judicatur, ſemper creditur, verſatque nos & precipitat traditus per manus error, alieniſque perimus exemplis. Sanabimur, ſi modo ſeparemur a cœtu.* SENECA de Vita beata, *Cap. I.*

§. XIII.

BIEN DES TRADITIONS PRENNENT LEURS SOURCES DES OUVRAGES DES POËTES, DES ORATEURS ET DES PEINTRES.

SI nous examinons la première origine de bien des Traditions, nous verrons qu'elles viennent souvent des idées avanturées de quelque Poëte, ou de quelque Orateur. Les Dieux d'Homere étoient cause de toutes les Histoires fabuleuses qu'on inventoit tous les jours à leur sujet dans le Paganisme. Dès que le peuple a reçu la premiere impression de la superstition, il ajoute perpétuellement de nouvelles chimères aux premières, & tous ces contes passent à la Postérité, & acquiérent par la longueur des tems une grande autorité sur l'esprit des ignorans & des foibles. Il se trouve même dans la suite des Auteurs qui autorisent par leurs Ouvrages ces fausses Traditions, & les placent dans leurs Ecrits, comme des faits constatés & reconnus vrais

par

par une longue suite de siécles. Malgré les plaintes que Didon fait dans Ausone sur la passion chimérique que les Poëtes lui attribuent en faveur d'Enée (*), il s'est trouvé de nos jours des Auteurs qui ont voulu démontrer clairement que l'opinion de Virgile étoit fondée sur une vérité reconnue, & non pas sur une fable inventée à plaisir. Bien des Historiens autorisent ainsi des faits, qui n'ont eu de réalité que dans le cerveau des Poëtes, à qui il est permis de feindre, d'inventer, & de déguiser le vrai (†).

Il est encore bien des croiances populaires, bien des Traditions anciennes, qui n'ont d'autre fondement que l'imagination des Peintres. Dans les tems

(*) *Vos magis Historicis, Lectores, credite de me,*
Quam qui furta Deûm concubitusque canunt
Falsidici Vates, &c.
AUSONIUS de Didone.

(†) . . . . . *Pictoribus atque Poetis*
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.
HORAT. de Arte Poet. Vers. 9. 10.

tems d'ignorance, & depuis le neuvième siécle jusqu'au quinzième, il étoit peu d'Eglises de Moines qui n'eussent quelques images, quelques effigies de Saint, qui opéroit des choses miraculeuses. Ces sortes de tableaux étoient les revenus les plus certains & les plus liquides des Couvens & des Monastères. La raison & la science, qui reparurent après avoir été si long-tems perdues, firent sur les prétendus miracles le même effet que la Venue du Messie sur les Oracles: elles les détruisirent, & la plûpart des gens, ouvrant les yeux & appercevant leur crédulité & celle de leurs peres, furent entiérement guéris de leur erreur. Il resta cependant encore bien des personnes dans leur ancienne opinion, soit qu'elles ne vouluſſent point appercevoir le vrai, ou que leurs préjugés les empêchassent de faire usage de leur raison; elles conserverent dans leur esprit toutes les chimères qu'elles y avoient placées dès leur enfance, & elles les transmirent à leur Postérité, qui les a amenées jusqu'à nous. C'est de-là que viennent mille opinions, à qui l'on

l'on a ſi ſouvent donné la chaſſe dans ces derniers tems, ſans pouvoir les détruire ; c'eſt du même endroit que deſcendoient toutes ces pieuſes ſuperſtitions, que la prudence & la ſageſſe des Evêques ont abolies.

LES Orateurs & les faiſeurs de harangues & de panégyriques, ont preſque autant répandu d'erreurs chez les hommes, que les Poëtes (*). Comme on n'exige d'eux que des idées vraiſemblables, & qu'ils ſont les maîtres de donner cours à leur imagination, pourvû qu'ils ne ſe jettent point dans le prodigieux & le giganteſque, les loüanges outrées qu'ils ont données à bien des gens, ont occaſionné dans la ſuite la plûpart des contes qu'on a faits ſur certains Héros. Chaque particulier a ajouté quelque choſe à l'idée de l'Orateur, & ces loüanges, outrées dans

(*) *Rhetori conceſſum eſt ſententiis uti falſis, audacibus, ſubdolis, captioſis, ſi modo veriſimiles ſunt, & poſſunt ad movendos hominum animos qualicunque æſtu irrepere.* AUL. GELLIUS, Noct. Atticar. *Lib. I. Cap. VI.*

dans le commencement, ſont devenues ridicules dans la ſuite. La plûpart des panégyriques des Saints ſont plûtôt des Poëmes en leur honneur, qu'une ſimple deſcription de leurs vertus pour exciter les Fidèles à les imiter. Un Prédicateur ſe livre à ſon imagination, & il débite un diſcours rempli de fleurs & de penſées hardies & nouvelles; il plait à ſes Auditeurs, & a rempli ſon emploi. Quelques-uns des dévots qui l'ont entendu, amplifient le ſoir dans leur famille les idées du Panégyriſte: leurs enfans dans la ſuite, en les racontant à d'autres, y mettent quelque choſe du leur, & bientôt la Vie de ce Saint devient par la Tradition un tiſſu des idées de trente imaginations échauffées.

§. XIV.

§. XIV.

La Tradition est commune à tous les Peuples pour autoriser leurs erreurs.

Je finirai, Madame, mes Réflexions sur l'incertitude de la Tradition, en vous faisant remarquer que son autorité est commune à tous les peuples & à toutes les Religions du Monde. Les Mahometans, les Juifs, les Idolâtres ont des Traditions qu'ils croient constantes & conformes à la plus exacte vérité; elles sont appuiées, comme les nôtres, de l'ancienneté & de la superstition religieuse. Pourquoi voulons-nous que les nôtres soient plus authentiques que les leurs? Et quelles raisons avons-nous de prétendre qu'ils se départent de leurs opinions, & qu'ils examinent sérieusement si elles sont contraires à la raison & au bon sens, lorsque nous ne voulons pas observer la même règle? Les Loix doivent être égales, on ne peut

peut exiger des autres ce à quoi l'on ne veut point ſe ſoumettre. Si nous nous croions exempts d'examiner nos ſentimens & nos opinions, fondés ſur la Tradition ou ſur certains principes de Religion, les Turcs & les Juifs doivent joüir du même privilège. On ne peut douter qu'il n'y ait dans toutes les Religions des gens de bonne foi, & qui croient uniquement celle qu'ils profeſſent, parce qu'ils ſont perſuadés que les autres ne valent rien. Or, ſi la voïe de l'examen eſt défendue pour examiner certaines opinions, un Turc n'eſt pas plus obligé de s'éclaircir que nous, & la défenſe de l'examen des ſentimens qu'on nous a inſpirée dès l'enfance, plonge toutes les Nations, & nous-mêmes dans la croiance de tous les faux préjugés. On rend par ce moïen la Religion protectrice de tous les contes de nourrices, & de toutes les inventions monacales. La vérité ne doit point craindre le grand jour : ſi un ſentiment, autoriſé par la Tradition, eſt véritable, il devient plus reſpectable lorſqu'il eſt reconnu & approuvé par des

gens

gens qui ne donnent point leur approbation au mensonge. Je ne saurois mieux finir ces Réflexions que par un passage d'un des plus illustres Ecrivains, qui prouve évidemment combien la voie de la Tradition est foible, incertaine & douteuse pour éclaircir la vérité d'un fait contesté. *Le Paganisme*, dit cet habile Ecrivain, *insultoit les premiers Chrétiens sur leur petit nombre, & leur opposoit son antiquité, & le suffrage général d'une infinité de Nations. L'Eglise Romaine se servit de la même batterie contre Luther & Calvin. Les Protestans s'en serviroient dès aujourd'hui contre une Secte naissante au milieu d'eux. C'est une méthode très aisée de réfuter les innovations, on évite le détail des Controverses. La voie de prescription épargne toutes les fatigues de l'examen; car on se dispense des discussions, à l'égard même du point de fait, sur l'antiquité & l'étendue présuppose : on s'en rapporte pleinement à la voix publique. Tout cela flatte beaucoup la paresse humaine; c'est pourquoi l'on se munit*

nit de cet argument dans toutes les occéſions, & pour une fois qu'il peut être utile à la vérité, il eſt cent fois favorable à la fauſſeté (*). On s'eſt plaint de tout tems des maux que cauſoit la croiance aveugle que l'on donnoit à mille fables, qui n'avoient d'autre fondement qu'une fabuleuſe Tradition. Lucrece a dit, il y a plus de dix-huit cens ans, que le Genre-Humain étoit opprimé ſous le peſant fardeau de la ſuperſtition (†). Beaucoup l'ont dit après lui, & beaucoup s'en plaignent encore.

(*) BAYLE, Continuat. des Penſées ſur les Cométes, *Tom. I. pag.* 144.

(†) *Humana ante oculos fœde cum vita jaceret*
In terris oppreſſa gravi ſub Religione.
LUCRET. *Lib. I. Verſ.* 63. 64.

§. XV.

§. XV.

De l'Incertitude de l'Autorité des Savans par la contrariété de leurs sentimens.

L'Autorité des Savans & le nom qu'ils se sont acquis, ne doivent point en imposer à notre raison. Les grands hommes ont été sujets à l'humanité, & se sont égarés plusieurs fois du bon chemin. Leurs passions, leurs préventions, leur vanité & leurs intérêts propres ont été la source de la plûpart de leurs opinions. Ainsi, Madame, nous devons examiner avec soin leurs sentimens, les réduire aux règles de la lumière naturelle, & voir s'ils n'ont rien de contraire à la raison, avant de les adopter & de les recevoir pour véritables. En suivant cette façon de lire les bons Livres, on profite véritablement; & s'ils ne nous démontrent que bien peu de choses évidemment, du moins ce peu vaut beaucoup mieux qu'un nombre de faits

faits qui n'ont aucune preuve eſſentielle.

LA différence qui regne dans les ſentimens des Savans, l'oppoſition qu'ils apportent mutuellement aux opinions les uns des autres, eſt la premiere preuve de leur peu d'évidence. A peine un Auteur a-t-il mis un Ouvrage au jour, qu'un Critique s'éleve contre lui & en attaque pluſieurs endroits; s'il ne les démontre pas évidemment faux, il met les Lecteurs, par les doutes où il les jette, dans la ſituation de ne pouvoir prononcer en faveur d'aucun parti, ni décider de la queſtion. Il arrive quelquefois qu'un troiſieme Savant vient à la traverſe, & condamne les deux Auteurs qui diſputent, leur reprochant de n'avoir point entendu la matiere qu'ils traitoient. Nouveaux doutes pour les Lecteurs, nouvelle peine pour ceux qui cherchent à s'inſtruire, & ſurcroît d'embarras pour quiconque aime à diſcerner la vérité. On voit ſouvent le même Ecrivain, approuvé par de grands hommes, & blâmé par d'autres; & ceux qui l'eſtiment, accuſent leurs adverſaires

ses de n'avoir point assez de pénétration pour juger des beautés d'un Livre qui lui mérite l'approbation de tous les connoisseurs.

MONTAGNE avoit été très goûté de son tems, & avoit joüi tranquillement de sa réputation pendant près d'un siécle. Deux Auteurs Jansénistes, doüés d'un grand génie, crurent entrevoir dans ses Ecrits des idées pernicieuses à leur Religion. Ils le condamnerent sans ménagement, & en firent une sanglante critique, qui pendant un tems sembla devoir préjudicier à l'estime qu'on avoit eue pour son Ouvrage. Plusieurs personnes se rangerent à l'opinion des Docteurs Jansénistes, tout Port-Roïal en corps approuva leur décision, & bien des gens à Paris, & à la Cour même, adopterent leur sentiment. Un Auteur, connu par la justesse de son esprit, prit le parti de Montagne, qui ne pouvoit se défendre (*). Il blâma & critiqua les deux

(*) Deux Ecrivains dans leurs Ouvrages ont blâmé Montagne, que je ne crois pas

deux Jansénistes, & la ville & la Cour revinrent à la première opinion : on retourna à Mantegna, & on lui rendit l'approbation qu'on lui avoit ôtée.

BAYLE a été sans contredit un des plus grands, des plus beaux & des plus vastes génies. Il s'est trouvé des gens qui s'étoient acquis un grand nom dans la Littérature & dans les Sciences, qui ont voulu faire passer cet Auteur pour un homme qui ne savoit qu'un peu d'Histoire, & quelque peu de Cartésianisme (*). Parlez à un Jésuite de Pascal, il vous dira que c'étoit un génie médiocre ; vantez Bourdaloüe, un Janséniste ne sera pas de votre avis. Je comprens que la haine des

aussi bien qu'eux, exempt de toute sorte de blâme. Il paroît que tous deux ne l'ont estimé en nulle manière. L'un ne pensoit pas assez pour goûter un Auteur qui pense beaucoup ; l'autre pensoit trop subtilement pour s'accommoder de pensées qui sont si délicates. LA BRUYERE, Caractères, ou Mœurs de ce Siécle, *pag.* 186.

(*) JURIEU & LE CLERC. Voïez *Courte Revuë de Maximes de Morale & de Principes de Religion*, &c.

des différens partis peut occasionner quelquefois cette diversité de sentimens; mais elle arrive très souvent entre des Auteurs de la même Croiance, & dont les intérêts sont communs. Arnaud a écrit divers Ouvrages contre Mallebranche (*). Scaliger & Erasme ont eu une dispute très vive sur un sujet assez leger: après beaucoup d'Ecrits de part & d'autre, un troisième Savant les a taxés d'avoir disputé sans cause, & de n'avoir pas vû qu'ils avoient tous les deux raison, aveuglés qu'ils étoient par leur prévention & leur animosité (†).

(*) Entre autres Ouvrages, Monsieur Arnaud a écrit un Traité contre le Pere Mallebranché sur les idées par lesquelles nous voions toutes choses en Dieu, intitulé, *Des vraies & fausses idées*, imprimé *à Cologne*, *chez* Schouten, *en* 1683. *in* 12.

(†) La dispute de Scaliger le pere avec Erasme au sujet du *Ciceronianus*, ne lui a point fait honneur. Il connut la faute sur la fin de ses jours. Voiez là-dessus les *Scaligerana*, au mot ERASME.

§. XVII.

QUE LES SAVANS SONT TOUJOURS PRÉVENUS EN FAVEUR DE LEUR OPINION.

LA vanité & l'orgueil, vices assez ordinaires aux Ecrivains, leur font souvent embrasser & soutenir des opinions qu'ils connoissent erronées, & qu'ils ne défendent que parce qu'ils s'y sont insensiblement engagés; & qu'ils ne veulent point avoir la honte de se dédire & de desavoüer une proposition qu'ils ont avancée dans la chaleur de la dispute, ou qu'ils ont placée trop legérement dans leurs Ecrits. Ils ne comprennent pas qu'il leur seroit cent fois plus glorieux d'avoüer qu'ils se sont trompés, que de vouloir justifier une erreur par un grand nombre d'autres. Ils font plusieurs Volumes, & à l'aide d'un nombre de sophismes, ils viennent à bout d'embrouiller la vérité. Combien de mauvais Livres n'aurions-nous jamais eus, si les Auteurs pouvoient être persua-

dés

dés que le partage de la foiblesse humaine consiste à faire des fautes, & que celui des Philosophes est de les reconnoître? On devroit appliquer aux Ecrivains entêtés & prévenus, incapables de rétracter leurs erreurs, ce que St. Augustin dit des Pécheurs: *Humanum est peccare, Diabolicum perseverare.* Je ne connois en effet rien de si pernicieux, rien de si diabolique pour les Belles-Lettres & pour les Sciences, que l'entêtement & l'orgueil de certains Savans. Ces vices sont aussi contraires à leur avancement, que la fureur des Goths & des Vandales l'étoit à celui des Beaux-Arts.

L'ENTETEMENT des Savans pour le système qu'ils ont inventé, ou qu'ils ont étudié auprès des maîtres auxquels ils se sont attachés, diminue encore beaucoup l'autorité de leurs sentimens; il semble qu'ils ont pour certaines opinions une espèce de soumission, qui tient du Culte divin. Si l'on parle à un Cartésien d'une proposition qui ne s'accorde pas avec les principes dont il est préoccupé, il pense bien moins à examiner si ce qu'on lui dit est con-

forme à la raiſon, qu'à trouver des argumens pour le combattre. Si l'on veut convaincre un Péripatéticien de quelque erreur, il ſonge d'abord que ſa gloire eſt attachée à celle d'Ariſtote: il défend ſes intérêts en défendant ceux de ſon maître, & loin de ſonger à pénétrer ce qu'il pourroit y avoir de vrai dans les argumens de ſon adverſaire, il n'eſt occupé qu'à chercher des réponſes pour les éluder. Il croit qu'on ne peut errer dans la Philoſophie Péripatéticienne, & ne met point en doute qu'il n'ait toujours raiſon. Il ſe diſpenſe ainſi d'examiner le fond de la queſtion, il eſt tout occupé de ſes preuves, il ne donne aucune attention à celles qui lui ſont contraires, & il ſe met dans l'impoſſibilité, par ſa prévention, de pouvoir jamais s'aſſûrer de la vérité.

Les Théologiens & les Philoſophes ſont très ſujets à ces défauts; l'entêtement ſemble être leur attribut, & une ſuite de leur profeſſion. C'eſt cette bonne opinion qu'ils ont de leurs ſentimens, & cette certitude déplacée de leurs ſyſtêmes, qui avoit porté Bayle

à

à démontrer l'incertitude de tant de principes qu'on regardoit comme certains. Il se faisoit un plaisir de faire connoître que bien des choses qu'on assûroit être évidentes, étoient environnées de difficultés qui les rendoient très douteuses, & quelquefois contraires à la raison & aux notions les plus simples (*).

(*) BAYLE vouloit mortifier la raison humaine, du moins l'accoutumer à ne point précipiter ses jugemens, & à ne rien adopter sans examen & sans connoissance. Les Théologiens lui paroissoient trop décisifs, & il auroit souhaité qu'on ne parlât que douteusement des choses douteuses. Dans cet esprit, il se faisoit un plaisir malicieux d'ébranler leur assûrance, & de leur montrer que certaines vérités qu'ils regardent comme évidentes, sont environnées & obscurcies par tant de difficultés, qu'il seroit quelquefois plus prudent de suspendre son jugement. Il avoit aussi discuté tant de faits, qui ne sont point révoqués en doute par le commun des Savans, & qu'il avoit reconnu évidemment faux, qu'il se défioit de tout, & n'ajoutoit foi aux Historiens que par provision, & en attendant une plus ample instruction. BEAUVAL, Histoire des Ouvrages des Savans, *Décembre* 1706. *pag.* 551. 552.

§. XVII.

DES RIDICULES OPINIONS, SOUTENUES PAR BIEN DES SAVANS.

IL eſt étonnant dans quels travers donnent pluſieurs Savans. Si l'on ne ſavoit pas qu'ils ont prétendu qu'on regardât leurs Ecrits comme contenant des vérités évidentes, on diroit que ce ne ſont que des fictions, & des Romans faits à plaiſir par des perſonnes qui vouloient donner un libre cours à leur imagination, & qui tranſmettoient au Public les chimères & les groteſques qui leur venoient dans l'eſprit. Cependant, c'eſt avec une gravité magiſtrale que les Philoſophes débitent leurs ſentimens les plus extraordinaires. Entendez parler un Stoïcien de la ſageſſe & du ſouverain bien, vous diriez qu'il eſt convaincu que l'Univers entier doit adopter ſes ſentimens. Il n'eſt rien de ſi plaiſant que de le voir s'efforcer de prouver que le ſeul Sage, c'eſt-à-dire ſelon lui, le ſeul Philoſophe, eſt véritable-

blement heureux, toujours libre, même dans l'eſclavage, beau comme l'amour, fût-il laid comme Vulcain, riche dans l'indigence & d'une ſanté vigoureuſe au milieu des maladies. Des idées auſſi fauſſes, & que la vanité ſeule peut occaſionner, ont été tournées en ridicule par pluſieurs perſonnes remplies de bon ſens, qui ne pouvoient gouter ces imaginations giganteſques, & croire qu'un homme, accablé de maux, de douleurs & d'infortunes, dût être regardé comme au faîte du bonheur. Horace, en ſe moquant de la vanité des Stoïciens, au Sage deſquels il accorde toutes les qualités & tous les avantages qu'ils lui attribuoient ; ajoute enſuite qu'il eſt toujours en bonne ſanté, ſi ce n'eſt lorſqu'il a la pituite, qui détruit tout le bonheur de cette Divinité terreſtre (*).

QUEL-

(*) *Ad ſummum Sapiens uno minor eſt Jove, dives,*
Liber, honoratus, pulcher, Rex denique Regum,
Præcipue ſanus, niſi cum pituita moleſta eſt.
HORATIUS, Epiſt. I. *Lib. I.*

QUELQUE ridicules que soient certaines opinions des Stoïciens, elles n'approchent pas de l'absurdité de celles des Pythagoriciens. Quelle impudence, ou quelle folie, n'y a-t-il pas chez un homme, qui certifie avec une grande assûrance qu'il se souvient d'avoir été dans deux ou trois corps différens, & qui assûre qu'il s'appelloit Euphorbe, lorsque son ame étoit dans celui d'un Grec qui se trouvoit au siége de Troïe (*)? Peut-on porter plus loin l'égarement de l'esprit humain? Cependant l'Auteur de ces monstrueuses imaginations avoit acquis un si grand crédit sur ses disciples, que sans examiner la vérité & la possibilité de ses opinions, ils les recevoient avec une entière soumission; & lorsqu'on vouloit leur en montrer le faux & l'absurde, ils répondoient simplement & ridiculement *Magister dixit, le Maître l'a dit.* Voiez, Madame, si

(*) *Ipse ego, nam memini Trojani tempore Belli*
Phantomides Euphorbus eram.
OVIDIUS, Metam. *Lib. XV.*

ſi les diſciples de ce Philoſophe prenoient un bon chemin pour s'éclaircir de la vérité, & ſi l'aveugle confiance qu'ils avoient ne tenoit pas de l'enchantement. Il en étoit, & il en eſt encore de même de tous ceux qui s'attachoient & s'attachent avec trop de préoccupation à ſuivre aveuglément certains Savans. Ils deviennent eſclaves des erreurs de leurs maîtres, & quelque groſſières qu'elles ſoient, la prévention les empêche de les appercevoir; car il n'eſt rien de ſi abſurde, rien de ſi contraire au bon ſens, qui n'ait été avancé par quelques Philoſophes (*). J'ai honte, s'écrioit Saint Auguſtin en écrivant contre certains ſyſtêmes, de rapporter des choſes auſſi honteuſes, & je ne ſais comment ceux qui les ont écrites, n'étoient pas couverts de confuſion. Je plains, ajoute ce Pere de l'Egliſe, ceux qui ont été obligés d'écouter de pareilles ſottiſes (†).

LES

(*) *Nihil tam abſurdum dici poteſt, quod non dicatur ab aliquo Philoſophorum.*

(†) *Sed jam pudet me iſta refellere, cum eos*

Les Philosophes donnent souvent dans des erreurs monstrueuses, pour vouloir trop subtiliser ; à force de chercher à découvrir des secrets qui leur sont impénétrables, ils donnent dans des sentimens extravagans, & deviennent la dupe de leur imagination échauffée. Les Théologiens qui ne se nourrissent que de fumée, tombent très souvent dans ce cas : comme les matières qu'ils examinent, sont au-dessus de la portée de l'esprit humain, & que la seule Foi doit les faire recevoir & les autoriser, d'abord qu'ils veulent les réduire à un examen Philosophique, l'impossibilité qu'ils trouvent d'accorder certains principes de Religion avec la raison & la lumière naturelle, leur fait inventer mille systêmes ridicules, d'où naissent toutes les erreurs & les disputes qui depuis si

eos non puduerit ista sentire. Cum vero & sint etiam ea defendere, non jam eorum, sed ipsius Generis Humani me pudet, cujus aures hæc ferre potuerunt. AUGUST. Epist. LVI.

si long-tems diviſent le Genre Humain.

QUAND on veut pénétrer des choſes incompréhenſibles, la Science ne ſert qu'à égarer plûtôt; elle fournit des moïens pour ſe forger des ſophiſmes à ſoi-même. *De quoi ſe fait*, dit Montagne, *la plus ſubtile folie, que de la plus ſubtile ſageſſe? Il n'y a qu'un tour de cheville à paſſer de l'une à l'autre* (*). Cet Auteur me paroît penſer juſte. Les plus grands hommes ont donné dans les plus grandes erreurs. Tertulien, Origene, & tant d'autres Lumières des premiers ſiécles du Chriſtianiſme ont été emportés par le torrent de leur imagination, & ſont tombés dans des ſentimens erronés. On accuſe Saint Auguſtin d'avoir quelquefois pouſſé les choſes trop loin, ſelon les différentes Sectes contre leſquelles il écrivoit; & les différens partis qui regnent aujourd'hui, prétendent tous s'autoriſer de ſes Ouvrages.

Je

(*) MONTAGNE, Eſſais, *Liv. II. pag.* 189.

Je pense, & je crois fermement que la Nature & le bon sens font souvent plus que la Science (*). *Hors la lumière naturelle & la raison, point de Salut.* J'en reviens toujours à ce principe ; pour décider de l'évidence d'un fait ; contre lui, que peut l'autorité de tous les Docteurs de l'Univers ?

§. XVIII.

LA MOITIE' DES OPINIONS DES SAVANS NE PREND SA SOURCE QUE DANS LEUR HAINE ET LEUR JALOUSIE.

LES passions influent beaucoup sur les différentes opinions des Savans. Ils trouvent certains Ouvrages bons ou mauvais, selon qu'ils aiment &

(*) *Et vetustum hederæ sponte sua melius :*
Surgit & in solis formosius arbutus antris . . . .
Et volucres nulla dulcius arte canunt.
PROPER. Elegiar. *Lib. I.*

& qu'ils eſtiment l'Auteur. Quoiqu'un Savant ſoit perſuadé de la bonté d'un Livre, il arrive très ſouvent qu'il le critique; il cherche des défauts dans les endroits qui lui paroiſſent les moins beaux, & il tache de diminuer la bonté de ceux qui ſont au-deſſus de la plus ſévère critique. Il n'aime pas celui qui les a écrits, c'en eſt aſſez pour les condamner.

Ce ne ſont pas les ſeuls Auteurs médiocres, qui ſont ſujets à de pareilles foibleſſes, les plus grands hommes ont tombé dans ces égaremens. On ne peut diſputer à Mr. de Meaux (*) la qualité d'illuſtre Ecrivain, & perſonne n'a été plus ſujet que lui à l'envie, à la haine & à la jalouſie. Ces paſſions lui ont fait critiquer des Ouvrages qui méritoient l'eſtime de tous les connoiſſeurs, & dont il reconnoiſſoit lui-même la bonté. Les démêlés qu'il eut avec Mr. de Cambrai, lui firent écrire un Livre contre les *Aventures de Télemaque*: il attaqua pluſieurs fois des Ou-

(*) Bossuet.

Ouvrages, dont il eût été le premier à louer la justesse & la beauté, la précision & l'arrangement, s'il eût eu la charge que Mr. de Fénelon obtint à son préjudice. Le même Mr. de Meaux, que la Bruyere regarde comme un Pere de l'Eglise (*), dénonça à la Faculté de Théologie de Paris la *Bibliotheque des Auteurs Ecclésiastiques de du Pin*, parce qu'il étoit fâché que le *Commentaire* de cet Auteur *sur les Pseaumes* eût été mieux reçu que le sien (†).

PASCAL, & tous les autres Jansénistes n'ont invectivé les Jésuites, & ceux-ci ne leur ont rendu le réciproque;

(*) *Parlons d'avance le langage de la Postérité : un Pere de l'Eglise* . . . . LA BRUYERE, Discours pour sa Réception à l'Académie.

(†) *Liber Psalmorum in quo eorum sensus literalis exponitur a* LUD. DU PIN, *Parisiis*, 1691. *in* 8.

Libri Psalmorum Versio duplex Latina, una S. Hieronymi, altera Vulgata, cum Notis JAC. BENIGNI BOSSUET, *Lugduni*, 1691. *in* 8.

que, que par la jalousie qu'ils avoient les uns contre les autres. La gloire de Port-Roïal blessoit les yeux de la Société, & le crédit des Jésuites déplaisoit aux Jansénistes. Le *Nouveau Testament* de Quenel, qui a fait cidevant tant de bruit, & qu'on a défendu si rigoureusement, a été approuvé, loüé & reçu avec de grands éloges, lorsqu'il parut, par beaucoup de ceux qui l'ont condamné dans la suite.

LA passion n'agit pas seulement sur les opinions des particuliers, mais elle régie encore la décision des Universités & des Assemblées des plus célèbres Docteurs. Je vous prie, Madame, de vouloir faire attention aux paroles d'un Docteur de Sorbonne, qui parle lui-même de la conduite de ses Confreres. *La condamnation de Mr. Arnaud, faite contre toutes les formes, est la plus grande plaïe qu'ait jamais reçue notre Faculté. C'est une furieuse éclipse, que ce bel Astre a soufferte: ça été un tel brigandage, que la plûpart de nos Docteurs, qui regardent maintenant les choses de sang froid, confessent franchement*

qu'on le peut nommer horrendum Sacræ Facultatis Parisiensis Latrocinium (*). Ce n'est pourtant pas-là, n'en déplaise à cet Ecrivain, la plus grande éclipse qu'ait soufferte la Sorbonne, & sa gloire a été cent fois plus ternie par le décret qu'elle eut l'insolence de donner contre Henri III. l'an 1589. Mais cet Astre brillant est sujet à s'éclipser souvent, & son illustre Corps se ressent beaucoup des passions qui animent les différentes parties dont il est composé. Aussi a-t-il le chagrin de voir quelquefois ses décisions desapprouvées chez plusieurs Nations, par un grand nombre de Docteurs. La condamnation, que fit la Sorbonne au commencement de ce siécle, de quelques Propositions du Pere le Comte, Jésuite, qui se réduisoient toutes à ce seul point, que *les Chinois avoient conservé quelque tems la connoissance du vrai Dieu*, fut déclarée in-

(*) Rélation des Assemblées de Sorbonne sur les opinions des Jésuites touchant la Religion des Chinois, *Lettre V. pag.* 22. *Edit. de Cologne*, 1701.

injuſte & mal fondée, par près de cent Docteurs Eſpagnols, Séculiers & Réguliers de toutes ſortes d'Ordres, preſque tous Profeſſeurs en Théologie, Qualificateurs du Saint Office, ou conſtitués en dignités (*). Vous voiez, Madame, que ce qui eſt approuvé au-de-là des Pyrénées, eſt condamné en de-çà par des Docteurs qui ſont de la même Religion, qui croient les mêmes Articles de Foi, & participent à la même Communion.

CETTE diſſemblance de ſentimens paroît extraordinaire à ceux qui ne ſavent pas le deſſous des cartes: mais dès qu'on eſt inſtruit que la haine de la Sorbonne contre les Jéſuites occaſionna en partie ſa déciſion, & que celle des Théologiens Eſpagnols fut dictée par le crédit que la Société a en Eſpagne, on ne s'étonne plus de la différence de ces opinions. Voici comment s'expli-

que

(*) Jugement d'un grand nombre de Docteurs des Univerſités de Caſtille & d'Arragon, ſur les Propoſitions cenſurées en Sorbonne, *pag.* 20.

que un Docteur de Sorbonne, écrivant ce qui s'étoit passé dans l'Assemblée qui condamna les propositions du Pere le Comte. *On diroit qu'on ne s'assemble dans la Sale de Sorbonne, que pour crier & pour se dire des injures. Paroles, gestes, œillades, stile, manière d'opiner, tout y est indigne de la gravité de ceux à qui l'on donne dans nos Ecoles, comme par excellence, le titre de* Nos très sages Maîtres. *Que peuvent penser la Cour, le Parlement, les autres Magistrats, d'un jugement porté au milieu de tout ce tumulte* (*)? Si l'on en doit croire ce Docteur sur la manière dont ses Confreres déliberent, les décisions des premiers Théologiens du Roïaume ressemblent assez aux élections des Echevins dans les villes où il regne deux partis différens. Je ne crois pas que parmi ces cabales les Docteurs cherchent plus la vérité, que les Electeurs Consulaires le bien de leur patrie.

(*) Journal Historique des Assemblées tenues en Sorbonne pour condamner les *Mémoires de la Chine du P.* LE COMTE.

§. XIX.

§. XIX.

LA DIFFE'RENCE DE RELIGION PORTE LES SAVANS A DES EXTREMITE'S VICIEUSES.

LA diverſité des Religions eſt encore un des grands motifs de la différence des opinions des Savans (*). Les Controverſiſtes prennent

(*) Je donnerai ici un exemple bien déciſif de cette différence de ſentimens, cauſée par la diverſité des Religions. Je le prendrai dans l'oppoſition qui ſe trouve entre deux Hiſtoriens connus: le premier eſt le Pere d'Orleans, Auteur des *Révolutions d'Angleterre*; le ſecond, c'eſt l'illuſtre Mr. Rapin de Thoiras, Auteur de l'*Hiſtoire* du même Roïaume. Si l'on en croit le Pere d'Orleans, Jaques II. étoit un Roi juſte, équitable, doux, clément, qui n'approuva point quelques rigueurs un peu trop fortes qu'exercerent deux ou trois de ſes partiſans. Ecoutons parler ce Jéſuite lui-même, & peſons bien toutes ſes expreſſions. *Le malheureux Duc de Monthmouth fut mis entre*

nent plaiſir à ſe contrecarrer juſques dans

tre les mains des Juges, qui le condamnerent à la mort, qu'il ſouffrit publiquement à Londres le vingt-cinquième de Juillet: eſprit plus foible que méchant, mais par ſa foibleſſe capable des plus grandes méchancetés. Quelques jours avant qu'on le prît, on avoit auſſi pris Grey déguiſé: le Roi uſa envers celui-ci d'une clémence qui a fait dire qu'il avoit trahi ſon parti. Beaucoup d'autres furent punis, & en plus grand nombre même que le Roi n'avoit prétendu. On en accuſe la ſévérité du Chevalier Jeffreys leur Juge, depuis Chancelier d'Angleterre, la cruauté du Colonel Kirke, & en général l'avarice des Commiſſaires, prépoſés pour exercer envers les rebelles, ou la ſévérité des loix, ou la miſéricorde du Prince; car on dit que le plus ou le moins de part dans le crime commis, ne fut pas en cette occaſion le motif de la peine ou de l'indulgence; que les moins en état de racheter leur révolte, furent ceux qui la paierent plus cher, & que ſi beaucoup de gens perdirent la vie, ce fut parce qu'il s'en trouva peu qui euſſent aſſez d'argent pour la conſerver. Le Roi fut trop tard averti de ce deſordre, mais on ne l'en eut pas plûtôt informé, qu'il en témoigna de l'indignation; & ſi des ſervices importans, qu'il avoit reçus de ceux qui en étoient accuſés, l'obligerent de les épar-

dans les plus petites choſes, même dans

épargner, il répara autant qu'il put leur injuſtice, par le pardon général qu'il accorda à ceux des révoltés, qui étoient encore en état d'éprouver les effets de ſa clémence. Hiſtoire des Révolutions d'Angleterre. *Tom. III. pag.* 363. *Edit. d'Amſterdam.* Voions actuellement comment Mr. de Rapin convainque le Pere d'Orleans par des preuves évidentes, que les Nérons & les Caligula ne commirent point d'actions auſſi cruelles que celles que les Officiers de Jaques II. exécuterent par ſes ordres. Ce Prince doux, ſi clément, étoit plus vindicatif que Tibere; ce qu'il y a de pis, c'eſt que Jaques II. récompenſa les cruautés les plus inoüies par les premières charges du Roïaume. Après cela, qu'on juge du fond qu'on doit faire ſur tous les Hiſtoriens, chez qui le zèle de leur Religion eſt plus fort que l'amour de la vérité. Et combien ſe trouve-t-il d'Ecrivains, qui aient aſſez de grandeur d'ame pour être véridiques aux dépens du parti & de la croiance à laquelle ils ſont attachés? Pour un de Thou, combien n'y a-t-il pas de Maimbourgs & de Peres d'Orleans? Venons au paſſage de Mr. de Rapin Thoiras, & peſons encore toutes ſes expreſſions. *A Wincheſter, la veuve du Lord l'Iſle, l'un des Juges de Charles I. fut menée devant la*

dans celles qui n'ont rien de commun avec

Cour pour y être jugée. Son crime étoit d'avoir donné retraite dans sa maison à un Ministre Presbytérien du parti du Duc de Monthmouth, & à un autre homme qui lui étoit inconnu, & dont le nom ne se trouvoit dans aucune Proclamation. Sur les preuves qu'elle allegua pour sa défense, les Jurés la déclarerent non coupable ; mais Jeffreys les contraignit de retourner consulter ensemble sur la même affaire. La même chose arriva jusqu'à trois fois ; mais Jeffreys les aiant menacés de les faire pendre sur le champ, enfin à la quatriéme fois, ils la déclarerent coupable, & elle fut exécutée à l'âge de quatre-vingts ans. A Dorchester, Jeffreys, pour s'épargner de la peine, dit à trente accusés qui devoient être jugés, que s'ils prétendoient à quelque grace, il falloit qu'ils se déclarassent coupables ; mais comme ils ne voulurent point prendre ce parti, il en condamna vingt-neuf, qui furent exécutés sur le champ. Dans un autre endroit, deux cens personnes devant être jugées, Jeffreys promit positivement le pardon à ceux qui se déclareroient coupables, & de ces deux cens il en fit pendre quatre-vingt. Enfin, pour ne pas continuer un détail qui fait horreur, il suffit de dire en un mot que Jeffreys condamna cinq cens personnes à la mort, & qu'il y en eut deux cens

avec les matières conteſtées. Cette haine,

trente d'exécutées, ſelon ceux qui en comptent le moins, & leurs quartiers expoſés ſur les grands chemins. Jeffreys ſe félicitoit lui-même de cette barbarie, & ſe vantoit qu'il avoit fait pendre plus de gens lui ſeul, que tous les Juges d'Angleterre enſemble, depuis Guillaume le Conquérant. S'il ne pouſſa pas plus loin ſa cruauté, ce fut parce que pluſieurs trouverent grace auprès de lui, en lui ſacrifiant leurs biens. Un ſeul Gentilhomme, nommé Prideaux, lui donna quatorze mille Livres ſterling pour ſauver ſa vie. Quant à ceux qui n'avoient pas aſſez d'argent pour acheter leur pardon au prix que Jeffreys y mettoit, ils furent, ou pendus, ou déchirés à coups de foüet, ou vendus pour Eſclaves aux Colonies de l'Amérique. Kirke ne cédoit à Jeffreys ni en cruauté, ni en inſolence. Immédiatement après la défaite du Duc de Monthmouth, aiant été envoié à Taunton, il y fit pendre dix-neuf hommes de ſa ſeule autorité, ſans aucune forme de procès, & ſans vouloir permettre qu'ils viſſent aucun de leurs parens ou amis. Pendant l'exécution, les Tambours, les Fiffres, les Hautbois ſolemniſoient cette grande action. Ce fut ſans doute ce qui le rendit digne d'être fait Aſſiſtant de Jeffreys. Dans la même ville de Taunton, Kirke aiant invité à dîner pluſieurs Officiers, il

haine, que forme dans les cœurs des Théo-

fit pendre pendant le repas trente des condamnés devant les fenêtres de la chambre où il mangeoit, ſavoir, dix en bûvant à la ſanté du Roi, dix à la ſanté de la Reine, & dix à la ſanté du premier Juge. Mais une action qu'il fit dans une autre ville, paſſe toute imagination. Une jeune fille étant venue ſe jetter à ſes pieds pour lui demander la vie de ſon pere, il lui perſuada de ſe proſtituer à lui, en lui promettant de faire grace à ſon pere; mais après avoir aſſouvi ſa brutalité, il eut la cruauté de mener cette fille à la fenêtre, & de lui faire voir ſon pere, pendu aux poteaux où pendoit l'enſeigne du cabaret où il logeoit. Ce triſte ſpectacle fit un tel effet ſur cette pauvre fille, qu'elle en perdit l'eſprit. Le Pere d'Orléans, inſtruit par Jaques II. ne pouvant nier ces barbares exécutions, tâche de les excuſer en deux manières. Il dit premiérement que le Roi en fut averti trop tard pour pouvoir y remédier, & que les grands ſervices qu'il avoit reçus de Jeffreys & de Kirke, l'empêcherent de leur faire ſentir les effets de ſon mécontentement. Il dit en ſecond lieu que le Roi répara ces injuſtices, autant qu'il fut en ſon pouvoir, par le pardon général qu'il accorda dans la ſuite. Mais il eſt aiſé de voir combien ces excuſes ſont vaines, ſi l'on conſidere que

quand

Théologiens la diverſité de la Croiance,

quand on reprochoit à Kirke ſes inhumanités, il répondoit qu'il s'en falloit bien que Jeffreys & lui ne fuſſent allés auſſi loin que portoient les ordres du Roi. En ſecond lieu, le Roi étoit ſi peu mécontent de la conduite de Jeffreys, qu'à ſon retour il lui donna la charge de Grand-Chancelier, qui étoit devenue vacante pendant qu'il étoit actuellement occupé à exercer ſes inhumanités dans les provinces de l'Oüeſt. Pour ce qui regarde l'acte de pardon, il ne fut publié que pluſieurs mois après que toutes les exécutions furent faites, & qu'on ne put plus trouver de coupables. Il falloit bien que la Cour fût perſuadée qu'il n'y avoit que fort peu de gens qui puſſent profiter de ce pardon, puiſqu'on inſéra nom par nom dans cet acte, une troupe de jeunes filles de dix ou douze ans, qui étoient allées, couronnées de fleurs, préſenter une Bible au Duc de Monthmouth, à ſon entrée dans Taunton. Ce ne fut pas ſeulement dans les provinces de l'Oüeſt que le Roi donna des marques ſenſibles de ſon humeur vindicative, il fallut encore que la ville de Londres fût témoin de diverſes exécutions qui s'y firent dans le mois d'Octobre, & entre autres d'une femme, nommée Eliſabeth Gaunt, qui fut brulée publiquement, pour avoir procuré les moiens de ſe ſauver à un des partiſans du Duc de Month-

ce, du Culte divin, ou de quelque point de Religion, ſe gliſſe dans leurs Ouvrages. Pour être perſuadé de la vérité de ce fait, on n'a qu'à lire les Livres de Controverſe: il en eſt peu, & même point, où les Auteurs n'ouvrent la diſpute par quelque invective contre leurs adverſaires, ou ceux de leur parti. Les Théologiens qui ont diſputé le plus modeſtement, ſont Mr. Arnoud & Mr. Claude; encore ôteroit-on bien des choſes de leurs Ouvrages, ſi l'on en ſupprimoit tout ce qui bleſſe les loix d'une diſpute polie. Quant à Mrs. du Perron & du Moulin, Nicole & Jurieu, les trois quarts de leurs Ou-

Monthmouth. Six hommes furent exécutés comme traitres, à Tyburn, pour des crimes de la même nature, & ce qu'il y a de plus étrange, quelques-uns ſans jugement préallable. Hiſtoire d'Angleterre, &c. par Mr. RAPIN THOIRAS. *Tom. X. pag.* 30. & 31. Voilà dans ces deux paſſages un exemple bien évident de la diſſimulation des Auteurs en faveur des fautes qui nuiſent au parti qu'ils favoriſent. On doit voir par-là quel fond on peut faire ſur tous les Ecrivains Jéſuites.

Ouvrages de Controverſe ont moins été faits pour éclaircir la vérité, que pour bleſſer leurs adverſaires par des traits mordants, ou des plaiſanteries piquantes. Ce dernier a écrit quelquefois comme un porte-faix, quelquefois comme un Fanatique & un Trembleur. Les invectives groſſières dont ſes Livres ſont remplis, l'ont fait mépriſer des deux partis. Sur les matières de Controverſe, il ſemble qu'on ne puiſſe écrire poliment, & j'ôſe dire, d'une manière convenable à un galant homme. Bien des Saints Peres, malgré les vertus dont on les prétend doüés, ont tombé dans ce défaut; ils ont laiſſé dans leurs Ouvrages des marques viſibles, que pour être pieux & dévots, ils n'en étoient pas moins hommes, ſujets aux paſſions (*), & à ſe

(*) Parmi cent exemples que je pourrois citer des diſputes meſſéantes des Peres, je me contenterai de faire mention de celle que St. Auguſtin & St. Jérôme eurent au ſujet du menſonge officieux. Ils écrivirent l'un contre l'autre des lettres pleines d'invectives : St. Jérôme prétendoit qu'il y avoit quel-

ſe laiſſer emporter trop aiſément au plaiſir de mordre & de déchirer ceux contre qui ils écrivoient.

LA licence des Ecrits calomnieux, occaſionnée par la différence de Religion, n'a pas reſpecté les Têtes les plus ſacrées. Que de Libelles la Ligue

quelquefois dans l'Ecriture des menſonges officieux, c'eſt-à-dire que le St. Eſprit ment pour le bien de ceux auxquels il parle; il ſoutenoit encore que St. Paul, écrivant ſur la manière dont il avoit repris St. Pierre, avoit uſé de menſonge & de diſſimulation. Si les injures avoient rendu un ſentiment probable, celui de St. Jérôme eût dû le paroître; car jamais on n'en dit davantage. Rarement ce Pere écrivoit contre quelqu'un, qu'il ne le maltraitât: il eut un démêlé avec Vigilance, il l'appella poſſedé du Diable. *Spiritus eſt immundus, qui hæc te cogit ſcribere*; il le nomma chien, *Melior erit Vigilantius canis vivens, quam ille leo mortuus.* En vérité ces façons de parler ne ſont pas ſeulement indignes des Chrétiens, mais encore des Païens polis & raiſonnables. Les Lecteurs qui auront les *Mémoires ſecrets de la République des Lettres*, pourront voir ce que j'ai dit à ce ſujet dans la troiſième partie de cet Ouvrage, *pag.* 313.

gue n'a-t-elle point vomis contre Henri III. & Henri IV.? Que de Volumes, remplis des plus noires infamies, n'ont pas compoſé contre Louïs XIV. quelques Proteſtans réfugiés? Mais ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que des gens qui ont paſſé pour être d'une probité & d'une candeur digne des premiers ſiécles, ſoient tombés dans des excès ſi vicieux. On attribue à Mr. Arnaud un Livre intitulé, *Le véritable Portrait de Guillaume-Henri de Naſſau, Prince d'Orange, &c.* dans lequel ce Héros eſt traité d'Abſalon, d'Hérode & de Néron. Je ne puis croire qu'un auſſi grand Auteur ait voulu proſtituer ſa plume à compoſer un pareil Ouvrage. Quoi qu'il en ſoit, la différence de Foi ne peut autoriſer à manquer au reſpect qu'on doit aux Têtes couronnées; & c'eſt rendre une Religion mépriſable, que de couvrir de ſon voile des forfaits auſſi noirs.

LA Religion Romaine n'eſt pas la ſeule où le zèle outré faſſe faire bien des actions contraires à la piété & aux bonnes mœurs, les Proteſtans ne ſont point

point exempts de cette paſſion, ſi contraire au bien de la Société civile. Ils tombent quelquefois dans les mêmes défauts qu'ils nous reprochent, & ſe font entre eux une guerre auſſi ſanglante que celle qu'ils ont à ſoutenir contre nous (*). L'eſprit de controverſe eſt donc une eſpèce de vertige, qui ſuſpend l'uſage des notions les plus claires, & nous prive de notre raiſon.

(*) *Nous avons été extrêmement mortifiés de ce que la cabale puiſſante qu'a eue Mr. Jurieu dans le dernier Synode, lui ait fait avoir le plaiſir de voir ſuſpendre Mr. Huet. . . . . Si ceci dure, il n'y eut jamais d'Inquiſition plus incommode, & les François vont devenir le ſcandale & le jouët de la Hollande; & cela,* unius ob noxam & furias, *par l'humeur chagrine & fanatique de Mr. Jurieu.* BAYLE, Lettres, *Tom. I. pag.* 324.

§. XX.

§. XX.

QUE LA PLUS GRANDE PARTIE DES GRANDS HOMMES ONT AVOUÉ QU'ILS NE SAVOIENT QUE PEU DE CHOSES.

JE crois, Madame, vous avoir démontré ſuffiſamment la néceſſité de vous ſervir de votre ſeule raiſon dans les faits que vous trouvez lui être contraires, ſoit dans l'Hiſtoire, ſoit dans la Tradition, ſoit dans les Ouvrages des Savans. Vous ſerez encore plus convaincue de la vérité de mon opinion, lorſque je vous aurai montré que la plus grande partie des grands hommes ont avoüé qu'ils ne connoiſſoient évidemment que très peu de choſes, & que leurs Ecrits contenoient plûtôt des conjectures, que des réalités. Vous verrez que mon ſentiment eſt celui des plus illuſtres Ecrivains. Je pourrois d'abord vous citer parmi les modernes Michel de Montagne, la Mothe-le-Vayer, Gaſ-

ſendi & Bayle, qui ont preſque ouvertement ſoutenu le Pyrrhoniſme ; mais en prenant les choſes à leurs ſources, & en remontant juſqu'à Phérécide, le pere de tous les Philoſophes, je trouve que les Anciens ont été dans le doute autant que les modernes. Voici ce que ce Philoſophe Grec écrivoit à Thalès ſon diſciple, peu de tems avant que de mourir (*) : *J'ai ordonné à mes Héritiers,*

(*) Voici la Lettre de Phérécide. Ceux qui entendent le Grec & le Latin, ne ſeront pas fâchés de la lire dans l'Original.

Φερεκύδης Θαλῆ.

Ἐγὼ σύσσημος, ὅσων σοι τὸ χρεὼν ἔπεσι. νοῦσός μοι συνταλαιπώρησε, διαγεγράφηκα τὰ παρὰ σὸ γραμμάτια. ἐφθειρῶν ἔβρωσις, καὶ μοι εἶχεν πέπλος. ἐπεκάμφθη δ' ὧν τοῖσι οἰκήτορσι, ἐκὴν μοι καταβάψωσιν, ἐς σὸ τέγος φοινίσσεται. σὺ δὲ ἢν δοκιμώσῃς σὺν τοῖς ἄλλοις σοφοῖς, οὕτω μοι φῆσον. ἢν δὲ οὐ δοκιμάσητε, μὴ φήσῃς. ἐμοὶ μὲν γὰρ οὐκ ἤνδανεν. ἔστι δὲ τὰ σύγγραμμάτων, ὧδ' ὑποσχόμενος· οὔτ' ἀληθὴς εἶναι. ἀλλ' ἐπὶ δοὺς ἐπιλήσμονα ἐσολογίαν, τοῖς ἄλλοις χρῶνται. πάντων ἀμφιβόλως ἔσεσθαι. τῇ δὲ τούτων πιστεύσαντες ἐπιφθαλοῦσιν, οὔτε πῶν εἶναι ἀνθρῶν, οὔτε κοῖς ἑτάρους ἀστέρας. προσεπιστεῖλαι δὲ τῇ θύρῃ, καὶ ἐρομένοις φαῦλόν τι εἶη,

διὰς

tiers, après qu'ils m'auront enterré, de vous

δεῖξαι δάκτυλον ἐκ τῆς πλειάδος, ἔδειξε· ἂν ὡς ἄθυον τοῦ καιροῦ καὶ προεῖπε αὐτοῖσιν ἥκειν εἰς τὴν ὑστεραίην ἐπὶ τοὺς Φερεκύδεω ταφάς.

Pherecydes Thaleti.

Bene moriaris, cum tibi fatalis dies supervenerit. Morbus me invaserat cum tuas accepi literas, pediculis operiebar, & febri quatiebar totus. Mandavi itaque quibusdam ex familiaribus, ut cum me sepelierint, ad te perferant quæ scripsi. Tu autem si quidem ea probaveris cum Sapientibus reliquis, ita legenda demum trades: sin autem improbaveritis, nolito edere. Mihi certe necdum satis placebant. Est ibi quidem non certa rerum fides. Neque enim id recepi, neque quid sit verum me scire professus sum: forte quædam de Theologia reseravi; cætera intelligere oportet. Omnia quippe indico potius, quam aperio. Morbo autem diebus singulis invalescente, neque Medicorum quempiam, neque amicorum penitus admitto. Cæterum assistentibus præ foribus, & interrogantibus quo in statu sim, digito per ostii claustra dimisso, quam pestilenti malo tenear, ostendi: admonuique ut postridie conveniant ad solennes Pherecydis inferias. DIOGENIS LAERTII, de Vitis, Dogmatibus, &c. clarorum Philosophorum *Libri X. Lib. I. Segm.* 122.

vous porter mes Ecrits. Si vous, & les autres Sages, vous vous en contentez, vous les pouvez publier ; ſinon, ſupprimez-les. Ils ne contiennent aucune certitude qui me ſatisfaſſe moi-même ; auſſi ne fais-je pas profeſſion de ſavoir la vérité, ni d'y atteindre : j'ouvre les choſes, plus que je ne les découvre. Empedocle & Pythagore ſon maître ne furent guères plus aſſûrés de leurs opinions, que Phérécide. Ils ſe plaignirent (*) ſouvent que la voïe des ſens étoit trop étroite pour nous conduire à la vérité. Xénophanès (†), qu'on place au nombre des Pythagoriciens, reconnut auſſi qu'on

(*) *Accepit id Empedocles a Doctore Pythagora & tenuit, & anguſtas eſſe ad veritatem percipiendam ſenſuum ſemitas conqueſtus eſt.* PET. DAN. HUET. Epiſcopi Abricenſis, de Imbecillitate mentis humanæ, *Lib. tres. Lib. I. Cap. XIV. pag.* 72.

(†) *Acute quoque vidit eadem Xenophanes, qui inter Pythagoricos ponitur, firme comprehendi animo nihil poſſe, veritatis regulam eſſe nullam, non rationem, non ſenſus ; ex opinione omnia pendere. Atque hæc tam aperte prædicavit, ut primus doctrinæ hujus, falſo licet, auctor creditus ſit.* Id. *pag.* 74.

qu'on ne peut rien comprendre avec certitude. Parménide (*), que Platon a honoré du surnom de *Grand*, regardoit comme des orgueilleux & des insensés ceux qui se figuroient être véritablement savans, la science étant au-dessus de la portée de l'homme. Zénon d'Elée, disciple de Parménide (†), disoit qu'il falloit suspendre sa créance. Démocrite (‡) enseignoit que les causes

(*) *Parmenides ille, qui* Magnus *cognomento perhibetur a Platone, temerarios appellabat & arrogantes qui tribuerent sibi scientiam, quam homo consequi non possit.* Id. *ibid.*

(†) *Celebratur & inter eos qui continendam esse rati sunt assensionem, Zeno Eleates, Eleaticæ sectæ parens.* Id. *pag.* 75.

(‡) *Democriti auditor Protagoras, cognomine* Sapientia *dictus, nullam esse dixit veritatis regulam, nihil verum aut falsum: hominem homini plurimum interesse; neque quod huic videatur, idem alteri videri; neque rem ullam esse magis talem, quam talem; cumque de rebus singulis contraria & pugnantia differi posse deprehendisset: ac de ipsa quoque re, an utrimque esset disputabilis, illum in utramque partem disputandi modum primus invexit.* Id. *pag.* 76.

ſes des choſes étoient inconnues, qu'il nous étoit impoſſible de ſavoir ce qui étoit vrai, ou ce qui étoit faux. Socrate, le ſage Socrate (*), diſoit hautement qu'il ne ſavoit rien, & ce fut par l'aveu de ſon ignorance qu'il mérita d'être appellé le plus ſage des hommes par l'Oracle d'Apollon. Platon (†) ne décidoit jamais ſur quelque moindre

(*) *Modum eumdem tenuit deinde Socrates, nobiliſſimus dubitandi auctor, & late propagavit: nam cum nihil ſcirent homines, neque tamen agnoſcerent ſe nihil ſcire, id vero agnovit ille, nec quicquam ſcire profeſſus eſt: ac propterea mortalium omnium ſapientiſſimum Apollinis oraculo dictum ſe putabat; quod id ſupremum ſapientiæ culmen videatur eſſe ignorantiam ſuam agnoſcere.* Id. *ibid.*

(†) *Nam primum Academiæ parens Plato, ex hac Socratis affectatione ad dubitandum inſtructus & Socraticum ſe profeſſus, ſecutus eſt eamdem differendi rationem, & ſuperiores omnes Philoſophos oppugnare inſtituit. Nec in iis ſolum libris, quos Gymnaſticos appellant, ſed tum etiam cum affirmanti propior eſt, ſive Socrati ſermonem tribuat, ſive alteri, res non ita veras, ſed ita veriſimiles videtur proferre; ac decreti hujus ſui meminiſſe,*

matière qu'on lui proposât, il n'assûroit jamais rien, il réfutoit au contraire ceux qui décidoient hardiment & d'un ton de maître. Sa modestie fut cause que ses adversaires le traitoient d'ignorant & d'imbécille.

Les grands Philosophes Romains ne furent pas moins vacillans que les Grecs. *Je parlerai*, disoit Ciceron, *de manière que je n'assûre rien positivement; mais me défiant de moi-même, je douterai de tout, & chercherai d'appercevoir la vérité.* Dans un autre endroit il prévient qu'il expliquera les choses d'une manière probable, & non point certaine, comme pourroit faire un Oracle; il ajoute que n'étant qu'un homme, on ne peut justement exiger rien de plus. Selon lui, les Anciens ont tous avoüé n'avoir rien pû connoître, ni comprendre: ils ont, dit-il, rejetté leur ignorance sur le peu d'étendue de nos lumières, & la briéveté de notre vie (*). Les

se, Diis Deorumque filiis relinquendam esse cognitionem, ea persequenda quæ probabilia sunt. Id. *pag.* 78.

(*) *Dicendum est ita ut nihil affirmem.*,

LES Philoſophes n'ont point été les ſeuls perſuadés de leur peu de ſcience; les grands Saints, & les Courtiſans aimables, quelque différence qu'il y ait dans leurs ſentimens & dans leurs opinions, ſe ſont pourtant réünis en ce point. Saint Auguſtin & Saint Thomas ont cru qu'il étoit un grand nombre de choſes douteuſes, & dont nous n'avions aucune connoiſſance certaine. Horace, nourri dans les plaiſirs de la Cour d'Auguſte, avoüe naturellement qu'il eſt toujours flottant & vacillant, ſans pouvoir s'arrêter à aucune opi-

quærem omnia dubitans, plerumque & mihi diſſidente.

Ut potero explicabo, nec tamen, ut Pythius Apollo, certa ut ſint & fixa quæ dixero; ſed ut homunculus probabilia conjectura ſequens... Æquum eſt enim meminiſſe, & me qui diſſeram hominem eſſe, & qui judicetis, ut ſi probabilia dicuntur nihil ultra requiratis. CICERO, Tuſculan. Quæſt. *Lib. I.*

Omnes pene Veteres nihil cognoſci, nihil percipi, nihil ſciri poſſe dixerunt; anguſtos ſenſus, imbecilles animos, brevia curricula vitæ, &c. CICERO, Quæſt. Academ. *Lib. I.*

opinion fixe, & que dans ce doute éternel, il ſonge à ſe mettre au-deſſus de toutes les queſtions, au lieu de s'y ſoumettre (*).

VOUS pourriez peut-être, Madame, avoir quelques ſcrupules ſur tant d'exemples que je vous cite, pour vous engager à vous défier des Savans trop déciſifs : je ne voudrois point paſſer chez vous pour un Héretique ; je vous avertis donc que c'eſt un des plus grands Evêques que la France ait eus dans ces derniers tems, qui m'a fourni

(*) *Ac ne forte roges, quo me duce, quo lare, tuter?*
Nullius addictus jurare in verba Magiſtri,
Quo me cumque rapit tempeſtas, deferor hoſpes.
Nunc agilis fio, & merſor civilibus undis:
Virtutis veræ cuſtos, rigiduſque ſatelles.
Nunc in Ariſtipi furtim præcepta relabor:
Et mihi res, non me rebus, ſubjungere conor.
HORAT. Epiſt. I. *Lib. I.*

ni presque tous ces exemples. Je n'ai presque fait que les traduire de l'Ouvrage Latin que le savant Mr. Huet, Evêque d'Avranche, nous a donné sur la foiblesse de l'esprit humain. Ce Prélat, le plus savant homme sans contredit de son siécle, après avoir étudié toute sa vie, fit un Livre pour prouver la nécessité de douter. Les demi-Savans ont fort crié contre cet Ouvrage; mais ils l'ont réfuté pitoiablement.

Vous voiez, Madame, que j'ai raison de vous assûrer que les plus grands hommes ont avoüé de bonne foi qu'ils savoient peu de choses, & vous ne trouverez plus mon opinion aussi extraordinaire. Cependant, dans la carrière où je vais vous faire entrer, je ne veux point que vous y portiez un esprit de Pyrrhonisme outré, défaut encore plus vicieux que celui de trop de crédulité. Je veux seulement que, pénétrée de la vérité, (que nous savons fort peu de choses, & que les guides que nous croions les plus certains, tels que l'Histoire, la Tradition, & les Savans, sont souvent en défaut) vous

faſſiez toujours uſage de votre raiſon, & ne receviez aucune vérité pour évidente, qu'autant que vous verrez qu'elle n'a rien de contraire à votre lumière naturelle, qui ne peut vous tromper en ce que vous connoiſſez clairement & diſtinctement.

FIN DE LA PREMIERE RE'FLEXION.

RÉFLE-

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES SUR L'INCERTITUDE DES CONNOISSANCES HUMAINES.

RÉFLEXION SECONDE, CONCERNANT LA LOGIQUE.

§. I.

INTRODUCTION.

LA première partie de la Philosophie, ou du moins celle qui dans les Ecoles publiques, sert d'introduction aux autres, est nommée la Logique, comme

me qui diroit l'Art de penſer (*). En étendant un peu plus cette première définition, on peut dire que la Logique eſt *l'Art de bien conduire ſa raiſon dans la connoiſſance des choſes, tant pour s'inſtruire ſoi-même, que pour en inſtruire les autres* (†). La beauté de cette définition, & ce premier début qui promet infiniment, vous préviendra d'abord pour la Logique; vous penſerez, Madame, que je vais vous découvrir les choſes les plus grandes & les

(*) La penſée n'eſt autre choſe qu'un diſcours, par lequel l'entendement parle ou diſcourt intérieurement en lui-même, l'expérience nous aiant fait reconnoître que toutes les fois que nous penſons, nous nous ſervons tacitement des mêmes paroles dont nous nous ſervirions, ſi nous voulions exprimer de bouche notre penſée. BERNIER, Abrégé de la Philoſ. de Gaſſendi, *Tom. I. pag.* 1. *Cette Note ſert de réponſe à ceux qui pourroient objecter que la Logique doit être définie l'Art de bien raiſonner.* Voiez le ſecond Diſcours qui ſert de Préface à l'*Art de penſer*, pag. XXXIV.

(†) *C'eſt la définition que donne* l'Art de penſer, *pag.* 1.

les plus intéreſſantes. Rien n'eſt ſi flatteur en effet, *que d'acquerir l'Art de s'inſtruire ſoi-même, & de communiquer ſes connoiſſances aux autres.* Avant d'aller plus loin, & pour vous montrer le véritable prix de la Logique, il ſera donc à propos que je vous diſe les ſentimens qu'en ont eus les plus grands Philoſophes.

AUTREFOIS cette Science, ou cet Art, étoit cultivé par les Sophiſtes, gens, qui ne s'en ſervoient que pour embrouiller la vérité; mais malgré toute leur ſubtilité, on les réduiſoit bientôt, en leur propoſant les choſes d'une façon claire, & en les obligeant par quelques diſtinctions, priſes dans la nature des choſes, à abandonner leurs fauſſes ſubtilités. C'eſt ainſi qu'en uſoit ordinairement Socrate dans ſa façon de diſputer.

ARISTOTE renferma le premier la Logique dans des règles & dans des préceptes: il en forma un Corps méthodique, & apprit à tout le monde le moïen de connoître les ſophismes dont on offuſquoit la vé-

ri-

cité (*) ; mais ce Philosophe tomba dans un défaut essentiel. Au lieu de se réduire dans des bornes étroites, & de ne donner à la Logique que l'étendue qu'elle méritoit, il se rendit obscur à force d'être diffus ; & après avoir bien dit des choses, il n'apprit rien de nouveau à l'esprit, que beaucoup de mots, de divisions & de subdivisions (†). Ses disciples & ses commentateurs achevèrent d'embrouiller la Logique & de la rendre inintelligible, & chacun d'eux y mêla quelque chimère

(*) Aristote a été le premier qui a réduit la Logique en certains & méthodiques préceptes ; car avant lui, les Sophistes n'avoient garde de la montrer, ains s'en servoient pour surpreadre les moins habiles, acquerans par ce moïen réputation de gens fort subtils. Du Pleix, Corps de Philosophie, contenant la Logique, la Métaphysique, & la Physique, *Tom. I. pag.* 5.

(†) Un Auteur de ce tems a dit avec grande raison, que les règles de la Logique d'Aristote servoient seulement à prouver à un autre ce que l'on savoit déjà ; mais que l'art de Lulle ne servoit qu'à faire discourir sans jugement de ce qu'on ne savoit pas. Art de penser, *pag.* 22.

mère ou quelque inutilité (*). Enfin, St. Thomas inventa l'*Etre de Raiſon*, Scot mit au jour ſes ridiculités, qui lui acquirent le nom de *Subtil*, & les Philoſophes ne s'occuperent plus que de propoſitions & de theſes frivoles, capables de jetter l'eſprit dans les plus grandes erreurs. Dans ces tems d'aveuglement Gaſſendi parut tout-à-coup, comme un Aſtre brillant au milieu d'une nuit obſcure. Aidé de la lecture de quelques Philoſophes anciens, & ſoutenu par ſon vaſte génie, il donna le premier coup à l'erreur. Il mit au jour un Ouvrage contre la Philoſophie d'Ariſtote, qui fut reçu avidement de tous les Savans de l'Europe, qui depuis long-tems gémiſſoient de l'état où ils voioient la Philoſophie (†). Gaſſendi fut ſuivi de Deſcar-

(*) *Les Ouvrages d'Ariſtote ont eu le ſort de tous les Ecrits qui ſont commentés & revûs par différens Auteurs; chacun y ajoute un peu du ſien, & dans la ſuite du tems ſi un Auteur revenoit, il ſeroit bien étonné des opinions qu'on lui impute.*

(†) Il ſe dégouta enfin tellement de la Phi-

Descartes, qui acheva de ruiner les chimères scholastiques. L'esprit humain reprit entiérement ses droits, la raison, le bon sens, & la lumière naturelle furent les seules règles qu'on affecta d'employer, & la Logique devint une des parties de la Philosophie scholastique qu'on mépriſa le plus. Descartes démontra évidemment dans plusieurs endroits de ses Ouvrages, qu'elle ne donnoit que des connoissances communes aux esprits les plus bornés; & qu'elle apprenoit à discourir ridiculement de ce qu'on ignoroit (*).

Il

Philosophie vulgaire, à cause de la chicane & des questions inutiles, qu'elle enseigne & dont elle est remplie, qu'il fit soutenir des theses pour & contre, & fit imprimer ses savantes Dissertations *adversus Aristoteleos*, qui firent tant de bruit. BERNIER, Abrégé de la Philosophie de Gassendi, *Tom. I. Préface.*

(*) La Logique de l'Ecole . . . n'est, à proprement parler, qu'une Dialectique qui enseigne les moiens de faire entendre à autrui les choses qu'on sait; ou même aussi de dire sans jugement plusieurs paroles touchant celles qu'on ne sait pas. Ainsi elle cor-

Il conseilloit pourtant de faire quelque étude de certains principes raisonnables, d'une bonne Logique ; mais Gassendi méprisoit absolument cette étude. *Il croyoit que si l'œil voit, l'oreille entend, & les autres facultés font leurs fonctions, sans avoir besoin d'aucuns préceptes, l'entendement pouvoit bien raisonner, chercher la vérité, la trouver, & juger sans l'aide de la Logique . . . . . Il ne la mettoit pas au nombre des véritables parties de la Philosophie ; il n'estimoit pas même qu'on dût faire commencer par-là les étudians, de crainte de les rebuter par un travail inutile* (*).

VOILA, Madame, des autorités bien respectables contre la Logique. Cependant on peut, & on doit dire en sa faveur que tous les grands Philosophes n'ont montré tant de mépris, que pour cette Logique qu'on appel-

le

corrompt le bon sens, plûtôt qu'elle ne l'augmente. DESCARTES, Principes de la Philosophie, *Préface*.

(*) Bernier, Abrégé de la Philosophie de Gassendi, *Tom. I. Préface*.

le Scholastique, qui est celle qu'on apprend ordinairement dans les Colléges, & dont les Moines font usage; aussi semble-t-elle être véritablement faite pour eux, & cette étude est en effet très propre à des gens qui ne se nourrissent ordinairement que de chimères (*). Je crois qu'on ne sauroit errer, en suivant le principe que prescrit Descartes de faire *quelque étude de certains principes raisonnables d'une bonne Logique.* De quelque pénetration d'esprit, de quelque justesse de génie qu'on soit doüé, une exacte méthode dans la direction de nos pensées ne peut servir qu'à rendre nos jugemens plus parfaits. En réduisant la Logique à certaines bornes très étroites & très succintes, on doit la rendre de quelque utilité: on en a même donné dans ces derniers tems un Traité très bon, & qui a quelque peu réhabilité sa réputation (†), quoiqu'à dire vrai, cet Ouvrage

(*) *Gens Monacha, gens pasta chimæris.*
(†) L'Art de penser, *par Mrs. de* PORT-ROIAL.

vrage soit plûtôt un Recueil des plus belles questions de Métaphysique, de Physique, &c. (*), qu'on a entrelassé de quelques préceptes d'une Logique sensée & dépouillée de toutes ses inutilités (†).

(*) J'ai même remarqué que cette Logique..., si vous en exceptez certains exemples fort recherchés, & quelques grands & beaux Chapitres de Physique, de Morale, de Métaphysique & de Mathématiques, a beaucoup de rapport à celle de Gassendi. BERNIER, *là-même.*

(†) Les Questions .... que nous avons cru devoir omettre, sont de ce genre. Elles ont cela de commode, qu'elles ont peu de crédit, non-seulement dans le monde où elles sont inconnues, mais parmi ceux-là même qui les enseignent. Personne, Dieu merci, ne prend intérêt à l'*Universel a parte rei*, à l'*Etre de Raison*, ni aux *secondes intentions.* Ainsi on n'a pas lieu d'appréhender que quelqu'un se choque de ce qu'on n'en parle point, outre que ces matières sont si peu propres à être mises en François, qu'elles auroient été plus capables de décrier la Philosophie, que de la faire estimer. Art. de penser, *Premier Discours Préliminaire, pag.* 30.

§. II.

§. II.

En quoi consiste la Logique.

LA Logique consiste dans les réflexions que nous faisons sur les principales opérations de notre esprit ; & ce que nous appellons l'*Art de penser*, comprend ces quatre chefs, *concevoir*, *juger*, *raisonner* & *ordonner*.

Concevoir, ou imaginer une chose, c'est s'en former en l'esprit la véritable image, & par le moïen de cette image avoir la chose présente à l'esprit, comme lorsque nous nous représentons un soleil, un arbre, un rond, &c. sans pourtant former sur ces choses aucun jugement exprès. Or, la forme par laquelle nous nous les représentons, ou cette première & simple conception qui les offre, s'appelle *Idée* ou *Notion*.

Juger, c'est dire véritablement d'une chose ce qu'elle est, ou ce qu'elle n'est pas, en lui donnant ce qui lui convient, & lui ôtant ce qui ne lui con-

convient pas. Cette opération de notre esprit se fait, lorsque joignant deux diverses idées, nous les affirmons, ou les nions, comme quand nous disons que la Terre est ronde, & n'est pas quarrée: car nous affirmons sa rondeur, & nions qu'elle ait une autre figure; ou lorsque nous assûrons que l'homme est un animal, & non point un arbre; donnant à l'homme ce qui lui convient, & niant qu'il soit un arbre.

LA troisième opération de notre esprit s'appelle RAISONNER, c'est-à-dire, inférer d'une ou de deux propositions quelque chose de conclu conséquemment, comme lorsqu'on dit, l'*infidélité est un crime: il est plusieurs amans infidèles; il est donc plusieurs amans criminels.* Vous voiez, Madame, que de l'assemblage de ces deux premières propositions.

1. *L'infidélité est un crime:*

2. *Il est plusieurs amans infidèles;*

J'en conclus qu'*il est des amans criminels.*

MAIS, pour vous expliquer plus clairement les trois premières opérations

tions de notre esprit, je vous prie de souffrir que je vous fasse appercevoir ce qui se passe chez un homme qui devient amoureux de vous. Il est d'abord frappé de vos traits & s'en forme en l'esprit une vraie & simple image, sans aller plus loin. Voilà ce qu'on appelle *concevoir*. Bien-tôt il juge que vos traits sont beaux, sont parfaits, & il assûre qu'ils sont opposés à la laideur. Il énonce d'une chose ce qui lui convient, & nie ce qui ne lui convient pas. Il joint ensemble deux idées différentes, celle de la beauté de vos traits, & celle de la laideur qui leur est opposée. Cela s'appelle *juger*. Enfin, son esprit se porte naturellement à la troisième opération, qu'on appelle *raisonner*; car joignant les différentes idées que votre beauté lui a déjà données, il forme un jugement concluant. *La beauté*, dit-il, *mérite notre hommage: Madame de * * * est douée d'une beauté éblouissante; elle mérite donc mes hommages.*

LA dernière des opérations de l'esprit s'appelle ORDONNER, c'est-à-dire, disposer ou arranger ce que nous

ayons imaginé sur un sujet, de la manière la plus prompte, la plus claire qu'il nous est possible ; & c'est ce qu'on nomme *Méthode*.

CETTE dernière partie de la Logique a encore beaucoup de rapport avec l'amant dont je vous ai parlé. Vous voiez, Madame, que le bon sens veut qu'après s'être démontré que vous méritiez ses hommages, il prenne des précautions pour vous les faire agréer, & qu'il dispose sa déclaration d'une manière à être reçue favorablement. Or, Madame, ce qui s'appelle déclaration chez l'amant, s'appelle diverses idées, divers jugemens, & divers raisonnemens, chez le Philosophe ; & c'est l'arrangement de ces choses qui regardent cette quatrième partie de la Logique, qu'on appelle *Méthode*.

AU reste, Madame, comme il arrive très-souvent qu'un amant gagne le cœur de sa maîtresse, sans trop s'arrêter à toutes ces graduations & distinctions amoureuses, on voit aussi que bien des gens qui n'ont aucune règle de la Logique, font avec une justesse infinie

les

les quatre opérations, & quelquefois mieux, & plus exactement que les Philosophes (*). La Nature, en donnant la raison aux hommes, leur en fournit abondamment les moïens : cependant l'étude rectifie toujours le jugement, & il arrive même quelquefois que découvrant par la lumière naturelle qu'un raisonnement est faux, nous avons peine à pénetrer & à appercevoir la raison pourquoi il est faux ; la règle nous aide beaucoup dans cette occasion.

(*) Tout cela se fait naturellement, & quelquefois mieux par ceux qui n'ont appris aucune règle de la Logique, que par ceux qui les ont apprises. Art. de penser, *pag.* 2.

§. III.

TOUTES NOS IDE'ES TIRENT LEUR ORIGINE DE NOS SENS, OU DE CELLES QUI PASSENT PAR NOS SENS.

IL faut ſuppoſer qu'au commencement l'ame eſt comme une *table raſe* (*), vuide de tous caractères, & ſur laquelle il n'y a encore rien de tracé; ainſi, elle n'a aucune idée, quelle qu'elle ſoit. Vous demanderez, Madame, avec étonnement par quel moïen notre ame en acquiert cette quantité, que l'imagination toujours agiſſante lui préſente avec tant de variété? Je vous répondrai que c'eſt premiérement *par les objets extérieurs & ſenſibles qui frappent nos ſens*; ſecondement, *par les opérations de notre ame ſur les idées qu'elle a reçues par nos ſens:* opérations, qui deviennent l'objet des réflexions de notre ame, formant & pro-

(*) *Tabula raſa.*

produiſant dans notre entendement une autre eſpèce d'idées, que les objets extérieurs n'auroient pû lui fournir. Telles ſont les idées de ce qu'on nomme *penſer*, *juger*, *examiner*, *deſirer*, *ſouhaiter*, & les autres actions de notre ame, de l'exiſtence deſquelles nous ſommes très perſuadés, les ſentant & les trouvant en nous-mêmes.

LES idées que nous recevons par ce moïen, ſont auſſi diſtinctes que celles que les objets extérieurs produiſent ſur nos ſens; ainſi, Madame, toutes nos idées prennent leur ſource de la *ſenſation* & de la *réflexion*. Par la *ſenſation*, les objets extérieurs fourniſſent à l'eſprit les idées des qualités ſenſibles, telles que ſont celles qui nous viennent par le goût, l'attouchement, l'oüie, l'odorat & la vûe. Les ſens produiſent les notions ou les idées des odeurs différentes, celles des diverſes couleurs, celles des ſons, celles de la clarté & des ténebres, &c. Par la *réflexion*, l'eſprit fournit à l'entendement les idées de ſes propres opérations; c'eſt-à-dire, que par les idées qui ont paſſé par nos ſens, & qui ſe

ſont

ſont imprimées dans notre entendement, il s'en forme diverſes autres par l'aſſemblage que nous en faiſons d'une manière très variée, comme lorſque de l'idée d'une montagne & de celle de l'or, nous en concevons une troiſième idée, qui nous repréſente une montagne d'or.

NOUS n'avons donc, Madame, aucunes idées dans l'entendement, que celles qui y ont été produites par la voïe de la *ſenſation*, ou par celle de la *réflexion*: en ſorte que par la *ſenſation* nous avons plus ou moins d'idées ſimples, ſelon que les objets extérieurs qui frappent nos ſens, en fourniſſent à notre entendement, un Sourd aiant moins d'idées qu'un homme qui joüit de tous les ſens, puiſqu'il n'a aucune notion des ſons, & un Aveugle & Sourd aiant encore moins d'idées, puiſqu'il n'en a aucune, ni des couleurs, ni des ſons. De même, les opérations de notre eſprit, ou les *réflexions* nous fourniſſent plus ou moins d'idées, ſelon que nous refléchiſſons plus ou moins ſur les premières idées que les ſens ont produites dans notre entende-

ment.

nent. C'eſt pourquoi nous voions que les enfans ſont long-tems avant d'avoir des idées ou notions formées par la *réflexion*, ou ſi l'on veut, par les opérations de l'eſprit. C'eſt auſſi par la même raiſon que certaines gens n'en connoiſſent que médiocrement une partie, & n'ont d'un grand nombre d'idées, produites par la *réflexion*, qu'une connoiſſance flottante & imparfaite.

VOUS voiez aiſément, Madame, que l'homme, n'aiant aucune idée qui ne lui vienne, ou directement, ou indirectement par les ſens, il ne peut commencer à penſer que lorſqu'il commence d'avoir des ſenſations; car puiſqu'il ne peut avoir aucune idée lorſque les ſens n'agiſſent point encore, il ne peut donc avoir aucune penſée.

JE m'apperçois que vous ſerez fort étonnée que je vous aie aſſûrée hardiment que nous ſavions ſi peu de choſes. *Comment!* direz-vous. *Appellez-vous ne rien ſavoir, que de pénétrer avec autant de préciſion les premières opérations de l'entendement humain?* Vous m'ac-

m'accuserez moins de mauvaise foi, lorsque je vous aurai montré que ces principes que je viens d'établir, quelque justes qu'ils paroissent, ont été combattus & rejettés comme faux par de très grands Philosophes, qui les ont réfutés d'une manière à jetter du moins dans le doute ceux qu'ils ne peuvent convaincre entiérement. Dure mortification pour la vanité humaine, que d'être obligé d'avoüer qu'elle ignore même la façon dont elle acquiert la faculté de penser!

Les Philosophes, qui soutiennent que nous avons des idées dont nous ne sommes point redevables à nos sens, prétendent qu'il en est un certain nombre qui sont innées avec nous. Je me réserve d'examiner au long cette question dans la suite; mais actuellement je vous dirai simplement leurs principales raisons. *Il n'y a point*, dit un Cartésien, *de proposition plus claire que celle-ci*: Je pense; donc je suis. *Or, l'on ne sauroit avoir aucune assurance évidente de cette proposition, si l'on ne concevoit clairement ce que c'est qu'être, & ce que c'est que* penser. *Si l'on*

m

ne peut donc nier que les idées de l'être & de la pensée *ſont dans notre entendement, par quels ſens, par quels objets extérieurs y ont-elles été produites? Elles ne ſont point lumineuſes, ou colorées, pour y être entrées par la vûe; d'un ſon grave ou aigu, pour y être entrées par l'ouïe; d'une bonne ou mauvaiſe odeur, pour y être entrées par l'odorat; de bon ou de mauvais goût, pour y être entrées par le goût; froides ou chaudes, dures ou molles, pour y être entrées par l'attouchement* (*).

Le Philoſophe qui raiſonne ainſi, prévient lui-même l'objection qu'il prévoit qu'on lui pourroit faire. *Si l'on dit*, ajoute-t-il, *que les idées de* l'être, *& de la* penſée *ont été formées d'autres images ſenſibles, qu'on nous diſe ces autres images ſenſibles dont on prétend qu'elles ont été formées, & comment elles ont pû être formées.* Il paroît en effet qu'elles ne peuvent l'être par *compoſition*; car les idées de l'*être* & de la *penſée* étant des idées ſimples & évidentes

(*) Art. de penſer, *pag.* 12.

tes par elles-mêmes, elles ne ſont point la ſuite de la *réflexion que produit l'aſſemblage de deux idées différentes*, & elles ne ſont point auſſi formées par *ampliation*, ou *dimination*, ne pouvant dire que l'idée de l'*être*, ou de la *penſée*, puiſſe être formée par une gradation ou une diminution d'autres idées. Il faut donc que notre ame ait en elle-même pluſieurs idées, qui ne tirent point leur origine de nos ſens, & dont la ſource eſt dans notre entendement.

VOUS voilà, Madame, bien fâchée contre ce Carteſien, qui vient s'oppoſer au ſyſtême le plus raiſonnable, & qui paroît le plus naturel. Vous goutiez déjà les voïes de la *ſenſation* & de la *réflexion*, pour introduire toutes les idées dans l'entendement humain; vous croyez appercevoir l'eſprit & l'ame ſe former dans un jeune enfant, à meſure que les organes ſe fortifient & reçoivent plus d'objets extérieurs. Ce ſyſtême a quelque choſe d'amuſant: il ſemble que l'homme ſoit une plante, & qu'on voie croître en même tems l'ame & le corps. Les notions, que l'en-

l'entendement acquiert tous les jours par le canal des ſens, ſont à l'eſprit comme une douce roſée qui le conduit enfin à la maturité, en lui procurant cette immenſe variété d'idées. Cependant, ſi le Cartéſien a raiſon, il faut ne plus accorder aux objets extérieurs que le pouvoir d'occaſionner, par les mouvemens qui ſe font dans notre cerveau, quelques idées qui ne ſe formeroient pas ſans cela; mais preſque toutes nos notions ne pourront être rapportées à nos ſens, & l'ame aura le pouvoir de les former elle-même par la *pure intellection*, ſans en être redevable qu'à Dieu & à elle-même.

Vous me demanderez, Madame, mon ſentiment ſur ces différentes opinions, & à laquelle j'accorde ma croiance? Si par ce mot de *croiance* vous entendez une certitude & une perſuaſion convaincante, je vous avoüerai que je n'en ai aucune. Et franchement, après avoir examiné la choſe, je ſuis d'aſſez bonne foi pour avoüer que je vois une apparence de vérité dans les deux ſentimens. Si vous me preſſez davantage, & que vous vouliez que je

me détermine absolument, je vous avouerai encore que je croirois assez volontiers que nous n'avons d'idées dans l'entendement, qu'autant qu'elles nous ont été communiquées par nos sens, & que toutes nos notions, ou idées, prennent leur source, ou de la *sensation*, ou de la *réflexion* sur celles qui nous sont venues par la sensation. Voici quelles sont mes raisons; je ne sais si vous les trouverez vraisemblables.

Lorsqu'un Cartésien demande par quel sens les idées de l'*être* & de la *pensée* sont entrées dans notre entendement, on peut lui répondre qu'elles y sont entrées dès l'instant que nous avons eu la première *sensation*: car on connoît que l'on existe, dès qu'on est susceptible de quelque sentiment, & je crois qu'on peut aussi bien prouver l'existence, en disant, *Je sens, donc je suis*, qu'en disant, *Je pense, donc je suis.* Si nous connoissons donc que nous existons par l'impression de nos sens, je crois que la première idée de l'*être* est produite en nous dans le même instant que nous avons la première *sensation* qui fait passer dans notre ente-

ten-

tendement la perception de notre existence. J'ajouterai que si nous n'acquérions pas nos idées par le moïen de nos sens, & que l'ame les formât d'elle-même, il faudroit qu'il y en eût un nombre qui fussent innées avec elle; ce que j'ai peine à me persuader, & qui entraine après soi de grandes difficultés, comme je le montrerai dans la suite. Car, tous ceux qui soutiennent que nous avons des idées innées, regardent celle de Dieu comme une des principales (*). Je leur demande donc, pour-

(*) Puis donc que . . . l'idée de cet Etre suprême n'est pourtant pas innée, comme je viens de le montrer évidemment, si je ne me trompe, je crois qu'on aura de la peine à trouver aucune autre idée qu'on ait droit de faire passer pour innée. Car, si Dieu eût imprimé quelque caractère dans l'esprit des hommes, il est plus raisonnable de penser que ç'auroit été quelque idée claire & uniforme de lui-même, qu'il auroit gravée profondément dans notre ame . . . . Puis donc que notre ame se trouve d'abord sans cette idée qu'il nous importe le plus d'avoir, c'est-là une forte présomption contre tous les autres caractères qu'on voudroit faire

pourquoi tant de Nations ont eu des notions si fausses & si ridicules de la Divinité, qu'au lieu de reconnoître un Etre parfait, juste, grand dans ses opérations, infini dans tous ses attributs, ils ont eu l'idée d'un nombre de Dieux, dignes de l'horreur de tous les honnêtes gens ? Ils repondront peut-être *que Dieu grave en général dans le cœur de l'homme l'idée de la Divinité ; mais que l'homme change & pervertit cette idée par une fausse application à des objets particuliers.* Mais il n'est rien de si frivole que cette défense. A quoi servent donc ces idées abstraites de la Divinité, qui ne peuvent produire rien de bon, & qui sont absolument inutiles ? D'ailleurs, des idées abstraites supposent qu'on a déjà connu des objets qui se ressemblent, & l'abstraction ne peut convenir à une première idée, ou si l'on veut, à une *idée innée*. Ajoutons à ces raisons que Dieu ne faisant

passer pour innés. LOCKE, Essai Philosophique concernant l'Entendement Humain, *Livr. I, Chap. II. pag.* 81.

ſant rien d'inutile, il eſt très difficile, pour ne pas dire impoſſible, qu'il nous communique ſon idée ſous la notion d'un Etre, qui non ſeulement n'exiſte point, mais qui eſt même directement oppoſé à ſa juſtice, à ſa bonté, à ſa grandeur, enfin à tous ſes attributs, ainſi que l'étoient les idées qu'on avoit des fauſſes Divinités dans le Paganiſme. Il eſt des voïageurs qui aſſûrent qu'il y a des peuples qui n'ont nulle idée de la Divinité (*). Il ſemble que tous les raiſonnemens Métaphyſiques doivent céder à l'expérience. Qui croirois-je le plûtôt, un Philoſophe qui ne fonde ſes raiſons que ſur des idées abſtraites, ou un voïageur digne de foi, qui

(*) *Reperi eam gentem nullum nomen habere quod Deum & hominis animam ſignificet, nulla Sacra habet, nulla Idola.* Relatio triplex de Rebus Indicis Caaiguarum. *Ajoutez à ce paſſage cet autre du Pere* LE GOBIEN, *Jéſuite, en parlant des peuples des iſles Marianes & des iſles voiſines.* „ Il n'a „ pas paru juſques à préſent qu'ils aient au„ cune connoiſſance de la Divinité, ni qu'ils „ adorent les Images. „ Hiſtoire des Iſles Marianes, *pag.* 406.

qui établit les ſiennes ſur l'expérience, & ſur la réalité des choſes dont il a été témoin? Je reſpecte fort la Métaphyſique; mais non pas juſqu'au point de lui ſacrifier l'évidence.

§. IV.

DES IDE'ES CONSIDE'RE'ES SELON LEURS OBJETS.

APRE'S avoir examiné la manière dont nous recevons les différentes idées dans notre entendement, je vais vous les faire conſidérer ſelon leurs objets.

TOUT ce que nous concevons nous eſt repréſenté, ou comme *choſe*, ou comme *manière de choſe*, ou comme *choſe modifiée*.

CE que je nomme *choſe*, eſt ce que nous concevons & appercevons comme une ſubſtance exiſtante par ſoi, & comme le ſujet de tout ce qu'on y connoît. Par exemple, lorſque je conçois un corps, la notion que j'en ai m'offre une choſe ou une ſubſtance, parce que je conſidére ce corps comme une

une choſe qui ſubſiſte par ſoi-même. Mais quand je conçois que ce corps eſt quarré, l'idée que j'ai de la quarrure ne m'offre à l'eſprit qu'une *manière de choſe*, une *qualité*, un *attribut*, ou un *mode* (*), que je connois ne pouvoir exiſter ſans le corps dont il fait la quarrure; & par conſéquent la différence de la *choſe* à la *manière de choſe*, ou de la *ſubſtance* au *mode*, eſt très aiſée à appercevoir. La ſubſtance eſt le ſujet, & le mode eſt l'attribut qui le détermine: en ſorte que quand je conſidére tout à la fois le ſujet & le mode, j'apperçois une *choſe modifiée*; comme je fais lorſque je conçois l'idée d'un corps quarré, ſans diſtinguer la ſubſtance du mode, c'eſt-à-dire le corps, de la quarrure.

Voi-

(*) *Tous ces mots ſont ſynonimes, & ſignifient la même choſe.* Les Cathégories d'Ariſtote, dont on fait tant de myſtère, ſont de ſoi très peu utiles, & non ſeulement ne ſervent guères à former le jugement, ce qui eſt le vrai but de la Logique; mais ſouvent y nuiſent beaucoup. Art de penſer, *pag.* 21.

VOILA', Madame, les trois ſortes de manière dont nous concevons toutes les choſes. La première nous repréſente les *ſubſtances* ou les *choſes ſubſiſtantes par elles-mêmes*; la ſeconde, les *qualités & les attributs qui déterminent ces choſes*, & la troiſième nous offre ces *ſubſtances*, ou ces *choſes* déterminées & modifiées par leurs *attributs*.

SI je voulois, Madame, vous brouiller pour jamais avec la Philoſophie, & ſur-tout avec Ariſtote, le grand ami du Pere Bonaventure, je vous ferois ici une longue énumeration des dix Cathégories de ce Philoſophe, qu'on peut aiſément rapporter à la conſidération des idées ſelon leur objet, dont je viens de vous parler. Mais je ſuis trop intéreſſé à la conſervation d'une auſſi aimable Ecolière, pour vouloir la fatiguer par une longue énumeration de mots inutiles, & plus capables d'embrouiller le jugement, que de le former (*).

ON

(*) La ſeconde raiſon qui rend l'étude des Cathégories dangereuſe, eſt qu'elle accoutume les hommes à ſe païer de mots, à s'imaginer qu'ils ſavent toutes choſes, lorſ-

ON regarde ces Cathégories dans les écoles avec autant de reſpect, que les Juifs en avoient pour les Tables de la Loi que Moïſe leur apporta; & l'on peut dire que ce Légiſlateur Hébreu n'eut pas le quart autant d'autorité ſur le Peuple Iſraélite, que le Philoſophe Grec en a encore ſur le Peuple Scholaſtique. Ces Cathégories ſi vantées ſont dix claſſes, auxquelles Ariſtote a voulu réduire tous les objets de nos penſées; mais la première façon dont je vous les ai fait conſidérer, ſuffira pour éclaircir toutes les difficultés qui pourront naître dans la ſuite de ces Réflexions.

lorſqu'ils ne connoiſſent que des noms arbitraires, qui n'en forment dans l'eſprit aucune idée claire & diſtincte. Art de penſer, *pag.* 23.

§. V.

LES IDE'ES QUE NOUS ACQUERONS PAR NOTRE PROPRE EXPE'RIENCE, SONT PLUS PARFAITES QUE CELLES QUE NOUS ACQUERONS PAR LE SECOURS.

NOs idées s'acquiérent par notre propre expérience, ou par les leçons que nous recevons. Lorſque les choſes nous ſont préſentes, alors nous faiſons uſage de nos ſens pour éprouver & expérimenter quelles elles ſont, comme par la vûe nous diſtinguons les couleurs, & par l'oüie les différens ſons. Mais ſi les choſes ſont abſentes & éloignées, nous apprenons par autrui quelles elles ſont, ſoit par les diſcours qu'on nous fait, ſoit par la lecture des Livres. Cependant les idées que nous acquerons par nos propres ſens, ſont beaucoup plus parfaites que celles que nous nous formons ſur le récit d'autrui; car l'idée que nous recevons par une choſe qui tombe ſous nos ſens,

ſens, eſt l'idée de la choſe même: au lieu que celle que nous concevons ſur la deſcription qu'on nous en fait, eſt plûtôt l'idée de cette deſcription, que de la choſe même. Auſſi voions-nous qu'après avoir entendu ou lû quelque choſe, nous en avons bien véritablement une idée que nous conſervons; mais ſi le hazard vient à nous préſenter cette choſe réellement, l'idée que nous en concevons eſt bien plus juſte, & ſe trouve différente de la première. Notre eſprit *s'attache plus à la repréſentation réelle d'une choſe, qu'au ſimple récit qu'on nous en fait* (*). L'idée qui nous vient directement par nos propres ſens, eſt originale, & l'autre n'eſt qu'une copie, qui ſouvent eſt informe & fautive, ſuivant la perſonne ou le Livre dont nous l'avons reçue. La prudence veut qu'avant que de fonder notre croiance ſur ces idées, nous examinions ſi

(*) *Segnius irritant animos demiſſa per aures,*
Quam quæ ſunt oculis commiſſa fidelibus:
HORATIUS *in* Arte Poetica, *Verſ.* 180.

ſi elles n'ont rien de contraire aux notions évidentes que nous recevons par nos propres ſens.

§. VI.

IL FAUT PRENDRE GARDE DE NOUS LAISSER TROMPER PAR NOS PROPRES SENS, OU PAR NOS PASSIONS, OU PAR L'AUTORITE' DE CEUX QUI NOUS FONT QUELQUE RE'CIT, OU QUELQUE HISTOIRE.

NOus devons prendre garde aux choſes qui nous ſont connues par nos ſens ; car quoique l'expérience qui ſe fait par eux, ſoit la règle ſouveraine & déciſive à laquelle nous devions recourir lorſque nous doutons de quelque choſe, il faut néanmoins, avant de donner une ferme croiance aux idées qu'ils nous communiquent, s'être convaincu par la voïe de l'examen qu'elles ſont évidentes, & qu'on ne ſauroit raiſonnablement les contredire. Sans cette précaution, on courroit riſque

que d'être ſouvent trompé, on prendroit du cuivre doré pour de l'or, & on aſſûreroit, en voiant une tour quarrée de fort loin, qu'elle ſeroit ronde. Mais lorſque nous appliquons le cuivre ſur la pierre de touche, nous éclairciſſons les premières notions de nos ſens par des ſecondes. En approchant de la tour, nous en uſons de même, & nous découvrons ſa quarrure.

LORSQUE nous venons à errer, nous ne devons pas en accuſer directement nos ſens, qui ne nous trompent jamais, quand nous les mettons à même d'agir librement & efficacement (*); mais nous devons nous en prendre à nous-mêmes, qui jugeons précipitamment de quelque choſe qui ne nous eſt point aſſez connue, & ſur laquelle nos ſens n'ont point la force d'agir entiérement (†). Telle eſt la fauſſe idée que

(*) *Qui niſi ſunt veri, ratio quoque falſa ſit omnis.*
LUCRETIUS, *Lib. IV. Verſ.* 487.

(†) Lorſque nous appercevons quelque choſe, nous ne ſommes point en danger de nous méprendre, ſi nous n'en jugeons en au-

que nous concevons d'une tour quarrée, que nous nous figurons devoir être ronde, en la regardant de fort loin, l'éloignement affoiblissant notre vûe, & ne donnant à nos sens que le moïen d'agir foiblement, & pour ainsi dire à demi.

Nous devons aussi, si nous voulons rectifier autant qu'il est possible nos idées, nous défier de nous-mêmes; c'est-à-dire de notre tempérament & de nos passions: sans quoi nous courrons risque de faire plusieurs faux jugemens, & de nous former des idées selon nos inclinations. Un homme qui ne boit point de vin, & qui s'en est abstenu dès sa naissance, a l'idée du vin

aucune façon. Et quand même nous en jugerions, pourvû que nous ne donnions notre consentement qu'à ce que nous connoissons clairement & distinctement devoir être compris en ce dont nous jugeons, nous ne saurions non plus faillir. Mais ce qui fait que nous nous trompons ordinairement, c'est que nous jugeons bien souvent, encore que nous n'ayons pas une connoissance bien exacte de ce dont nous jugeons. DESCARTES, Principes de Philosophie, pag. 26.

vin comme desagréable au goût. On voit tous les jours nombre de personnes, qui ont un dégoût pour certaines choses qui sont indifférentes, ou même bonnes. Ces idées sont fausses, & le jugement que notre entendement fait à leur sujet, se trouve défectueux.

Nos passions sont aussi les sources d'un nombre d'idées que nous devons examiner avec plus d'attention que les autres, parce qu'aiant à nous défier de nous-mêmes dans le jugement que nous en faisons, nous devons craindre d'être notre propre dupe. Les amans changent en beautés & en perfections tous les défauts de leurs maitresses; ceux qui haïssent, condamnent comme des vices les bonnes qualités & les vertus de leurs ennemis. Quand nous ne jugeons des choses qu'à travers le voile de nos passions, nous sommes en danger d'être séduits & trompés; nous étouffons la vérité de nos idées par notre préoccupation. Si nous voulons avoir des notions saines & justes, il faut que notre entendement ait une pleine liberté d'examiner & de choisir celles qui sont les plus véritables.

CE seroit ici le lieu de vous faire appercevoir combien l'on doit prendre garde à l'autorité de ceux qui nous font la description de certains faits, & combien il faut peser & approfondir bien des choses, avant de les recevoir pour véritables sur la simple attestation de bien des gens, peu instruits & sujets à se tromper (*). Mais vous aiant montré dès le commencement de ces Réflexions, la nécessité de vous défier

(*) La vérité & le mensonge ont leurs visages conformes, & entre ceux qui ont été abreuvés les premiers du commencement de quelque étrangeté, on en voit plusieurs, qui, sentant par les oppositions qu'on leur fait lorsqu'ils sement leur histoire, où loge la difficulté de la persuasion, vont calfeutrant cet endroit de quelque piéce fausse, ce bastiment s'estoffant & se formant de main en main; de manière que le plus éloigné témoin en est mieux instruit que le plus voisin, & le dernier informé mieux persuadé que le premier, l'erreur particulière aiant premiérement fait l'erreur publique, & à son tour après, l'erreur publique faisant l'erreur particulière. MONTAGNE, Essais, *Tom. I. Livr. III.*

fier même de l'autorité des Savans, je crois qu'il eſt peu néceſſaire que j'entreprenne de vous prouver combien il eſt dangereux d'ajouter foi aiſément au récit de ceux, qui, loin de pouvoir éclairer les autres, ſont eux-mêmes dans l'ignorance. Souffrez pourtant que je vous exhorte à vous défier principalement des Janſéniſtes & des Moliniſtes. Je ne connois que les Vendeurs d'orviétan, qui ſoient plus capables qu'eux de remplir l'entendement de chimères & d'impoſtures. Tout homme, nourri dans l'eſprit de cabale, eſt pour jamais privé de la vérité; ſes idées ne ſont que le ramas des chimères & des viſions de ſon parti. Le fanatiſme des Convulſionnaires & le cagotiſme ridicule des Séminariſtes de St. Sulpice ſont des preuves eſſentielles de la vérité de ce ſentiment. Voiez, Madame, quel jugement on peut faire d'une troupe de gens, qui s'imaginent honorer les Saints & ſervir Dieu, en portant des courroies, au lieu de boucles à leurs ſouliers, & en perſécutant cruellement quiconque ne penſe pas

TAYLOR INST. OXFORD

absolument comme eux (*). Je trouve qu'il est fort plaisant que les Molinistes se servent aujourd'hui contre les Jansénistes de leurs propres armes : ils les traitoient autrefois d'hypocrites, & leur reprochoient leurs grands chapeaux & leurs chemises sans manchettes ; aujourd'hui ils se sont approprié toutes ces sortes de mommeries, & veulent duper le peuple par les mêmes choses qu'ils condamnoient dans leurs adversaires. Je ne doute pas même que si jamais les Jansénistes cessoient d'être fanatiques, on ne vît quelque Moliniste cabrioler sur le tombeau de quelque Saint de son parti, & faire le second Volume de l'Abbé Bécheran (†). Dieu préserve tout honnête homme de l'esprit de parti, & de la fréquentation de ceux qui en sont atteints ; j'aime encore mieux vivre avec un amant langoureux. Ce n'est pas que ce dernier ne soit une espèce de fa-

(*) *Les Sulpiciens, dont on vient de parler.*
(†) *Voiez les* Lettres Juives, *Lettre VII. pag.* 50. *& suiv.*

matique dans ſa façon; mais du moins ſa phréneſie a quelque choſe de moins à charge & de moins furieux. Cependant, Madame, les idées qu'on prend d'un amant, ſont ordinairement ſujettes à caution, ſur-tout lorſquelles regardent l'objet dont il eſt épris. Un homme, dont le cœur eſt vivement touché, déïfie ſa maitreſſe: fût-elle auſſi ſtupide qu'un Mathurin, il la croit auſſi ſpirituelle que la Comteſſe de la Suze; égalât-elle en laideur Mégere & Thiſiphone, il la croiroit ſemblable à Vénus, & auſſi belle que vous.

§. VII.

DE LA NE'CESSITE' DE DE'FINIR LES NOMS DONT ON SE SERT, D'E'VITER LES MOTS AMBIGUS, ET LES FAÇONS DE PARLER EMBARRASSEE'S.

SI le nom qui a été donné à une chose, eſt ambigu, & qu'il en ſignifie pluſieurs, il arrive ſouvent qu'en l'entendant prononcer, nous formons une idée différente de celle qu'en a celui qui le prononce: cette diverſité de ſentimens empêche qu'on ne pénétre aiſément le fait, ou la queſtion dont il s'agit. Cette ambiguité dans les mots occaſionne encore un grand nombre de diſputes inutiles (*); ainſi nous devons

(*) Pour ne dire point que la plûpart des ſophiſmes qui trompent les hommes, dépendent de-là, puiſqu'il y a toujours quelque mot pris en pluſieurs ſens. Il eſt aiſé de remarquer que la plûpart des diſputes de l'école ne viennent que de ce que celui-ci d'un même mot, ou d'une même phraſe ſe forme

vons leur donner, ou leur fixer une signification ſimple, qui ne ſoit point équivoque, & qui explique nettement l'idée à laquelle nous voulons les appliquer. Il eſt aiſé de faire comprendre clairement ſa penſée, quand celui à qui on la communique, connoît la force & la véritable ſignification des noms dont nous nous ſervons.

CETTE détermination préciſe eſt très utile dans les Livres & dans les diſcours de Science; car ſouvent l'on ne peut avoir une idée diſtincte d'une choſe, qu'en emploiant beaucoup de mots pour la définir. Mais lorſqu'on a fait comprendre cette choſe par tous ces mots, on attache à un ſeul mot l'idée qu'on en a conçue, & ce mot tient lieu de tous les autres.

CEPENDANT il faut uſer de quelque précaution dans ce choix & cette dénomination de mots, & ne point chan-

me une certaine idée, & celui-là une autre. BERNIER, Abrégé de la Philoſophie de Gaſſendi, *Tom. I. pag.* 39.

changer les définitions déjà reçues & approuvées, quand on n'a pas ſujet d'y trouver à redire; car il eſt plus facile de faire entendre un mot, déjà connu & en uſage pour marquer certaine idée qu'on lui a appliquée, que lorſqu'on lui en attache une nouvelle. Les hommes, aiant une fois fixé une idée à un mot, ne s'en défont pas facilement: cette ancienne idée leur revient toujours, & fait oublier aiſément celle qu'on veut leur donner par la nouvelle définition. Ainſi, il ne faut changer l'étymologie des noms, & ne chercher à les définir d'une nouvelle manière, qu'autant qu'on trouve que leur première définition eſt vicieuſe, ou laiſſe quelque ambiguité, dont certaines gens ſont charmées de profiter pour appuier leurs ſentimens (*).

§. VIII.

(*) L'abus eſt que, ne ſe ſervant preſque jamais de définitions de noms pour en ôter l'obſcurité, & les fixer à de certaines idées déſignées clairement, ils les laiſſent dans leur confuſion: d'où il arrive que la plûpart des diſputes ne ſont que des diſputes de mots, & de plus qu'ils ſe ſervent de ce qu'il

§. VIII.

LA DE'FINITION D'UNE CHOSE EST JUSTE PLUS OU MOINS, SUIVANT L'IDE'E QUE NOUS EN AVONS.

DE la juſteſſe de nos idées s'enſuit naturellement la juſteſſe de nos définitions que nous faiſons. Car, lorſ-

qu'il y a de clair & de vrai dans les idées confuſes, pour établir ce qu'elles ont de faux; ce qui ſe reconnoîtroit facilement, ſi l'on avoit défini les noms. Art de penſer, *pag.* 74.

Il faut particuliérement attribuer les reproches de ces deux citations aux Philoſophes de l'école. Dès que la véritable ſignification des mots eſt parfaitement marquée, les Philoſophies de Scot & de St. Thomas diſparoiſſent. Ce ne ſont plus que des chimères ou des fantômes, que la vérité diſſipe. Perſonne n'a mieux dépeint le pernicieux abus qu'on fait des mots, que le fameux LOCKE. Un troiſième abus, dit-il, qu'on fait du langage, c'eſt *une obſcurité affectée*, ſoit en donnant à des termes d'uſage des ſignifications nouvelles & uſitées, ſoit en introduiſant des

lorſque nous voulons expliquer la nature

termes nouveaux & ambigus, ſans définir ni les uns ni les autres, ou bien en les joignant enſemble d'une manière qui confonde les ſens qu'ils ont ordinairement. Quoique la Philoſophie Péripatéticienne ſe ſoit rendue remarquable par ce défaut, les autres Sectes n'en ont pourtant pas été tout-à-fait exemptes. A peine y en a-t-il aucune, (telle eſt l'imperfection des connoiſſances humaines!) qui n'ait été embarraſſée de quelques difficultés, qu'on a été contraint de couvrir par l'obſcurité des termes, & en confondant la ſignification des mots, afin que cette obſcurité fût comme un nuage devant les yeux du peuple, qui pût l'empêcher de découvrir les endroits foibles de leur hypotheſe . . . . . Il n'y a rien, qui ait plus contribué à mettre en vogue le dangereux abus du langage qui conſiſte à confondre les ſignifications des termes, que la *Logique*, & *les Sciences, telles qu'on les a maniées dans les écoles*. Et l'Art de diſputer, qui a été en ſi grande admiration, a auſſi beaucoup augmenté les imperfections naturelles du langage, tandis qu'on l'a fait ſervir à embrouiller la ſignification des mots, plûtôt qu'à découvrir la nature & la vérité des choſes. LOCKE, Eſſai Philoſophique ſur l'Entendement Humain, *Livr. III. Chap. X. pag.* 621.

Il

re ou les propriétés d'une choſe, nous regar-

Il ſemble que le bon ſens ait été près de ſix ou ſept cens ans endormi, & comme plongé dans une léthargie, qui l'empêchoit d'agir, & de conduire & éclairer les hommes. Comment a-t-on pû être occupé pendant le regne de la Philoſophie Scholaſtique, des chimères dont elle eſt farcie, & croire ſavoir quelque choſe de très eſſentiel, en ſe repaiſſant de puérilités, de jeux de mots, enfin de viſions ridicules & ſans fondement? St. Thomas, tout grand Saint qu'il étoit, au lieu d'achever de rendre la Logique ridicule par ſon Etre de raiſon, *n'eût-il pas mieux fait de ne point augmenter toutes ces ſubtilités ſcholaſtiques dont il a fait le ſujet, ou, ſi l'on veut, l'objet de la Logique?* Ens rationis eſt objectum Logicæ. *Eſt-il rien de ſi pitoiable que d'établir un rien, une choſe imaginaire pour le ſujet d'une Science, ou ſi l'on aime mieux, d'une diſcipline réelle? Car qu'eſt-ce qu'un être par la ſeule raiſon ou diſcours humain, qu'un non-être, une fiction, ou une chimère?*

L'envie de diſputer, & l'abus des mots ont fourni d'éternelles controverſes entre les Philoſophes Scholaſtiques: ils penſoient la même choſe, & diſputoient cependant. Par exemple, les Interprêtes Grecs d'Ariſtote diſent que le ſujet de la Logique eſt la démonſtra-

regardons d'abord à l'idée que nous en avons, & selon ce qui est dans notre entendement, nous définissons cette chose bien ou mal ; bien, si l'idée que nous en avons est juste ; mal, si elle est fausse & trompeuse. Or, nos idées étant les causes essentielles & réelles de nos jugemens, les hommes sont plus ou moins savans, selon qu'ils ont plus ou moins d'idées parfaites qui les mettent à même de pouvoir définir & connoître exactement les choses. Car, la quantité & la diversité des idées ne peuvent servir à perfectionner l'entendement & à acquérir la Science, qu'autant qu'elles sont justes & véritables, la multipli-

tion. *Scot soutient que c'est le* syllogisme. *Quelques Philosophes prétendent que c'est l'*argumentation. *Ils disputent tous avec beaucoup de vivacité, & ne different de sentiment que par l'abus des mots. Car l'*argumentation *ne contient-elle pas le* syllogisme, *qui étant la plus pure façon d'argumenter, entraine nécessairement & contient en soi la* démonstration ? *Et faire un* syllogisme *évident & concluant, n'est-ce pas* argumenter & démontrer ?

tiplicité de fausses notions ne servant qu'à égarer du chemin de la vérité (*).

§. IX.

DES CAUSES DE NOTRE IGNORANCE.

LEs causes de notre ignorance procédent donc premiérement du manque de nos idées ; secondement, de ce que nous ne pouvons découvrir la connexion qui est entre les idées que nous avons ; troisiémement, de ce que nous ne refléchissons point assez sur nos idées.

(*) Or, quoique ce soit une chose considérable que de savoir beaucoup de choses, & chacune en perfection, toutes-fois, comme il y en a si peu qui soient capables de l'un & de l'autre, il semble que l'on ne doit point tant se mettre en peine d'avoir des idées de beaucoup de choses, que de cultiver & perfectionner celles que l'on a ; car il vaut mieux savoir peu, & le bien savoir, que de savoir beaucoup, & le savoir mal. BERNIER, Abrégé de la Philosophie de Gassendi, *Tom. I. pag.* 81.

idées. Car, ſi nous conſidérons en premier lieu que les notions que nous avons par nos facultés, n'ont aucune proportion avec les choſes mêmes, puiſque nous n'avons pas une idée claire & diſtincte de la ſubſtance même qui eſt le fondement de tout le reſte, nous reconnoîtrons aiſément combien peu nous pouvons avoir de notions certaines. Et ſans parler des corps qui échappent à notre connoiſſance à cauſe de leur éloignement, il y en a une infinité qui nous ſont inconnus à cauſe de leur petiteſſe. Or, comme ces atômes, ou parties ſubtiles qui nous ſont inſenſibles, ſont parties actives de la matière, & les premiers matériaux dont elle ſe ſert, & deſquels dépendent *les ſecondes qualités* & la plûpart des opérations naturelles, nous ſommes obligés, par le défaut de leur notion, de reſter dans une ignorance invincible de ce que nous voudrions connoître à leur ſujet, nous étant impoſſible de former aucun jugement certain, n'aiant de ces premiers corpuſcules aucune idée préciſe & diſtincte.

S'IL nous étoit poſſible de connoî-

tre

tre par nos ſens ces parties déliées & ſubtiles qui ſont les parties actives de la matière, nous diſtinguerions leurs opérations méchaniques avec autant de facilité, qu'en a un Horloger pour connoître la raiſon par laquelle une montre va, ou s'arrête. Nous ne ſerions point embarraſſés d'expliquer pourquoi l'argent ſe diſſout dans l'eau-forte, & non point dans l'eau-régale, au contraire de l'or qui ſe diſſout dans l'eau-régale, & non pas dans l'eau-forte. Si nos ſens pouvoient être aſſez aigus pour appercevoir les parties actives de la matière, nous verrions travailler les parties de l'eau-forte ſur celles de l'argent, & cette méchanique nous ſeroit auſſi facile à découvrir, qu'il l'eſt à l'Horloger de ſavoir comment, & par quel reſſort ſe fait le mouvement d'une pendule. Mais le défaut de nos ſens ne nous laiſſe que des conjectures, fondées ſur des idées qui peut-être ſont fauſſes, & nous ne pouvons être aſſûrés d'aucune choſe ſur leur ſujet, que de ce que nous pouvons en apprendre par un petit nombre d'expériences qui ne réuſſiſ-
ſent

ſent pas toujours, & dont chacun explique les opérations ſecrettes à ſa fantaiſie.

LA difficulté que nous avons de trouver la connexion de nos idées, eſt la ſeconde cauſe de notre ignorance. Il nous eſt impoſſible de déduire en aucune manière *les idées des qualités ſenſibles que nous avons de l'eſprit, d'aucune cauſe corporelle, ni de trouver aucune correſpondance ou liaiſon entre ces idées & les premières qualités qui les produiſent en nous.* L'expérience nous démontre cette vérité. Il nous eſt encore impoſſible de concevoir que la penſée puiſſe produire le mouvement dans un corps, & que le corps puiſſe à ſon tour produire la penſée dans l'eſprit. Nous ne pouvons pénétrer comment l'eſprit agit ſur la matière & la matière ſur l'eſprit : la foibleſſe de notre entendement ne ſauroit trouver la connexion de ſes idées, & le ſeul ſecours que nous aions, eſt de recourir à un Agent tout puiſſant & tout ſage, qui opére par des moïens que notre foibleſſe ne peut pénétrer.

ENFIN notre pareſſe, notre négli-

gligence & notre peu d'attention à refléchir, ſont auſſi des cauſes de notre ignorance. Nous avons ſouvent des idées complettes, desquelles nous pouvons aiſément découvrir la connexion; mais faute de ſuivre ces idées, & de découvrir & de trouver les notions moïennes qui peuvent nous apprendre quelle eſpèce de convenance ou de diſconvenance elles ont entre elles, nous reſtons dans notre ignorance.

VOILA', Madame, les principales refléxions que je croiois devoir vous faire faire ſur la manière d'acquérir nos idées, & de les conſidérer ſimplement entant que premières notions. Vous me direz peut-être que vous êtes auſſi peu avancée qu'avant que de commencer à philoſopher. *Que m'avez-vous appris*, continuerez-vous? *Je ſuis incertaine comment j'acquiers mes idées : je vois que je n'en ai qu'un très petit nombre, & qu'encore s'en trouve-t-il beaucoup qui peuvent être fauſſes. Je ſuis dans l'impoſſibilité d'en acquerir pluſieurs qui me ſeroient très utiles.*

les. Franchement, ce n'eſt pas la peine de raiſonner ſi long-tems, pour n'en être ni plus ſavant, ni plus heureux & ſatisfait (*).

Si c'eſt-là, Madame, votre ſentiment, vous me rendrez du moins la juſtice de vous avoir parlé naturellement. Je vais, pour continuer à vous donner des preuves de ma ſincérité, examiner le *ſecond chef*, ou *la ſeconde partie* de la Logique.

(*) *Illiterati non minus nervi rigent.*
HORATIUS, Epod. VIII.

Ajoutez à ce paſſage cet autre du même Auteur.

Scilicet & morbis & ſtabilitate carebis,
Et luctum & curam effugies, & tempora vitæ
Longa tibi poſt hæc fato meliore dabuntur.

§. X.

DES JUGEMENS, PAR LESQUELS DE DEUX IDE'ES SIMPLES NOUS EN FAISONS UNE COMPOSE'E.

JE vous ai déjà dit, Madame, qu'on entendoit par ce mot *juger*, (ſur quoi roule la ſeconde partie de la Logique,) la faculté d'affirmer véritablement d'une choſe ce qu'elle eſt, ou ce qu'elle n'eſt pas, en lui donnant ce qui lui convient, & lui ôtant ce qui ne lui convient pas. Cette ſorte de penſée eſt appellée *jugement* ou *propoſition*, parce que c'eſt par elle que nous décidons qu'une choſe eſt, ou n'eſt pas : en ſorte que ſi par la *conception* nous l'imaginons nuement & ſimplement, par le *jugement* nous affirmons ce qui lui eſt propre, ou ce qui ne lui convient point, & notre entendement, conſidérant les diverſes idées ſimples qu'il a reçues, en fait une compoſée; & cette idée, quoique produite indirectement par la *ſenſation*, eſt pourtant

tant formée par la *réflexion*, qui ſont les deux ſeules ſources de toutes nos notions, ainſi que je vous l'ai déjà montré.

Vous remarquerez, Madame, que toute propoſition eſt généralement, ou affirmative, ou négative. La négation & l'affirmation ſont formées par le verbe *eſt* ſeulement, comme lorſqu'on dit *Pierre eſt fidèle*; ou par ce même verbe *eſt*, accompagné d'une particule négative, comme lorſqu'on dit *La conſtance n'eſt pas un vice*. Je vous prie de vous ſouvenir, Madame, que le nom qui précéde le verbe *eſt*, tel qu'eſt *Pierre* & la *conſtance* dans les propoſitions que je viens de rapporter, eſt appellé *ſujet*, & celui qui ſuit ce même verbe *eſt*, tel qu'eſt *fidèle* & *vice*, eſt nommé *attribut*. Il faut auſſi obſerver que toutes les propoſitions ne ſont point compoſées d'un ſimple ſujet & d'un ſimple attribut, telle que celle-là *Pierre* eſt *fidèle:* mais qu'il en eſt d'autres compoſées de pluſieurs mots, comme lorſqu'on dit, *N'avoir point de caprices, eſt le propre d'un amant fidèle*. Dans cette propoſition, *N'avoir point*

point de caprices eſt comme le ſujet, & le *propre d'un amant fidèle*, comme l'attribut.

§. XI.

D'où dépend la vérité des propoſitions, ou des jugemens.

UN jugement n'eſt juſte & certain, qu'autant qu'il attribue au ſujet ce qui lui convient; & c'eſt de la convenance de l'attribut au ſujet que dépend la vérité d'une propoſition. Si je dis, par exemple, que le *ſoleil* eſt *lumineux*, ma propoſition eſt vraie, parce que le ſoleil eſt véritablement lumineux, & que cet attribut lui convient. Mais ſi je dis que le *ſoleil* eſt *opaque*, ma propoſition devient fauſſe, parce que l'attribut ne convient point au ſujet.

LA certitude de nos jugemens dépend auſſi de l'évidence qui les fait paroître néceſſaires. Car quoique lorſque le ſoleil eſt levé, il ſoit jour; cependant, pour que l'entendement ſoit

certain de cette propoſition *Il eſt jour*; il faut que nos ſens agiſſent & nous la démontrent évidemment, & que nous ouvrions les yeux & nous aſſûrions de la vérité.

DE même que la certitude de nos jugemens dépend de l'évidence que nous en avons; de même leur probabilité, ou leur vrai-ſemblance dépend de ce qu'ils approchent plus de l'évidence que de l'obſcurité. Nous donnons notre croiance aux choſes, ſelon que nous voions des apparences de la vérité.

POUR s'accoutumer à former des jugemens juſtes & évidens, il faut munir ſon entendement d'une quantité de propoſitions évidentes & générales, telles que ſont celles qu'on appelle *maximes*, ou *axiomes*. Ce ſont des ſources, d'où découlent dans notre eſprit un nombre d'autres idées qui ſe reſſentent de la pureté de leur origine. Toutes les Sciences fourniſſent certains axiomes qui leur ſont propres, & qu'elles regardent comme leur appartenans de droit. On appelle ces premiers principes, des *maximes*, ou des

axio-

axiomes, parce que ce ſont des propoſitions, dont il ſuffit de concevoir le ſens, pour être convaincu de leur certitude; comme,

Il eſt impoſſible qu'une même choſe ſoit, & ne ſoit pas en même tems.

Le tout eſt plus grand que ſa partie.

De quelque choſe que ce ſoit, la négation ou l'affirmation eſt vraie.

Tout nombre eſt pair, ou impair.

Si à des choſes égales vous ajoutez des choſes égales, les tous ſeront égaux.

Ni l'Art, ni la Nature ne peuvent faire une choſe de rien.

Dieu & la Nature ne font rien en vain, &c (*).

A tous ces axiomes j'en ajouterai un auſſi évident pour tous ceux qui vous connoiſſent. *On ne doit chercher la parfaite beauté que chez Madame de* ***. Peut-être quelque bourru de Savant, ou quelque Scholaſtique vetilleur,

(*) On a emploié ici ces axiomes préferablement à bien d'autres, parce qu'on s'en ſervira ſouvent dans la ſuite de ces Réflexions.

leur, me diſputeront-ils l'évidence de cette propoſition ; mais vos yeux, s'ils daignent jamais ſe tourner par hazard vers eux, leur en perſuaderont la vérité.

§. XII.

DU SYLLOGISME, OU VRAI RAISONNEMENT.

LE raiſonnement, ou le ſyllogiſme, forme, ainſi que je vous l'ai dit, Madame, dès le commencement de cette Réflexion, la troiſième partie de la Logique ; & ce qu'on entend par ce mot de raiſonnement, ou de ſyllogiſme, eſt l'opération que fait notre eſprit, lorſque de deux propoſitions il en tire néceſſairement une troiſième, & que notre entendement, reconnoiſſant deux notions qui conviennent entre elles, prononce une déciſion ſur leur convenance.

LES deux premières propoſitions, dont le ſyllogiſme eſt compoſé, ſont appellées *prémiſſes*, ou *antécédens*, parce qu'on les met devant la troiſième qu'el-

qu'elles précédent, & cette troisième, ou dernière, est nommée *conclusion*, parce qu'elle termine le raisonnement. Ainsi, lorsque je dis,

1. *Quand on a de l'esprit, on apprend aisément:*
2. *Madame de *** a de l'esprit;*
3. *Madame de *** apprend donc aisément,*

les deux premières propositions sont appellées *prémisses*, & la dernière, *conclusion*, comme en effet vous voiez qu'elle sert comme de clôture au raisonnement.

§. XIII.

DES DIFFE'RENTES ESPE'CES DE SYLLOGISMES.

LE syllogisme a plusieurs différentes formes, selon lesquelles il change de nom. Cette variété & ces diverses espèces d'argument sont assez inutiles à la recherche de la vérité, que les hommes auroient même pû connoître sans former des syllogismes, la plûpart de nos erreurs venant bien plus de ce

que nous raiſonnons ſur des principes faux, que non pas de ce que nous ne raiſonnons pas ſuivant nos principes. Mais comme vous pourriez croire, Madame, que ces argumens ſont des myſtères cachés, je vais vous en dire un mot, le plus ſuccintement qu'il me ſera poſſible.

On appelle *enthymême* le ſyllogisme, dont l'une des deux premières propoſitions, qu'on nomme *prémiſſes*, ſe trouve ſupprimée; mais cependant ſous-entendue, comme lorſque je dis,

Quand on a de l'eſprit, on apprend aiſément;
*Madame de *** apprend donc aiſément.*

On comprend naturellement que l'entendement ſuppoſe en lui-même cette propoſition ſupprimée,

*Madame de *** a de l'eſprit,*

qui, tranſpoſée entre les deux autres, formeroit le ſyllogisme parfait. Au reſte, la première propoſition de l'enthymême s'appelle en termes ſcholaſtiques *antécédent*, & la concluſion *conſéquent*.

Il eſt encore pluſieurs autres argumens,

mens, tels que le *syllogisme hypothétique*, le *disjonctif*, celui qu'on fait par gradation & par induction; mais en vérité cela me paroît si peu utile, & les plus grands hommes l'ont si fort méprisé (*), quoique quelques-uns s'y soient soumis par foiblesse (†), que je ne

(*) A quoi sert donc le syllogisme? Je reponds qu'il est principalement d'usage dans les écoles, où l'on n'a pas honte de nier la convenance des idées qui conviennent visiblement ensemble; ou bien hors des écoles, à l'égard de ceux, qui, à l'occasion & à l'exemple de ce que les Doctes n'ont pas honte de faire, ont appris aussi à nier sans pudeur la connexion des idées qu'ils ne peuvent s'empêcher de voir eux-mêmes. Pour celui qui cherche sincérement la vérité, & qui n'a d'autre but que de la trouver, il n'a aucun besoin de ces formes syllogistiques pour être forcé à reconnoître la conséquence, dont la vérité & la justesse paroissent mieux en mettant les idées dans un ordre simple & naturel. LOCKE, Essai Philosophique concernant l'Entendement Humain, *Livr. IV. Chap. XVII. pag.* 873.

(†) *Voici un* Avertissement, *qui est à la tête du II. Chapitre de la III. Partie de l'*Art de penser. *Cet endroit traite des règles générales des syllogismes simples incomplexes.*

ne veux point occuper votre tems auſſi inutilement.

Ce Chapitre, & les ſuivans juſqu'au douzième, ſont de ceux dont il eſt parlé dans le *Diſcours*, qui contiennent des choſes ſubtiles pour la ſpéculation de la Logique, mais qui ſont de peu d'uſage. *Pourquoi donc les préſenter à un Lecteur? pour lui faire perdre du tems à les parcourir, & l'obliger peut-être à remplir ſon entendement de choſes ſuperflues & inutiles, qui tiennent la place d'autres beaucoup meilleures qu'on auroit pû leur ſubſtituer. L'Auteur de l'*Art de penſer *a connu cette vérité; mais un reſte de foibleſſe, ou de complaiſance pour la Philoſophie ſcholaſtique, lui a fait faire douze Chapitres ſuperflus, ſur-tout s'il a eu deſſein, comme il aſſûre dans ſa Préface, d'apprendre à ſes Lecteurs dans huit ou dix jours ce qu'il y a de meilleur & de plus utile dans la Logique.*

§. XIV.

§. XIV.

LA VE'RITE' OU LA FAUSSETE' DES PRE'MISSES DU SYLLOGISME LE RENDENT DE'MONSTRATIF, VE'RITABLE, OU FAUX.

CETTE règle eſt utile, en ce qu'elle nous apprend que pour raiſonner juſte, il faut être fondé ſur de bons principes. On doit l'avoir toujours préſente à l'imagination, elle nous oblige à examiner mûrement les maximes desquelles nous voulons tirer nos déciſions.

IL faut nous réſoudre à ne pouvoir jamais rien conclure d'évident & de perſuaſif, ſi nos prémiſſes ne ſont point elles-mêmes évidentes; mais lorſque les deux premières idées ſur lesquelles nous avons porté notre jugement, nous ſont parfaitement connues, la troiſième, que nous formons par le moïen de leur aſſemblage, devient concluante & perſuaſive. Ainſi, voulant prouver la ſenſibilité de l'homme, ſi je

je pose pour prémisses que *tout homme est animal*, & que *tout animal sent*, j'en tire une troisième proposition, par laquelle je conclus évidemment qu'*il faut donc que tout homme sente.*

Si l'on tâchoit de ne raisonner jamais que le plus clairement qu'on pourroit, on avanceroit bien davantage dans la recherche des vérités qui nous sont inconnues; mais l'on se contente de se servir des notions les plus abstraites. On abandonne souvent le vrai, pour s'appuier sur l'incertain, ou sur le chimérique; on se sert des règles du raisonnement pour en faire un abus (*), & se tromper ainsi soi-même &

(*) Les sages Philosophes anciens ne se sont pas moins plaints que nous de l'abus qu'on faisoit des prétendues règles pour apprendre à raisonner d'une manière juste. Séneque s'éleve avec beaucoup de force contre cette foule d'argumens, auxquels on a donné tant de noms différens. *Si l'on demande*, dit-il, *à quelqu'un s'il a des cornes, sera-t-il assez sot de s'étaler le front, & ne saura-t-il pas qu'il n'a point de cornes, quoique par quelque argument cornu on lui ôte le moien de prouver le contraire? Il en est de toutes les subtilités Philosophiques, comme des tours*

& les autres ; on devient insensiblement sophiste, sans s'en appercevoir. Dans les disputes que l'on a, on commence à soutenir ses opinions par de faux principes ; on en vient enfin jusqu'à l'abus des mots, & l'on s'applaudit d'avoir empêché la vérité de paroître, en l'enveloppant dans des sophismes (*). C'est ainsi que le Poëte, dont

tours des joueurs de gobelets, dont les mensonges divertissent ; de même aussi les arguments, les syllogismes, les sophismes, (Car quel autre nom puis-je leur donner ?) ne nuisent point à ceux qui les ignorent, & ne servent en rien à ceux qui les savent. Cetera rum qui interrogatur an cornua habeat, non est tam stultus ut frontem suam tentet : nec rursus tam ineptus aut hebes, ut non habere se nesciat, quod tu illi subtilissima collectione persuaseris. Sic ista sine noxa decipiunt, quo modo prætigiatorum acetabula & calculi, in quibus fallacia ipsa delectat. Effice ut quomodo fiat intelligant : perdidi usum. Idem de istis captionibus dico ; quo enim nomine potius sophismata appellem ? nec ignoranti nocent, nec scientem juvant. L. ÆNNEI SENECÆ *Epist. Lib. Epist. XLV.*

(*) Après tout, lorsqu'on rencontre des sophistes, le meilleur est de les laisser-là, com-

dont parle Perſe, s'applaudiſſoit de remplir ſes Ouvrages d'antithèſes ridicules (*).

comme gens, qui, au lieu de la vérité que nous cherchons, nous préſentent l'erreur & la fauſſeté, ou qui, au lieu d'agir ſérieuſement, ſe plaiſent à joüer & vetiller. *J'ai honte*, dit fort judicieuſement Sénèque : *âgés que nous ſommes, nous badinons dans les choſes les plus ſérieuſes.* Rat eſt une ſyllabe: le rat mange le fromage; donc la ſyllabe mange le fromage. Ceci ne ſeroit-il pas plus ſubtil? Rat eſt une ſyllabe: la ſyllabe ne ronge pas le fromage; donc le rat ne ronge point le fromage. Sottiſes d'enfans! BERNIER, Abrégé de la Philoſophie de Gaſſendi, *Tom. I. pag.* 168.

(*) *Libris in antithetis doctus poſuiſſe figuras:*
Laudatur bellum hoc, hoc bellum.
PERSIUS, Sat. I. *Verſ.* 86. 87.

§. XV.

§. XV.

DE L'INUTILITE' DU SYLLOGISME ET DE L'ARGUMENTATION SCHOLASTIQUE.

L'OPINION de l'inutilité du ſyllogiſme eſt la plus grande de toutes les héreſies dans l'école ; hors de lui, point de ſalut. Quiconque erre dans les règles, eſt un grand homme ; mais quiconque découvre la vérité d'une manière ſimple, par la connexion des idées claires & diſtinctes que nous fournit l'entendement, n'eſt qu'un ignorant.

CEPENDANT, ſi nous examinons avec un peu d'attention les actions de notre eſprit, nous découvrirons que *nous raiſonnons mieux & plus clairement, lorſque nous obſervons ſeulement la connexion des preuves, ſans réduire nos penſées à une règle ou forme de ſyllogiſme* (*). Nous ſerions bien malheureux,

(*) *Ce qui eſt en lettres Italiques dans ce Cha-*

reux, ſi cela étoit autrement; la raiſon ſeroit alors le partage de cinq ou ſix pedans, de qui elle ne fut jamais connue (*). Je ne crois pas qu'on s'amuſe à chercher la vérité par le ſyllogiſme dans le Cabinet des Princes, où les affaires qu'on y décide, ſont d'aſſez grande conſéquence pour qu'on doive y emploier tous les moïens néceſſaires pour raiſonner & conclure le plus juſtement qu'il eſt poſſible. Et *ſi le ſyllogiſme étoit le grand inſtrument de*

*Chapitre, eſt pris de l'*Eſſai ſur l'Entendement Humain de l'*illuſtre* Monſieur Locke, *Liv. II. Chap. XVII. On pourra voir dans cet excellent Livre l'inutilité du ſyllogiſme démontrée évidemment. Le Lecteur, qui voudra être entiérement perſuadé de cette opinion, ne peut mieux faire que d'avoir recours à cet Auteur.*

(*) Ces principes . . . auront un effet contraire à ceux de la Philoſophie commune; car on peut aiſément remarquer en ceux qu'on appelle pedans, qu'elle les rend moins capables de raiſon qu'ils ne ſeroient, s'ils ne l'avoient jamais appriſe. Descartes, Principes de Philoſophie, *Préface.*

de la raiſon, & le meilleur moïen pour mettre cette faculté en exercice, je ne doute pas que les Princes n'euſſent exigé que leurs Conſeillers d'Etat appriſſent à former des ſyllogismes dans toutes les eſpèces, leur Roïaume, & leur perſonne même, dépendant des affaires qu'on délibere dans leurs Conſeils. Je ſerois fort étonné qu'on voulût me prouver que le Réverend Pere Profeſſeur de Philoſophie du Couvent des Cordeliers, grand & ſubtil Scotiſte, fût un auſſi excellent Miniſtre que le Cardinal de Richelieu, ou Mazarin, qui à coup ſûr ne formoient pas un ſyllogiſme dans les règles auſſi bien que lui. Henri IV. a été un des grands Princes qu'il y ait eu, il avoit autant de prudence, de bon ſens & de juſteſſe d'eſprit, qu'il avoit de valeur; je ne penſe pourtant pas qu'on le ſoupçonne jamais d'avoir ſû de ſa vie ce que c'étoit qu'un ſyllogisme. Nous voions tous les jours une quantité de gens, dont les raiſonnemens ſont nets, juſtes & précis, & qui n'ont pas la moindre connoiſſance des règles de la Logique.

Ces subtilités, dit Sénèque (*) en parlant des argumens, *ne servent point à éclaircir les difficultés, & ne peuvent fournir aucune véritable décision; l'esprit s'en sert comme d'un joüet qui l'amuse; mais qui ne lui est d'aucune utilité; & la bonne & véritable Philosophie en reçoit un très grand dommage. S'il est pardonnable de s'amuser quelquefois à de pareilles fadaises, c'est lorsqu'on a du tems à perdre; cependant elles sont toujours pernicieuses, car on se laisse aisément séduire à leur clinquant & à leurs fausses & ridicules subtilités.*

§ I. Le syllogisme est nécessaire pour découvrir la vérité, la plus grande partie du monde en est privée. Pour une per-

(*) *Hanc constantiam cavillationes istæ, de quibus paulo ante loquebar, præstare non possunt. Lædit istis animus, non proficit: & Philosophiam a fastigio deducit in planum. Nec te prohibuerim aliquando ista agere, sed tunc cum voles nihil agere. Hoc tamen habent in se pessimum, dulcedinem quandam sui faciunt, & animum, specie subtilitatis inducunt, tenent, ac remorantur.* L. SENECA *Epistolæ, Epist. CXI. sub. fin.*

perſonne qui a quelque notion des formes ſyllogiſtiques, il y en a dix mille qui n'en ont aucune idée. La moitié des peuples de l'Aſie & de l'Afrique n'ont jamais oüi parler de Logique. Il n'y avoit pas un ſeul homme dans l'Amérique, avant que nous l'euſſions découverte, qui ſût ce que c'étoit qu'un ſyllogiſme; il ſe trouvoit pourtant dans ce continent des gens qui raiſonnoient peut-être auſſi ſubtilement que des Logiciens. Nous voions tous les jours de nos païſans avoir dans les choſes eſſentielles de la vie ſur leſquelles ils ont refléchi, plus de bon ſens & plus de juſteſſe que des Docteurs de Sorbonne. L'homme ſeroit bien malheureux, ſi ſans le ſecours des règles d'Ariſtote, il ne pouvoit faire uſage de ſa raiſon, & que ce préſent du Ciel lui devint un don inutile (*).

ON

(*) Dieu n'a pas été ſi peu libéral de ſes faveurs envers les hommes, que ſe contentant d'en faire des créatures à deux jambes; il ait laiſſé à Ariſtote le ſoin de les rendre créatures raiſonnables; je veux dire ce petit nombre, qu'il pourroit engager à examiner

On voit plus aiſément la connexion de nos idées lorſqu'on n'uſe point du ſyllogisme, qui ne ſert qu'à rallentir la pénétration & la déciſion de l'entendement (*). *Suppoſons que le mot* Ani-

de telle manière les fondemens du ſyllogisme, qu'ils viſſent qu'entre plus de ſoixante manières dont trois propoſitions peuvent être rangées, il n'y en a qu'environ quatorze, où l'on puiſſe être aſſûré que la concluſion eſt juſte, & ſur quel fondement la concluſion eſt certaine dans ce petit nombre de ſyllogismes, & non dans d'autres. Dieu a eu beaucoup plus de bonté pour les hommes, il leur a donné un eſprit capable de raiſonner, ſans qu'ils aient beſoin d'apprendre les formes des ſyllogismes. Ce n'eſt point, dis-je, par les règles du ſyllogisme que l'eſprit humain apprend à raiſonner; il a une faculté naturelle d'appercevoir la convenance, ou la diſconvenance de ſes idées, & il peut les mettre en bon ordre, ſans toutes ces repetitions embarraſſantes. LOCKE, Eſſai ſur l'Entendement Humain, *Liv. IV. Chap. XVII. pag.* 868.

(*) Il y a en tout ceci beaucoup de vetilles, & qui ſont même, en quelque Auteur que ce ſoit, très obſcures & ennuieuſes. BERNIER, Abrégé de la Philoſophie de Gaſſendi, *Tom. I. pag.* 126.

Animal *ſoit une idée moïenne, ou comme on parle dans les écoles,* le terme moïen, *que l'eſprit emploie pour montrer la connexion qui ſe trouve entre* Homme & Vivant, *je demande ſi l'eſprit ne voit pas cette liaiſon auſſi promptement & auſſi nettement, lorſque l'idée qui lie ces deux termes, eſt au milieu dans cet argument naturel,*

Homme . . . Animal . . . Vivant,

que dans cet autre plus embarraſſé,

Animal .. Vivant .. Homme .. Animal;

ce qui eſt la poſition qu'on donne à ces idées dans un ſyllogisme, pour faire voir la connexion qui eſt entre Homme & Vivant, *par l'intervention du mot* Animal?

VOILA' donc encore, Madame, cette troiſième partie de la Logique inutile, ou du moins peu avantageuſe, puiſque ſi le ſyllogisme étoit néceſſaire à la recherche de la vérité, la raiſon que Dieu nous a donnée, ſeroit ſi foible & ſi imparfaite, qu'elle auroit beſoin de lunettes pour appercevoir; au lieu que la lumière naturelle n'étant point offuſquée, retenue & contrainte par les formes ſyllogiſtiques, voit plus promptement & plus nettement

ſans le ſecours du ſyllogiſme, que par ſon entremiſe. On a travaillé pendant plus de deux mille ans inutilement à chercher tant de diviſions, de ſubdiviſions, de noms baroques, qui tenoient du ſtile des Magiciens, & au lieu d'éclairer l'eſprit, on ne lui a fourni que des occaſions capables de l'arrêter dans ſes opérations. Heureux, ſi revenus de cette erreur, ceux dont toute la Science ſe réduit au talent d'embrouiller la vérité, ſe rapprochoient des règles naturelles, & avoüoient de bonne foi que ce qu'ils croioient utile à la raiſon, lui étoit plus nuiſible que profitable! Voici le taliſman, auquel les Commentateurs d'Ariſtote & les Scholaſtiques avoient attaché la raiſon & l'entendement:

Barbara, *Celarent*, *Darii*, *Ferio*, *Baralipton*,
Celantes, *Dabitis*, *Fapeſmo*, *Friſeſomorum*,
Ceſare, *Cameſtres*, *Feſtino*, *Baroco*, *Darapti*,
Felapton, *Diſamis*, *Datari*, *Bocardo*, *Feriſon*.

Ne faut-il pas être phrénetique pour in-

inventer de pareilles règles? Et quel eſt l'eſprit, que le ſeul arrangement de tous ces mots bizarres n'occupe pendant un tems très inutilement? Que doivent donc faire des préceptes qui répondent à la clarté de ces principes, & qui ne ſont guères d'un plus grand ſecours à l'entendement, que les mots *Baroco*, *Bocardo*, *Feriſon* ſont doux à l'oreille? Une choſe qui me paroît aſſez ſurprenante, c'eſt que des Philoſophes qui ont affecté un grand mépris pour la Philoſophie ſcholaſtique, aient preſcrit des règles qui ne ſont ni plus claires, ni plus néceſſaires que celles qu'ils condamnoient avec tant de hauteur. Mr. 's Graveſande, dans ſon *Introduction à la Logique*, a placé un Traité ſur l'argumentation, ou l'art de raiſonner par ſyllogiſme. Il s'efforce d'apprendre aux hommes à parler & à penſer d'une manière juſte & préciſe par un certain arrangement des Lettres de l'Alphabet. Un Critique moderne s'eſt moqué de cette méthode ſi extraordinaire. *Je penſe*, dit-il, *que ces préceptes figureroient fort bien dans le* Bourgeois-Gentilhomme; *il me ſemble oüir*

Mr. Jourdain AEE, AOO, OAO, EIO, EAE, EA O. Que cela eſt beau! Que cela eſt ſavant! La façon d'apprendre aux hommes à raiſonner eſt bien ſublime & bien élevée! EAO, EAE &c. Vous ſerez peut-être bien aiſe de voir ici quelques-unes de ces règles alphabétiques, vous les trouverez en partie (*) au bas de la page. Au reſte, je

(*) Il y a une méthode plus facile de prouver qu'il n'y a que dix modes concluans, & cela en conſidérant d'abord les ſeules prémiſſes, & en faiſant attention enſuite à la concluſion. Les quatre Lettres A, E, I, O ne peuvent être priſes deux à deux, que de ſeize manières, comme leur arrangement le fait voir.

AA, AE, AI, AO, EA, IA, OA,
EE, EI, EO, IE, OE,
II, IO, OI,
OO.

De ces diſpoſitions nous rejettons EE, EO, OE, II, IO, OI, OO; IE doit auſſi être rejetté, à cauſe que la concluſion ſeroit négative, & par cela même le grand terme univerſel, qui devroit être de même dans la majeure; ce qui ne ſauroit être dans I. Ainſi il ne reſte que ces huit diſpoſitions des prémiſſes; AA, AE, AI, AO, EA, IA,

je vous dirai que Mr. 's Graveſande n'eſt point l'inventeur de cette méthode, Ariſtote (*) s'en étoit ſervi plus de

IA, OA, EI. De AA nous ne pouvons conclure qu'en A, ou en I. De AE nous ne concluons qu'en E. A la vérité la concluſion en O ſeroit bonne; mais on n'en fait jamais uſage, quand on en peut avoir une plus générale; ce qui ſe peut toujours dans le cas préſent, parce que le petit terme eſt univerſel dans la mineure. De AI, & de IA on conclut ſeulement en I. De AO, OA & EI, ſeulement en O. De EA ſeulement en E, ou en O. Cela étant, voici tous les modes poſſibles des ſyllogismes, AAA, AAI, AII, IAI, qui ſont les modes affirmatifs; AEE, AOO, OAO, EIO, EAE, EAO, qui ſont les négatifs. Introduction à la Philoſ. contenant la Métaphyſ. & la Logique, *Liv. II. Chap. XXXV. pag.* 449. *par Mr.* 's GRAVESANDE.

(*) Πρῶτον μὲν οὖν ἔστω στερητικὴ καθόλου, ἡ α, β, πρότασις. Εἰ οὖν μηδενὶ τῶν β, τὸ α, ὑπάρχει, οὐδὲ τῶν α, οὐδενὶ ὑπάρξει τὸ β. Εἰ γὰρ τινι, οἷον τῷ γ, οὐκ ἀληθὲς ἔσται τὸ μηδενὶ τῷ β, τὸ α, ὑπάρχειν. τὸ γὰρ γ, τῶν β, τί ἐστιν. Εἰ δὲ παντὶ τὸ α, τῷ β, καὶ τὸ β, τινὶ τῷ α, ὑπάρξει. Εἰ γὰρ μηδενὶ, οὐδὲ τὸ α, οὐδενὶ τῷ β, ὑπάρξει· ἀλλ' ὑπέκειτο, παντὶ ὑπάρχειν. Ὁμοίως δὲ καὶ εἰ κατὰ μέρος ἐστὶν ἡ πρότασις. Εἰ γὰρ τὸ α, τινὶ τῷ β,

de deux mille ans auparavant ; ainſi ces

καὶ τὸ β, τινὶ τῷ α, ἀναγκη ὑπάρχειν. Εἰ γὰρ μηδενὶ, οὐδὲ τὸ α, οὐδενὶ τῷ β, ὑπάρξει. Εἰ δὲ γε τὸ α, τινὶ τῶν β, μὴ ὑπάρχει, οὐκ ἀναγκη καὶ τὸ β, τῷ α, μὴ ὑπαρχειν. οἷον, εἰ το μὲν β, εἴη ζῶον, τὸ δὲ α, ἄνθρωπος· ἄνθρωπος μὲν γὰρ ἢ πωτί ζῶον, ζῶον δὲ πωτὶ ἀνθρώπῳ ὑπάρχει.

Sit itaque univerſalis negativa propoſitio, A, B. *Si igitur nulli competit eorum quæ ſunt* B, & B *profecto nulli competet eorum quæ ſunt* A; *nam ſi alicui competet, atque ſi illud*, C *non erit illud profecto verum* A *nulli competere* B. *nam* C *aliquid eſt eorum, quæ ſunt* B, *ut luce clarius extat. Si autem* A *competit omni* B, & B *simirum alicui competet* A. *Nam ſi nulli competet*, & A *profecto nulli competet* B. *Atque omni ſupponebatur competere. Similis converſio fiet, etſi particularis affirmativa ſit propoſitio; nam ſi* A *competit alicui* B, & B *neceſſe eſt cuipiam competat* A. *Nam ſi nulli competat*, & A *profecto nulli competeret* B, *ſed alicui ſupponebatur competere. Si autem* A *non omni competit* B, *non neceſſe eſt* B *non omni competere* A, *ut ſit* B *quidem animal*, A *vero homo. Homo namque non omni competit animali, ut animal homini competit omni.* Commentarii Collegii Conimbricenſis e Societate Jeſu in univerſam Dialecticam Ariſtotelis Stagiritæ prima

pars.

ces préceptes peuvent être appellés *renouvellés des Grecs*. Je doute qu'ils faſſent jamais auprès des gens du monde une fortune plus grande que celle du jeu de l'Oye, *jeu également renouvellé des Grecs*.

JE ne ſaurois mieux terminer ce que j'ai dit ſur l'inutilité des différentes règles qu'on a preſcrites ſur l'argumentation & ſur le ſyllogisme, que par le ſentiment du plus ſage & du plus profond Métaphyſicien qu'il y ait jamais eu. *Rien n'eſt moins propre à aider l'eſprit*, dit-il, *que le ſyllogisme, qui, muni d'une ſeule probabilité ou d'un ſeul argument topique, ſe donne carrière & pouſſe cet argument dans ſes derniers con-*

pars. Græco Ariſtotelis contextui adjuncta eſt Latina verſio, &c. *Lib. I. Ariſtotelis de prior. reſolut. cap. 2. pars. 2. Comment. pag.* 430. Ariſtote raiſonne de la même manière, & veut apprendre à raiſonner aux autres par ces préceptes alphabétiques dans les ſix chapitres qui ſuivent celui d'où je viens d'extraire cet exemple. Il faut convenir que le modèle du Maître du *Bourgeois-Gentilhomme* eſt très ancien.

confins, juſques à ce qu'il ait entraîné l'eſprit hors de la vûe de la choſe en queſtion; de ſorte que le forçant, pour ainſi dire, à la faveur de quelque difficulté éloignée, il le tient là fortement attaché, & peut-être même embrouillé & entrelaſſé dans une chaîne de ſyllogismes, ſans lui donner la liberté de conſidérer de quel côté ſe trouve la probabilité, & après que toutes ont été dûement examinées, tant s'en faut qu'il lui fourniſſe des ſecours capables de l'en inſtruire.

MONTAGNE ne ſe contente pas de mépriſer, ainſi que Locke, les règles de l'argumentation; il prétend que la Logique ordinaire ne ſert qu'à former des pedans *crottés & enfumés*. „ La plus „ expreſſe marque, dit-il, de la ſa„ geſſe, c'eſt une joüiſſance conſtan„ te; ſon état eſt comme des cho„ ſes au-deſſus de la Lune, toujours „ ſerein. Ces *Baroco* & *Bcralipton* „ qui rendent leurs ſuppôts ainſi crot„ tés & enfumés, ce n'eſt pas elle, „ ils ne la connoiſſent que par oüi di„ re, comment elle fait état de ſerei„ ner les tempêtes de l'ame & d'ap„ prendre à rire la faim & les fiévres,

„ non

„ non par épicycles imaginaires, mais „ par raisons naturelles & probables. " Si Montagne avoit vû les AA & les OO du Professeur Hollandois, sans doute qu'il en eût dit ce qu'il a dit des *Baroco* & des *Baralipton*.

§. XVI.

De la Me'thode.

ON entend par ce mot de *méthode*, la dernière des opérations de notre esprit, que nous avons indiquée au commencement de cette Réflexion, par le terme de *concevoir*, qui signifie disposer ou arranger ce que nous avons imaginé sur un sujet, de la manière la plus prompte & la plus claire qu'il nous est possible. Cette partie de la Logique paroît la plus utile & la plus nécessaire.

Les règles du syllogisme & de l'argumentation servent très peu à démontrer, ainsi que nous l'avons observé; au lieu qu'en gardant une exacte méthode qui dirige & donne un bon ordre à nos idées, nous prouvons aisé-

ſément & invinciblement la vérité par une ſuite de raiſonnemens juſtes & précis.

§. XVII.

De deux sortes de Méthodes.

Il y a deux ſortes de méthodes; l'une qui ſert à découvrir la vérité, & qu'on appelle *analyſe*, ou *méthode de réſolution*, ou même *méthode d'invention*, & l'autre, qu'on nomme *ſyntheſe*, ou *méthode de compoſition*, qu'on emploie lorſqu'on veut rendre ſenſibles aux autres les vérités dont on eſt déjà convaincu.

La principale opération de l'analyſe, ou méthode d'invention, conſiſte principalement à concevoir avec clarté & netteté la queſtion dont il s'agit, à examiner avec attention & en détail toutes les notions qui peuvent y avoir du rapport. Comme, ſi l'on propoſe ſi notre ame eſt immortelle: pour chercher la connoiſſance de cette vérité en conſidérant la nature de notre ame,

ame, on remarque d'abord que la penſée eſt l'attribut le plus eſſentiel à notre ame, & qu'elle peut bien douter de tout, mais non pas de penſer, puiſqu'elle ne ſauroit douter ſans penſer. On examine enſuite ce que c'eſt que penſer, & voiant que tout ce qui convient aux notions que l'on a de la penſée, ne convient point à celles que l'on a de la *ſubſtance étendue*, qu'on appelle *corps*, & appercevant enſuite clairement que la penſée n'eſt point *étendue*, n'a ni *largeur*, ni *profondeur*, on en conclut qu'elle n'eſt point un *mode*, ou un *attribut* de la *ſubſtance étendue*. De ce premier raiſonnement on en infere un ſecond, par lequel l'on dit que la penſée n'étant point un *mode* de la *ſubſtance étendue*, il faut qu'elle le ſoit d'une autre *ſubſtance* différente de la *corporelle*, avec qui n'aiant rien de commun, elle ne ſouffre point par conſéquent de la *diſtraction*, ou du *changement* qui arrive dans cette même *ſubſtance étendue*. De ces raiſonnemens on juge enſuite que l'ame n'étant compoſée d'aucunes parties, ne peut périr,

rir, & par conſéquent qu'elle eſt immortelle.

VOILA', Madame, un exemple de la façon de ranger ſes idées dans l'ordre d'une exacte méthode, & c'eſt ce qu'on peut dire de plus ſenſible pour faire comprendre ce qu'on entend par *méthode*, ou *analyſe*. Car il en eſt de la méthode, ainſi que des autres préceptes de la Logique : elle dépend plus de la juſteſſe naturelle du génie, que de toutes les règles d'Ariſtote; & quiconque a de l'eſprit & de la pénétration, trouve mille fois plus de reſſource dans lui-même, que dans tous les conſeils, avis, règles & préceptes du ſyllogisme & de l'analyſe (*).

L'AU-

(*) Voilà ce qu'on peut dire généralement de l'analyſe, qui conſiſte plus dans le jugement & dans l'adreſſe de l'eſprit, que dans des règles particulières. Art de penſer, *Part. IV. Chap. II. pag.* 361. *Le même Auteur cite les quatre règles que Deſcartes a données dans ſa* Méthode. *Il dit qu'*elles ſont trop générales pour être appliquées en particulier à la ſimple analyſe, *& il avoüe dans la ſuite avec beaucoup de bonne foi qu'el-*

L'AUTRE espèce de méthode, qu'on appelle *synthese*, ou *méthode de composition*, quoiqu'elle ait des règles différentes de la première, en est une suite si nécessaire, que quiconque a les facultés de la première, a toujours celles

qu'elles sont presque impossibles à observer. Il est vrai, *dit-il*, qu'il y a beaucoup de difficulté à observer ces règles.

A quoi sert-il de prescrire des préceptes à l'entendement pour l'aider à faire des operations, qu'il fait naturellement beaucoup mieux que lorsqu'on le gêne par des règles difficiles à observer, & qui ne font qu'embrouiller l'entendement? Je ne suis point ennemi de toutes les règles; mais je veux qu'elles soient excessivement simples, & aisées à comprendre & à observer. Je souhaiterois qu'on traitât l'esprit des hommes, comme Gui Patin vouloit qu'on traitât les malades. Il en étoit pour les remèdes doux & anodins, il vouloit qu'on s'en tint à la casse & à la rhubarbe, il crioit perpétuellement contre le vin émetique, & les Médecins Empiriques. Je regarde les Scholastiques comme des Docteurs Empiriques de l'entendement humain, & leur Philosophie comme un vin émetique, aussi pernicieux pour l'esprit, que celui qui vient de la main des Médecins, est dangereux pour le corps.

les de la dernière. Car lorſqu'on connoît ſoi-même évidemment les choſes, & qu'on a eu aſſez de pénétration & de juſteſſe d'entendement pour découvrir la vérité, on n'a pas grande peine à la faire comprendre aux autres, puiſque le plus eſſentiel & le plus difficile eſt déjà fait, qui conſiſte à démêler le vrai ou le faux de ſes idées, & en appercevoir la connexion, en quoi la Nature favorable peut beaucoup plus aider, & plus ſûrement que l'étude.

FIN DE LA SECONDE REFLEXION.

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES SUR L'INCERTITUDE DES CONNOISSANCES HUMAINES.

RÉFLEXION TROISIÈME, CONCERNANT LES PRINCIPES GÉNÉRAUX DE LA PHYSIQUE.

§. I.

INTRODUCTION.

QUOIQUE les principes généraux de la Physique soient plus incertains que ceux de la Logique, ils ont quelque

choſe de plus ſatisfaiſant. Si l'on ne peut en démontrer évidemment la vérité, du moins l'eſprit s'amuſe & s'exerce-t-il agréablement dans les doutes qu'il ſe forme à leur ſujet; & ſi après avoir long-tems raiſonné ſur ces premiers principes des choſes, l'on eſt auſſi peu inſtruit & auſſi peu avancé qu'avant que de commencer, on a du moins la conſolation de s'être innocemment occupé, & d'avoir fait des ſonges agréables & amuſans. Je crois que c'eſt de cette manière qu'on doit regarder les diſputes ſur le Vuide, ſur la Diviſibilité de la Matière, ſur ſon Eſſence, ſur le Lieu, ſur l'Eſpace, & ſur beaucoup d'autres queſtions dont on diſpute depuis trois mille ans, & dont on diſputera juſqu'à la fin des ſiécles. On peut, je le repete, traiter de ſonges agréables le tems qu'on paſſe à s'en inſtruire, & les Philoſophes les plus zélés pour la Phyſique ne ſauroient ſe ſcandaliſer de cette expreſſion, puiſqu'il s'en eſt trouvé de très diſtingués entre eux qui ont avoüé de bonne foi qu'après avoir étudié quarante ans, ils étoient auſſi peu avancés

cés & avoient auſſi peu de certitude, qu'avant de s'appliquer à l'étude de la Phyſique. *Il n'en eſt pas*, dit Bernier, *de la Philoſophie comme des Arts. Plus on s'exerce dans les Arts, plus on s'y fait ſavant; mais plus on ſpécule ſur les choſes naturelles, plus on découvre qu'on y eſt ignorant. Il y a trente à quarante ans que je philoſophe, fort perſuadé de certaines choſes; & voilà que je commence d'en douter. Bien pis: il y en a dont je ne doute plus, déſeſperé de pouvoir jamais y rien comprendre* (*).

Il eſt difficile d'expliquer plus clairement l'incertitude des connoiſſances humaines. Ce n'eſt point un génie médiocre, qui ne doute que parce qu'il n'approfondit pas les queſtions; c'eſt un Philoſophe eſtimé généralement, & qui n'eſt incertain, qu'après avoir étudié quarante ans. Il n'eſt pas le ſeul qui ait été auſſi ſincère. Il s'eſt trouvé, parmi les hommes illuſtres de tous les tems & de toutes les Nations, de grands génies, qui, aiant au-

(*) Bernier, Doutes, *pag.* 1.

autant de bonne foi que de pénétration d'esprit, ont avoüé naturellement cette incertitude, dont la vanité des autres Philosophes les empêchoit de convenir. Cicéron, après avoir examiné les différens systêmes des Philosophes, laisse à quelque Dieu le soin de décider quel est le véritable : *Harum sententiarum quæ vera sit Deus aliquis viderit.*

Il y avoit beaucoup de Philosophes du tems de Cicéron aussi incertains que lui ; mais il en étoit peu d'aussi sinceres. Plusieurs Savans ressemblent à ces amans qui connoissent les imperfections de leurs maîtresses, mais qui seroient au désespoir que le Public s'en apperçût : de même, ces Savans croiroient déroger à leur science, s'ils avoüoient qu'une opinion qu'ils ont embrassée, peut être douteuse.

Il faut, pour se mettre au-dessus de ce préjugé commun à tous les Savans, une force d'esprit qui n'est réservée qu'à ceux de la premiere classe. Lorsqu'on ne sait que médiocrement, on croit être ferme & assûré dans ses opinions ; mais quand on est parvenu

à

à un certain dégré de ſcience, on commence à douter de bien des choſes dont on étoit perſuadé. *Il eſt advenu*, dit Montagne, *aux gens véritablement ſavans et qui advient aux épics de bled. Ils vont s'élevant & ſe hauſſant la tête droite, tant qu'ils ſont vuides; mais quand ils ſont pleins & groſſis de grain en leur maturité, ils commencent à s'humilier & baiſſer les cornes* (*). Qu'on demande à Locke juſqu'où s'étendent nos connoiſſances, il répondra de bonne foi que *notre connoiſſance eſt non ſeulement au-deſſous de la réalité des choſes, mais encore qu'elle ne répond pas à l'étendue de nos propres idées.* Il n'oſera aſſûrer avec certitude que les queſtions réellement évidentes, les douteuſes lui paroîtront douteuſes. Toujours attentif à rechercher la vérité, il ne la reconnoît que lorſqu'elle perce les crépuſcules dont elle eſt environnée, & qu'elle s'offre clairement à nos yeux. Il a trop de jugement & de ſcience pour

(*) MONTAGNE, Eſſais, *Liv. II. pag.* 467.

pour s'en imposer à lui-même, & trop de candeur pour vouloir exiger que les hommes prennent des conjectures pour des preuves réelles.

LORSQUE Gassendi agite une question susceptible de quelque doute, il se garde bien de décider avec un air d'autorité. Après avoir proposé les différentes raisons qu'on peut apporter pour & contre, il se contente de dire laquelle est l'opinion qui lui paroît la plus vraisemblable, *videtur*; c'est le terme modeste dont il se sert, au lieu des mots affirmatifs qu'affectent les Philosophes scholastiques. Il connoissoit trop la foiblesse des connoissances humaines, & il étoit trop savant pour prendre le ton décisif. *Il considéroit*, dit un de ses éleves, *que nos vûes sont trop courtes pour pénétrer jusqu'aux premiers principes, & parvenir aux causes prochaines & immédiates. Il croioit qu'il y auroit trop de présomption à décider si magistralement des choses, comme ont fait quelques-uns de nos Modernes* (*). Ces der-

(*) BERNIER, Abrégé de la Philosophie de Gassendi, *Tom. I. Préface.*

derniers mots désignent les Cartésiens, qui généralement ont assez le défaut de décider avec un peu trop d'assûrance; mais dont la certitude n'est pourtant qu'un doute, eu égard aux décisions papales des Scholastiques. Il se trouve même des Cartésiens illustres, qui avoüent de bonne foi qu'il y a plusieurs questions sur lesquelles on doit s'arrêter le moins qu'on peut, étant d'une difficulté à ne pouvoir être éclaircies (*). L'on ne trouve point cet-

(*) Est-il possible qu'une Créature ait été créée dans l'éternité ? Dieu peut-il faire un corps infini en grandeur, un mouvement infini en viteſſe, une multitude infinie en nombre? Un nombre infini est-il pair ou impair? Y a-t-il un infini plus grand que l'autre? Celui qui dira tout d'un coup, je n'en sais rien, sera aussi avancé en un moment que celui qui s'appliquera à raisonner vingt ans sur ces sortes de sujets, & la seule différence qu'il peut y avoir entre eux, est que celui qui s'efforcera de pénétrer ces questions, est en danger de tomber en un dégré plus bas que la simple ignorance, qui est de croire savoir ce qu'il ne sait pas. Art de penser, *Part. IV. Chap. I. pag.* 347.

cette sincérité dans les Scholastiques, ni dans leurs disciples. Tout homme, qui pour son malheur a acquis dans sa jeunesse le nom de *Péripatéticien*, de *Jésuitiste*, de *Thomiste*, de *Scotiste*, &c. croit avoir des yeux assez perçans pour développer la Nature & pénétrer dans tous ses secrets. Il pense lire jusques dans les derniers cieux ; mais il lui arrive le même accident qu'à Thalès (*), qui, trop attentif à contempler les astres, tomba dans un précipice dont il ne s'étoit point apperçu. Tel est le sort d'un Scotiste ; il croit savoir ce qui se passe sur sa tête,

(*) Λέγονται δ' αὐγάμενος, ὑπὸ γραὸς ἐν τῇ αὐλείᾳ εἶναι τὰ ἄστρα κατανοῦντα, εἰς βόθρον ἐμπεσεῖν, καὶ αὐτῷ ἀναιμάξαντι φάναι τὸν γραῦν, Σὺ γὰρ ὦ Θαλῆ, τὰ ἐν ποσὶν οὐ δυνάμενος ἰδεῖν, τὰ ἐπὶ τοῦ οὐρανοῦ οἴει γνώσεσθαι.

Fertur cum domo, ab anu educeretur, contemplandorum sidenum causa, in fossam incidisse, ingemiscentique dictum ab anu: Quæ ratione, ô Thales, quæ in cœlis sunt comprehensurum te arbitraris, qui, ea quæ sunt ante oculos, videre non vales? DIOG. LAERT. de Vitis &c, Clarorum Philosophorum &c. *Lib. I. Segm.* 34.

te, & il ignore ce qui eſt à ſes pieds (*). Loin d'être arrivé au dernier dégré de la Science, chaque pas qu'il fait le jette dans l'erreur & l'éloigne du bon chemin. Il vaudroit mieux pour lui qu'il crût ne rien ſavoir, que d'être perſuadé de ſavoir quelque choſe (†).

LA fauſſe croiance que les hommes ont eue pendant long-tems d'être très aſſurés de certains principes, qui pourtant étoient faux, a retardé infiniment les découvertes qu'on auroit pû faire dans la connoiſſance de la Phyſique.

(*) *Quod eſt ante pedes nemo ſpectat, Cœli ſcrutantur plagas.* CICERO de Divinatione, *Lib. II.*

(†) Ainſi, lorſqu'on a de mauvais principes, d'autant qu'on les cultive davantage & qu'on s'applique avec plus de ſoin à en tirer la conſéquence, penſant que ce ſoit bien philoſopher, d'autant s'éloigne-t-on davantage de la connoiſſance de la vérité & de la ſageſſe. D'où il faut conclure que ceux qui ont le moins appris de tout ce qui a été nommé juſqu'ici *Philoſophie*, ſont les plus capables d'apprendre la vraie. DESCARTES, Principes de la Philoſophie, *Préface.*

que expérimentale. Si après avoir disputé quelque tems, on eût avoüé de bonne foi que les premiers principes ne pouvoient être démontrés ni connus évidemment, & que content de quelques découvertes qu'on avoit faites, on eût ſongé à les cultiver par des expériences qui auroient pû donner de nouvelles lumières, je ne doute pas qu'on n'eût fait autant de progrès qu'on en a fait dans ces derniers tems, où l'on s'eſt entiérement adonné à la Phyſique expérimentale. Ce n'eſt pas, Madame, qu'elle n'ait auſſi ſes doutes & ſes incertitudes, mais ils ſont en plus petit nombre; & ſi dans certaines expériences nous pouvons errer dans la façon dont nous en expliquons les effets, il en eſt pluſieurs dont nous avons une connoiſſance qu'on peut regarder comme certaine, quoique généralement parlant, la certitude puiſſe pourtant être refuſée, à la rigueur, aux connoiſſances que nous acquérons par la Phyſique expérimentale.

Nous n'avons que des idées fort imparfaites des corps qui tombent ſous

nos

nos ſens, & nous ne pouvons abſolument déterminer la façon & la manière dont les premiers principes, ou ſi l'on veut, les premières parties actives de la Matière agiſſent & font leurs opérations. Ces ouvriers eſſentiels des choſes naturelles ſont cachés à nos yeux : nous voions en gros l'effet qu'ils produiſent ; mais nous n'avons aucune notion des premiers reſſorts qu'ils mettent en mouvement. Ainſi, dans certaines expériences un Cartéſien en explique les effets par le ſecours de la Matière ſubtile, les Gaſſendiſtes par les atômes & les petits vuides, les Newtoniens par le moïen de l'attraction. Il doit pourtant y avoir une grande différence entre ces façons différentes d'opérer : mais tous ces ſecrets nous ſont cachés ; nous ne commençons d'appercevoir les choſes que lorſqu'elles ſont preſque achevées (*).

La

(*) Quelque loin que l'induſtrie humaine puiſſe porter la Philoſophie expérimentale ſur les choſes Phyſiques, je ſuis tenté de croire que nous ne pourrons jamais parvenir ſur ces matières à une connoiſſance ſcienti-

fi-

La Nature reſſemble à un joüeur de gobelets, elle ne nous montre que les derniers effets de ſes opérations. C'en eſt toujours aſſez pour notre utilité, & pour les connoiſſances qui nous ſont néceſſaires. Que nous importe-t-il de ſavoir comment les premiers principes agiſſent, pourvû que nous ſachions le ſecret de les faire agir, & de leur faire pro-

ſique, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, parce que nous n'avons pas des idées parfaites de ces corps même qui ſont les plus près de nous, & le plus à notre diſpoſition. . . . Nous n'avons, dis-je, que des idées incomplettes & fort imparfaites, des corps. . . . . Peut-être pouvons-nous avoir des idées diſtinctes de différentes ſortes de corps qui tombent ſur nos ſens, mais je doute que nous aions des idées complettes d'aucun d'eux; & quoique la première manière de connoître ces corps nous ſuffiſe pour l'uſage & pour le diſcours ordinaire, cependant, tandis que la dernière nous manque, nous ne ſommes point capables d'une connoiſſance *ſcientifique*, & nous ne pourrons jamais découvrir ſur leur ſujet des vérités générales, inſtructives & entiérement inconteſtables. LOCKE, Eſſai Philoſophique ſur l'Entendement Humain, *Liv. IV. Chap. III. pag.* 708.

produire d'une manière sûre les effets que nous cherchons, & dont nous pouvons tirer quelque utilité (*)? Que m'importe que les atômes agissent & aient leur mouvement dans le Vuide, ou que la Matière subtile remplisse le Vuide, ou qu'il n'y en ait point dans la Nature, si je fais de la Matière subtile ce que je fais des atômes, & des atômes ce que je fais de la Matière subtile?

(*) A quoi bon, par exemple, ces longues & subtiles disputes touchant la divisibilité de la Matière? Car, quand bien même on ne pourroit pas décider nettement si elle se peut, ou non, diviser à l'infini, ne suffit-il pas de connoître qu'elle se peut diviser en des parties assez petites pour servir à tous les besoins qu'on peut avoir? ROHAULT, Traité de Physique, *Préface*.

§. II.

§. II.

SI LE MONDE EST ÉTERNEL. SYSTEMES DE CEUX QUI L'ONT CRU TEL.

LA première queſtion qui s'offre dans l'étude des choſes naturelles, regarde la création ou l'éternité du Monde. Il eſt naturel, avant de vouloir connoître les qualités particulières d'une choſe, d'examiner comment elle a été produite; & il n'eſt perſonne, qui, conſidérant ce Monde & voulant en développer les myſtères, ne penſe d'abord à la façon dont il a été produit. Cette queſtion a partagé les opinions de tous les anciens Philoſophes, & partageroit encore celles de ceux qui vivent de nos jours, ſi la Religion & le ſecours de la Révelation ne nous avoient appris de quelle façon le Monde avoit été formé.

POUR examiner avec attention & ſans prévention les différens ſyſtêmes des Philoſophes Païens ſur la création ou l'éternité du Monde, il faut faire

re abſtraction, pendant quelque tems, des notions que nous avons acquiſes par la Révelation, & examiner les ſentimens des Anciens par la ſeule lumière naturelle.

JE vous prie donc, Madame, d'obſerver d'abord que tous les anciens Philoſophes ont été perſuadés de ce principe, que de rien il ne ſe fait rien. Ainſi, ceux-mêmes qui ont ſoutenu que le Monde avoit eu un commencement, ont cru cependant que la matière dont il avoit été formé, étoit éternelle & avoit toujours exiſté. C'eſt cette matière qu'Ovide appelle le Chaos, & Epicure les atômes, qui, n'aiant aucune liaiſon entre eux, étoient en liberté dans l'eſpace du Vuide.

IL paroît que ce ſentiment des anciens Philoſophes qui n'avoient que la lumière naturelle pour guide, étoit fondé ſur des raiſons qui ſembloient évidentes. Si de rien, diſoient-ils, il ſe pouvoit faire quelque choſe, & ſi le néant pouvoit produire un corps, nous verrions tous les jours des productions nouvelles, dont nous n'aurions aucune

connoiſſance. Chaque choſe pourroit indifféremment naître de chaque choſe, & ſortir ſans ordre & ſans arrangement de quelque lieu & de quelque endroit que ce ſoit; & ſi les corps & les ſubſtances étoient créées de rien, toutes les ſemences, ſi conſtamment ſpécifiées & déterminées, ſeroient inutiles. Toutes ſortes d'animaux & de plantes ſeroient produits au hazard par toutes ſortes de ſemences, on en appercevroit perpétuellement ſortir du néant de nouvelles, qui en produiroient encore au hazard pluſieurs autres (*). L'on voit au contraire un or-

(*) *Nam ſi de nihilo fierent, ex omnibus rebus*
Omne genus naſci poſſet, nil ſemine egeret.
E mare primum homines, e terra poſſet oriri
Squammigerum genus, & volucres erumpere cælo,
Armenta atque alia pecudes, genus omne ferarum,
Incerto partu culta ac deſerta teneret.
Nec fructus iidem arboribus conſtare ſolerent,

Sed

ordre & un arrangement parfait dans les opérations de la Nature, chaques choſes prennent leur origine de certaines ſources d'où elles ſortent toujours, & demandent leurs ſemences, leur matière, leurs meres, leurs lieux & leurs diſpoſitions convenables. Les bleds, les herbes, les fruits croiſſent peu-à-peu; & bien loin que le néant produiſe des arbres que nous voions ſortir tout-à-coup de la terre, on a beſoin de la cultiver pour l'aider dans ſes productions.

Il étoit donc impoſſible que les Philoſophes anciens, privés de la Révelation, ne cruſſent pas la Matière incréée. Car quoiqu'il y en eût entre eux qui admiſſent un premier Principe intelligent, tout ce qu'ils pouvoient faire

Sed mutarentur, & ferre omnia poſſent.
Quippe ubi non eſſent genitalia ſemina quoque,
Quis poſſet mater rebus conſiſtere certa?

LUCRETIUS de Rerum Natura, *Lib. I. Verſ.* 160. *& ſeqq.*

faire par le ſecours de la lumière naturelle, étoit de le regarder comme coéternel avec la Matière. Comment auroient-ils pû ſurmonter mille difficultés, qui reſteroient encore, ſans la ſoumiſſion que nous devons à la Religion qui détermine nos doutes? Si la première Cauſe, diſoient-ils, ou le premier Etre qui eſt univerſel, a créé la Matière, il faut qu'il l'ait priſe dans lui, ou hors de lui. S'il l'a priſe dans lui, il n'eſt pas infini, puiſque cette Matière qui étoit dans lui, devoit y former un point, & que l'on peut meſurer tout ce dans quoi l'on peut placer un point. Il ne ſauroit auſſi l'avoir priſe hors de lui; car il ne ſeroit point infini, s'il y avoit quelque choſe au-délà de lui. Si l'on répond qu'il ne l'a priſe ni dans lui, ni hors de lui, mais qu'il l'a créée par ſa volonté, on n'eſt pas beaucoup plus avancé; car dire que Dieu a fait la Matière par ſa puiſſance, c'eſt dire qu'il l'a faite lui-même. Les attributs de Dieu ne ſont point diſtincts de Dieu, la puiſſance de Dieu, c'eſt Dieu lui-même; il y auroit ſans cela pluſieurs Infinis. La

juſti-

juſtice, la clémence ſont infinies comme ſa puiſſance : ſi ces qualités étoient ſéparées dans la Divinité, il y auroit autant d'Infinis qu'elle a d'attributs ; ce qui ne ſe peut point, ne pouvant y en avoir qu'un, & l'idée de l'infinité excluant toute idée d'augmentation. Ainſi, en diſant que la Matière eſt formée par la puiſſance de Dieu, on ne termine point la queſtion ; la puiſſance de la Divinité étant la Divinité même, la difficulté de ſavoir ſi elle a pris la Matière dans elle, ou hors d'elle, reſte toujours.

Il s'offre encore une nouvelle difficulté plus conſidérable que cette premiére. Un Etre ſouverainement parfait, tel que Dieu l'eſt, ne ſauroit créer un être rempli de mille imperfections. Il eſt contraire à l'eſſence d'une choſe parfaite, qu'il en émane une pleine de vices, & dont les défauts ſurpaſſent de beaucoup les vertus. Or, il n'eſt rien de ſi imparfait que la Matière : nous en voions par nous-mêmes les imperfections ; donc elle n'a pû être créée par Dieu. Elle n'a pû auſſi ſe former elle-même, il faut donc qu'elle ait été

de toute éternité. Les Lettrés Chinois se servent beaucoup de cet argument contre les Missionnaires, & il paroît que les raisons que leur opposent ceux-ci, ne leur paroissent pas trop convaincantes. *Rien n'est égal*, dit un habile Missionnaire (*), *à l'opiniâtreté des Athées Chinois. Quand on leur objecte que le bel ordre qui regne dans l'Univers, n'a pû être l'effet du hazard; que tout ce qui existe a été créé par une première Cause, qui est Dieu: donc, repliquent-ils d'abord, Dieu est l'auteur du mal moral & du mal physique. On a beau leur dire que Dieu étant infiniment bon, ne peut être l'auteur du mal; donc, ajoutent-ils, Dieu n'est pas l'auteur de tout ce qui existe. Quand on leur représente que le mal & le péché sont des suites du mauvais usage du libre arbitre des créatures, ils répondent d'un grand sang froid que cela même prouve que Dieu ne crée pas tout; car puisqu'il y a d'autres Etres que lui qui ont le pouvoir de créer: puisqu'il y a des Etres qui*

(*) Rélation de la Chine &c. *pag.* 144.

qui ne tiennent pas leur naiſſance de lui, il n'eſt donc pas la ſeule cauſe de tout ce qui exiſte dans le Monde. Vous avez beau vous retourner, me diſoit un jour un de ces Lettrés, il faut que vous conveniez que ſi Dieu eſt l'auteur de tout ce qui exiſte, il eſt la cauſe du mal moral & du mal phyſique, ou que ſi Dieu n'eſt pas l'auteur du mal moral & du mal phyſique, il n'eſt pas l'auteur de tout ce qui exiſte. Je fis mon poſſible pour lui faire comprendre que le mal & le péché procédoit du non-être & du néant, je me ſervis pour cela des raiſonnemens & des démonſtrations que Mr. Deſcartes a publiés dans ſes Méditations : mais il ſe moqua de l'autorité de ce grand homme, & me repartit avec dédain que le néant ne pouvoit être la cauſe de rien, que ſi Dieu étoit l'auteur du bien qui exiſte dans le Monde, & que le mal qui inonde l'Univers procédât du non-être, le pouvoir qu'auroit le néant de créer des êtres, s'étendroit auſſi loin que celui de Dieu ; ce qui eſt abſurde & ridicule en tout ſens. Il me ſoutint enfin que le mal moral & le mal phyſique ſont des êtres auſſi poſi-

tifs que le bien moral & le bien physique: & quand je lui objectois que le mal eſt une privation qui tient du non-être, comme la maladie eſt une privation de ſanté, il me repliquoit qu'on pourroit avec autant d'apparence dire que la ſanté eſt une privation de la maladie; qu'en un mot, qu'un homme qui prend le bien d'autrui par un motif d'avarice, fait un acte auſſi réel & auſſi poſitif, qu'un homme qui donne l'aumône à un pauvre par un motif de charité, & qu'enfin les actes de l'entendement de ces deux hommes ſont auſſi réels & auſſi poſitifs l'un que l'autre.

Soit mon peu de capacité (ajoute le bon Pere) *ſoit que la Langue Chinoiſe ne fourniſſe aucun terme qui réponde à ceux dont on ſe ſert pour éclaircir ces matières dans nos Ecoles de Théologie, il ne me fut pas poſſible de lui faire entendre raiſon.*

Il eſt pluſieurs raiſons qu'on peut objecter contre ce ſentiment; mais il faut obſerver que c'eſt à la Révelation que nous en ſommes redevables, par l'idée qu'elle nous a donnée de Dieu: au lieu que celle qu'avoient les Païens,

étoit

étoit obscurcie par les ténèbres, & sujette à mille doutes. Tous les anciens Philosophes, non seulement ne croioient pas que Dieu eût créé la Matière; mais ils le faisoient lui-même matériel. Les Epicuriens & les Stoïciens s'accordoient sur ce point, & Cicéron, examinant les différentes opinions de tous les Philosophes sur la Divinité, ne daigne pas s'arrêter au sentiment de Platon, le seul qui ait connu véritablement la spiritualité de Dieu. Ce n'est pas que Cicéron n'eût une grande estime pour Platon, mais il regardoit son opinion sur la Divinité comme tout-à-fait inintelligible (*). Cependant, quoique Platon eût connu que Dieu n'étoit point matériel, il en avoit pourtant une idée très fausse en bien des choses (†); & l'on peut regar-

(*) *Quod Plato sine corpore Deum esse censet, id quale esse possit intelligi non potest.* CICERO de Natura Deorum, *Lib. I.*

(†) Il faut avoüer que Platon, instruit par Socrate, a dit de fort belles choses de la Nature divine, quoique mêlées d'erreurs, comme lorsqu'il enseigne que ce sont des

garder ces différentes notions bizarres & trompeuſes, que les plus grands Philoſophes Païens ont eues de la Divinité, comme des argumens démonſtratifs contre les idées innées. Mais ce n'eſt point ici l'endroit de montrer le peu de réalité de ces premières notions qu'on veut que l'ame apporte avec elle, & qui ſont ſi confuſes, ſi différentes dans les hommes, & ſi inutiles pour connoître la Divinité & le culte qu'elle a ordonné. Je vous ferai ſeulement remarquer, Madame, combien il étoit difficile que par la lumière naturelle les anciens Philoſophes euſſent une connoiſſance aſſez diſtincte de Dieu, pour pouvoir conclure qu'aiant été de tout tems, il avoit, lui, Eſprit pur & ſimple, créé la Matière.

IL *ne peut point être facile à l'homme*, dit Bayle, *de connoître clairement ce qui convient, ou ce qui ne convient pas*

à

Dieux, inférieurs au Dieu ſouverain, qui ont créé le Monde. ARNAULD, ſeconde Dénonciation du Péché Philoſophique, *pag.* 93.

à une Nature infinie. Agit-elle néceſſairement, ou avec une ſouveraine liberté d'indifférence ? Connoît-elle, aime-t-elle, hait-elle par un acte pur & ſimple, le préſent, le paſſé, l'avenir, le bien & le mal, un même homme ſucceſſivement juſte & pécheur ? Eſt-elle infiniment bonne ? Elle le doit être ; mais d'où vient donc le mal ? Eſt-elle immuable, ou change-t-elle ſes réſolutions, fléchie par nos prières ? Eſt-elle étendue ? D'où vient donc l'Etendue ? Pluſieurs ſemblables queſtions qui ſe préſentent à l'eſprit, l'étonnent & l'embarraſſent ; les incompréhenſibilités l'arrêtent à chaque pas. Il ſe tourne d'un côté pour éviter des impoſſibilités apparentes, & il en rencontre qui ne ſont pas moindres (*). Les Philoſophes de nos jours, qui ſe ſont diſtingués autant par leur piété que par leur ſcience, n'ont point cru bleſſer la Religion, en avoüant qu'il étoit impoſ-

(*) BAYLE, Continuation des Penſées diverſes, écrites à un Docteur de Sorbonne à l'occaſion de la Comète de 1680. *Tom. I. pag.* 81.

poſſible que nous euſſions, malgré la Révelation, des idées claires & diſtinctes de la puiſſance de Dieu, & généralement de tout ce qui tient de l'infini (*). Ainſi, nous ne devons point nous étonner ſi les Anciens, plongés dans les ténèbres du Paganiſme, n'ont pû ſe perſuader la ſpiritualité de Dieu, & la création de la Matière tirée du néant, cette dernière opinion paroiſſant oppoſée aux notions les plus évidentes.

TOUS les Philoſophes anciens (†) ont

(*) Le plus grand abrégement que l'on puiſſe trouver dans l'étude des Sciences, eſt de ne s'appliquer jamais à la recherche de tout ce qui eſt au-deſſus de nous, & que nous ne pouvons eſperer raiſonnablement de pouvoir comprendre. De ce genre ſont toutes les queſtions qui regardent la puiſſance de Dieu. . . . . Notre eſprit, étant fini, ſe perd & s'ébloüit dans l'infinité, & demeure accablé ſous la multitude des penſées contraires qu'elle fournit. Art de penſer, *Part. IV. Chap. I. pag.* 347. *Ce Livre a été fait par deux ou trois illuſtres Solitaires de Port-Roïal.*

(†) *Radix autem errorum Philoſophorum illa,*

ont donc cru que la première Matière avoit été de toute éternité, & n'ont disputé entre eux que de la différence du tems, où l'arrangement & l'ordre que nous voions dans l'Univers, avoient commencé. Les uns ont cru que la règle & la disposition que nous admirons aujourd'hui, avoient été produites & formées par une première Cause intelligente, qu'ils faisoient coéternelle avec la Matière. Les autres pen-

illa, alia æterna, præter Deum, ponentium fuit, quia nihil ex nihilo fieri posse putabant, etiam a prima causa; sed ex aliqua materia. Ob id autem Mundum æternum aut Materiam æternam, ex qua Mundus in tempore fieri posset, constituebant, & ita fatetur AVERRO. Comment. 4. *ubi id ostendit quod ex nihilo nihil fit, & dicit vulgus existimare quod aliquid potest ex nihilo fieri, quia decipitur in duobus. Alterum est quod putat vulgus nihil esse, quod non videt. Et quia aliquando experitur fieri aliquid visibile ex eo, quod non videt, puta ex nihilo fieri, quod tamen falsum est.* FRANCISCI TOLETI Societ. Jesu Commentaria, una cum quæstionibus in octo Libros Aristotelis de Physica Auscultatione &c. Comment. in Lib. VIII. Phys. *Cap.* 2. *fol.* 209. *vers.*

penſoient que le hazard & le concours fortuit des atômes avoient été les premiers ouvriers qui euſſent donné l'ordre à l'Univers. Il y a eu enfin pluſieurs Philoſophes qui ont ſoutenu que le Monde, tel que nous le voions, étoit éternel, & que l'arrangement n'étoit point poſtérieur à la Matière.

De tous les Savans qui ont ſoutenu l'éternité du Monde, Ariſtote (*) a été celui qui a embraſſé cette opinion avec le plus de fermeté. Quoiqu'il ait changé très ſouvent de ſentiment ſur d'autres ſujets, il n'a jamais varié dans celui-là, & l'a toujours ſoutenu fermement. Il ſe

(*) *Mundum eſſe genitum omnes antiqui Philoſophi ante ipſum Ariſtotelem poſuerunt, ut Anaxagoras, Democritus, Empedocles, Meliſſus, Plato cum cæteris; ſed ipſe Ariſtoteles omnium primus ingenitum, & æternum fecit, ut de ſe ipſemet ait* 1. de Cœlo, text. 102. *Imo vero ab ipſomet Deo Mundum fuiſſe factum aſſeruit Plato* in Timæo *una cum tempore, & duraturum perpetuo, ſicut & nos: & ante illum quoque Anaxagoras factum eſſe a Mente dixit, & infinito ante tempore Mentem antecefſiſſe, & poſtea Mundum feciſſe, quam Deum haud dubie eſſe intelligebat.* Id. ibid. *Col. I.*

ſe moquoit de ceux qui croioient le contraire, & il diſoit, en parlant d'eux, qu'ils lui donnoient des fraïeurs étonnantes; qu'il n'avoit craint pendant un tems que la ruine de ſa maiſon qui étoit bâtie depuis très long-tems, mais qu'il avoit bien d'autres ſujets d'appréhenſion, puiſqu'on lui faiſoit craindre que le Monde qui avoit eu un commencement, & qui par conſéquent étoit périſſable, ne tombât en ruine, & ne fût réduit en pouſſière. Voici quelles étoient les principales raiſons de ce Philoſophe. Le mouvement, diſoit-il (*), doit être éternel; ainſi le Ciel,

(*) Voici encore un autre argument, à peu près ſemblable à celui-là. *Si Mundus incepit, pariter etiam tempus: ſed hoc non potuit habere initium, ergo nec ipſe Mundus. Minor probatur: Incepit tempus, ergo dabitur primum Nunc, ante quod non fuit tempus. Tunc ſi cuilibet Nunc correſpondet mutatum eſſe in motu (non enim tempus eſt extra motum); ergo illi primo Nunc, reſpondet mutatum eſſe in aliquo motu. At ante quodlibet mutatum eſſe eſt motus, ergo etiam ante illud Nunc erit tempus, quod ſit in illo motu. Et ſic nunquam dabitur primum Nunc ante*

Ciel, ou le Monde, dans lequel eſt le mouvement, doit être éternel. En voici la preuve. *S'il y a eu un premier mouvement, comme tout mouvement ſuppoſe un mobile, il faut abſolument que ce mobile ſoit, ou engendré, ou éternel, mais pourtant en repos, à cauſe de quelque empêchement. Or, de quelque façon qu'on ſuppoſe que cela ſoit, il s'enſuit une abſurdité. Car, ſi ce premier mobile eſt engendré, il l'eſt donc par le mouvement, lequel par conſéquent ſera antérieur au premier; & s'il a été en repos éternellement, l'obſtacle n'a pû être ôté ſans le mouvement, lequel dérechef aura été antérieur au premier.* A cette raiſon Ariſtote en ajoute pluſieurs autres. Il ſoutenoit (*) que Dieu & la Nature ne

ante quod non ſit tempus: non igitur principium habere poteſt. Id. ibid. *fol.* 211. *Col.* 2.

(*) *Si Deus fuit ab æterno, & Mundum non produxit, id petitur ſtatim: Aut potuit, & voluit, aut nec potuit, nec voluit: aut voluit, ſed non potuit: aut potuit, ſed non voluit. Si primum detur, profecto Mundus fuit ab æterno. Si vero alterum, quod nec po-*

ne feroient pas toujours ce qu'il y a de meilleur, si l'Univers n'étoit éternel, puisque Dieu, aiant jugé de tout tems que l'arrangement du Monde étoit un bien, il auroit différé de le produire pendant toute l'éternité antérieure.

PARMI plusieurs autres argumens d'Aristote, en voici un qui ne laisse pas que d'être embarrassant. *Si le Monde a été créé, il peut être détruit; car tout ce qui a eu un commencement, doit avoir une fin. Le Monde est incorruptible & inaltérable, donc il est éternel, il n'a point été créé.* Voici la preuve que le Monde est incorruptible. *Si le Monde peut être détruit, ce doit être naturellement par celui qui l'a créé; mais*

potuit, tunc nec voluit, sequitur quod nec postea vellet nec posset, & esset imperfectus, & perfectior postea. Si tertium, quod voluit sed non potuit, pariter esset id imperfectionis, quæ repugnat primo principio. Si quartum, potuit, sed non voluit, fuit invidus; quia cum posset bonum communicare, noluit id facere. Cum igitur nihil ex his dici possit, sequitur quod Mundus æternus fuit. Id. *ibid. pag.* 211. *Col.* 1.

mais il n'en a point le pouvoir, donc le Monde eſt éternel. Si l'on ſuppoſe que Dieu a la puiſſance de détruire le Monde, il faut ſavoir alors ſi le Monde étoit parfait. S'il ne l'étoit pas, Dieu n'avoit pû le créer, puiſqu'une cauſe parfaite ne peut rien produire d'imparfait, & qu'il faudroit pour cela que Dieu fût défectueux; ce qui eſt abſurde. Si le Monde au contraire eſt parfait, Dieu ne peut le détruire, parce que la méchanceté eſt contraire à ſon eſſence, & que c'eſt le propre de celle d'un Etre mauvais de vouloir nuire aux bonnes choſes (*). Je pourrois

(*) *Si Mundus eſſet generatus, utique deſtrui poſſet: ſed Mundus eſt incorruptibilis, ergo fuit ingenerabilis. Minor probatur. Si Mundus corrumpi poſſet, maxime ab eo qui fecit eum: ſed ab hoc non poteſt, ergo a nullo. Probatur minor. Si a Deo corrumpi poteſt, & id eſt poſſibile, ponatur in eſſe: tunc vel Mundus erat perfectus, vel non. Si non: ergo nec cauſa fuit perfecta, quod abſonum eſt. Si autem perfectus fuit, ergo a Deo diſſolvi non poteſt, quia pravi hominis eſt & vitium perfecta deſtruere: at Deus nullam poteſt committere pravitatem, & ſic nec Mundum deſtruere.* Id. *ibid.*

fois encore rapporter ici plusieurs autres objections d'Aristote; mais comme elles sont très subtiles, je ne veux point chercher à vous obliger à trop d'attention, & je craindrois que vous ne disiez que je suis un maître qui mene ses disciples par des chemins aussi épineux, que ceux où voïagent journellement tous ces Philosophes que j'ai plaisantés quelquefois. Je me contenterai de vous dire que l'opinion d'Aristote étoit d'autant plus probable, qu'il y avoit beaucoup moins de difficultés à résoudre dans le système de l'éternité du Monde, que dans ceux qui lui étoient opposés. Car, puisque tous les Philosophes, de quelque Secte qu'ils fussent, admettoient l'existence de la Matière de tout tems, il étoit bien plus naturel de croire que l'ordre étoit coéternel avec elle, que de laisser cette première Matière inutile & dans l'inaction, ainsi que le premier Principe intellectuel qui existoit avec elle, si l'on faisoit tant que d'en admettre un; & si l'on se contentoit seulement, comme Epicure, de la seule Matière première, ou des atômes, qui étoient

avant la formation du Monde. Quelle difficulté ne s'enſuivoit-il pas de croire que le hazard & le concours des atômes euſſent pû produire l'harmonie & la règle que nous voions dans l'Univers ? D'ailleurs, les ſectateurs & les diſciples d'Ariſtote propoſoient une queſtion indiſſoluble, lorſqu'on n'eſt point éclairé par la lumière de la Révelation. Ils demandoient lors de l'arrangement de la Matière, lequel avoit été formé le premier, de l'œuf, ou de l'oiſeau ; car il ne peut point y avoir d'œuf ſans oiſeau, ni d'oiſeau ſans œuf. Ainſi, ils ſoutenoient qu'il devoit y avoir une eſpèce de cercle dans les ſemences, & que les œufs & les oiſeaux avoient toujours été engendrés & produits alternativement l'un par l'autre, ſans que leur eſpèce eût jamais eu ni origine, ni commencement.

A TOUTES ces raiſons j'en ajouterai une dernière. Selon le Pere Mallebranche, lorſqu'on voit deux opinions qui n'ont toutes les deux aucune marque évidente de la vérité, on doit choiſir celle qui paroît la plus ſimple, &

& la moins chargée de difficultés. Or, rien n'étoit ſi ſimple que le ſyſtême d'Ariſtote : il ne demandoit aux autres Philoſophes qu'un ſeul article ; encore n'étoit-il pas eſſentiel, puiſque tous convenoient de l'éternité de la Matière. Mais dans les autres ſyſtêmes il s'offroit des difficultés ſans nombre, dont nous avons parcouru les principales ; & ſi la Religion n'arrêtoit & ne fixoit notre croiance, le ſentiment d'Ariſtote ſeroit encore beaucoup plus ſimple & moins embarraſſé, que celui que nous ſuivons par la Révelation. L'éternité du Monde ſuppoſée, voilà toutes les difficultés paſſées, & le reſte s'enſuit naturellement & néceſſairement. On n'eſt plus étonné de l'ordre de l'Univers, de l'arrangement des ſaiſons, des productions de la Nature ; c'eſt une ſuite conſéquente de l'éternité du Monde. Ce qui a été de tout tems, doit être abſolument de tout tems. Ainſi, ſi l'ordre a ſubſiſté dans l'éternité antérieure, il faut qu'il ſoit conſervé de même dans l'éternité poſtérieure. Je conviens que c'eſt une grande difficulté qui s'offre d'abord,

que d'admettre la Matière éternelle; mais celles qui se présentent d'un autre côté, le sont encore plus.

Si l'on a de la difficulté à concevoir l'éternité de la Matière, on n'en a pas moins à se former l'idée d'un Etre éternel & spirituel. Il s'offre d'abord deux embarras; la spiritualité, dont je n'ai que des notions vagues, & l'éternité de ce même Etre. Si je vais plus loin, je me jette dans un labyrinthe dont je ne saurois sortir; il m'est impossible de comprendre comment un Etre spirituel peut créer de la Matière. En avançant plus avant, je m'égare encore davantage. Si Dieu a créé l'homme, & qu'il soit par conséquent émané d'un principe souverainement bon, comment peut-il être mauvais? La souveraine bonté peut-elle produire une créature malheureuse, & la souveraine sainteté une créature criminelle? Tous ces doutes, & bien d'autres s'offrent à mon esprit, & je n'ai, pour les résoudre, d'autre secours que de penser que mon esprit étant renfermé dans des bornes très étroites, je ne dois point, moi fini, vouloir juger

des

des opérations d'un Etre infini, dont je n'ai de connoissance que celle qu'il a bien voulu me donner, & auprès de qui toute la science humaine est une ignorance profonde (*).

§. III.

EXAMEN DES SYSTEMES DIFFE'RENS DE CEUX QUI ONT CRU LE MONDE E'TERNEL.

LES Philosophes Grecs avoient été prévenus par les Egyptiens dans l'opinion de l'éternité du Monde, & peut-être les Egyptiens l'avoient-ils été par d'autres peuples, dont nous n'avons aucune connoissance. Mais nous ne pouvons en être éclaircis; car c'est en Egypte où nous découvrons les premières traces de la Philosophie. Les Prêtres étoient ceux qui s'y appliquoient le plus; mais généralement tous

(*) *Perdam sapientiam sapientium, & prudentiam prudentium reprobabo.* ISAÏAS, *Cap. I. Vers.* 19.

tous les Egyptiens croioient & admettoient deux Divinités premières & éternelles, le ſoleil & la lune qui gouvernoient tout l'Univers. Ils croioient que l'eſprit & le feu appartenoient au ſoleil, le ſec & l'humide à la lune, & l'air à tous les deux; ils penſoient que tout le corps de l'Univers étoit formé de ces deux aſtres. L'eſprit, le feu, le ſec, l'humide & l'air n'étoient que des membres de ce corps, comme la tête, les pieds & les mains ſont les membres de celui de l'homme (*).

Quoi-

(*) Διὸ καὶ τὸ μὲν ὅλον σῶμα τῆς τῶν ὅλων φύσεως ἐξ ἡλίου καὶ σελήνης ἀπαρτίζεσθαι τὰ δὲ τούτων μέρη πάντα τά προειρημένα· τό τε πνεῦμα καὶ τὸ ψῦχρ καὶ τὸ ξηρὸν ὅτι δὲ τὰ ὑγρόν καὶ τὸ τελευταῖον τὸ ἀέρωδες, ὥσπερ ἐκ ἀντρωπε κεφαλήν χεῖρας καὶ πόδας καὶ τἆλλα μέρη καταριθμῆσαι, τὸν αὐτὸν τρόπον τὸ σῶμα τῦ κόσμυ συλλαβεῖν τῶν ἐκ τῶν προειρημένων.

Ideoque totum Naturæ univerſæ corpus ſole & luna conſummari; cujus partes jam indicatæ, ſpiritus, ignis, ſiccitas, humor, & aeria tandem natura, e quibus, ut in homine, caput, manus, pedes, & alias partes numeramus, eodem modo corpus Mundo conſti-

tat,

QUOIQUE ce système ne supposât point entiérement le Monde éternel; cependant il approchoit beaucoup de celui d'Aristote, en supposant l'éternité du soleil & de la lune. Il étoit beaucoup moins absurde que celui qui rendoit le hazard la cause de l'arrangement de l'Univers; au lieu que les deux premiers principes intelligens, que supposoient les Egyptiens, leur faisoient trouver aisément la cause de l'ordre & de sa continuation. Ils n'étoient plus surpris de la justesse que nous appercevons dans le cours des astres & dans les arrangemens des saisons, puisque la règle avoit été faite, & étoit encore conservée par des Etres intelligens & éternels.

LES Romains prirent des Grecs l'opinion de l'éternité du Monde. Lorsqu'ils commencerent à s'appliquer à la Philosophie, ils embrasserent peu-à-peu toutes les Sectes différentes, & chacune eut ses partisans dans Rome, ainsi

tat. Diodorus Siculus, Bibliothecæ *Lib. I. Cap. II.*

ainſi que dans Athènes. Les uns adopterent les ſentimens de Démocrite, d'Empedocle, de Diogene, d'Héraclite, d'Anaximandre, d'Epicure, de Zénon, & crurent que le Monde avoit eu un commencement. Les autres embraſſerent le parti d'Ariſtote & des autres Philoſophes qui avoient ſuivi ſon ſentiment, & penſerent que l'Univers avoit toujours été dans le même état où ils le voioient. On diſputa dans l'Italie auſſi vivement que dans la Grece: l'on y avança auſſi peu, & l'on ne fut pas plus éclairci dans un païs que dans l'autre.

§. IV.

RAISONS DES PHILOSOPHES QUI CROIOIENT QUE LE MONDE AVOIT EU UN COMMENCEMENT.

POUR peu que l'on contemple l'ordonnance admirable de ce Monde, l'arrangement des ſaiſons, le cours réglé des aſtres, & toutes les ſages productions de la Nature, on conçoit aiſé-

ſément qu'il doit y avoir eu un premier Mobile, une Cauſe intelligente, qui ait occaſionné un ordre auſſi beau & auſſi régulier. Ainſi, tous les Philoſophes, excepté les Epicuriens qui croioient que le ſeul hazard avoit formé le Monde, ſe ſervoient de la contemplation de cet ordre & de cette régularité, comme d'un argument invincible contre l'éternité du Monde. *Il faut*, diſoient-ils, *qu'il y ait un Agent induſtrieux, qui ait ordonné que toutes choſes fiſſent leur cours de telle ou de telle manière, & non point d'une autre. Sans cela, l'ordre que nous voions, ne pourroit ſubſiſter; car en ſuppoſant (ce qui eſt pourtant impoſſible) que l'arrangement & la règle puſſent naître du hazard, cet arrangement & cette règle ne pourroient durer long-tems. C'eſt vouloir s'aveugler, que de penſer le contraire. Or, s'il y a un premier Etre qui ait compoſé l'harmonie de l'Univers, cet Univers n'eſt donc pas éternel, puiſqu'il y a eu avant lui le premier Etre, auquel il eſt redevable de ſon arrangement. Et il y auroit une abſurdité étonnante à dire que l'ouvrage eſt auſſi ancien que l'ouvrier;*

vrier ; car pour qu'une choſe ſoit faite par quelqu'un, il faut que ce quelqu'un ſoit avant la choſe.

QUELQUE forte que fût cette raiſon, les Epicuriens ne pouvoient s'en ſervir ; mais ils fondoient leurs ſentimens ſur les obſervations des choſes naturelles. *Les parties du Monde*, diſoient-ils, *ſont ſujettes à la corruption : ainſi, le Monde entier doit y être lui-même ſujet, parce que le Tout ſuit toujours la nature de ſes Parties. Nous voions*, continuoient ces Philoſophes, *que le tems détruit, change, renverſe les bâtimens les plus ſtables ; que les pierres ſe pourriſſent & ſe réduiſent en pouſſière ; que l'air dévore les rochers les plus durs ; que les montagnes ſe briſent, tombent en éclats & ſe précipitent dans les plaines* (*). *Le feu*,

(*) *Denique non lapides quoque vinci cernis ab ævo?*
Non altas turres ruere, & putreſcere ſaxa?
Non Delubra Deûm Simulachraque feſſa fatisci?
Nec ſanctum Numen fati protollere fines
Poſſe

feu, les incendies, les orages briſent & emportent tous les corps l'un après l'autre. Et peut-être quelque jour le Monde, ébranlé par quelque violente ſecouſſe, tombera en ruine, & les atômes dont il eſt formé, ſe diviſeront & s'enfuiront en liberté dans l'eſpace immenſe du Vuide (*).

LES

Poſſe, neque adverſus Naturæ fœderæ niti?
Denique non Monumenta virûm dilapſa videmus?
Non ruere avulſos ſilices a montibus altis,
Nec validas ævi vires perferre patique?
LUCRETIUS de Rerum Naturâ, *Lib. V. Verſ.* 307. *& ſeqq.*

(*) *Ne volucrum ritu flammarum mœnia Mundi*
Diffugiant ſubito magnum per Inane ſoluta;
Et ne cætera conſimili ratione ſequantur;
Neve ruant cæli tonitralia Templa ſuperne,
Terraque ſe pedibus raptim ſubducat, & omnes
Inter permiſtas terræ, cælique ruinas
Corpora ſolventes abeant per Inane profundum, Tempo-

LES Epicuriens tiroient de l'assemblage des premiers principes, ou des premiers corpuscules de la Matière, un nouvel argument. Ils prétendoient que les atômes qui avoient formé le Monde par leur concours fortuit, étant dans un mouvement continuel & violent, dévoient dans la suite du tems occasionner sa ruine par les efforts qu'ils faisoient pour se débarrasser & se mettre en liberté. Ils ajoutoient à cela que tout ce qui avoit pris naissance étoit sujet à la mort, & qu'ainsi le Monde aiant été formé, devoit aussi prendre fin. Ces deux dernières raisons n'avoient pas autant de poids que les premières : elles n'étoient fondées que sur les principes des Epicuriens, dont elles étoient véritablement une suite nécessaire; mais comme les sectateurs d'Aristote ne convenoient point de

Temporis ut punctò nihil exstet reliquiarum,
Desertum præter spatium, & primordia cæca.
LUCRETIUS de Rerum Natura, *Lib. I. Vers.* 1095. *& seqq.*

de la vérité de ces principes, les argumens qui en étoient uniquement émanés, n'avoient aucune force, & tomboient dans le cas d'être regardés comme des *pétitions de principe*.

Si vous me demandez, Madame, quelle eſt l'opinion que j'aurois cru la plus probable, ſi j'euſſe vécu du tems de l'ancienne Athènes, je vous dirai que j'euſſe peut-être penſé comme Manile, qui, avoüant que l'éternité & la création du Monde étoient également au-deſſus de la portée humaine, aſſûroit qu'on douteroit & qu'on diſputeroit toujours de la vérité de ces deux ſentimens oppoſés:

Semper erit genus in pugna, dubiumque manebit,
Quod latet, & tantum ſupra eſt hominemque Deumque.

Je ſens pourtant que j'aurois eu une ſecrette inclination, & aſſez de penchant à croire que le Monde étoit éternel. Il me paroît que j'euſſe trouvé aiſément des réponſes aux objections qu'on auroit pû me faire. J'aurois ſoutenu qu'il n'étoit point étonnant, ni abſurde de croire que la Matière avoit été coéternelle

nelle avec Dieu, dirigée par lui, & qu'elle n'en avoit reçu cependant ni l'arrangement, ni la forme qu'elle a actuellement. Mes raisons eussent rendu mon opinion aussi probable que la leur; car en soutenant que Dieu avoit existé de tout tems avec la Matière, j'aurois aussi soutenu que de tout tems Dieu avoit réglé son mouvement. *N'est-il pas vrai*, leur eus-je demandé, *qu'il n'y a point de tems dans Dieu?* Ils n'eussent pû me nier ce principe, ni celui par lequel j'eusse encore établi que lorsque cet Etre souverainement puissant veut quelque chose, l'effet suit dans l'instant sa volonté. Or, supposons que Dieu qui a été de tout tems, ait voulu que le Monde ait eu son ordre & son arrangement de tout tems (*), l'effet suivant toujours sa volonté,

(*) La question de la possibilité de l'éternité a été soutenue par plusieurs grands Philosophes, & entre autres par St. Thomas, & par Durand. Voici les principales raisons de ces Philosophes, qui sont les mêmes que celles que j'ai dites dans le texte de mon Ouvrage; mais un peu plus détaillées, & ran-

lonté, le Monde aura été de tout tems.

Mes

rangées selon les règles de l'argumentation. *Est autem quæstio nimis gravis propter placita diversa insignium Doctorum, & propter rationes validas ex utraque parte, & propter rei ipsius magnitudinem. Inprimis est argumentum primum, quo probatur Mundum potuisse ab æterno esse. Deus ab æterno fuit, jam omnipotens, sicut cum produxit Mundum; ergo ab æterno potuit producere Mundum. Consequentia certissima est, & antecedens verissimum. Et hoc argumentum est præceptum pro hac sententia.*

Secundo. Deus ab æterno cognovit Mundum, & voluit: ergo potuit Mundum producere. Probatur consequentia: Quia tantæ facilitatis est ipsi Mundum producere, quantæ cognoscere & velle, imo sola cognitione & voluntate producit res has.

Tertiò. Si ab æterno non potuisset Mundum producere, sequitur quod debuit expectare per æternitatem, ut Mundum posset producere. Æternitas autem major est quocunque tempore, & sic expectaret per multum temporis; quod absurdum est & impossibile.

Quarto. Si Mundus non potuisset ab æterno esse, ex eo foret, quia non possunt esse in unico instanti simul causa & effectus, producens & productum. Sed hoc falsum est, ut colligitur ex his sensibilibus. Si enim sol ab æter-

Mes adversaires m'auroient repondu qu'une chose ne peut passer du non-être à l'être, sans avoir un commencement, & qu'ainsi le Monde aiant été fait, il faut nécessairement qu'il y ait eu un tems où il n'ait pas été. Ils auroient ajouté que Dieu ne pouvoit changer l'essence des choses, & que celle de la création étoit de faire passer la chose créée, du non-être à l'être. J'aurois opposé à ces raisons les bornes étroites de notre esprit, qui, étant fini, ne peut comprendre les opérations de l'Infini, ni rien de ce qui concernoit sa puissance; & l'on n'eût jamais pû me prouver que Dieu, aiant

no esset, lumen ab æterno esset, & si pes, similiter vestigium. At lumen, & vestigium effectus sunt efficienter solis, & pedis; potuit ergo cum causa æterna effectus coæternus esse.

Hujus sententiæ est S. Th. *Theologorum primus*, 1. p. q. 46. art. 2. *& cum eo ipsius discipuli. Similiter* Durand. 2. d. 1. q. 2. & Gregor. 2. Sen. d. 2. q. 3. Francisc. Toleti, &c. Commentaria, &c. Com. in *Lib.* VIII. Physic. Arist. *cap.* 2. *quæst.* 2. *fol.* 214. *Col.* 1.

aiant existé de tout tems (*), n'avoit pû

(*) Gassendi a fort bien développé les opinions des Philosophes anciens sur la coéternité du Monde avec Dieu. Il montre que ceux qui, ainsi que Pythagore, Platon, &c. croioient que Dieu étoit l'auteur de l'Univers, pensoient cependant que le Monde n'avoit jamais eu aucun commencement, & qu'il avoit existé pendant toute l'éternité par la volonté de celui qui l'avoit produit de tout tems, aiant été lui-même de tout tems. Ils pensoient, ainsi que les Philosophes modernes qui soutiennent la possibilité de la création du Monde dans toute l'éternité, que quoiqu'une cause ne puisse pas être dite première *par le tems*, elle doit cependant être regardée comme telle *par sa nature*. Le Monde étoit donc une suite & une dépendance de Dieu, comme la chaleur l'est du soleil; car le soleil est l'auteur & la cause de la chaleur, quoique la chaleur ait toujours existé avec lui. Voici pour ceux qui entendent le Latin. *Nam Thales quidem Milesius causam apud Laertium dicens, cur Mundus pulcherrimus sit; τέχνην γάρ, inquit, τῦ Θεῦ, opificium enim est Dei. De Anaxagora res est celebris; quatenus Mens illa idem est cum Deo. De Pythagora & Platone vel unus Timæus testatur, cujus ore, cum Pythagoricus esset, opinionem propriam*

pû vouloir & faire une chose de tout temps.

Les

priam sic Plato exprèssit, ut passim declaret esse Deum Parentem ac Opificem Universi. Et esse quidem potuit tam Pythagoræ, quam Platonis sententia, quæ est superius ex illorum Interpretibus insinuata, ut scilicet existimarint Mundum esse genitum κατὰ χρόνον, non tempore, quod nempe nunquam cœperit; ἀλλὰ κατ' ἔννοιαν, sed cogitatione, quasi tametsi non cœperit, cogitatione tamen assumatur præextitisse materiam e qua formatus fuerit. Enimvero eam esse putarunt Mundi à Deo dependentiam, ut Deus Mundo inexistens, habendus esset genitor Mundi, quod causa foret materiæ & distinctionis, & ornatus omnis. Videlicet idem censuerunt, quod plærique jam Doctorum admittunt, dum tuentur potuisse Mundum creari a Deo ab æterno, ac Deum futurum fuisse causam, ob dependentiam Mundi ab ipso; eo modo quo si ponamus solem cum luce, aut pedem cum vestigio fuisse ab æterno, poterit semper & sol lucis, & pes vestigii causa censeri. Admittunt quippe posse effectum esse causæ suæ coævum, & sufficere ut cum causa non sit prior tempore, sit saltem prior natura, τῇ φύσει, quam vocem habet Photinus quoque; aut ratione, τῷ λόγῳ, quæ vox Timæi Locri est, loco illius κατὰ, vel πρὸς ἔννοιαν, cogitatione, quam ob-

ser-

LES argumens des Epicuriens m'euſſent moins donné de peine à combattre. Je leur euſſe nié que le Monde fût corruptible, parce qu'ils croioient appercevoir quelque corruption dans les parties dont il eſt compoſé. L'on peut appeller régéneration, plûtôt que corruption, ce changement que nous voions dans la Matière. Elle n'eſt ni perdue, ni gâtée, ni corrompue par les différentes formes qu'elle prend, & peut-être une des principales cauſes de ſa force & de ſa vigueur conſiſte-t-elle dans les apparentes deſtructions, qui, la ſubtiliſant, lui donnent plus de liberté pour produire de nouveaux miracles. Et quand on objecte qu'on ne voit

ſervare apud Stobæum, & Sextum Empiritum licet. Utcumque ſit, tam Philoſophi illi, quam omnes eorum Sectatores & Interpretes Deum Mundi cauſam dixerunt. De Stoicis res eſt perſpecta; & vel ipſa Balbi adverſus Velleium, Epicurumve Oratio ſatis demonſtrat quid ſenſerint. GASSENDI Opera, Sect. 1. Phyſ. *Lib.* 1. *Cap.* 2. Vide etiam *Animad.* 2. in Philoſ. Epicurii Syntagma, *pag.* 115. *Edit. in quarto.*

voit point de montagnes s'élever, mais qu'on en voit au contraire qui s'abaissent tous les jours par la chute des rochers, & qu'il est par conséquent à craindre que tous les lieux hauts étant applanis, l'eau ne submerge la terre & ne la détruise, ce qui ne pourroit se faire, si le Monde avoit été éternel, une cause éternelle ne pouvant prendre fin, on prouve aisément à ceux qui soutiennent ce sentiment, que la terre regagne d'un côté ce qu'elle perd de l'autre. L'on a souvent vû des feux souterrains, qui, soulevant des masses de terre & des rochers d'une grosseur énorme, les jettent dans des plaines, & y forment successivement & peu-à-peu des élevations, qui remplacent celles qui peuvent s'abaisser dans une autre partie de la terre. De notre tems, une isle s'est formée dans l'Archipel, & est sortie du fond des eaux (*). La mer, depuis Jules César, s'est retirée de plus d'une lieuë vers les côtes de Fréjus en Pro-

(*) *Voiez la* Rélation de l'isle de Santorini.

Provence. Hérodote dit que sous le regne de Menès, premier Roi d'Egypte, toute cette contrée étoit un marais, excepté le païs de Thebes; qu'il ne paroissoit rien de la terre qu'on y voit aujourd'hui au-délà du lac qu'on nomme Méris, duquel on compte actuellement sept journées de chemin jusqu'à la mer. *Je crois*, dit cet Historien, *tout ce qu'on m'a dit de l'Egypte, voiant principalement qu'elle n'a point de terre qui lui soit contigue; qu'on trouve des coquilles dans ses montagnes; qu'il en sort une eau salée, qui ronge même les pyramides; que la montagne qui est en Egypte au-dessus de Memphis, est sablonneuse. Si nous voulions nous arrêter à cette opinion des Ioniens, nous montrerions par ce moien qu'il n'y avoit point autrefois d'Egypte, & que les Egyptiens n'avoient point de païs de leur nom. Car la contrée de* Delta, *comme ils le disent eux-mêmes, & que je l'ai moi-même remarqué, est une terre que la rivière leur a donnée, & qui, pour ainsi dire, n'a été créée que depuis peu de tems* (*).

On

(*) HERODOTE, Histoire, *Livr. II. pag.*

ON peut donc ſuppoſer, & même avec beaucoup d'apparence de vérité, que ces amas de terre & de limon qui ſe font par le tranſport continuel de ce que charient les fleuves & les rivières, remplacent dans certains païs le terrein qui ſe perd dans d'autres, comme celui qui fut inondé autrefois en Hollande, où plus de quatre-vingt villages furent ſubitement ſubmergés. Ces changemens ſe faiſant inſenſiblement, & ſucceſſivement pendant le cours de tous les ſiécles, tout ce qui eſt maintenant terre peut bien avoir été autrefois mer, & ce qui eſt mer peut devenir terre (*). Mais cette révolution n'arrivant

104. & 105. *Je me ſers de la Traduction de* P. du Ryer.

(*) *Vidi ego quod fuerat quondam ſolidiſſima tellus,*
Eſſe fretum: vidi factas ex æquore terras,
Et procul a pelago conchæ jacuere marinæ,
Et vetus inventa eſt in montibus anchora ſummis.
OVID. Metamorphoſ. *Lib. XV. Verſ.* 262. *& ſeqq.*

rivant que par dégrés, & pour ainſi dire imperceptiblement, l'ordre des choſes n'eſt point interrompu ni bouleverſé, & la Matière ne ſe corrompt point pour changer de forme & prendre une nouvelle modification ; de même qu'un quarré de cire, qu'on réduit en rond, ne périclite point pour changer de figure. Et quant au mouvement violent qu'on donne aux atômes, qui, voulant ſe mettre en liberté, réduiront un jour le Monde en pouſſière, dès qu'on n'accorde point que le hazard ait produit l'Univers, cette prétendue agitation des premiers corpuſcules de la Nature tombe d'elle-même & n'a aucune force.

§. V.

EXAMEN DU SYSTÈME DE L'AME DU MONDE.

IL y a eu des Philoſophes qui ont eu un troiſième ſentiment ſur le Monde, différent des deux premiers. Ils le croioient éternel comme les Péripatéticiens, & ſe réüniſſoient avec eux

en ce point contre les Epicuriens; mais ils ne croioient point qu'un Etre intelligent & tout puiſſant en réglât l'harmonie. Ils diſoient que l'Univers étoit un Tout, de la même manière qu'une plante, ou un animal; c'eſt-à-dire qu'il y avoit une certaine force répandue dans le Monde, qui en vivifioit les parties & entretenoit leur liaiſon: en ſorte que la lune, le ſoleil, la terre, les étoiles, & les autres globes céleſtes, enfin tous les corps matériels compoſoient un Tout animé & vivifié, comme les différentes parties d'un animal le ſont dans leur aſſemblage. Cicéron, en parlant des Philoſophes qui ſoutenoient cette opinion, cite Straton, & explique les attributs qu'ils donnoient à la Matière. Straton, dit-il, Diſciple de Théophraſte, celui qu'on ſurnommoit le Phyſicien, ſoutenoit que toute la puiſſance de la Divinité réſidoit dans la Matière, à qui il accordoit toutes les facultés propres à la génération & à la conſervation; mais il deſtituoit & privoit cet eſprit qui la vivifioit, de la raiſon & de la connoiſſance

ce (*). Virgile a souvent décrit le dogme de l'ame du Monde dans ses Ouvrages (†).

CE

(*) *Nec audiendus ejus* (Theophrasti) *auditor Strato, is qui Physicus appellatur, qui omnem vim divinam in Natura sitam esse censet, quæ causas gignendi, minuendi habebat, sed carebat omni sensu.* CICERO, de Natura Deorum, *Lib. I. pag.* 56.

(†) *Esse apibus partem divinæ Mentis, & haustus*
Æthereos dixere: Deum namque ire per omnes
Terrasque tractusque maris, cœlumque profundum;
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quem sibi tenues nascentem arcessere vitas.
VIRGIL. Georgicor. *Lib. IV. Vers.* 220. *& seqq.*

Le même système est repeté dans l'Enéïde.

Principio cœlum ac terras, camposque liquentes,
Lucentemque globum lunæ, titaniaque astra
Spiritus intus alit; totamque infusa per artus
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.

Inde

CE ſyſtême avoit bien des partiſans chez les Romains : il en a eu dans tous les tems (*), & même depuis peu Spinoſa l'a renouvellé & mis dans ſon grand jour. Il a ſoutenu cette opinion auſſi bien qu'on peut défendre un ſentiment auſſi erroné, & dont il ſuit des conſéquences auſſi abſurdes (†). Il ſuppoſe qu'il n'y a qu'une

Inde hominum pecudumque genus, vitæque volantum,
Et quæ marmoreo fert monſtra ſub æquore pontus.

VIRGIL. Æneïd. *Lib. VI. Verſ.* 725. *& ſeqq.*

(*) *Alexander Epicureus dixit Deum eſſe materialem, vel non eſſe extra ipſum, & omnia eſſentiabiliter eſſe Deum, vel formas, accidentia imaginata, & non habere veram entitatem, &c.* ALBERTUS in I. Phyſ. *Tract. III.*

(†) *Præter Deum nulla dari, neque concipi poteſt ſubſtantia.*

Demonſtratio.

Cum Deus ſit Ens abſolute infinitum, de quo nullum attributum, quod eſſentiam ſubſtantiæ exprimit, negari poteſt (*per definit.* VI.) *iſque neceſſario exiſtet* (*per propoſit.* II.) *Si aliqua ſubſtantia præter Deum daretur, ea ex-*

né ſubſtance dans l'Univers, à laquelle il donne le nom de Dieu. Tous les êtres particuliers, l'étendue corporelle, le ſoleil, les hommes, les plantes, leurs imaginations, leurs idées ſont des modifications de Dieu (*), ou de cette ſubſ-

explicari deberet per aliquod attributum Dei, ſicque duæ ſubſtantiæ ejuſdem attributi exiſterent, quod (per prop. v.) eſt abſurdum; adeoque nulla ſubſtantia extra Deum dari poteſt, & conſequenter etiam concipi. Nam ſi poſſet concipi, deberet neceſſario concipi ut exiſtens: atqui hoc (per primam partem hujus demonſtrationis) eſt abſurdum; ergo extra Deum nulla dari, neque concipi poteſt ſubſtantia. B. D. SPINOS. Opera poſthuma Eth. ordine geometrico demonſtrata, &c. *pag.* 12.

(*) *Non dubito quin omnibus, qui de rebus confuſe judicant, nec res per primas ſuas cauſas noſcere conſueverunt, difficile ſit demonſtrationem* VII. *propoſit. concipere, nimirum quia non diſtinguunt inter modificationes ſubſtantiarum & ipſas ſubſtantias, neque ſciunt quomodo res producuntur. Unde fit ut principium, quod res naturales habere vident, ſubſtantiis attingant; qui enim veras rerum cauſas ignorant, omnia confundunt, & ſine ulla mentis repugnantia tam arbores, quam ho-*

ſubſtance qui eſt Dieu lui-même. Lorſqu'on oppoſe à Spinoſa qu'il y a deux ſortes de ſubſtances, l'une incréée & l'autre créée, telle que la Matière & notre ame; & que *ſubſiſter par ſoi*, qui ſont les termes dont on ſe ſert pour définir la ſubſtance, ſignifie ſeulement ne dépendre pas de quelque ſujet d'inhéſion, mais être comme les ames des hommes, la Matière, les Anges, &c. il

homines fingunt, & homines tam ex lapidibus, quam ex ſemine formari, & quaſcunque formas in alias quaſcunque mutari imaginantur. Sic etiam qui naturam divinam cum humana confundunt, facile Deo affectus humanos tribuunt, præſertim quamdiu etiam ignorant quomodo affectus in mente producuntur. Si autem homines ad naturam ſubſtantiæ attenderent, minime de veritate VII. propoſitionis dubitarent; imo hæc propoſitio omnibus axioma eſſet, & inter notiones communes numeraretur. Nam ne ſubſtantiam intelligerent id quod in ſe eſt & per ſe concipitur, hoc eſt, id cujus cognitio non indiget cognitione alterius rei; per modificationes autem id quod in alio eſt, & quarum conceptus a conceptu rei in qua ſunt, formatur. Id. *ibid. Schol.* II. *propoſit. V.*

il répond (*) que pour mériter le nom de ſubſtance, il faut indépendamment de toutes cauſes exiſter par ſoi-même éternellement & néceſſairement.

AVANT de vous montrer les abſurdités de ce ſyſtême, vous me permettrez, Madame, de m'arrêter un moment ſur les raiſons qui avoient forcé Spinoſa à ſoutenir un dogme rempli de tant de difficultés. Deux choſes l'avoient jetté dans l'erreur ; l'homme qu'il voioit malheureux, & ce principe qui brille inceſſamment à notre eſprit, que *de rien on ne peut faire rien.* Les infortunes, auxquelles l'humanité eſt ſu-

(*) *Propoſitio XV.*

Quidquid eſt in Deo eſt, & nihil ſine Deo eſſe, neque concipi poteſt.

Demonſtratio.

Præter Deum nulla datur, neque concipi poteſt ſubſtantia (per prop. XIV.) hoc eſt (per defin. III.) res; quæ in ſe eſt & per ſe concipitur. Modi autem (per definit. V.) ſine ſubſtantia nec eſſe, & per ipſam ſolum concipi poſſunt: atque præter ſubſtantias & modos nihil datur (per axiom. 1.); ergo nihil ſine Deo eſſe, neque concipi poteſt. Id. *ibid. pag.* 12.

sujette (*), révoltoient principalement
sa

(*) De tout tems les Athées ont fait valoir, comme une forte objection, les maux dont les foibles mortels sont accablés. *Est-ce pour les hommes*, fait dire Cicéron à Velleius, *que les Dieux ont formé l'Univers? & pour quels hommes donc l'ont-ils fait? Pour les sages? Ce grand ouvrage avoit donc peu de gens pour objet. Pour les fous? Quelle raison obligeoit les Dieux à s'intéresser pour des méchans? Au reste, quand il seroit vrai que c'eût été-là le dessein des Dieux, quel bien en revenoit-il aux hommes, puisque leur vie est si misérable?*

An hæc, ut fere dicitis, inquit, hominum causa a Deo constituta sunt? Sapientum ne? Propter paucos ergo tanta est facta rerum molitio. An stultorum? At primum causa non fuit quod de improbis bene meretur. Deinde, quid est assequutus, cum omnes stulti sint sine dubio miserrimi; maxime quod stulti sunt? Miserius enim stultitia quid possumus dicere? CICER. de Nat. Deor. *Lib. I.*

Lactance nous a conservé à peu près le même raisonnement d'un Epicurien, qui se récrie sur la conduite des Dieux, qui, passant pour les peres des hommes, ont si maltraité leurs enfans, eux, qui auroient dû, en suivant les loix de la justice & les règles de la bienséance, les approcher de leur

état

sa raison : il ne pouvoit se figurer qu'un Etre, infiniment intelligent, infiniment bon, infiniment parfait, n'eût créé des créatures que pour les rendre malheureuses. Or, il étoit très persuadé que tous les hommes, ou du moins une grande partie, éprouvoient un sort dont ils pouvoient se plaindre justement ; & pour être pénétré de la vérité de ce fait, on n'a qu'à considérer les misères & les maux répandus dans les quatre parties du Monde (*).

On

état heureux le plus qu'il étoit possible, un bon pere aiant toujours soin de la tranquillité de sa famille.

Quid enim Deo, inquit, cultus hominis confert beato, & nulla re indigenti? vel, si tantum honoris homini habuit, ut ipsius causa Mundum fabricaret, ut instrueret eum sapientia, ut dominum viventium faceret, eumque diligeret tanquam filium, cur mortalem, fragilemque constituit? Cur omnibus malis, quem diligebat, objicit? Cum oporteret & beatum esse hominem, tanquam conjunctum & proximum Deo, & perpetuum, sicut est ipse, ad quem colendum & contemplandum figuratus est. LACT. *Lib. VII.*

(*) Ils tiennent que nous, étant si mal-

On verra par-tout l'homme accablé de maladies & de chagrins, obligé de souffrir par d'autres hommes les traitemens les plus cruels. Il est des Souverains en Afrique & en Asie, qui trafiquent de leurs sujets, comme un particulier trafique de chevaux & de mourons. On en a vû en Europe, & dans les Roïaumes & les Empires les plus policés, se nourrir du sang de leurs sujets, & se désaltérer de leurs larmes. Qu'on regarde combien de maux n'ont point causés les Nérons, les Caligula, & tant d'autres monstres. Mais sans aller chercher des malheurs hors de l'hom-

heureux & si misérables, sommes gouvernés par la Providence divine. Or, si les Dieux, se changeans, nous vouloient offenser, affliger, tourmenter & débriser, ils ne nous pourroient pas mettre en pire état que nous sommes maintenant : . . & ne pourroit être la vie de l'homme, ne pire, ne plus malheureuse qu'elle est. Tellement que si elle avoit langue & voix pour parler, elle diroit les paroles d'Hercule ; *Plein suis de maux, plus n'en pourrois avoir.* PLUTARC. de Repugn. Stoic. *pag.* 104. *de la Version d'*Amiot.

l'homme même ; de combien de maux n'eſt-il point accablé par la Nature ; les maladies aigues, celle de langueur, la faim, la ſoif, la pauvreté ? Spinoſa croioit qu'il étoit impoſſible qu'une créature auſſi infortunée fût l'ouvrage d'un Principe tout bon. *Si l'homme*, diſoit ce Philoſophe, *eſt émané d'un Principe ſouverainement bon, peut-il être mauvais ? Comment la ſouveraine Bonté peut-elle produire une créature malheureuſe, & la ſouveraine Sainteté une créature criminelle ?* On répondra peut-être que l'homme a reçu de Dieu un état heureux ; mais qu'étant devenu méchant, il a mérité que Dieu le punît, & que la punition émane d'un Principe ſouverainement bon, auquel eſt attribuée la juſtice, qui ne lui eſt pas moins eſſentielle que la bonté. Mais cette raiſon paroît peu convaincante ; car ſi l'homme venoit d'un Principe bon, il faudroit qu'il eût été créé non ſeulement ſans aucun mal actuel, mais même ſans aucune inclination au mal. Si l'on objecte qu'il avoit ſimplement la force de ſe déterminer au mal, & que s'y étant déterminé, il eſt

ſeul coupable du crime & du mal moral qui s'eſt introduit dans l'Univers, on ne ſera guères plus avancé ; car Dieu avoit prévû que l'homme pécheroit, & ſe ſerviroit mal de ſon franc-arbitre, puiſqu'on ne peut nier que tout ne ſoit préſent & connu à la Divinité. Or, ſi Dieu avoit prévû le péché de l'homme, il devoit l'empêcher, parce qu'il n'étoit pas d'un Principe ſouverainement bon de permettre qu'il fût obligé d'accabler ſa créature de malheurs ; car cela bleſſe les idées de l'ordre. Et quand même il ſeroit poſſible que Dieu n'eût pas prévû la chute du pécheur, il l'avoit au moins jugé poſſible, & il devoit par les mêmes raiſons en empêcher les funeſtes ſuites ; car la bonté de l'Etre infiniment parfait ne ſeroit point infinie, ſi l'on pouvoit avoir quelque notion d'une bonté plus grande que la ſienne. Il ne peut donc convenir à cet Etre ſouverainement parfait de donner aux hommes un franc-arbitre, dont il ſait qu'ils feront un uſage qui leur ſera pernicieux. Il n'appartient qu'à un Etre mal-faiſant & mauvais d'accorder des dons

dons aux créatures qui doivent certainement leur devenir nuisibles, ou inutiles. Si un Souverain faisoit distribuer à tous ses soldats des épées qui pourroient garantir de la mort tous ceux qui sauroient s'en servir d'une certaine manière, & qu'il n'apprît ce secret qu'à quelques-uns, & laissât périr tous les autres, n'auroit-on pas sujet de se récrier sur son injustice, & de le taxer de cruauté ? En vain, voudroit-on soutenir que nous ne pouvons, nous finis, avoir aucune idée de la justice de l'Infini : il est vrai que nous n'en pouvons avoir aucune idée parfaite : mais cependant celles que nous avons de la justice, ne sont vraies, qu'autant qu'elles approchent de la justice de Dieu ; car une chose n'est bonne ou mauvaise, qu'autant qu'elle approche plus ou moins de la perfection. Or, ma raison & ma lumière naturelle, qui ne sauroient me tromper, me font voir que l'on ne peut punir justement un homme d'un crime involontaire, ni créer des créatures qu'on sait devoir être malheureuses, lorsqu'on peut l'éviter par sa seule volonté. Ainsi, l'hom-

me malheureux ne peut être émané d'un Principe souverainement bon.

Les Athées Chinois fondent leurs opinions sur ces dernières objections, & c'est ordinairement celles qu'emploient tous ceux qui sont assez aveuglés & assez malheureux pour nier l'existence de Dieu. *Les Athées de la Chine*, dit un Missionnaire, *ne sont pas plus traitables sur le chapitre de la Providence, que sur celui de la Création. Quand on leur enseigne que Dieu qui a créé l'Univers de rien, le gouverne par des loix générales, très dignes de sa sagesse infinie, & auxquelles toutes les créatures se conforment avec une régularité admirable, ils disent que ce sont-là de grands mots, auxquels ils n'attachent aucune idée, & qui n'éclairent point du tout leur esprit.*

Par les mots de loix, repliquent-ils, nous entendons un ordre établi par un Législateur, qui a le pouvoir d'ordonner à des créatures capables d'exécuter ses loix, & par conséquent capables de les connoître & de les entendre. Or, peut-on dire, sans une absurdité manifeste, qu'un fœtus, qu'une plante, que des bêtes

ont

ont une connoissance parfaite de ces loix, & qu'elles s'y conforment régulièrement en vertu de cette connoissance? Mais s'ils ne les connoissent pas, comment peuvent-ils les exécuter? Le bon sens ne nous dicte-t-il pas que pour se conformer à une loi, il faut la connoître, la comprendre, & que la connoissance & la perception d'une loi ne peut se faire que par le moïen de l'intelligence & de l'entendement? Dieu, ajoutent-ils, a fait des loix générales, voilà qui est bien; mais pour qui sont-elles faites? Est-ce pour des êtres capables de les connoître & de les entendre, ou pour des êtres incapables d'intelligence & de connoissance?

Si vous dites que Dieu a fait des loix pour être exécutées par des êtres capables de les connoître, il s'ensuit que les animaux, que les plantes, & généralement tous les corps qui agissent conformement à ces loix générales, les connoissent, & par conséquent qu'ils ont de l'intelligence; ce qui est absurde.

Si vous dites que Dieu a fait des loix pour être exécutées par des êtres incapables de les connoître & destitués d'intelligence, on vous sifflera, & on vous de-

mandera comment un être peut exécuter un plan dont il n'a aucune idée, & dont vous convenez qu'il ne peut avoir aucune connoiſſance, puiſqu'il eſt ſans intelligence & ſans entendement?

En un mot, inſiſtent-ils, quelque parti que vous preniez, en ſuppoſant que des loix générales réglent & diſpoſent de tout ce qui arrive dans le Monde, il faut que vous conveniez que les plantes, que les animaux, que les corps ont une connoiſſance parfaite de ces loix, ou bien qu'ils les exécutent ſans les connoître; ce qui eſt également abſurde: car nous n'avons pas d'idées qui nous faſſent comprendre comment un être, deſtitué d'intelligence, peut connoître des loix établies par une cauſe intelligente, ni comment un être créé peut exécuter ces mêmes loix avec la dernière régularité, ſans les connoître.

VOILA', Madame, les principales raiſons qui jettent Spinoſa dans l'erreur. Ne pouvant accorder les malheurs de la créature avec les perfections du Créateur, il donna dans l'Athéïſme, & forma ſon monſtrueux ſyſtême ſur celui de l'ame du Monde, auquel il donna une nouvelle forme, quoiqu'au fond

fond ce fût le même. C'eſt un malheur ordinaire à ceux qui veulent approfondir les myſtères que Dieu nous cache, que de s'égarer dans un labyrinthe où ils ſe perdent pour toujours. Il y a de la folie à vouloir pénétrer ce qui eſt au-deſſus de nos connoiſſances (*). Il eſt plus ſûr & plus ſage, dit un illuſtre Ancien, qui n'étoit éclairé que des ſimples lumières de ſa raiſon, de croire les opérations de la Divinité, que de les vouloir approfondir (†).

(*) Quant à la liberté des opinions Philoſophiques touchant le vice & la vertu, c'eſt choſe où il n'eſt beſoin de s'étendre, & où il ſe trouve pluſieurs avis qui valent mieux tûs, que publiés aux foibles eſprits. MONTAGNE, Eſſais, *Livr. II. pag.* 189.

(†) *Sanctius eſt ac reverentius de actis Deorum credere, quam ſcire.* TACITUS de Moribus Germanorum.

§. VI.

RÉFUTATION DU DOGME DE L'AME DU MONDE, ET DU SYSTEME DE SPINOSA.

IL n'eſt rien de ſi aiſé que de ſapper les fondemens du ſyſtême de Spinoſa. Si l'éclairciſſement des doutes qui l'ont jetté dans l'erreur eſt au-deſſus de notre portée, les abſurdités du dogme de l'ame du Monde ſont ſenſibles aux plus foibles eſprits; & j'ai peine à comprendre comment Spinoſa, qui avoit réellement beaucoup de génie, n'avoit pas ſenti lui-même dans quels égaremens il s'étoit laiſſé entrainer. Il n'admettoit dans l'Univers qu'une ſubſtance unique, qu'il appelloit Dieu. Or, il eſt impoſſible que cela ſoit; car tout ce qui eſt étendu a naturellement des parties, & tout ce qui a des parties eſt compoſé. Quel horrible chaos ne s'enſuit-il pas de faire un Dieu compoſé de cent milles parties différentes? Pour excuſer cette abſurdité, Spinoſa ne ſauroit dire que l'étendue en géné-

ral est distincte de la substance de Dieu, car s'il le disoit, il enseigneroit que cette substance est en elle-même non-étendue. Elle n'eût donc jamais pû acquérir les trois dimensions qu'en les créant, puisqu'il est visible que l'étendue ne peut sortir ou émaner d'un sujet non-étendu, que par la voïe de création. Or, Spinosa ne croioit point que de rien on pût faire rien. La substance divine n'étant donc point distincte de l'étendue, elle devenoit sujette à être divisée en mille parties. On ne sauroit pousser plus loin l'aveuglement, que de faire Dieu étendu, parce que non seulement c'est lui ôter la simplicité, mais c'est le réduire à la condition de la nature la plus vile, en le faisant matériel, la Matière étant le théatre de toutes les corruptions & de tous les changemens.

PLUS on examine le système de Spinosa, & plus on le trouve rempli d'absurdités. Tous les êtres particuliers, dit-il, l'étendue corporelle, le soleil, les plantes, les hommes, leurs imaginations, leurs idées sont des modifications

tions de la ſubſtance unique, qu'il appelle Dieu. Il ne s'apperçoit pas que les mêmes modifications entrainent après elle la néceſſité de pluſieurs ſubſtances.

Vous avez vû, Madame, dans les Réflexions ſur la Logique qu'une choſe modifiée eſt un ſujet, ou une ſubſtance déterminée par ſon attribut. Or, les modalités étant des êtres qui ne peuvent exiſter ſans la ſubſtance qu'elles modifient, il faut donc que la ſubſtance ſe trouve par-tout où il y a des modalités; il faut même qu'elle ſe multiplie à proportion que les modifications incompatibles entre elles ſe multiplient, de ſorte que par-tout où il y a cinq ou ſix modifications, il y a auſſi cinq ou ſix ſubſtances. La preuve de cette vérité ſe ſentira aiſément, en conſidérant qu'il eſt auſſi impoſſible qu'une ſubſtance aimante ſoit une ſubſtance haïſſante, qu'il l'eſt qu'un cercle ſoit un triangle; car la haine eſt excluſivement éloignée de l'amour. En pouſſant ce raiſonnement plus loin, on prouve non ſeulement la néceſſité de pluſieurs ſubſtances différentes;

mais

mais on démontre que s'il étoit vrai que les hommes fussent des modifications de cette substance unique, qui est Dieu, cet Etre souverainement parfait seroit perpétuellement contraire à lui-même. Est-il possible de croire que la même substance veuille & ne veuille pas, qu'elle aime & qu'elle haïsse, qu'elle soit vertueuse & criminelle? Une hypothèse pareille allie ensemble deux termes aussi opposés que la figure quarrée & la circulaire.

EN considérant du côté moral le dogme de l'ame du monde, il est encore plus contraire à la raison. L'Etre souverain, l'Etre parfait, l'Etre nécessaire n'est plus ferme, n'est plus constant; c'est le ramas de tous le crimes. Les hommes n'étant que des modifications de la substance, & n'y aiant par conséquent qu'elle qui agisse, on doit dire: *Un Dieu coquin a tué un Dieu honnête homme, on a pendu aujourd'hui un Dieu fripon*; car les modes, selon Spinosa, ne sont rien, & c'est la seule substance qui agit.

SAINT Augustin a vivement réfuté le système de l'ame du Monde. Qui est

est celui qui ne voit, dit ce Pere, les horreurs & les impiétés qui découlent & prennent leur source d'un dogme aussi affreux? La nature divine est foulée aux pieds, on tue Dieu en détail dans les animaux qu'on fait mourir (*). Dieu devient sujet à tous les vices, il n'est aucune de ses parties qui ne soit souillée de quelques-uns, & la luxure, l'iniquité, l'impiété sont le partage des attributs de la Divinité (†).

Ro-

(*) *Quod si ita est, quis non videat quanta impietas & irreligiositas consequatur, ut quod calcaverit quisque partem Dei calcet, & in omni animante occidendo pars Dei trucidetur? Nolo omnia dicere quæ possunt occurrere cogitantibus; dici autem sine verecundia non possunt.* AUGUSTINUS, de Civit. Dei, *Lib. IV. Cap. XII. pag.* 431.

(†) *Non video quidem si totus Mundus est Deus, quomodo bestias ab ejus partibus separent? Sed oblectari quid opus est? De ipsa rationali animante, id est homine, quid infelicius credi potest, quam partem Dei vapulare cum puer vapulat? Jam vero partes Dei fieri lascivas, iniquas, impias atque omnino damnabiles quis ferre possit, nisi qui prorsus insaniat?*

ROBERT Flud, Anglois, qui ne manquoit pas d'esprit, soutient aussi l'opinion de l'ame du Monde. Il croioit qu'elle étoit composée d'une matière très subtile & très active, qu'il disoit être Dieu, qui, comme matériel, entroit dans la composition du Monde : mais il enveloppoit son erreur de tant de distinctions, qu'on auroit cru qu'il admettoit effectivement plusieurs causes & plusieurs effets. *La lumière & les ténèbres*, disoit-il, *sont les deux premiers principes des choses : de leur mélange résulte l'unité radicale, de laquelle dépendent ensuite tous les êtres. Mais dans le fond il ne distinguait point, ni la lumière, ni les ténèbres ; il ne trouvoit ces deux principes, qu'entant qu'il considéroit le même objet tantôt d'une manière, & tantôt de l'autre. Ils n'avoient jamais été réellement séparés ; mais notre esprit pouvoit les considérer sans rélation aux choses créées ; ainsi, les ténèbres même*

&

niat? Postremo, quid irascitur eis a quibus non colitur, cum a suis partibus non colatur? AUGUSTINUS, de Civit. Dei, *Lib. IV. Cap. XIII. pag.* 433.

& la Matière étoient un principe incréé. S'il parloit d'un tems qui eût précédé la Création, c'étoit un tems imaginaire, une pure priorité de Nature (*). Le fameux Gassendi a développé l'erreur de ce Philosophe, & l'a réfutée d'une façon convaincante & victorieuse (†). Et ce qu'il y a de particulier, c'est que lui-même avoit assez d'inclination à croire qu'il y avoit une certaine force par-

(*) BAYLE, Continuation des Pensées diverses sur les Comètes, *Tom. I. pag.* 349.

(†) *Cum dico* ante Creationem, *cave intelligas illud tempus quo nos vulgo cogitamus & asserimus Deum solum extitisse antequam Mundum conderet. Intellige ergo potius statum rationis seu abstractionis mentalis (eo modo quo solent in scholis Universalia fingere), quatenus videlicet consideramus tam lucem quam tenebras absolute secundum se & sine determinatione ad res singulares, a quibus tamen secluſa hac cogitationis præcisione, nullo modo sejunctæ sunt.* Lux *igitur, hoc modo spectata*, increata *dicitur, ac* tenebræ *etiam increatæ, quod hac ratione ad nullam rem creatam, seu e se ipsis, ut partibus, constitutam, pertineant.* GASSENDUS, in Examine Philosophiæ Roberti Fluddi, *pag.* 217. *Tom. III. Operum.*

particulière & diffuſe par tout le Monde, qui, comme une eſpèce d'ame, en lioit & attachoit enſemble les parties; mais il ne concevoit cette ame que comme un feu ſubtil, ou une matière extrêmement déliée & active, comme une ame enfin végetative, & ſoumiſe à l'Etre puiſſant qui l'avoit créée ainſi que les autres choſes. Un de ſes fameux diſciples lui attribue beaucoup de penchant pour ce ſentiment, & il paroît dans pluſieurs endroits de ſes Ouvrages qu'il le croioit aſſez probable (*).

§. VII.

(*) *Je penſois*, ajoute Gaſſendi, *que cela ne dérogeoit aucunement à la Foi, en ce que cette ame ſeroit cenſée n'être autre choſe qu'une certaine force dépendante de Dieu, & être une ame à ſa manière, c'eſt-à-dire, d'une eſpèce particulière, différente de la ſenſitive & de la raiſonnable, & nommément incapable des dons ſpirituels de la grace & de la béatitude* . . . . . Or, je rapporte ce paſſage, afin que lorſqu'on le lira, & qu'on verra enſuite en divers endroits de cet Ouvrage que Mr. Gaſſendi a beaucoup de pente à croire, non ſeulement que la terre, la lune, le ſoleil, & tous les autres globes

§. VII.

De la Création du Monde.

VOus voiez, Madame, que les anciens Philosophes, ignorant le mystère de la Création de l'Univers, ont

qui composent la machine du Monde, ont chacun leur ame à leur manière, prenant à peu près l'ame à la manière de Démocrite, d'Hippocrate & d'Aristote; mais qu'il n'y a presque rien en particulier qui ne soit animé, comme les pierres précieuses, l'aimant, les plantes & les semences, & qui n'ait son ame à sa manière, par le moïen de laquelle il connoît, pour ainsi dire, & fait ce qui lui est propre, & qui fait pour sa conservation, ou fuit ce qui lui est nuisible, & qui va à sa destruction: afin, dis-je, que lorsque l'on verra en plusieurs endroits de cet Ouvrage l'inclination que Mr. Gassendi a pour cette sorte d'animation, par le moïen de laquelle il se tire de mille difficultés, l'on n'aille pas s'imaginer qu'il ait donné dans l'opinion de ces anciens Pythagoriciens & autres semblables, ou dans celle de Flud, puisqu'il réfute l'une & l'autre comme très ridi-

ont été partagés dans leurs sentimens, & que nous serions encore dans des doutes qui ne pourroient être éclaircis, si la Révelation ne déterminoit notre croiance. Elle est même contraire à l'opinion la plus probable, & si nous pensons que le Monde ait été tiré du néant, & que de rien toutes choses aient été faites, c'est la Foi seule qui nous y contraint, & qui tient notre esprit captif, prêt à se révolter con-

ridicules, & indignes d'un Philosophe de bon sens. BERNIER, Abrégé de la Philosophie de Gassendi, *Tom. I. pag.* 117.

Hippocrate sembloit reconnoître pour Dieu la chaleur qui est répandue par tout le Monde. Ce système approchoit de celui de Spinosa; car Hippocrate croioit que l'ame n'étoit autre chose que le calidum innatum, *ou la* chaleur naturelle. *Je crois que le passage qui suit prouve mon sentiment.* Δοκεῖ δέ μοι ὃ καλέομεν θερμόν, ἀθανατόν τι εἶναι καὶ πάντα καὶ ἀκοῦειν, καὶ ὁρᾶν, καὶ εἰδέναι πάντα, καὶ τὰ ὄντα καὶ τὰ μέλλοντα ἔσεσθαι. *Quod* calidum *vocamus id mihi immortale esse videtur, cunctaque intelligere, videre & audire, sciréque omnia, tum præsentia, tum futura.* HIPPOCRATES *de Carn. pag.* 249.

contre des idées qui lui paroiſſent fauſſes, lorſqu'il veut les examiner.

COMMENT donc les anciens Philoſophes ſe ſeroient-ils accordés ſur la Création du Monde, puiſque malgré les Ecritures, les Peres & les Docteurs Chrétiens ne ſont point d'un ſentiment unanime? Les uns veulent s'en tenir au ſens littéral de la *Geneſe*, & ſoutiennent que Dieu emploia ſix jours effectifs dans la conſtruction du Monde. Les autres au contraire, prétendent qu'il a été créé tel qu'il eſt, dans un ſeul inſtant, & que Moïſe n'a fait la diſtinction de journées que pour s'accommoder à la foibleſſe du Peuple Juif, qui, ſortant de la Captivité d'Egypte, n'eût pû comprendre un myſtère auſſi grand & auſſi ſurprenant, ſi l'on n'y eût obſervé quelque ordre. Il eſt facile, ajoutent ceux qui ſoutiennent cette opinion, de voir le deſſein de Moïſe; car après qu'il a énumeré ſéparément les choſes qui furent créées en ſix jours divers, il les réduit enſuite toutes à une ſeule journée, ou plûtôt à un ſeul inſtant fixe. *En ce jour-là*, dit-il, *Dieu fit le Ciel & la Terre, & l'Herbe*

l'Herbe des Champs, &c. (*). Ce sentiment a été embrassé & soutenu par de grands hommes, & même par un des plus illustres Peres de l'Eglise (†). Il y a même eu des Juifs qui l'ont adopté, & Philon, Auteur d'une assez grande réputation, & habile dans la connoissance de la Loi Judaïque, a traité de ridicule l'opinion qui admet la distinction des journées, qui n'est rapportée par Moïse que pour marquer quelque ordre, qui donne une idée de génération (‡).

LES Docteurs, qui veulent qu'on croie exactement la Création comme elle est marquée dans la *Genese*, répondent qu'on ne doit point chercher à donner des explications aux choses qui sont déjà clairement expliquées; qu'il étoit aussi aisé au Peuple Juif de penser que Dieu avoit fait le Monde dans un instant, que dans six jours; que

(*) Genes. *Chap. I.*

(†) AUGUST. de Civit. Dei. *Lib. II. Cap. VI.*

(‡) PHILO Judæus, Allegoriar. *Lib. I.*

que lorsqu'on avoit assez de soumission pour croire que de rien on pût faire quelque chose, on n'en manquoit pas pour le tems que demandoit cette génération, & que les Juifs, aiant déjà une grande idée de Dieu, ne trouvoient rien d'impossible à sa puissance, dont ils avoient vû des effets surprenans dans la submersion de l'armée de Pharaon.

CETTE dispute ne faisant rien au fond de la Religion, chacun peut indifféremment embrasser le sentiment qui lui paroît le plus probable, & pour lequel il a le plus d'inclination. Cependant je crois qu'à examiner avec un esprit Philosophique ces différentes opinions, celle de la Création dans un instant donne une plus grande idée de la puissance de Dieu, qui n'a pas besoin, comme un vil artisan, du tems & de la matière pour perfectionner un ouvrage. Il n'a qu'à dire que *la Lumière se fasse*, & *la Lumière est faite* : *Fiat Lux*, & *Lux facta est*. C'est dans cette prompte obéissance de la chose créée que paroît la puissance du Créateur. D'ailleurs, Moïse dit que le soleil ne fut

fut fait que le quatrième jour. Or, comment pouvoit-il y avoir distinction de jours, avant même que le jour fût; car les jours ne subsistoient pas avant le cours du soleil? A ces raisons un Philosophe Cartésien pourroit en ajouter une autre. *Si Dieu*, diroit-il, *eût créé le Monde piéce à piéce, & dans des intervalles différens & séparés, cette operation divine eût répugné à l'essence des choses; ce qui ne se peut: car il y eût eu des espaces étendus & vuides dans la Nature, en attendant qu'ils fussent remplis par les choses qui restoient à créer, & qui devoient être placées dans ces espaces vuides; ce qui ne sauroit être, parce que par-tout où il y a de l'étendue, il y a de la Matière, ne pouvant y avoir de Vuide dans la Nature.*

C'EST-là ce que nous examinerons dans la suite; & je vous annonce d'avance, Madame, que vous n'allez pas trouver plus de certitude dans les nouvelles questions que je vais tâcher de vous développer, que dans celles que vous avez déjà parcourues.

§. VIII.

DES PREMIERS PRINCIPES DES CHOSES.

TOUS les Philoſophes ont penſé différemment ſur les premiers principes, ou les premières parties actives de la Matière; ou, ſi l'on veut, ſur la première Matière des choſes. Cette queſtion a été très agitée, & fort peu éclaircie.

HE'RACLITE (*), & Hippias (†) ont

(*) Καὶ τὰ ἐπὶ μέρους δὲ αὐτῷ ὧδὶ ἔχει τῶν δογμάτων. Πῦρ εἶναι στοιχεῖον, καὶ πυρὸς ἀραιώσει καὶ πύκνώσει τὰ πάντα ἀραιώσει καὶ πυκνώσει τὰ γινόμενα.

Jam vero per partes digeſta ſic ſe habent ejus decreta. Ignem Elementum eſſe dicit, igniſque viciſſitudine, tum raritate, tum denſitate conſtare, quæ fiunt omnia. DIOG. LAERT. de Vit. clarorum Philoſophorum, *Lib. IX. Segm.* 8.

(†) Ἱππασος, Μεταποντῖνος) *Alii Crotoniatem faciunt.* JAMBLICHUS de Vita Pythagoræ, *cap.* 18. τὸν δὲ Ἵππασον, οἱ μὲν, Κροτωνιάτην φασίν· οἱ δὲ, Μεταποντῖνον. *Ignem pro Deo coluit.* ÆGID. MENAGII in Laert. Obſervationes, *Segm*, 80. *Lib. VIII.*

ont cru que le feu étoit le seul principe de toutes les choses naturelles ; qu'il les avoit produites, & qu'il devoit dans la suite les embraser & les détruire.

ANAXIMENE (*), & Diogene (†) Apollinaire disoient que tout avoit été formé de l'air, qui, à cause de sa soupleſſe & de sa flexibilité, étoit capable de prendre toutes sortes de formes.

THALES Miléſien vouloit (‡) que tout

(*) Οὗτος ἀρχὴν ἀέρα εἶπε, καὶ τὸ ἄπειρον. κινεῖσθαι δὲ τὰ ἄστρα οὐχ ὑπὸ γῆν, ἀλλὰ περὶ γῆν.

Hic initium dixit aëra, & infinitum. Moveri ſidera, non ſupra terram, ſed circa terram. DIOG. LAERT. de Vit. Philoſ. *Lib. II. Segm.* 3.

(†) Στοιχεῖον εἶναι τὸν ἀέρα· κόσμους ἀπείρους· καὶ κενὸν ἄπειρον. τόν τε ἀέρα, πυκνούμενον καὶ ἀραιούμενον, γεννητικὸν εἶναι τῶν κοσμων.

Elementum eſſe aërem; mundos infinitos; & inane infinitum: denſumque aërem ac rareſcentem, mundos gignere. Nihil ex eo quod non ſit fieri, neque in id quod non ſit corrumpi. Id. *ibid.*

(‡) Ἀρχὴν δὲ τῶν πάντων ὕδωρ ὑπεστήσατο. *Principium omnium aquam eſſe dixit.* Id. *Lib. I. Segm.* 27.

tout dût son origine à l'eau, parce que sans l'humide, qui lie & entretient toutes les choses animées, elles meurent & se dissolvent.

HE'SIODE dit (*) que la terre, sortie

(*) Ἤτοι μὲν πρώτιστα Χάος γένετ', αὐτὰρ ἔπειτα
Γαῖ' εὐρύστερνος, πάντων ἕδος ἀσφαλὲς αἰεὶ
Ἀθανάτων, οἳ ἔχουσι κάρη νιφόεντος Ὀλύμπου
Τάρταρά τ' ἠερόεντα μυχῷ χθονὸς εὐρυοδείης.
Ἠδ' Ἔρος, ὃς κάλλιστος ἐν ἀθανάτοισι θεῇσι,
Λυσιμελής, πάντων τε θεῶν πάντων τ' ἀνθρώπων
Δάμναται ἐν στήθεσσι νόον καὶ ἐπίφρονα βουλήν.
Ἐκ Χάεος δ' Ἔρεβός τε, μέλαινά τε Νὺξ ὀνόεσσα.
Νυκτὸς δ' αὖτ' Αἰθήρ τε καὶ Ἡμέρη ἐξεγένοντο.
Οὓς τέκε κυσαμένη. Ἐρέβει φιλότητι μιγεῖσα.
Γαῖα δέ τοι πρῶτον μὲν ἐγείνατο ἶσον ἑαυτῇ
Οὐρανὸν ἀστερόεν, ἵνα μιν περὶ πάντα καλύπτοι,
Ὄφρ' εἴη μακάρεσσι θεοῖς ἕδος ἀσφαλὲς αἰεί.

Primo omnium quidem Chaos fuit, ac deinde
Tellus lato pectore prædita, omnium sedes tuta semper
Immortalium, qui tenent juga nivosi Olympi,
Tartaraque tenebricosa in recessu terræ spaciosæ:

Atque

tie du Chaos, est le principe de toutes choses. Il ajoute qu'elle est l'épouse du ciel, & il explique poétiquement ses productions, causées par les influences célestes.

DIOGENE (*) de Babilone, dans un

Atque Amor, qui pulcherrimus inter immortales Deos,
Solvens curas, & omnium Deorum omnium-que hominum
Domat in pectoribus animum, & prudens consilium.
Ex Chao vero Erebusque, nigraque Nox editi sunt.
Ex nocte porro Ætherque & dies prognati sunt:
Quos peperit ubi concepisset, Erebo amore mixta.
Tellus vero primum quidem genuit parem sibi
Cœlum stellis ornatum, ut ipsam totam obtegat,
Atque esset beatis Diis sedes tuta semper.

HÆSIODI Deorum Generat. *Vers.* 118. & *seq.*

(*) *Quem (Chrysippum) Diogenes Babylonius consequutus in eo Libro, qui inscribitur de* Minerva, *partum Jovis artumque Virginis ad Phy-*

un Ouvrage, intitulé *Minerve*, & qui n'eſt point parvenu juſqu'à nous, ne raiſonnoit guères plus conſéquemment qu'Héſiode. Il prétendoit expliquer phyſiquement, & d'une manière qui n'eût rien de commun avec la Fable, l'enfantement de Jupiter & la naiſſance de cette Déeſſe.

EMPEDOCLE fut un des (*) premiers Philoſophes qui diſtinguerent les quatre Elemens, le Feu, l'Air, l'Eau, & la Terre, auxquels il ajouta deux facultés ou puiſſances naturelles, qu'il nommoit *l'accord* & *diſcord*. L'accord ſervoit à l'union & à la géneration des choſes, le diſcord à leur ruine & à leur deſtruction.

XENO-

Phyſiologiam traducens, dejungit a fabula. CICER. de Nat. Deor. *Lib. I. Cap. XV.*

(*) Ἐδόκει δὲ αὐτῷ ταῦτα. Στοιχεῖα μὲν εἶναι τέτταρα, πῦρ, ὕδωρ, γῆν, ἀέρα. φιλίαν τε ἢ συγκρίνεται, καὶ νεῖκος ᾧ διακρίνεται.

Hæc autem illi viſa ſunt ac placita. Elementa eſſe quatuor: ignem, aquam, terram, aërem: amicitiamque, qua copulentur, & diſcordiam, qua diſſideant. DIOG. LAERT. *Lib. VIII. Segm. 76.*

XENOPHANES (*) & Meliſſus (†) croioient que tout ce qui étoit dans l'Univers n'étoit qu'une même choſe infinie, & Parmenide (‡) une choſe finie. Pluſieurs Ecrivains, qui ont parlé du ſyſtême de ces deux premiers Philoſophes, ont cru que le ſeul principe infini qu'ils admettoient, étoit Dieu. Mais ſi cela étoit, Xénophanes & Meliſſus n'auroient établi aucuns pre-

(*) *Xenophanes . . . . . unum eſſe omnia, neque id eſſe mutabile, & id eſſe Deum, neque natum uſquam, & ſempiternum conglobata figura.* CICER. Quæſt. Acad. *IV.* 37.

(†) Ἔδοξεν δὲ αὐτῷ τὸ πᾶν ἄπειρον εἶναι, καὶ ἀναλλοίωτον, καὶ ἀκίνητον, καὶ ἓν, ὅμοιον ἑαυτῷ, καὶ πλῆρες.

Univerſum infinitum eſſe, & immutabile, atque immobile; & unum, ſibi ipſi ſimile ac plenum. DIOG. LAERT. *Lib. IX. Segm.* 24.

(‡) Ce principe unique & fini étoit le ſoleil, s'il faut en croire Ciceron, & un habile Commentateur de Diogene Laërce. *Cicero in Lucullo*, dit-il, *ſolum ignem principium ab eo poſitum nominat. Parmenides*, inquit *ignem qui moveat terram*, quæ ab eo formetur. *Sed de principio efficiente tantum modo locutus eſt.* ALDOB. in Vit. Parmenid. DIOG. LAERT. *Lib. XI. Segm.* 21.

premiers principes des choſes, parce qu'ils n'euſſent parlé que de la première cauſe des cauſes, tant des choſes naturelles, que des ſurnaturelles.

ANAXAGORAS (*) Clazoménien diſoit que toutes les choſes étoient engendrées par de petites particules, ou de petits corpuſcules tout ſemblables, qui, venant à ſe joindre & à ſe ramaſſer enſemble, produiſoient toutes les choſes.

ARCHE'LAÜS (†) Athénien a cru qu'un air infini étoit le premier principe, qui faiſoit ſes différentes opérations, ſuivant qu'il étoit rare, atténué, épaiſſi, ou condenſé.

ZA-

(*) *Anaxagoras inquit materiam infinitam, ſed eas particulas ſimiles inter ſe minutas; eas primum confuſas, poſtea in ordinem adductas mente divina.* CICER. in Quæſt. Acad. *Lib. II.*

(†) Archélaüs, fils d'Apollodorus Athénien, dit que le principe de l'Univers étoit l'air infini & la raréfaction & condenſation d'icelui, dont l'un eſt le feu, & l'autre eſt l'eau. PLUTARQ. des Opinions des Philoſoph. *Liv. I. Chap.* 3. Je me ſers de la traduction d'AMIOT.

ZARETA Chaldéen (*) soutenoit que la lumière & les ténèbres étoient comme le pere & la mere dont toutes les choses du Monde étoient engendrées. Ce sentiment étoit le germe, ou plûtôt l'ébauche du système de Robert Flud, dont je vous ai déjà parlé.

OENOPIDES (†) admettoit le feu & l'air pour premiers principes; Hipias (‡) Régien le feu & l'eau, & Onomacrite (§) le feu, l'air, & l'eau.

PYTHAGORE prétendoit (**) que les principes des choses naturelles consistoient dans l'harmonie ou la convenan-

(*) Zareta Chaldéen a estimé que la lumière & les ténèbres étoient comme le pere & la mere dont toutes les choses du Monde étoient engendrées. DU PLEIX, Physiq. ou Science des choses naturelles, &c. *Livre II. Chap. I. pag.* 44.

(†) Id. *ibid.*

(‡) Id. *ibid.*

(§) Id. *ibid.*

(**) Ἀρχὴν μὲν τῶν ὅλων, μονάδα. *Principium quidem omnium esse unitatem.* DIOG. LAERT. in Vit. Pythag. *Segm.* 28.

nance des nombres, dont il établissoit la perfection à la dixaine, parce qu'après avoir compté jusqu'à dix, il faut reprendre l'unité. Cette opinion, toute inintelligible & ridicule qu'elle étoit, eut pendant certain tems plus de vogue que toutes les autres.

MOCHUS Phénicien, qui vivoit du tems de la guerre de Troïe, Leucippe, Démocrite, Epicure (*), Lucrece,

(*) Je placerai ici un passage de Plutarque, qui contient les principales opinions des Philosophes anciens sur les atômes, afin que dans la suite de cet Ouvrage on puisse juger plus aisément des corrections & des augmentations que les *Atômistes* modernes ont faites aux systêmes qu'ils ont suivis; je continuerai à me servir de la Traduction d'Amiot. „ Epicurus, fils de Neocles „ Athénien, suivant l'opinion de Démocri„ tus, dit que les principes de toutes cho„ ses sont les Atômes, c'est-à-dire, corps „ indivisibles, perceptibles par la raison seu„ lement, solides sans rien de vuide, non „ engendrez, immortels, éternels, incor„ ruptibles, qu'on ne sauroit rompre, ni „ leur donner autre forme, ni autrement „ les alterer, & qu'ils ne sont perceptibles „ ni compréhensibles que par la raison, „ mais

ce, & de nos jours le fameux Gaſſendi,

„ mais qu'ils ſe meuvent en un infini & „ & par un infini qui eſt le vuide, & que „ ces corps ſont en nombre infini ; & ont „ ces trois qualitez, figure, grandeur ; & „ poids. Democritus en mettoit deux, „ grandeur & figure : mais Epicurus y a- „ jouſta pour le troiſième le poids. Car il „ eſt, diſoit-il, force que ces corps-là ſe „ meuvent par la percuſſion du poids ; car au- „ trement ne ſe mouveroient-ils pas : & „ que les figures de tels corps étoient com- „ préhenſibles, & non pas infinis, pour ce „ qu'ils ne ſont ni de forme de hameçon, „ ni de fourche, ni de annelets, d'autant „ que telles figures ſont fort fragiles : & les „ Atômes ſont tels, qu'ils ne peuvent être „ ni rompus ni alterez, & ont certaines fi- „ gures qui ſont perceptibles non autrement „ que par la raiſon, & s'appellent Atômes, „ c'eſt-à-dire, indiviſibles ; non pour ce „ qu'ils ſoient les plus petits ; mais pour ce „ qu'on ne les peut mespartir, d'autant „ qu'ils ſont impaſſibles & qu'ils n'ont rien „ qui ſoit de vuide, tellement que qui dit „ Atôme, il dit infragible, impaſſible, „ n'aiant rien de vuide. Et qu'il y ait des „ Atômes, il eſt tout apparent, parce qu'il „ y a des Elemens éternels des corps vuides, „ & l'unité. „ PLUTARQUE, des Opinions Philoſophiques, *Chap. III.*

di, crurent que les atômes, qui sont des

Ceux qui ne connoissent que médiocrement les Philosophes anciens, me sauront bon gré de placer ici un passage de Plutarque, qui les mettra parfaitement au fait des sentimens de Pythagore sur les principes des choses. Je me servirai de la Traduction d'Amiot, je ne puis rien donner de meilleur, ni de plus fidèle à ceux de mes Lecteurs qui n'entendent point le Grec.

„ Pythagoras, fils de Mnesarchus, natif „ de l'Isle de Samos, le premier qui a donné le nom à la Philosophie, a tenu que „ les principes des choses étoient les nombres, & les symmetries, c'est-à-dire, „ convenances & proportions qu'ils ont entre eux, lesquelles il appelle autrement „ harmonies: & puis les composez de ces „ deux Elemens qu'on dit Géometriques. „ Derechef il met encore entre les principes, l'un & le deux indéfini: & tend „ l'un de ces principes à la cause efficiente „ & spécifique, qui est l'entendement, c'est „ assavoir Dieu: l'autre à la cause passive „ & matérielle, qui est ce Monde visible. „ D'avantage il estimoit que dix étoit toute „ la nature du nombre, pour ce que les „ Grecs & les Barbares tous comptent jusques à dix, puis quand ils sont arrivés jusqu'à la dizaine, ils retournent derechef à „ l'u-

des petits corpuscules, indivisibles pour leur

„ l'unité. Et outre disoit encore, que toute la puissance de dix consiste en quatre, „ c'est-à-dire, au nombre quaternaire, & la „ cause pourquoi, c'est que si l'on recommence à l'un, & que selon l'ordre des nombres on les ajouste jusques au quatre, on „ fera le nombre de dix, & si on surpasse „ le quaternaire, aussi surpassera-t-on la dizaine: comme si on met un & deux ensemble, ce sont trois, & trois avec sont six, „ & quatre après ce sont dix, de sorte que „ tout le nombre, à le prendre d'un à un, „ gist en dix, & sa force & puissance en quatre. Et pourtant les Pythagoriens souloient „ jurer, comme par le plus grand serment „ qu'ils eussent sû faire, par le quaternaire.

„ *Par le saint Quatre, éternelle nature*
„ *Donnant à l'ame humaine, je te jure*:

„ Et notre ame, dit-il, est composée de nombre quaternaire, car il y a l'entendement, „ science, opinion & sentiment, dont procede toute science & tout art, & dont „ nous mêmes sommes appellés raisonnables. „ Car l'entendement est l'unité, pour ce „ qu'il ne connoît & n'entend que par un, „ comme y aiant plusieurs hommes, les „ particuliers un à un sont incompréhensibles par sentiment, attendu qu'ils sont infinis, mais nous comprenons en pensée,

leur dureté, & invisibles par leur extrême

„ cela seul homme, & en entendons un seu-
„ lement; auquel nul n'est semblable, car
„ les particuliers qui les considereroit à part,
„ sont infinis, ainsi toutes especes & tous
„ genres sont en unité: & pourtant quand
„ on demande de chaque particulier que
„ c'est, nous en rendons une telle definition
„ en général, c'est un animal raisonnable,
„ apte à discourir par raison: ou bien, ani-
„ mal apte à hennir. Voilà pourquoi l'en-
„ tendement est unité, par laquelle nous
„ entendons cela. Mais le deux & nombre
„ binaire, indefini, est à bon droit scien-
„ ce, car toute démonstration & toute pro-
„ bation est une sorte de science: & d'a-
„ vantage toute maniere de syllogisme ou
„ ratiocination, collige & infere une conclu-
„ sion qui étoit douteuse, de quelques pro-
„ positions confessées, par où elle démontre
„ facilement une autre chose, dont la com-
„ préhension est science: par ainsi appert-il
„ que science vraisemblablement est le
„ nombre binaire. Mais opinion à bonne
„ raison se peut dire le nombre ternaire de
„ la compréhension, pour ce que l'opinion
„ est de plusieurs. Or le ternaire est nom-
„ bre de multitude, comme quand le Poë-
„ te dit, ô Grecs heureux trois fois. C'est
„ pourquoi Pythagoras ne faisoit point esti-

„ me

trême petiteſſe, étoient les parties actives de la Matière, & ſes premiers ouvriers.

ZE'NON (*) & Chryſippe diſoient que

„ me du trois, la ſecte duquel a été ap-
„ pellée Italique, pour autant que Pythago-
„ ras ne pouvant ſupporter la tyrannique
„ domination de Policrates, ſe partit de
„ Samos, qui étoit ſon païs, & s'en alla
„ tenir ſon Ecole en Italie. PLUTARQUE, des Opinions Philoſophiques, *Chap. III. Liv. I.* de la Traduction D'AMIOT.

(*) Οὐσίαν δὲ φασι τῶν ὄντων ἁπάντων τὴν πρώτην ὕλην, ὡς καὶ Χρύσιππος ἐν τῇ πρώτῃ τῶν φυσικῶν, καὶ Ζήνων. ὕλη δὲ ἐστιν ἐξ ἧς ὁτιδηποτοῦν γίνεται. κυρίως δὲ διχῶς, οὐσία τε καὶ ὕλη, ἥτε τῶν ἁπάντων, καὶ ἡ πάν ἐπὶ μέρους. ἡ μὲν οὖν τῶν ὅλων, οὔτε πλείων οὔτε ἐλάττων γίνεται.

Porro rerum omnium ſubſtantiam, primam materiam dicunt, ut & Chryſippus in primo Rerum Naturalium, & Zeno. Eſt autem materia ex qua quidvis fit. Appellaturque dupliciter, ſubſtantia & materia, cum univerſorum, tum ſingulorum. Et univerſorum quidem materia neque major, neque minor efficitur: ſingulorum autem, & major, & minor. DIOGEN. LAERT. *Lib. VII. Segm.* 150.

Ciceron explique parfaitement le ſyſtême des Stoïciens. On voit clairement par ce qu'il fait dire à l'Epicurien Velleius que

que Dieu & la Matière étoient les vrais prin-

Zénon, Chryſippe, & tous ceux de leur Secte croioient qu'il y avoit un eſprit répandu dans toute la Matière qui la vivifioit, & que de même que les aſtres, les hommes, les animaux étoient de ſimples modifications de la Matière, de même auſſi les ames étoient des modifications de l'ame univerſelle de cette Matière générale. Rien n'eſt plus reſſemblant au Spinoſiſme. Zénon, dit Ciceron, *veut que Dieu ſoit l'éther, comme ſi un être inſenſible pouvoit être Dieu, & que la Divinité dût s'entendre ni nos prières, ni nos vœux, ni nos ſouhaits. Dans un autre endroit le même Zénon dit qu'une eſpèce d'intelligence, répandue dans tous les êtres, a le pouvoir d'agir d'une manière divine. Il veut auſſi que ce ſoit la même choſe des aſtres, des années, des mois, des ſaiſons; & lorſqu'il explique la Théogonie d'Héſiode, il renverſe & détruit toutes les idées qu'on a des Dieux. Il ne reconnoît ni Jupiter, ni Junon, ni Veſta, ni aucune autre Divinité; mais il prétend que ce ſont des noms qu'on a donnés à des êtres inanimés, pour marquer leurs attributs.* Zeno . . . . . æthera Deum dicit, ſi intelligi poteſt nihil ſentiens Deus, qui nunquam nobis occurrit, neque in precibus, neque in optatis, neque in votis. Aliis autem libris rationem quandam,

principes de la Nature. Ce ſyſtême étoit

dam, per omnem naturam rerum pertinentem, vi divina eſſe affectam putat. Idem aſtris, hoc idem tribuit, tum annis, menſibus, annorumque mutationibus. Cum vero Theogoniam Heſiodi interpretatur, tollit omnino præceptas inſitaſque cognitiones Deorum, neque enim Jovem, neque Veſtam, neque quemquam, qui ita appellatur, in Deorum habet numero; ſed rebus inanimis atque mutis, per quandam ſignificationem, hæc docet tributa nomina. CICER. de Nat. Deor. *Lib. I. Cap. XIV.*

Ce que dit Ciceron, en parlant des opinions de Chryſippe, montre encore mieux la conformité qu'il y a entre le ſyſtême des Stoïciens, & celui de Spinoſa. *Chryſippe*, fait-il dire à Velleius, *aſſure que la Divinité conſiſte dans la raiſon, dans l'intelligence, dans l'ame de toute la Nature. Dieu*, ſelon lui, *c'eſt le Monde & l'eſprit dont il eſt vivifié; c'eſt cette partie ſupérieure qui forme ſon ame, ſon intelligence; c'eſt le principe qui agit ſur tous les êtres, qui les conſerve tous; c'eſt le deſtin, c'eſt le feu, c'eſt l'éther, ce ſont auſſi les autres Elemens dont il eſt le principe; c'eſt le ſoleil, la lune, les aſtres; enfin c'eſt tout l'Univers.* Chriſippus . . . ait . . . . . vim divinam in ratione eſſe poſitam, & univerſæ naturæ animo, atque

étoit celui de Spinoſa, mal développé, & couvert par de belles expreſſions.

SOCRATE & Platon admirent trois principes (*), Dieu, l'Idée, & la Matière.

mente: ipſumque Mundum Deum dicit eſſe, & ejus animi fuſionem univerſam: tum ejus ipſius principatum, qui in mente & ratione verſetur, communemque rerum naturam, univerſa atque omnia continentem, tum fatalem vim, & neceſſitatem rerum futuram: ignem præterea, & eum quem antea dixi æthera tum ea, quæ natura fluerent atque manarent, ut & aquam, & terram, & aëra, ſolem, lunam, ſidera, univerſitatem rerum quæ omnia continentur. CICER. de Nat. Deor. *Lib. I. Cap. XV.*

(*) *Socrates, fils de Sophroniſcus Athénien, & Plato, fils d'Ariſton Athénien auſſi (car les opinions de l'un & de l'autre, de quelque choſe que ce ſoit, ſont toutes unes) mettent trois principes, Dieu, la Matière & l'Idée. Dieu eſt l'entendement univerſel: la Matière, le premier ſujet ſuppoſé à la génération & corruption: l'Idée, une ſubſtance incorporelle, eſtant en la penſée & entendement de Dieu: & Dieu, l'entendement du Monde.* PLUTARQUE, des Opinions Philoſophiques. *Chap. III.*

tière. Par l'idée, ils entendoient une certaine essence incorporelle, qui étoit l'Entendement de Dieu lui-même, par le moïen duquel il produisoit toutes choses. Ce système est très obscur; & quelque effort qu'on ait fait pour l'éclaircir entiérement, on n'en a pû venir à bout (*). Car, qu'est-ce que cette Idée,

(*) Le premier est le Dieu suprême, à qui les deux autres doivent honneur & obéissance, d'autant qu'il est leur Pere & leur Créateur. Le second est le Dieu visible, le Ministre du Dieu invisible, & le Créateur du Monde. Le troisième se nomme *le Monde*, ou *l'Ame qui anime le Monde*, à qui quelques-uns donnent le nom de Démon. Pour revenir au second, qu'il nomme aussi *le Verbe*, *l'Entendement*, ou *la Raison*, il concevoit deux sortes de Verbes, l'un qui a résidé de toute éternité en Dieu, par lequel Dieu renferme de toute éternité dans son sein toutes sortes de vertus, faisant tout avec sagesse, avec bonté, avec puissance; car étant infiniment parfait, il a dans ce Verbe interne toutes les idées & les formes des êtres créés. L'autre Verbe, qui est le Verbe externe & proferé, n'est autre chose, selon lui, que cette substance que Dieu poussa hors de son sein, ou qu'il engendra

Idée, ou cet entendement divin, distinct de la Divinité, que Platon appelle le Dieu visible, qui est inférieur au Dieu suprême ? Quoique les premiers Peres de l'Eglise eussent adopté la plûpart des sentimens de ce Philosophe sur l'Etre éternel, comme orthodoxes, le plus illustre Ecrivain de nos jours n'a pas craint cependant de soutenir qu'il résulte un plus grand nombre de Divinités du système de Platon, que des Ecrits de tous les Poëtes. Il fonde son opinion sur un passage d'un Auteur moderne, qui a expliqué & dévoilé le Platonisme (*).

ARIS-

pour en former l'Univers. C'est dans cette vûe que Mercure Trismegiste a dit que le Monde est consubstantiel à Dieu. SOUVERAIN, Platonisme dévoilé, *pag.* 82. *Ce système est aussi confus & embrouillé que le* Talmud. *Il est même un peu dans le goût de certains Chapitres de l'*Alcoran, *qui sont presque aussi inintelligibles. On peut consulter* BAYLE, *dans le premier Tome de la* Continuation de ses Pensées diverses, *qui rapporte aussi ce même passage.*

(*) Avez-vous jamais rien lû de plus monstrueux ? Ne voilà-t-il pas le Monde formé

ARISTOTE (*) établit trois premiers principes, la Matière, la Forme, & la Privation. Son opinion a été ſuivie pendant long-tems, & même juſques à nos jours, avec autant de ſoumiſſion qu'on en avoit pour la Révélation. Tout homme qui auroit ôſé contredire au moindre ſentiment de ce Philoſophe, eût paſſé pour un ignorant, ou un

formé d'une ſubſtance que Dieu pouſſa hors de ſon ſein? Ne le voilà-t-il pas l'un des trois Dieux? Et ne faut-il pas le diviſer en autant de Dieux qu'il y a de parties dans l'Univers différemment animées? N'avez-vous pas là toutes les horreurs, toutes les monſtruoſités de l'ame du Monde? Plus de guerres entre les Dieux, que dans les Ecrits des Poëtes? Les Dieux, auteurs de tous les péchés des hommes? Les Dieux qui puniſſent, & qui commettent les mêmes crimes qu'ils ordonnent de ne point faire? BAYLE, Continuation des Penſées diverſes, *Tom. I. pag.* 346.

(*) Ariſtote, fils de Nicomachus, natif de Stagire, met pour principes, la forme, la matière, & la privation: pour Elemens, quatre: & pour le cinquième, le corps céleſte étant immuable. PLUTARQUE, des Opinions Philoſophiques, *Chap. III. Liv. I.*

un novateur. Cependant bien des gens de bon sens sentoient & comprenoient que les premiers principes d'Aristote étoient aussi incertains que ceux des autres, & peut-être même plus ridicules. Car, qu'y a-t-il de plus absurde que de faire entrer le néant pour principe des choses naturelles, & qu'est-ce que la *privation*, prise comme Aristote l'entend, qu'un *rien*, un *non-être* (*), enfin le *néant* ? Michel de Mon-

(*) Il est bon de remarquer en passant que quoique les Commentateurs de Coimbre distinguent la privation de la négation, ils conviennent cependant que la privation n'est qu'un être de raison; c'est ce qu'on doit conclure de leurs discours.

Secundo accipiuntur, ut diximus, ad imitationem formæ realis, expellentis aliam sibi oppositam a subjecto; qua ratione non existunt, nisi cum mente concipiuntur, & idcirco participant naturam entis rationis. *Quod attinet ad discrimen inter privationem, & negationem, fatemur illud non esse absolute, & simpliciter essentiale propter rationem in argumento propositam; sed solum aliquando. Id vero ut explicetur, advertendum est privationem, ex eo quod dicat carentiam formæ cum aptitudine ad eam habendam, necessario con-*

cipi

Montagne, qui, n'en déplaise aux Scholastiques, avoit autant de justesse & de génie que ce Philosophe, fit l'horoscope de ses principes dans un tems, où chacun étoit très persuadé de leur vérité. *Avant*, dit-il, *que les principes qu'Aristote a introduits, fussent en crédit, d'autres principes contentoient la raison humaine, comme ceux-ci nous contentent à cette heure. Quelles lettres ont ceux-ci, quel privilège particulier, que le cours de notre invention s'arrête à eux, & qu'à eux appartient pour tout le tems à venir la possession de notre créance? Ils ne*

cipi ad modum formæ in subjecto, cui talis potentia inest. At negatio, quia solum dicit carentiam formæ, concipi potest, vel in subjecto, vel extra, ut concipitur nihil, vel spatium imaginarium. Et quoniam existere per se, & in alio, sunt modi diversi in ipsa essendi ratione, idcirco dicimus privationem & negationem habere essentiale discrimen, quando sic opponuntur, idque satis esse ut constituant membra distincta. Commentarii Collegii Conimbricensis, &c. *Parti prima in Præfat. Porphiri Quæst. VI. Artic. II. pag.* 77.

ne ſont pas plus exempts du Boute-hors qu'étoient nos Anciens (*).

Ce que diſoit Montagne eſt arrivé. Gaſſendi a renouvellé (†) le ſyſtême des atômes d'Epicure, & Deſcartes a inventé la Matière ſubtile. Ces deux opi-

(*) Montagne, Eſſais, *Livr. II. pag.* 341.

(†) *Rurſus itaque notum eſt corporum, alia eſſe concretiones, ſeu mavis, concreta, compoſitave corpora, alia ex quibus concretiones, compoſitave corpora fiunt. Hæc autem, ſi prima ſimpliciaque ſint, prima rerum materia ſunt. Dicunturque Principia, & a recentioribus etiam Elementa. Hujuſmodi autem Principia, ſeu omnium prima, ſimplicia, incompoſita corpora (ſive malis, corpuſcula) eſſe debent & infectilia, nullave vi reſolubilia: & hac ratione immutabilia, ſive in ſeipſis mutationis omnis expertia. Nimirum, ſi futurum eſt, ut in concretionum diſſolutionibus omnia in nihilum non intereant; ſea conſiſtat perſeveretque plena quædam, ſeu vacui expers, ſolidaque adeo natura, quippe quæ talis cum ſugrib, non habeat qua parte, aut quo modo fiſſuram admittat, ſicque diſſolvatur.* Syntagma Philoſoph. Epicur. P. Gassend. *part.* 2. *Cap. IV. pag.* 39. *Edit. in* 12.

opinions, qui paroiſſent très éloignées à cauſe du Vuide qu'admet Gaſſendi, & que Deſcartes nie, ont pourtant quelque affinité enſemble, en ce qu'elles conviennent que les premiers principes des choſes conſiſtent dans des corpuſcules extrêmement déliés. En ſuppoſant donc que ces petits corps ſont les parties actives de la Matière, les premiers ouvriers dont elle ſe ſert, & les principes des choſes, je vais examiner s'ils peuvent ſe mouvoir ſans le Vuide, ou s'il eſt néceſſaire abſolument qu'il y en ait dans la Nature.

§. IX.

De l'Espace et du Vuide.

Les Philoſophes qui ſoutiennent l'opinion du Vuide, veulent qu'on admette *un eſpace immatériel* (*) *infiniment*

(*) *Jam univerſum ex inani & corpore conſtans infinitum eſt. Id enim quod finitum eſt extremum habet; quod vero extremum habet, id ex alio quopiam cernitur, ſeu ex intervallo extra aſſumpto cerni poteſt. At uni-*

nément étendu de toutes parts en largeur, longueur, & profondeur, comme une table d'attente des productions que Dieu peut tirer de sa toute-puissance. Ils distinguent donc deux sortes d'étendue, ou d'extension: l'une corporelle & matérielle, impénétrable, commune à tous les corps; l'autre incorporelle & pénétrable, qui sert à recevoir ces mêmes corps, & qu'ils appellent à cause de cela, espace local. Et pour définir plus clairement ces deux différentes étendues, la corporelle consiste, par exemple, dans la longueur, la profondeur & la largeur, d'une liqueur contenue dans un vase, ou de l'air qui le remplit; & l'incorporelle, dans l'é-

universus ex alio quopiam extrinsecus non cernitur: quippe cum nihil sit intervalli, seu spatii quod extra se ipsum non contineat, alioquin enim universum nisi universum spatium contineret, non foret, quare neque habet extremum. Quod porro non habet extremum, id neque finem habet; quod vero finem non habet, id non finitum sane, sed infinitum est. Syntagma Philosophiæ Epicuri, PET. GASSEND. *part.* 2. *Cap. II. pag.* 91. *Edit. in quarto.*

l'étendue qui resteroit d'un côté à l'autre de ce même vase, si l'eau, l'air, & tout autre corps en étoit ôté, en sorte qu'il n'y restât plus rien. Voilà les définitions des deux étendues différentes qu'admettent ceux qui croient qu'il y a des espaces immenses, vuides de tous corps, au-delà des bornes du Monde. Supposons, disent-ils, que Dieu place un homme aux extrémités des corps corporels, (ce qu'on ne peut nier qu'il n'ait la puissance de faire, si l'on ne suppose pas le corps infini, ce qu'on ne sauroit faire sans anéantir la Divinité, puisqu'il y auroit plusieurs Infinis) supposons donc que cet homme étende son bras. S'il le peut faire, il le mettra dans un endroit où il y avoit auparavant un espace sans corps: & s'il n'en a pas le pouvoir, il en sera donc empêché par quelque chose qui est au-delà des bornes du Monde & de l'espace; ce qu'on ne sauroit comprendre, & qui ne peut se dire (*). Il faut donc qu'il

(*) *Præterea si jam finitum constituatur*
Omne quod est spatium, si quis procurrat ad oras

TAYLOR INST. OXFORD

qu'il y ait des espaces immenses vuides de tous corps, & capables de recevoir ceux que Dieu voudroit créer de nouveau. Car, si la substance corporelle remplit tous les espaces possibles, ou plûtôt est elle-même l'espace, il faut donc qu'elle soit infinie dans son étendue, & Dieu se trouve dans l'impossibilité de pou-

Ultimus extremas, jaciatque volatile telum
Invalidis utrum contortum viribus ire
Quo fuerit missum, mavis, longeque volare,
An prohibere aliquid causas, obstareque posse?
Alterutrum fateare enim, sumasque necesse est.
Aut sive est aliquid quod prohibeat, officiatque
Quominus quo missum & veniat, finique locet se,
Sive foras fertur, non est ea fini profecto.
Hoc pacto sequar, atque ubicumque locaris
Extræmas, quæram quid telo denique fiat?
Fiet, ubi, nunquam possit consistere finis.

LUCRETIUS de Rerum Natura, *Lib. I. Vers.* 970. *& seqq.*

pouvoir créer & anéantir la moindre partie de cette substance, & cet Etre puissant, qui de rien a fait tout le Monde, a borné lui-même si fort sa puissance, qu'il ne peut plus former un atôme, ni l'anéantir.

Or pour prouver qu'il peut y avoir du Vuide, on demande à un Cartésien si Dieu ne pouroit point ôter l'air qui se trouve entre les quatre murailles d'une chambre, empêcher qu'aucun corps ne succédât à sa place, & faire que ces quatre murailles ne se brisassent point & restassent à leur place? Il répond que cela ne se peut, & que dès qu'il n'y auroit plus rien entre les murailles, elles se toucheroient mutuellement. *Si vous demandez*, dit Descartes, *ce qui arriveroit en cas que Dieu ôtât tout le corps qui est dans un vase, sans qu'il permît qu'il en entrât un autre, nous répondrons que les côtés de ce vase se trouveroient si proches, qu'ils se toucheroient immédiatement; car il faut que deux corps s'entre-touchent lorsqu'il n'y a rien entre eux deux, parce qu'il y auroit contradiction que ces deux corps fussent éloignés, c'est-à-dire qu'il y eût de la distance*

distance de l'un à l'autre, & que néanmoins cette distance ne fût rien: car la distance est une propriété de l'étendue, qui ne sauroit subsister sans quelque chose d'étendu (*).

AVANT d'aller plus loin, & pour vous développer plus aisément les deux différentes opinions des Gassendistes & des Cartésiens sur l'Espace & le Vuide, je vous prie d'examiner avec un peu d'attention ce que Descartes entend par l'espace ou l'étendue. La définition qu'il en fait, émane naturellement de celle qu'il donne de l'essence de la Matière.

(*) Descartes, Principes de Philosophie, *II. Part. pag.* 89.

§. X.

§. X.

DE L'ESSENCE DE LA MATIERE.

NOUS *saurons*, dit Descartes, *que la nature de la Matière, ou du corps pris en général, ne consiste point en ce qu'il est une chose dure, ou pesante, ou colorée, ou qui touche nos sens de quelque autre façon; mais seulement en ce qu'il est une substance étendue en longueur, largeur & profondeur* (*).

PRENEZ garde, Madame, que selon ce Philosophe, par-tout où il y a de l'étendue, il faut qu'il y ait de la Matière: ainsi, vous ne devez plus être surprise qu'il soutienne qu'un vase ne sauroit rester vuide de tout corps, même par le pouvoir de Dieu, puisque d'un bord à l'autre il y auroit une étendue, & que qui dit étendue, dit Matière. Or, Dieu ne sauroit changer

(*) Descartes, Principes de Philosophie, II. *Part. pag.* 73.

ger l'essence des choses, il ne sauroit faire qu'un bâton n'ait deux bouts, qu'un triangle n'ait trois angles. Il ne sauroit donc faire que l'étendue ne fût pas Matière, puisque l'étendue en est l'essence & la principale qualité qui la constitue. Ainsi, Madame, selon Descartes, par-tout où il y a de l'étendue, il y a de la Matière, & il ne sauroit par conséquent y avoir aucun espace, vuide de corps.

Gassendi définit autrement l'essence de la Matière, il la fait consister dans la solidité. *Puisque nous concevons*, dit-il, *que deux parties ne demeurent étendues, sans se pénétrer & sans se confondre, en un seul & même lieu, que parce qu'elles se résistent l'une à l'autre, & qu'elles ne se résistent que parce qu'elles sont solides, dures & massives, je conclus qu'on doit faire consister l'essence de la Matière dans la solidité.* Or, Gassendi n'accorde cette dureté & cette solidité qu'aux principes matériels qui composent les corps que nous voions, qui nous paroissent plus ou moins durs, selon qu'il y a plus ou moins de petits vuides, interceptés entre

tre les atômes, ou parties ſolides dont ils ſont compoſés.

Vous voiez à préſent, Madame, qu'une partie des raiſons pour ou contre l'exiſtence du Vuide, prennent leur ſource de la définition de l'eſſence de la Matière. Car ſi l'extenſion eſt l'eſſence des corps matériels, il eſt certain qu'il ne peut point y avoir de Vuide, puiſque par-tout où il y aura de l'étendue, il y aura de la Matière. Que ſi au contraire, l'impénétrabilité & la dureté que ſuppoſe Gaſſendi, forment l'eſſence des corps, le Vuide devient très aiſé à concevoir.

§. XI.

DES RAISONS QU'ONT LES CARTE'SIENS POUR N'ADMETTRE QUE L'ETENDUE CORPORELLE, ET POUR NIER QU'IL Y AIT DU VUIDE DANS LA NATURE.

LEs Philoſophes appellent l'*eſſence du corps* ce qui fait que le corps eſt, ou n'eſt pas. Pour trouver cette eſſence, en formant des idées abſtraites, ils ont examiné leſquelles ils pourroient rejetter, ſans ceſſer cependant d'avoir l'idée du corps. Deſcartes & ſes diſciples ont cru qu'ils pouvoient le concevoir ſans aucune propriété que la ſeule étendue, qui par conſéquent faiſoit ſon eſſence. *Si nous examinons quelque corps que ce ſoit*, dit ce Philoſophe, *nous pouvons penſer qu'il n'a en ſoi aucune de ces qualités, & cependant nous connoiſſons clairement & diſtinctement qu'il a tout ce qui le fait corps, pourvû qu'il ait de l'extenſion en longueur, largeur & profondeur; d'où il ſuit*

suit aussi que pour être, il n'a besoin d'elles en aucune façon, & que sa nature consiste en cela seul qu'il est une substance, & qu'il a de l'extension.

Si la solidité & la dureté, ainsi que l'assûre Gassendi, faisoient l'essence du corps, il pourroit se faire que les corps perdissent leur essence, & par conséquent ce qui les fait corps, & sans quoi ils ne sauroient l'être; car nous ne connoissons la dureté que par le moïen de l'attouchement, & parce que les parties des corps durs résistent à nos mains, lorsqu'elles viennent à les heurter, presser, ou rencontrer. Or, si lorsque nous approchons nos mains vers quelque endroit, & que nous portons nos bras vers quelque part, les corps qui s'y trouvent se retiroient aussi vîte comme nos mains avancent, nous ne sentirions aucune dureté: cependant les corps qui fuiroient & s'éloigneroient, ne perdroient point leur essence, & n'en seroient pas moins ce qu'ils sont. Il faut donc que leur nature, ou leur essence ne consiste point dans la dureté, & la solidité que nous sentons quelquefois à leur occa-

ſion, ni dans les autres qualités de ce genre.

ON comprendra aiſément que la même étendue qui conſtitue la nature & l'eſſence du corps, conſtitue auſſi la nature & l'eſſence de l'eſpace, ſi l'on veut examiner attentivement l'idée que l'on a de la Matière. Suppoſons qu'on prenne une pierre, & qu'on en ôte tout ce qu'on ſait ne point appartenir au corps; qu'on la réduiſe d'abord en poudre, & qu'on la prive de la dureté, elle ne ceſſera pas pour cela d'être corps; qu'on lui enleve la couleur, elle le ſera de même, car il eſt des pierres ſi tranſparentes, qu'elles n'en ont aucune; qu'on lui ôte la peſanteur, & qu'on la change en flamme & en feu, elle ſera toujours corps; qu'on lui enleve la froideur, la chaleur, & toutes les autres qualités de cette eſpèce, elle reſtera toujours corps, & après avoir bien examiné cette pierre, on verra que la véritable idée qu'on en a, conſiſte en ce qu'on connoît diſtinctement qu'elle eſt une ſubſtance étendue en longueur, largeur & profondeur. Or, cette même idée, ou

cette

cette même connoissance, est parfaitement ressemblante à celle que nous avons de l'espace, soit de celui qu'on nomme corporel, soit de celui qu'on appelle local & incorporel (*). Ainsi, l'espace, ou le lieu intérieur, & le corps qui est compris dans cet espace, ne diffèrent entre eux que par notre pensée.

Vous

(*) En effet, la même étendue en longueur, largeur & profondeur qui constitue l'espace, constitue le corps, & la différence qui est entre eux, ne consiste qu'en ce que nous attribuons au corps une étendue particulière, que nous concevons changer de place avec lui toutes fois & quantes qu'il est transporté, & que nous en attribuons à l'espace une si générale & si vague, qu'après avoir ôté d'un certain espace le corps qui l'occupoit, nous ne pensons pas avoir aussi transporté l'étendue de cet Espace, à cause qu'il nous semble que la même étendue y demeure toujours pendant qu'il est de même grandeur, de même figure, & qu'il n'a point changé de situation au regard des corps par lesquels nous les déterminons. DESCARTES, Principes de Philosophie *II. Part.* page 80.

Vous voiez à préſent, Madame, qu'il s'enſuit naturellement par la définition que les Cartéſiens font de la nature du corps, qu'il eſt impoſſible qu'il y ait du Vuide; car ſelon eux, il ne ſauroit y avoir dans tout l'Univers d'eſpace incorporel, puiſque l'extenſion de l'eſpace, ou du lieu intérieur, n'eſt point différente de l'extenſion du corps (*). Car, dès qu'une choſe eſt éten-

(*) Les mots de *lieu* & d'*eſpace* ne ſignifient rien qui différe véritablement du corps que nous diſons être en quelque place, & nous marquent ſeulement ſa grandeur, ſa figure, & comme il eſt ſitué entre les autres corps; car il faut, pour déterminer cette ſituation, en marquer quelque autre que nous conſidérions comme immobile. Mais ſelon que ceux que nous conſidérons ainſi, ſont divers, nous pouvons dire qu'une même choſe en même tems change de lieu, & n'en change point. Par exemple, ſi nous conſidérons un homme aſſis à la poupe d'un vaiſſeau que le vent emporte hors du Port, & ne prenons garde qu'à ce vaiſſeau, il nous ſemblera que cet homme ne change point de lieu, parce que nous voions qu'il demeure toujours en une même ſituation à l'égard des parties du vaiſſeau ſur

étendue en longueur, largeur & profondeur, ils disent que c'est un corps & une substance matérielle, puisqu'il est impossible que ce qui n'est rien, ait de l'extension. Ainsi, ils concluent que l'espace qu'on suppose vuide, étant étendu, il faut qu'il soit au contraire ma-

sur lequel il est; & si nous prenons garde aux terres voisines, il nous semblera aussi que cet homme change incessamment de lieu, parce qu'il s'éloigne de celle-ci, & qu'il s'approche de quelque autre. Si outre cela, nous supposons que la terre tourne sur son essieu, & qu'elle fait précisément autant de chemin du Couchant au Levant, comme ce vaisseau en fait du Levant au Couchant, il nous semblera derechef que celui qui est assis à la poupe ne change point de lieu, pour ce que nous déterminerons ce lieu par quelque point immobile que nous imaginerons être au Ciel; & si nous pensons qu'on ne sauroit rencontrer en tout l'Univers aucun point qui soit véritablement immobile, ... nous conclurons qu'il n'y a point de lieu d'aucune chose au monde qui soit ferme & arrêté; sinon entant que nous l'arrêterons en notre pensée. DESCARTES, Principes de Philosophie, *II. Part. pag.* 82.

matériel, & par conséquent qu'il n'y ait point de Vuide. La Nature, ajoutent-ils, ne fait rien en vain: or le Vuide, s'il existoit, seroit inutile; donc il n'existe point. D'ailleurs, l'ordre & l'arrangement de l'Univers semblent demander une parfaite *enchaînure* dans ses parties, & son harmonie seroit interrompue, s'il y avoit du Vuide entre les corps (*).

IL

(*) *Mais, tous corps sont liés d'un si ferme assemblage,*
Qu'il n'est rien vuide entre eux. C'est pourquoi le breuvage
Hors du tonneau percé ne se peut écouler,
Qu'on n'ait d'un soupirail fait ouverture à l'air.
C'est pourquoi le soufflet, dont la bouche est bouchée,
Ne peut être élargi. C'est pourquoi l'eau, cachée
Dans un vase bien clos, ne se glace en hiver.
La clepsydre ne peut les jardins abreuver,
S'on ferme sa gargouille: & l'argentine source,
Qui dans le plomb creusé fait son esclave course,

For-

IL répugne, & paroît contraire à la raison d'admettre un Etre, autre que Dieu, qui soit incorporel, éternel, immense, indépendant, incorruptible, & incapable d'être détruit; & pour qu'un Philosophe soit en droit d'admettre une étendue incorporelle dont il n'a aucune notion, qu'il ne connoît point, qu'il ne sent point, qu'il ne touche point, qu'il ne voit point, il doit en prouver l'existence par des raisons aussi convaincantes & aussi claires, que celles dont on se sert pour démontrer la spiritualité de Dieu, à qui l'on accorde toutes les qualités du prétendu espace incorporel ou local. Et quel est l'homme enfin, qui peut concevoir une étendue pénétrable, l'entendement humain

Forçant son naturel rejaillit vers les cieux.
Tant & tant à tous coups le Vuide est odieux.

DU BARTAS, Poésies, *Livr. II.*

Quelque vieux que soient ces vers, ils ne sont point indignes d'être cités. Ils disent en peu de mots les principales expériences sur lesquelles se fondent ceux qui nient la possibilité du Vuide.

main n'en aiant jamais vû, ni conçu que de ſolide & d'impénétrable? Quel eſt l'eſprit aſſez ſubtil, ou plûtôt l'heureux Démon, qui puiſſe comprendre qu'une étendue incorporelle ait des parties? Eſt-il rien en effet de plus répugnant, de plus abſurde que d'être incorporel, & d'avoir des parties? Et lorſqu'on dit, pour excuſer ces erreurs, que l'eſpace eſt un être à ſa manière, qui n'eſt ni ſubſtance, ni accident, & par conſéquent peut être étendu, pénétrable, incorporel, on ne répond à aucune des difficultés qu'on forme contre cet être imaginaire. Car avant que d'aſſûrer *qu'il n'eſt, ni ſubſtance, ni accident, mais un être à ſa manière*, il faut montrer que c'eſt réellement un être, & qu'il ſubſiſte véritablement.

VOILA', Madame, les principales raiſons des Cartéſiens & des Philoſophes qui nient la poſſibilité du Vuide. Quoiqu'elles ne ſoient point au-deſſus de toute contradiction, elles ſont cependant capables de jetter dans le doute les eſprits qui croiroient être les plus affermis dans le ſentiment qu'elles combat-

battent. Je vais vous dire le plus distinctement qu'il me ſera poſſible, les motifs qui déterminent l'opinion des Gaſſendiſtes, & vous déciderez vous-même quel eſt le parti dans lequel vous croiez qu'on puiſſe trouver la vérité.

§. XII.

DES RAISONS QU'ONT LES GASSENDISTES POUR ADMETTRE DES ESPACES INCORPORELS ET DU VUIDE DANS LE MONDE.

VOus avez déjà vû, Madame, que Gaſſendi définit la nature ou l'eſſence du corps différemment que Deſcartes. Il la fait conſiſter dans la ſolidité, comme étant ce qu'il y a de premier dans la Matière, & la cauſe originaire de l'étendue. *Nous concevons*, dit ce Philoſophe, *que ce qui fait que deux parties de Matière gardent leur étendue, ou demeurent de ſuite l'une hors de l'autre ſans ſe réduire &*

se confondre dans un seul. & même lieu, c'est parce qu'elles se résistent mutuellement l'une à l'autre, & qu'elles se résistent, parce qu'elles sont dures & solides : d'où il faut inférer que l'on doit plûtôt faire consister l'essence de la Matière dans la solidité qui est première, que dans l'étendue, ou si l'on veut, que dans l'impénétrabilité, qui sont des suites nécessaires de la solidité. C'est en vain, continue-t-il, qu'on voudroit objecter qu'il est des corps, qui, n'aiant aucune solidité comme l'air, l'eau, le feu, & bien d'autres choses matérielles, cesseroient d'être corps si la solidité faisoit leur essence, puisque n'étant point solides, n'aiant aucune dureté ni résistance, ils n'auroient plus cette nature ou cette essence qui fait qu'ils existent, ou qu'ils n'existent pas. Il n'est aucun corps, quelque mol qu'il paroisse, qui n'ait quelque solidité. D'ailleurs, les premières & les principales parties dont tous sont composés, sont extrêmement solides, & ceux qu'elles forment, ne paroissent mous & sans résistance, que par les petits vuides qui

sont interceptés entre elles, & qui leur donnent moïen de céder aiſément. Si l'on conſidére la poudre de diamant, on verra que quoiqu'elle paroiſſe molle, les parties dont elle eſt compoſée, ſont extrêmement dures.

SI l'eſſence du corps conſiſte dans ſa ſolidité, comme le dit Gaſſendi, ou dans l'étendue déterminée, ſolide & impénétrable, comme prétendent quelques-uns de ſes éleves, le Vuide eſt non ſeulement poſſible, mais il eſt même néceſſaire pour réaliſer l'eſſence des corps mous, qui cédent ſans réſiſtance par ſon ſecours, comme nous venons de le voir.

LES Philoſophes, qui mettent l'eſpace incorporel, prétendent (*) que s'il

(*) *Eſſe vero etiam Inane, ex eo manifeſtum fit, quod niſi in rerum natura eſſet, non haberent corpora, usque ubi eſſent, neque quà motus ſuos obirent, cum moveri ea quidem res evidens ſit.*

Sane ſi plena forent omnia, & materia rerum veluti ſtipata, non poſſent non eſſe omnia immobilia, quia nec moveri quicquam poſſet, niſi omnia protruderet, neque locus

s'il n'y avoit point de Vuide dans le Monde, il ne pourroit y avoir de mouvement, & qu'aucun corps ne pourroit paſſer d'un lieu à un autre. Tout étant occupé, où ſe logeroit-il? Il ne peut ſe placer avec un autre corps: ce ſeroit introduire une pénétration de dimenſion, contraire à l'ordre de la Nature; il faut donc qu'il y ait quelque eſpace vuide pour recevoir les corps. Si tout étoit rempli, il ſeroit impoſſible à ces mêmes corps qu'aucun d'eux pût croître & augmenter; les alimens, ou ſi l'on veut, les parties par le moïen desquelles ſe fait leur accroiſſement, ne pourroient ſe répandre & s'écouler par l'empêchement qu'elles rencontreroient en d'autres parties qui occupoient déjà la place.

LES Cartéſiens répondent à ces objections que le mouvement ſe fait par la facilité que les corps ont de céder, les plus foibles & les plus mous aux plus

porro in quem quicquam protruderetur, eſſet. Syntagm. Philoſoph. EPICURI, *Part. II. Cap. I. pag.* 27. *Edit. in quarto.*

plus durs & aux plus ſolides, comme l'air & le feu cédent & font place à nos corps. Quoiqu'il n'y ait, diſent-ils, aucun Vuide répandu dans l'eau, un poiſſon avance librement, parce qu'à meſure qu'il avance, il laiſſe de la place par derrière, où l'eau coule & ſe retire par une eſpèce de mouvement circulaire. Mais cette réponſe ne réſout pas la difficulté; car il paroît que s'il n'y a point de Vuide, il n'y aura pas la moindre partie de l'eau qui ait le pouvoir de commencer à ſe remuer, de céder & de quitter ſa place. Comment le poiſſon pourra-t-il avancer, & agir au milieu d'une maſſe qui eſt également réſiſtante de tout côté, remplie de corps, qui, ne pouvant ſe pénétrer, ne doivent céder que par le ſecours de certains eſpaces vuides qui puiſſent les recevoir (*). Ainſi, loin que

(*) *Nam quo ſquammigeri poterunt procedere tandem,*
Ni Spatium dederint latices? Concedere porro
Quo poterunt undæ, cum piſces ire nequibunt?

que le mouvement du poisson dans l'eau serve de preuve contre le Vuide, il en montre au contraire la nécessité.

VOILA', Madame, les raisons réciproques des Philosophes sur l'étendue corporelle, sur l'incorporelle, & sur les petits vuides que quelques-uns d'entre eux disent être répandus dans le Monde & dans tout l'Univers, pour recevoir les atômes, & leur procurer la liberté d'agir & de mouvoir. Je crois qu'on peut dire de ces diverses opinions ce que Cicéron disoit des différens sentimens des Philosophes sur la nature & la qualité de nos ames: *Harum sententiarum quæ vera sit, Deus aliquis viderit*, c'est-à-dire, *Quelque Dieu connoîtra laquelle est la véritable.*

De-

Aut igitur motu privandum est corpora quæque,
Aut esse adnixum dicendum in rebus Inane,
Unde initium primum capiat res quæque movendi.

LUCRETIUS de Rerum Natura, *Lib. I. Vers.* 380.

Depuis près de trois mille ans on dispute, on écrit, on veut démontrer la vérité. Les Savans des deux partis opposés l'autorisent par les mêmes expériences, chacun les explique en sa faveur, & l'on est aussi éloigné d'appercevoir la vérité, qu'on l'étoit avant de disputer sur la nécessité du Vuide.

§. XIII.

QU'IL SEMBLE QUE L'OPINION QUI ADMET LE VUIDE, EST LA PLUS NATURELLE, ET QU'IL PEUT Y EN AVOIR.

VOUS connoissez trop ma bonne foi pour vouloir exiger, Madame, que je décide une question aussi incertaine que celle qui regarde la nécessité du Vuide. Je vous réitere encore ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, je la crois impénétrable; mais pour vous satisfaire, & contenter votre curiosité, je veux bien vous avoüer que le sentiment des Gassendistes me paroît plus naturel & plus probable que celui de leurs adversaires.

DESCARTES fait consister l'essence du corps dans l'extension, & conclut ensuite que par-tout où il y a de l'étendue, y aiant de la Matière, le Vuide ne peut subsister.

JE demande d'abord quelle est la raison pourquoi l'extension doit constituer la nature & l'essence du corps plûtôt que la solidité, ou quelque autre qualité essentielle à la Matière? Car de cette attention qu'on fait à un seul & unique attribut par l'abstraction qu'on fait de tous les autres, il ne suit point du tout que ces autres ne puissent subsister sans lui, & qu'il ne puisse subsister sans les autres. Je puis trouver un attribut particulier auquel je m'arrêterai, & que je supposerai constituer l'essence du corps: si je tiens sur ma main une sphere pesante, par abstraction je puis concevoir que la pesanteur est toute dans son centre, & ne faire attention qu'à l'idée de ce centre; il seroit pourtant absurde que je conclusse de là que la nature & l'essence du corps consiste dans sa gravité. D'ailleurs, tout ce qui est dans le corps ne nous est point connu, ou du moins ne

pou-

pouvons-nous démontrer qu'il nous le ſoit : ainſi, nous ne ſavons point préciſément ce qui le conſtitue ; & parce que nous n'appercevons que ſept ou huit attributs dans le corps, nous ne devons point aſſûrer qu'il n'y en puiſſe avoir d'autres, ſans leſquels ſon exiſtence ſoit auſſi impoſſible que ſans les ſept ou huit qui nous ſont connus. Si la nature d'une choſe conſiſte en trente attributs néceſſaires & inſéparables les uns des autres, & qu'on en prenne dix, il ſeroit ridicule de conclure qu'on eût cette choſe qui en exige trente abſolument ; on en auroit au contraire une autre, qui n'en demande que dix pour former ſon exiſtence. Il en eſt de même du corps, dont nous ne pouvons démontrer que nous connoiſſons les attributs ; ainſi, nous ne ſavons point préciſément ce qui conſtitue ſon eſſence.

La plûpart des Philoſophes ont ſur cette queſtion des ſentimens très différens. Ceux qui veulent que la nature du corps conſiſte dans la ſolidité, me paroiſſent mieux fondés que les autres qui la font réſider dans l'exten-

sion. *La solidité*, dit Locke, *est une idée si inséparable du corps, que c'est parce que le corps est solide qu'il remplit l'espace, qu'il touche un autre corps, qu'il le pousse, & par-là lui communique du mouvement. Que si l'on peut prouver que l'esprit est différent du corps, parce que ce qui pense n'enferme point l'idée de l'étendue, si cette raison est bonne, elle peut, à mon avis, servir tout aussi-bien à prouver que l'espace n'est pas corps, parce qu'il n'enferme que l'idée de la solidité, l'espace & la solidité étant des idées aussi différentes entre elles que la pensée & l'étendue, en sorte que l'esprit peut les séparer entièrement l'un de l'autre. Il est donc évident que le corps & l'étendue sont deux idées distinctes* (*).

LORSQUE les Cartésiens exigent qu'on leur explique & qu'on leur fasse comprendre ce pur espace étendu & dénué de tout corps, on peut leur demand-

(*) Locke, Essai Philosophique sur l'Entendement Humain, *Livr. II. Chap. XIII. pag.* 187.

mander à eux-mêmes d'expliquer ce que c'eſt que l'étendue dont ils parlent tant ; & s'ils ne répondent qu'à leur manière ordinaire, & diſent que l'étendue, c'eſt d'avoir *partes extra partes*, c'eſt-à-dire que l'étendue eſt étendue, (car ce n'eſt dire autre choſe que de répondre que la nature de l'étendue conſiſte à avoir des parties étendues, extérieures à d'autres parties étendues) n'eſt-on pas en droit de leur reprocher qu'ils n'éclairciſſent point ce qu'on leur demande, & qu'il en eſt d'eux comme d'un Médecin, qui, interrogé ſur la qualité & la nature des nerfs, répondroit que ce ſont des choſes compoſées de nerfs ? Mais, objecte-t-on, il n'y a que la ſubſtance & l'accident qui méritent le nom d'être. L'eſpace n'eſt ni ſubſtance, ni accident ; il n'eſt donc point un être, & par conſéquent n'exiſte point. Je réponds à cela qu'il eſt vrai que l'eſpace pur n'eſt ni ſubſtance, ni accident ; mais qu'il eſt le lieu des ſubſtances & des accidens, & un être à ſa manière, étant inconcevable qu'u-

ne

ne ſubſtance exiſte, & qu'elle n'exiſte point en aucun lieu. Ainſi, l'eſpace ne peut être ni ſubſtance, ni accident, de même que la ſubſtance, ou l'accident ne peuvent être l'eſpace; & ſi l'on en demande une explication plus claire, & qu'on perſiſte à nier qu'il ſoit un être, on eſt en droit de répondre qu'après avoir dit *que l'eſpace eſt une certaine étendue, qui fait que deux choſes ſont éloignées l'une de l'autre, & que c'eſt une certaine capacité propre à recevoir les corps*, on eſt en droit, dis-je, de répondre qu'il eſt des choſes dont on ne peut exiger que certaine définition, parce que dès qu'on en eſt venu à ce qu'il y a de plus connu, & aux principes clairs & évidens, on ne peut faire autre choſe qu'un cercle, & dire que l'*eſpace eſt une certaine capacité propre à recevoir les corps, & qu'une certaine capacité propre à recevoir les corps, eſt l'eſpace.* De même, lorſqu'on en eſt venu au point ſur la nature de l'homme, de dire qu'il eſt un animal raiſonnable, ſi l'on en exige davantage, on ne peut dire autre choſe ſi ce n'eſt, qu'un animal raiſonnable eſt un ani-

animal qui raiſonne, ou qui eſt raiſonnable (*).

LES Auteurs, qui preſſent ſi fort qu'on leur explique clairement ce que c'eſt que l'eſpace pur, & qu'on leur en développe les qualités, ſeroient eux-mêmes bien embarraſſés ſi l'on exigeoit d'eux qu'ils expliquaſſent ce que c'eſt que la ſubſtance, qu'ils nomment à toute heure & qu'ils citent à chaque inſtant. Ils me feroient plaiſir de m'inſtruire, ſi lorſqu'ils appliquent ce mot de *ſubſtance* à Dieu, l'Etre infini, l'Etre ſouverainement ſpirituel, ils le prennent dans le même ſens, & en ont

(*) Les idées ſimples ſont telles préciſément que l'expérience nous les fait connoître; mais ſi non contens de cela, nous voulons nous en former des idées plus nettes dans l'eſprit, nous n'avancerons pas davantage que ſi nous entreprenions de diſſiper par de ſimples paroles les ténèbres dont l'ame d'un aveugle eſt environnée, & d'y produire par le diſcours des idées de la lumière & des couleurs. J'en donnerai la raiſon dans un autre endroit. LOCKE, Eſſai Philoſophique ſur l'Entendement Humain, *Livr. II. Chap. IV. pag.* 124.

ont la même idée, que lorſqu'ils l'appliquent aux eſprits finis & au corps. S'ils me diſoient qu'oui, je les prierois de conſidérer qu'il faut donc que ces trois Etres, Dieu, les eſprits finis, & le corps, participant de la même ſubſtance, ne ſoient que des modifications différentes de cette même ſubſtance dont ils ſont tous compoſés. C'eſt-là le ſyſtême de Spinoſa dans tout ſon jour, & je crois qu'il eſt peu de gens éclairés qui ſe ſentent portés à l'admettre. Si au contraire, ils me répondoient qu'ils ont du mot de *ſubſtance* trois idées différentes, & que celle qui regarde Dieu, ne convient point aux eſprits finis, ni celle des eſprits finis au corps, *Définiſſez donc*, leur dirois-je alors, *ces trois idées par trois mots différens & diſtincts ; faites-moi comprendre ainſi clairement ce que vous ne me dites qu'obſcurément par un ſeul, qui a à peine une unique ſignification claire & déterminée, & dès le moment que vous m'aurez montré que vous avez trois idées claires & diſtinctes de la ſubſtance, je vous prouverai facilement que je puis*

en

en avoir une quatrième. En attendant, vous me permettrez de croire que l'espace existe, & que je puis l'appeller un être à sa manière, quoiqu'il ne soit ni substance, ni accident.

VOILA', je crois, ce qu'on peut répondre à ceux qui se récrient sur l'explication qu'on donne de l'espace pur. Car, quant à l'opinion qu'il ne sauroit y avoir de Vuide, outre qu'elle entraine après soi l'absurde nécessité d'admettre la Matière infinie, ainsi que je le montrerai dans la suite, il semble qu'on ne peut nier premiérement que le Vuide ne soit possible, & secondement, qu'il ne soit nécessaire. Je vais, Madame, vous en montrer les raisons dans les deux Paragraphes suivans.

§. XIV.

§. XIV.

QUE LA PUISSANCE D'ANNIHILER PROUVE LA POSSIBILITE' DU VUIDE.

IL eſt très difficile de trouver des argumens pour prouver la poſſibilité du Vuide aux Cartéſiens. On ne peut même ſe ſervir auprès d'eux du pouvoir de l'Etre ſouverain; car plûtôt que d'avoüer qu'il eſt poſſible qu'il y ait du Vuide, ils ſont obligés de dire & de ſoutenir que Dieu ne peut annihiler aucune partie de la Matière, pas même un atôme. Cependant je crois qu'il n'eſt aucun d'eux qui nie que Dieu ne puiſſe arrêter tout le mouvement qui eſt dans la Matière, & tenir tous les corps dans le repos pendant autant de tems qu'il lui plaira. Or, je ſuppoſe que dans ce parfait repos Dieu, pour punir ce Cartéſien qui a voulu borner ſa puiſſance, annihile ſon corps, & réduiſe la matière dont il étoit compoſé, dans le néant; (ce qu'il peut bien faire, car il ne doit pas

être

être difficile à celui qui de rien a fait toutes choſes, de réduire à rien une petite partie de ces choſes) il y aura donc alors du Vuide. Il eſt évident que l'eſpace, qui étoit rempli par le corps du Cartéſien qui ſe trouve annihilé, ne pourra être rempli, puiſque les autres corps qui ſont autour & qui devroient lui ſuccéder & occuper ſa place, ſont fixes, immuables & dans un parfait repos. Le Vuide eſt donc poſſible: il faut en convenir, ou nier que Dieu ait le pouvoir de faire ceſſer le mouvement & d'annihiler la Matière, auquel cas la Matière eſt coéternelle avec lui. Et puiſqu'il n'a pas le pouvoir de l'anéantir & de la réduire à rien, il n'a pas eu celui de la tirer du néant.

VOIONS ſi l'on peut apporter des raiſons auſſi fortes pour la néceſſité du Vuide, que pour ſa poſſibilité.

§. XV.

DE LA NÉCESSITÉ DU VUIDE.

LE Vuide ſemble être une ſuite du mouvement, & il eſt bien difficile de concevoir que dans le plein aucune choſe puiſſe ſe mouvoir. Les premiers Philoſophes qui ont ſoutenu l'exiſtence du Vuide, propoſoient leur opinion dans ces termes généraux. *S'il y a du mouvement, il y a du vuide : or, il y a du mouvement ; donc il y a du vuide.* En effet, ſi dans tout l'Univers il n'eſt aucune de ſes parties qui ſoit dénüée de corps, il eſt donc comme une grande & vaſte maſſe très ſerrée, dans laquelle rien ne peut agir, ni remuer ; car un corps ne peut ſe mouvoir qu'en prenant la place d'un autre, qu'il en chaſſe en le heurtant. *Mais*, diſent les Cartéſiens, *le premier corps qui ſe met en mouvement, déplace le ſecond, & le ſecond le troiſième ; ainſi, ſucceſſivement ils ſe cédent les uns aux autres.* Je penſe cependant que malgré

tou-

toutes ces pulsations prétendues, le premier corps ne pourra bouger, parce qu'il trouvera de la résistance dans le second, qui en rencontrera dans le troisième, & ainsi successivement jusqu'à l'infini. Il paroît donc clair & probable que sans les petits vuides qui sont répandus dans l'Univers, & qui reçoivent dans leurs espaces étroits les parties les plus subtiles de la Matière qu'on appelle atômes, le mouvement est impossible.

L'ASTRONOMIE nous démontre qu'il est des étoiles si éloignées de la terre, qu'il faudroit, pour parcourir cette distance, *autant de coups de canon qu'on en pourroit tirer pendant le nombre prodigieux d'années, exprimé par ces douze chiffres* 104166666636. S'il est vrai que l'Univers soit une vaste masse serrée & remplie de corps, on ne pourra faire le moindre mouvement, sans que tous ses corps s'en ressentent. Mais je dis plus: c'est que la résistance qu'ils opposeront au mouvement, sera immense, & ne pourra être surmontée que par une force que nous n'avons point. Cependant nous voions

que loin que nous aions de la peine à nous mouvoir, nous sentons à peine qu'il y ait des corps qui nous résistent dans l'air. Il faut donc qu'il y ait des espaces vuides pour les recevoir lorsque nous les déplaçons, & il paroît étonnant que lorsque nous remuons le doigt, nous agitions tous les corps jusqu'aux dernières limites de l'Univers; ce qui doit nécessairement arriver, si tout est plein, & qu'il n'y ait aucun espace vuide.

QUOIQUE Descartes & ses disciples eussent donné beaucoup de crédit à l'opinion qui banniſſoit le Vuide; cependant de grands Mathématiciens l'ont admis dans ces derniers tems comme absolument nécessaire. Ils ont prétendu que sans le secours du Vuide, les mouvemens célestes ne pouvoient avoir lieu; c'est le sentiment (*) du grand Newton. Le syſtême qu'il a donné sur l'harmonie de l'Univers & sur la cause

(*) *Omnino necesse est ut spatia Cœlestia omni materia sint vacua.* NEWT. Optic. *pag.* 313.

cauſe des différentes directions des aſtres, ſyſtême qui s'accorde toujours avec les plus ſûres obſervations aſtronomiques, & qui n'eſt établi que ſur les règles de la plus ſublime Géometrie, eſt l'argument le plus fort qu'on puiſſe apporter en faveur du Vuide.

VOILA', Madame, ce que je penſe ſur l'eſſence de la Matière, l'eſpace corporel, incorporel, & les petits vuides répandus dans l'intérieur du Monde, pour recevoir les atômes, ou les parties du corps les plus ſubtiles & les plus déliées. Ne croiez pas cependant que je ſois beaucoup plus perſuadé de l'opinion des Gaſſendiſtes, que de celle des Cartéſiens. Il eſt vrai que je la trouve plus plauſible & plus probable; mais j'ai eu l'honneur de vous dire déjà qu'il s'en falloit bien qu'une choſe probable fût une choſe évidente.

§. XVI.

DES ATÔMES DES EPICURIENS, ET DE LA MATIÈRE SUBTILE DES CARTE'SIENS.

TOUS les Philoſophes raiſonnables qui vivent aujourd'hui, & ceux qui ont vécu dans les ſiécles paſſés ſe ſont accordés en ce point, que les premières parties actives de la Matière doivent être extrêmement ſubtiles & déliées. Les Epicuriens & les Gaſſendiſtes ont appelié *atômes*, ces corpuſcules & ces premiers ouvriers de la Nature; ils leur ont accordé pluſieurs qualités, qui ont été combattues par d'autres Philoſophes.

DE quelque prodigieuſe petiteſſe que ſoient les atômes, qui ne peuvent tomber ſous nos ſens & les frapper, lorſqu'ils ne ſont pas liés & raſſemblés enſemble; néanmoins il en eſt de plus petits les uns que les autres (*), & par cet-

(*) *Neque vero obſtare debet quod Atomorum*

cette différence de leur grandeur on ex-

rum magnitudo non percipiatur ſenſibus: cum fateamur neceſſe ſit res, quæ viſum fugiant, innumeras eſſe. Licetne enim videre ventum, calorem, frigus, odorem, vocem, aut corpuſcula, quibus appellentibus hæc ſentiuntur? Licetne corpuſcula humoris, quibus veſtes in littore ſuſpenſæ nveſcunt, expanſæ ſereſcunt? Licetne ea, quæ deteruntur ex annulo diutius geſtato; ex vertente cardine; ex ſulcante vomere; ex lapide, quem gutta cavat, quem incedentium greſſus deminuit? Licetne ea, quibus planta aut animal increſcit pubeſcens, tabeſcit ſeneſcens; aliaque id genus?

Non eſt interim reputandum eſſe Atomos omneis ejuſdem magnitudinis: nam aliæ quidem in iis maiores, aliæ minores exiſtere, rationi magis conſonum eſt; & hac re admiſſa, plurium, quæ contingunt circa paſſiones animi, circaque ipſos ſenſus, reddi cauſa poteſt.

Poſſe autem etiam infra ſenſum, magnitudinum varietatem incomprehenſibilem dari, vel ex eo poteſt intelligi, quod animalcula quædam ſint, quorum tertia pars, ſi diviſa intelligantur, viſum fugiat; & nihilominus ipſis compingendis neceſſaria ſit partium incomprehenſibilis multitudo. Quot enim, quæſo, exſtent oportet ad conficiendum inteſtinum;

explique aiſément pluſieurs effets de la Nature. Le nombre des eſpèces de leurs figures différentes eſt innombrable: mais il n'eſt pas néanmoins infini (*); car les Gaſſendiſtes n'admettent au-

ad conformandum oculos; ad componendum artus; ad contexendum animam; ad conſtituendum parteis univerſe omneis, ſine quibus intelligi animal, quod vivat, quod ſentiat, quod moveatur, non poteſt? Philoſophiæ Epicuri Syntagma P. GASSEND. *part.* 2. *Cap. VI. pag.* 254. *Edit. in quarto.*

(*) *Succedit Epicuri propria, atque ideo etiam a Lucretio deducta ratio, quæ aliqua tamen diſcuſſa, confirmataque ſupponit. Unum, quicquid eſt in rerum natura, aut corpus eſſe, aut inane, ubi nomine corporis intelligit non modo compoſita hæc, ſenſibiliaque corpora, ſed maxime etiam corpuſcula illa longe infra ſenſum poſita, atomoſque dicta, quod ſint inſectilia, ex quibus tanquam Elementis, ſeu primis Principiis mutuo coadunatis majora iſta contexantur & conſtent: nomine autem inanis intelligit ſpatium corpore non oppletum. Alterum, eſſe Univerſum utraque hac re, hoc eſt, tam corporum, maximeque atomorum multitudine, quam inanis ſpatii magnitudine infinitum; videlicet vult atomos innumerabili figurarum varietate inter ſe diſcretas, & celeritate celerrima mobileis* fer-

aucune ſubſtance infinie que l'Etre ſpirituel

ferri infinito numero per inanis immenſitatem. . . . . Eſt autem reſponſio in promptu, non confitere, quod contenditur, hanc rationem, quod tametſi concedatur eſſe inane infinitum, non perinde tamen dari concedatur infinitas atomos, ut quarum ſit mera & abſque ratione ſuppoſitio; cum & ſit petitio quæſiti, incurſuſque in modum Diallelum, dari infinitas atomos, quoniam infiniti ſunt Mundi, qui fieri ex illis debuerint; & dari infinitos Mundos, quoniam ſunt atomi, ex quibus fieri debuerint, infinitæ. Quin etiam, ubi conceſſum fuerit eſſe atomos Principia rerum, non ideo tamen evincetur eſſe infinitas atomos, cum eæ ſolæ eſſe poſſint ex quibus ſit factus, hic unicus, Mundus. Et urgetur quidem, ſi inane admittatur magnitudine infinitum, eſſe neceſſe, ut atomi per illud vagentes infinitæ ſint, quod coire alioquin non poſſint, neque olim reipſa coiiſſent ad Mundum iſtum conſtituendum; verum id quidem locum haberet, ſi ſimul admittetur aut increatas atomos eſſe, aut non a cauſa alia, quam ab ipſo caſu compactas in Mundum. At vero, ut nemo eſt ſanæ mentis, qui Opus tam magnum, tam varium, tam ordinatum, tam ſplendidum, tam decorum, referre poſſit ad ipſum caſum, & non ad cauſam quandam divinam, quæ & potentiſſima ſimul, & ſapientiſſima ſit, ſic nemo ſanus unquam concedat aut eas atomos, ex quibus

rituel ſouverainement parfait (*). On peut

ſit Mundus, factas non eſſe ab eadem cauſa; aut non fuiſſe ſimul ab ipſa compactas conformataſque in ipſum Mundum, potius quam ſibi ipſis permiſſas, ut temere diſcurrerent, & caſu potius, quam ſapientia coirent, & compingerentur. GASSEND. Oper. *Sect. I.* Phyſ. *Lib. I. Cap.* 2.

Ceux qui entendent le Latin, trouveront ici les utiles réparations que Gaſſendi a faites au ſyſtême d'Epicure, & ceux qui ne le ſavent point, ont un précis de ce paſſage dans celui de Bernier, qui le ſuit.

(*) La ſeconde choſe qu'avance Lucrece, eſt que les atômes ſous chaque figure ſont ſimplement infinis en nombre; c'eſt-à-dire qu'il y en a une infinité de ronds, une infinité de figure ovale, &c. . . . Mais comme il n'apporte aucune preuve convainquante de cette infinité, & qu'il eſt certain d'ailleurs que la maſſe de ce Monde qui comprend tous ces atômes, eſt finie, il ſuffit à un Phyſicien qui veut défendre les atômes, d'admettre qu'ils ſont figurés, & que non ſeulement le nombre des figures, mais même le nombre des atômes ſous chaque figure, eſt incompréhenſible. BERNIER, Abrégé de la Philoſophie de Gaſſendi, *Tom. I. pag.* 175.

On peut voir par ce paſſage avec quelle ſa-

geſſe

peut donc concevoir des atômes de figure *platte*, *sphérique*, *angulaire*, *régulière*, *irrégulière*, *&c.* & qu'ils soient extrêmement petits, rien n'empêche qu'ils ne puissent être figurés, puisqu'ils retiennent une grandeur & une étendue.

QUELQUE déliées que soient les parties qui déterminent la figure des atômes, elles ne peuvent être rompues, même par les plus grands efforts (*). Ainsi, lorsqu'un corps vient à être brisé, les atômes qui le composoient, n'en sont point endommagés; ils se délient seulement les uns des autres, & se remettent en liberté, ou vont s'accrocher à d'autres corps qu'ils augmentent & grandissent, étant les premiers principes de tout ce qui existe dans la Na-

geſſe Gaſſendi a épuré la Philoſophie d'Epicure, & l'a réduite & ſoumiſe à l'examen le plus ſévère.

(*) *Hæc quæ ſunt rerum primordia nulla poteſt vis*
Stringere; nam ſolido vincunt ea corpore demum.
LUCRETIUS de Rerum Natura, *Lib. I. Verſ.* 486. & 7.

Nature. Or, l'atôme ne peut être diviſé : c'eſt la dernière & la plus petite partie de la Matière, qui, à cauſe de ſa ſolidité & de ſa dureté (*), ne donne point lieu à la diviſion. Ce n'eſt donc pas la petiteſſe de l'atôme qui le rend indiviſible, mais ſa nature pleine & ſolide, les corps n'étant diviſibles & ſujets à la diſſolution, que par le Vuide qui ſe trouve en eux ; lequel donnant entrée à quelque force étrangère, occaſionne leur ruine & leur deſtruction.

LES

(*) *Quamobrem & neceſſe eſt ut ea, quæ dicuntur principia compoſitorum corporum, ſint naturæ ut plenæ, ſolidæ, immutabilis, ita omnino inſectilis ; unde & Atomos dicere ſolemus. Dicitur nempe Atomus nobis, non quod minima ſit, hoc eſt, quaſi punctum, (magnitudinem enim habet) ſed quod non poſſit dividi, cum ſit patiendi incapax, & inanis expers : adeo ut qui Atomum dicit, dicat id quod & plagæ ſecurum eſt, & pati nihil poteſt ; quodque inviſibile quidem propter exiguitatem ſit ; ſed indiviſibile tamen propter ſui ſoliditatem.* Philoſoph. Epicur. Syntagma P. GASSEND, *Part. II. Cap. IV. pag.* 40. *Edit. in* 12.

LES Cartésiens se récrient beaucoup sur cette définition de l'atôme. *Il est aisé de connoître*, disent-ils, *qu'il ne peut y avoir des atômes, ou des parties des corps indivisibles : car quelque petits que soient ces corpuscules, dès qu'ils sont étendus, on conçoit clairement que le côté qui regarde l'Orient, n'est pas le même que celui qui regarde l'Occident ; ainsi, on peut le diviser. Et lorsque cette première division sera faite, les côtés restans dans les parties divisées qui seront vers l'Orient, ne seront pas les mêmes que ceux qui seront vers l'Occident, ainsi, on pourra faire une nouvelle division. Et dès qu'on conçoit clairement & distinctement qu'une chose peut être divisée, on doit juger qu'elle est divisible ; ou sans cela, on fait un jugement faux, & contraire à la raison & à la lumière naturelle. On doit donc assûrer que la plus petite partie, dès qu'elle a de l'étendue, peut être divisée, parce que telle est sa nature.*

AVANT de vous apprendre ce que je pense sur ces différentes opinions, souffrez, Madame, que je vous dise un mot de la Matière subtile de Descartes,

tes, qui dans ſon ſyſtême tient la place des atômes. Ce Philoſophe dit que dans le commencement Dieu diviſa l'indéfinie maſſe de l'Univers en quarrés; qu'il fit tourner tous ces quarrés ſur leur centre; qu'en ſe heurtant & ſe frottant les uns contre les autres, ils ſe réduiſirent en pouſſière, & formerent pluſieurs grains ronds & cannellés, & pluſieurs autres qui devinrent ſi petits & ſi ſubtils, que n'aiant aucune figure déterminée & étant très ſubtils, ils remplirent tous les vuides des parties les plus groſſières. C'eſt-là ce que l'on appelle la *Matière ſubtile*.

IL eût été à ſouhaiter que ce Philoſophe eût vécu du tems de Moïſe, il lui eût donné d'excellens conſeils; car ce Prophéte Juif ne ſavoit rien de ce tournoïement de quarrés, ou du moins il n'en dit pas un mot dans la *Geneſe*. Peut-être ne jugea-t-il pas à propos d'expoſer un ſyſtême auſſi Philoſophique aux Juifs, dont l'eſprit étoit encore appeſanti & accablé par leur ſervitude d'Egypte. Comment leur eût-il fait comprendre que tous

ces

ces quarrés avoient pû tourner sur leur centre, tout étant plein, & la Matière & l'étendue étant infinies ? Car ces quarrés, en tournant sur leur centre, occuperent plus de place que lorsqu'ils étoient en repos. Il falloit donc qu'au-delà de la Matière, ou de l'extension corporelle, il y eût du Vuide pour faciliter ce tournoïement ; & si la Matière étoit infinie, & que tout fût plein, rien ne pouvoit tourner. On ne sauroit dire que les corps cédoient les uns aux autres, puisqu'il n'y en avoit aucun de fluide & de mou, & qu'ils étoient tous de la même qualité. Les Juifs, qui n'avoient point assez de justesse d'esprit pour mériter le nom de Cartésiens, auroient d'abord conclu que les quarrés n'avoient point tourné, ou qu'il y avoit un espace incorporel pour leur procurer le mouvement. Si par hazard il se fût trouvé quelqu'un parmi eux qui eût un peu refléchi, il n'auroit pas manqué de dire qu'il étoit impossible de concevoir que ces quarrés, en se frottant les uns les autres, eussent pû se briser & se réduire en poudre, parce que tous les corps étant éga-

également ſolides, d'égale groſſeur, & agités d'un égal mouvement, les coins de ces quarrés, qui ne recevoient pas plus d'impreſſion d'un côté que de l'autre, étoient également ſoutenus de tous côtés, & par conſéquent ne pouvoient s'écorner, ni ſe réduire en poudre. Quoi qu'il en ſoit, la Matière ſubtile de Deſcartes approche aſſez des atômes d'Epicure, à la diviſibilité près, & il s'en ſert auſſi avantageuſement que les Gaſſendiſtes des corpuſcules durs & ſolides.

Vous avez vû, Madame, les raiſons des Cartéſiens ſur la néceſſité de la diviſibilité de la plus petite partie de la Matière, je vais vous expoſer ſuccintement celles des Gaſſendiſtes.

§. XVII.

DE LA DIVISIBILITÉ DE LA MATIERE.

IL paroît impoſſible, diſent les Philoſophes qui ſoutiennent l'indiviſibilité de la Matière à l'infini, de ſe figurer qu'une choſe bornée & limitée de tout côté, & qui eſt finie, puiſſe avoir en elle-même des parties infinies. Le Tout n'eſt que l'amas des parties, & les parties priſes enſemble ne peuvent être plus grandes que le Tout. L'eſprit ſe révolte, lorſqu'on veut lui faire croire que le pied d'un moucheron peut être diviſé en mille millions de parties, dont chacune peut être diviſée en autant de mille millions, & que dans le pied de ce moucheron il y a un auſſi grand nombre de parties diviſibles que dans le Monde entier, puiſque les parties qui ſont dans le pied du moucheron ſont infinies en nombre, auſſi bien que celles qui compoſent le Monde, & qu'il n'eſt point deux ſortes d'infinis.

IL paroît absurde de penser que dans une goute de vin il y ait un assez grand nombre de parties, pour qu'elles puissent se mêler avec toute l'eau de la mer. On est pourtant obligé d'admettre cet étrange paradoxe, lorsqu'on veut soutenir la divisibilité de la Matière.

NEWTON a adopté l'opinion de l'indivisibilité des atômes, & ce qu'il dit à ce sujet est très sensé & très naturel. Selon ce sage Philosophe Anglois, *Au commencement Dieu forma la* (*) *Matière en particules solides, massives, dures, impénétrables, mobiles, de telles grandeurs & figures, avec telles autres propriétés, en tel nombre, en telle quantité, & en telle proportion à l'espace, qui convenoient le mieux à la fin pour laquelle il les formoit; & que par cela même que ces particules primitives sont solides, elles sont incomparablement plus dures qu'aucun des corps poreux qui en sont composés, & si dures qu'elles ne s'usent*

(*) NEWTON, Traité d'Optique, &c. *pag.* 307.

sent ni ne se rompent jamais, rien n'étant capable, selon le cours ordinaire de la Nature, de diviser en plusieurs parties ce qui a été fait originairement un par la disposition de Dieu lui-même. Tandis que ces particules continuent dans leur entier, elles peuvent constituer dans tous les siécles des corps d'une même nature & contexture; mais si elles venoient à s'user, ou à être mises en piéces, la nature des choses qui dépend de ces particules, telles qu'elles ont été faites d'abord, changeroit infailliblement. L'eau & la terre, composées de vieilles particules usées & de fragmens de ces particules, ne seroient pas à présent de la même nature & contexture que l'eau & la terre qui auroient été composées au commencement de particules entières. Et par conséquent, afin que la Nature puisse être durable, l'altération des êtres corporels ne doit consister qu'en différentes séparations, nouveaux assemblages & mouvemens de ces particules permanentes, les corps composés étant sujets à se rompre, non par le milieu de ces particules solides, mais dans les endroits où ces parties

les ſont jointes enſemble & ne ſe touchent que par un petit nombre de points.

MALGRÉ ces raiſons, les Cartéſiens ne ſe départent point de leur ſentiment, ils ont toujours recours à leur premier argument qui brille inceſſamment à l'eſprit : *tout ce qui eſt étendu a des parties, & peut par conſéquent être diviſé.* Les Philoſophes qui ſoutiennent l'indiviſibilité des atômes, répondent à cette objection que l'atôme eſt non ſeulement indiviſible à cauſe de ſa petiteſſe, mais par ſa nature dure & ſolide, dans laquelle il n'eſt point de Vuide. Et ſi j'ôſe dire mon ſentiment dans une queſtion auſſi incompréhenſible, je vous avoüerai, Madame, que je crois qu'il doit y avoir dans la Matière un certain point de *ténuïté* & de *petiteſſe*, au-délà duquel rien ne peut être réduit à moins, ſoit à cauſe de la dureté & de la ſolidité qui conſtitue ce premier principe des choſes, ſoit enfin, quoi qu'on en diſe, qu'il eſt contre la lumière naturelle de ſe figurer qu'un Tout fini & limité puiſſe avoir des parties infinies. Cela répugne preſque autant

tant que de ſoutenir que la partie eſt plus grande que le Tout.

ARISTOTE, & pluſieurs Philoſophes ont bien ſenti ces difficultés ; mais ils ont cru les éluder par un nombre de diſtinctions inutiles. Ils diſent que ces parties n'étant pas actuellement infinies, elles le ſont ſeulement en puiſſance ; en ſorte qu'elles ne forment point un infini actuel, mais un infini en puiſſance, lequel eſt actuellement infini. Mais à quoi ſert ce galimatias, & ce fatras de mots inutiles? Qu'eſt-ce que des parties qui ne ſont pas actuellement infinies, mais qui le ſont en puiſſance ? N'eſt-ce pas toujours dire qu'elles doivent l'être ? D'ailleurs, ou l'on peut comprendre ces parties dans un certain nombre déterminé, ou non. Si l'on peut les comprendre dans un certain nombre déterminé, elles ne peuvent donc produire une diviſibilité à l'infini ; & ſi l'on ne peut les comprendre, elles ſont néceſſairement infinies.

DESCARTES a auſſi ſenti toutes ces difficultés, il a voulu les éviter, en ſe ſervant d'une défaite que Chryſip-

pe avoit miſe en uſage long-tems avant lui ; mais il devoit prendre garde à combien de critiques elle avoit expoſé cet ancien Philoſophe, qui, pour trancher court, diſoit que les parties dans leſquelles la Matière, ou les parties de la Matière pourroient être diviſées, n'étoient ni finies, ni infinies (*). N'eſt-il pas abſurde de dire qu'une choſe n'eſt point finie, qu'elle n'eſt point infinie, mais qu'elle eſt *indéfinie ?* J'aimerois autant qu'un homme, à qui l'on demanderoit ſi les bouteilles de vin qui ſont dans ſa cave, ſont en nombre pair, ou impair, répondît qu'elles ſont en nombre *indépair*. S'il en avoit bû quelques-unes, je lui paſſerois cette réponſe ; car il faut avoir réellement le cerveau troublé pour aſſûrer qu'une choſe eſt, & n'eſt d'aucune manière. Je rends trop de juſtice à Deſcartes, qui a été réellement un des grands hommes que l'Europe ait eus, pour

(*) *Nos neque ex quibuſdam, neque ex tot vel tot, neque ex finitis, neque ex infinitis conſtare.*

pour croire qu'il penſât réellement que les parties de la Matière n'étoient ni finies, ni infinies. Il ſentoit qu'il répugnoit à la raiſon que les parties d'un Tout fini fuſſent infinies, & qu'il y en eût dans le pied d'un moucheron une auſſi grande quantité que dans toute la terre. D'un autre côté, l'extenſion qu'il diſoit être l'eſſence du corps, l'empêchoit d'approuver la dureté des atômes, qui, ne recevant point de Vuide, ſont plus indiviſibles par leur ſolidité & leur impénétrabilité, que par leur petiteſſe. Dans ces deux extrémités, il tâchoit de ſe tirer d'affaire, en ne décidant point entiérement la queſtion.

IL a été obligé d'agir de la même manière, lorſqu'il a parlé des bornes de l'Univers. Comme il n'admettoit point d'eſpace incorporel, il s'enſuivoit de ſon ſyſtême que par-tout où il y a de l'étendue, il y a de la Matière, & parce que quelque part qu'on veuille feindre, on peut encore concevoir au-delà des eſpaces étendus, il ſe trouvoit forcé de conclure que l'étendue étant infinie, la Matière l'étoit par conſéquent;

ce qui devenoit ſujet non ſeulement à de grandes erreurs, mais même à des conſéquences très dangereuſes pour la Religion. Pour ſe tirer de ce pas ſcabreux, il eut recours encore à l'*indéfinité*, & ſoutint que l'étendue du Monde étoit indéfinie. Je m'étonne comment Deſcartes, lui, qui avoit ſi ſévérement repris les Scholaſtiques de l'abus qu'ils faiſoient des mots, ôſa tomber dans le même cas, & put dans deux choſes très eſſentielles ne fonder ſon ſentiment que ſur un jeu de mots & un *quolibet*; car comment peut-on traiter autrement ce terme qui ne définit rien, & ne porte aucune idée dans l'entendement, ſi ce n'eſt celle du peu de certitude qu'a la Philoſophie qui ſe ſert d'un pareil ſubterfuge?

Je vois déjà, Madame, frémir tous les Cartéſiens, & me traiter d'ignorant; mais

Dûſſent les Grecs encor fondre ſur un Rebelle,

je n'avoüerai jamais qu'il ſoit décent à un Philoſophe d'abuſer des mots, de ſe joüer de bagatelles, & de vouloir en impoſer aux hommes. J'aurois mieux

aimé

aimé que Deſcartes eût avoüé bonnement que la Matière étoit infinie, comme il le croioit intérieurement, que d'avoir déguiſé ſa penſée, & d'avoir eu recours à cette prétendue indéfinité. Je ſais que bien des gens trouveront étrange que j'ôſe critiquer un auſſi grand homme que Deſcartes, que je reſpecte peut-être plus qu'eux-mêmes; mais je leur dis hardiment que non ſeulement je penſe que le ſyſtême de Deſcartes eſt défectueux en bien des choſes qui ne ſont pas aiſées à digérer; mais même qu'il eſt très aiſé à quiconque le ſuit entiérement, de devenir Spinoſiſte. Quelque ſavant qu'il fût, il étoit homme, & comme tel il étoit ſujet à l'humanité : s'il a éclairci un grand nombre de difficultés, il a auſſi donné quelquefois dans l'erreur; c'eſt-là du moins le jugement que fait de ſes Ouvrages un de ſes plus fameux diſciples (*).

§. XVIII.

(*) Monſieur Deſcartes étoit homme comme les autres, ſujet à l'erreur & à l'illuſion comme les autres. Il n'y a aucun de

§. XVIII.

QUE LES PRINCIPALES PREUVES DE SPINOSA SONT TIRÉES DU SYSTEME DE DESCARTES.

SPINOSA n'admettoit qu'une seule substance matérielle & infinie ; il en prouvoit l'infinité de la même manière que Descartes prouve son indéfinité. On ne peut, disoit-il, donner aucune borne à l'étendue. A quelque point que notre esprit se fixe, il conçoit au-delà une étendue, que non seu-

ses Ouvrages, sans même en excepter sa *Géometrie*, où il n'y ait quelque marque de la foiblesse de l'esprit humain. Il ne faut donc point le croire sur sa parole, mais le lire, comme il nous en avertit lui-même, avec précaution, en examinant s'il ne s'est point trompé, & ne croiant rien de ce qu'il dit, que ce que l'évidence & les reproches secrets de notre raison nous obligeront de croire. MALLEBRANCHE, de la Recherche de la Vérité, *Livr. III. Chap. IV. pag.* 186.

lement il imagine, mais qu'il connoît devoir être telle qu'il se l'imagine. Il faut donc, l'étendue étant infinie, que la substance le soit aussi, puisque la substance s'étend par-tout où il y a de l'étendue. Or, puisque cette substance est infinie, & qu'il ne peut y avoir deux infinis, je dois l'appeller Dieu, ou la cause efficiente de tous les autres êtres, qui ne sont que des modes de cette substance infinie, qui les produit tous elle seule, & qui les reçoit tous dans son sein lorsqu'ils changent de figure, ou qu'ils sont détruits.

Si cette substance, continuoit Spinosa, est infinie, & qu'elle soit par conséquent nécessairement Dieu, comme je l'ai fait voir par l'impossibilité de deux infinis, il faut nécessairement qu'elle ait existé de tout tems; car qui auroit pû la créer? Il seroit absurde de dire qu'un premier infini a créé un second infini. Ne pouvant subsister ensemble, à plus forte raison l'un ne peut émaner de l'autre; il faut donc encore nécessairement que cette substance étendue ait existé de toute éternité, & qu'elle ait eu toutes ses qualités, celle de

de l'intelligence, de la production, du mouvement, &c. Le ſentiment des anciens Philoſophes qui faiſoient Dieu coéternel avec cette ſubſtance étendue, & l'en diſtinguoient comme un Etre ſéparé, devient ridicule & tombe de lui-même, par l'impoſſibilité de deux infinis qui ſe préſente toujours. Et ſi l'on veut abſolument que Dieu ſoit diſtinct de la ſubſtance étendue & infinie, il faut donc faire Dieu fini, & par conſéquent inférieur de beaucoup de la ſubſtance étendue, qui, étant elle-même infinie, eſt mille fois plus parfaite & plus digne d'être regardée comme la première Divinité.

Vous voiez, Madame, que j'avois raiſon de vous dire que le Spinoſiſme raiſonné fondoit ſes dogmes ſur bien des principes du Cartéſianiſme. A Dieu ne plaiſe pourtant que je veuille taxer Deſcartes, qui a été un des plus grands génies du monde, & toujours très perſuadé de la ſpiritualité de Dieu, d'avoir voulu favoriſer l'Athéïsme. Mais je n'ai fait ces Réflexions que pour vous montrer que des ſentimens qu'on croit ſouvent les plus innocens, on peut quelque-

quefois tirer des conſéquences les plus pernicieuſes. Il en eſt des Philoſophes ainſi que des amans: les uns prennent pied ſur le moindre mot, les autres ſur la moindre faveur. Ils ſont cependant tous également incertains, & la Philoſophie eſt pour le moins auſſi trompeuſe que la plus fiéfée coquette de Paris.

§. XIX.

DU MOUVEMENT DES ATÔMES.

PUISQUE vous m'avez forcé, Madame, à prendre parti pour Gaſſendi contre Deſcartes, quoiqu'à vous dire le vrai, je ne ſois pas trop affermi dans mon opinion, je vous expliquerai cependant par le mouvement des atômes pluſieurs effets de la Nature qui nous ſont cachés, & qui tiennent de l'obſcurité des principes généraux de la Phyſique.

LUCRECE nous aſſûre que les atômes ſont dans un mouvement perpétuel, qu'ils ont eu de tous les tems; mais nous

nous corrigeons cette erreur, & nous savons que Dieu, en les créant, a été leur premier Moteur.

LE changement perpétuel qui s'observe dans toutes les choses, a occasionné le sentiment de Lucrece (*). Il a

(*) *Nam certe non inter se stipata cohærent*
Materies; quoniam minui rem quamque videmus
Et quasi longinquo fluere omnia cernimus ævo,
Ex oculisque vetustatem subducere nostris,
Cum tamen incolumis videatur summa manere
Propterea, quia quæ decedunt corpora quoque,
Unde abeunt, minuunt, quo venêre agmine donant;
Illa sene fœre; at hæc contra florescere cogunt,
Nec remorantur ibi. Sic rerum summa novatur
Semper, & inter se mortales mutua vivunt.
Augescunt aliæ gentes, aliæ minuuntur,
In quo brevi spatio mutantur sæcla animantum,

Et

a cru avec raiſon que ce changement ne venoit que du départ continuel des atômes, qui, étant dans une perpétuelle agitation, cherchoient à ſe délier les uns des autres, & à ſe mettre en liberté dans l'eſpace vuide qu'ils parcourent avec une extrême rapidité, juſques à ce qu'ils ſe ſoient racrochés avec quelques autres. Ainſi, l'augmentation de tous les divers corps n'eſt produite que par un nouveau ramas d'atômes; & la ruine & la deſtruction des autres, que par leur deſenchaînement & leur fuite. La façon dont les parties principales d'un corps ſenſible à nos ſens, viennent à ſe déſunir, peut nous donner une idée de la desunion des premières parties actives de la Matière.

IL s'offre une difficulté dans le mouvement perpétuel qu'on accorde aux atômes; car il ſemble qu'il eſt impoſſible

Et quaſi curſores Vitai Lampada tradunt.
LUCRETIUS de Rerum Natura, *Lib. I. Verſ. 66. & ſeqq.*

ſible que les atômes qui compoſent les parties d'un morceau d'or, de fer, & d'autres corps très compactes, ſoient en mouvement, & cherchent à ſe détacher. On peut répondre que les corps les plus ſolides ſont remplis de petits eſpaces vuides qui favoriſent cette agitation qui ne nous doit pas paroître extraordinaire, quoiqu'elle ne tombe pas ſous nos ſens, puiſque nous en voions l'expérience tous les jours dans un morceau de plomb qu'on fond, & qui dès qu'il eſt entiérement fondu, ſemble reſter ſur le feu dans un grand repos, quoiqu'il doive y avoir en lui un mouvement très violent. Car dès que les parties actives du feu ont pénétré dans le plomb, après s'être inſinuées dans ſes pores, elles ne peuvent plus en ſortir, & y ſont retenues captives par d'autres parties actives du feu qui ſe ſuccédent perpétuellement les unes aux autres. Elles s'inſinuent donc de tous côtés, & desaſſocient & délient juſques aux parties les plus petites du plomb, qui, ne pouvant ſe rejoindre tant qu'elles continuent d'être agitées, font que le plomb reſte liquide

de juſques à ce qu'on l'ôte du feu, & que les parties actives de cet Element qui l'avoit diſſou, ſe ſoient échappées & exhalées. Dans tous les mouvemens rapides qui ſe font dans la fonte des métaux, à peine peut-on s'appercevoir d'une agitation preſque inſenſible. Ainſi, nous devons penſer qu'il n'eſt point extraordinaire qu'il puiſſe y avoir un mouvement intérieur dans les corps les plus compactes, qui puiſſe dans les ſuites occaſionner leur deſtruction.

Il eſt pluſieurs corps legers & volatils où l'on apperçoit le mouvement perpétuellement, comme dans l'eſprit de ſalpêtre, celui qui ſe tire du mercure, de l'étain, & du ſublimé préparé. Tous ces corpuſcules legers ſont ſans ceſſe en mouvement, dès qu'ils ſont renfermés dans une bouteille.

§. XX.

DU MOUVEMENT DE LA MATIERE SUBTILE ET DE L'ATTRACTION.

A peu de choſe près, Deſcartes fait avec ſa matière ſubtile ce que Gaſſendi exécute avec les atômes. Ce premier Philoſophe prétend que la terre & les cieux ſont faits d'une même manière, dont nous connoiſſons l'eſſence par cela ſeul qu'elle eſt étendue. *Toutes les propriétés*, dit-il, *que nous appercevons diſtinctement en elle, ſe rapportent à ce qu'elle peut être diviſée & mûe ſelon ſes parties, & qu'elle peut recevoir toutes les diverſes diſpoſitions que nous remarquons pouvoir arriver par le mouvement de ces parties.*

Vous voiez, Madame, que la ſeule choſe en quoi diffère la matière de Descartes & des atômes, ſoit pour la formation, l'augmentation & la deſtruction des corps, c'eſt qu'elle agit par ſa ſoupleſſe ſans le ſecours du Vuide, au lieu que l'atôme ne ſe meut que par ſon

ſon moïen. Tous ces différens ſentimens ſont des ſuites néceſſaires des différens principes généraux que nous avons expliqués. Ainſi, admet-on le Vuide une fois, il faut toujours raiſonner comme Gaſſendi; le bannit-on, il faut ſuivre Deſcartes.

LE grand Newton voulut montrer à ſes diſciples une route nouvelle : il a cru que Dieu avoit imprimé quelque choſe de plus que du mouvement dans les atômes, & qu'il avoit accordé à toutes les parties de la Matière la force & la vertu de s'attirer mutuellement les unes avec les autres. Ecoutez-le parler lui-même, & il vous expliquera fort clairement ſa penſée. *Les parties*, dit-il (*), *de tous les corps durs homogènes qui ſe touchent pleinement, tiennent fortement enſemble. Pour expliquer la cauſe de cohéſion, quelques-uns ont inventé des atômes crochus; mais c'eſt poſer ce qui eſt en queſtion. D'autres nous diſent que les particules des corps ſont*

(*) NEWTON, Traité d'Optique *Liv.* 3. *pag.* 555.

ſont collées enſemble par le repos, c'eſt-à-dire, par une qualité occulte, ou plûtôt par un pur néant; & d'autres, qu'elles ſont jointes enſemble par des mouvemens conſpirans, c'eſt-à-dire par un repos rélatif entre eux. Pour moi, j'aime mieux conclure de la cohéſion des corps, que leurs particules s'attirent mutuellement par une force qui dans le contact immédiat eſt extrêmement puiſſante, qui, à de petites diſtances, produit les opérations chymiques mentionnées ci-deſſus, & qui, à de fort grandes diſtances des corps, n'agit point, du moins par des effets ſenſibles.

CETTE vertu, que Newton donne aux corps de s'attirer mutuellement, a trouvé de grands partiſans; mais elle a eu auſſi, & a encore de grands adverſaires. On a reproché à ce Philoſophe qu'il vouloit ramener les vertus occultes des Péripatéticiens; on lui a objecté qu'il faiſoit à peu près comme Ariſtote, qui expliquoit les vertus de l'aiman, ou du moins croioit les expliquer en diſant qu'il attiroit le fer, parce qu'il avoit dans ſoi une vertu attraïante. Newton a repondu à cela

que

que l'attraction qu'il admettoit dans toutes les parties de la Matière, pouvoit se démontrer par un grand nombre d'expériences, & qu'il ne considéroit pas le principe général qu'il établissoit, comme une qualité qui résultoit de la forme spécifique des corps; mais comme une loi générale de la Nature, par laquelle les choses mêmes étoient formées. Il prétendoit que la vérité de cette loi se montroit à nous par les expériences, & il faut convenir que jamais Philosophe n'appuia son opinion par un aussi grand nombre, que Newton en fit pour autoriser la sienne. Vous pourrez voir au bas que la page quelques-unes de ces expériences (*); elles

(*) Ce que j'appelle *attraction*, peut être produit par impulsion, ou par d'autres moïens qui me sont inconnus. Je n'emploie ici ce mot que pour signifier en général une force quelconque, par laquelle les corps tendent réciproquement les uns vers les autres, quelle qu'en soit la cause. Car c'est des Phénomènes de la Nature que nous devons apprendre quels corps s'attirent réciproquement, & quelles sont les loix & les propriétés de cette attraction, avant que

les ſerviront à vous donner une idée juſte

de rechercher quelle eſt la cauſe qui produit l'attraction. Les attractions de gravité, de magnétiſme & d'électricité s'étendent juſqu'à des diſtances fort ſenſibles; c'eſt pourquoi elles ont été obſervées par des yeux vulgaires: & il peut y en avoir d'autres qui s'étendent à de ſi petites diſtances, qu'elles ont échappé juſqu'ici à nos obſervations; & peut-être que l'attraction électrique peut s'étendre à ces ſortes de petites diſtances, ſans même être excitée par le frottement.

Car lorſque le ſel de tartre coule par défaillance, cet effet n'eſt-il pas produit par une attraction entre les particules du ſel de tartre, & les particules de l'eau qui flottent dans l'air en forme de vapeur? Et d'où vient que le ſel commun, le ſalpètre, ou le vitriol, ne coulent point par défaillance, ſi ce n'eſt faute d'une telle attraction? Ou bien, pourquoi le ſel de tartre ne tire-t-il point plus d'eau de l'air que ſelon une certaine proportion à ſa quantité, ſi ce n'eſt parce qu'après que ce ſel eſt ſoûlé d'eau, il n'a plus cette force attractive? Quelle autre cauſe que cette force attractive peut faire que l'eau qui diſtille toute ſeule par un dégré de chaleur très modéré, ne diſtille point d'entre le ſel de tartre ſans une violente

juſte de la manière dont les Philoſophes New-

lente chaleur? Et n'eſt-ce pas une pareille force, réciproque entre les particules d'huile de vitriol & celles de l'eau, qui fait que l'huile de vitriol tire de l'air une grande quantité d'eau, & qu'après s'en être ſoûlée, elle n'en tire plus, & que miſe en diſtillation, elle ne lâche l'eau qu'avec beaucoup de peine? Et lorſque l'eau, & l'huile de vitriol, verſés ſucceſſivement dans un même vaiſſeau, acquiérent un dégré de chaleur très conſidérable en ſe mêlant enſemble, cette chaleur ne prouve-t-elle pas que les parties de ces liqueurs ſont dans un grand mouvement? Et ce mouvement ne prouve-t-il pas que les parties de ces deux liqueurs, mêlées enſemble, s'incorporent avec violence, & que par conſéquent elles concourent avec un mouvement accéleré? Et lorſque l'eau-forte, ou l'eſprit de vitriol, verſé ſur la limaille de fer, la diſſout avec ébullition & une grande chaleur, n'eſt-ce pas un mouvement violent des parties de l'eau-forte, ou de l'eſprit de vitriol, qui produit cette chaleur & cette ébullition? Et ce mouvement ne prouve-t-il pas que les parties acides de la liqueur ſe jettent avec violence ſur les parties du metal, & entrent par force dans ſes pores, juſqu'à ce qu'elles aient pénétré entre les particules extérieures du

Newtoniens expliquent par le moïen de l'attraction ce que les Gaſſendiſtes attribuent au mouvement des atômes.

Vous me demanderez ſans doute ce que je penſe de cette attraction, dont tant de gens parlent aujourd'hui. Je pourrois vous dire que cela eſt dans l'ordre, puiſqu'elle joüit des droits de la nouveauté, & que les Savans ne ſe laiſſent guères moins entrainer au goût de la mode que les Dames. Un Philoſophe, auſſi ingénieux que ſavant, ſemble avoir été de ce ſentiment, puiſque ſelon lui (*), *l'attraction & le vuide, bannis*

metal, & la maſſe dont il eſt compoſé ; & qu'entourant ces particules, elles les détachent de la maſſe principale, & les mettent en état de flotter ſéparément dans la liqueur ? Et lorſque les particules acides, qui toutes ſeules diſtilleroient par une douce chaleur, ne peuvent être ſéparées des particules du metal que par un feu très violent, cela ne prouve-t-il pas une attraction réciproque entre les particules de la liqueur acide & celle du metal ? NEWTON, Traité d'Optique, *pag.* 530.

(*) Eloges des Académiciens, &c. par Mr. DE FONTENELLE, *Tom. II. pag.* 303.

nis de la Physique par Descartes, & bannis pour jamais selon les apparences, y reviennent ramenés par Newton, armés d'une force toute nouvelle, dont on ne les croioit pas capables, & seulement peut-être un peu déguisés. Quant à moi, s'il m'est permis de dire mon sentiment, j'avoüe que je ne puis trouver extraordinaire que bien des gens aient peine à comprendre que des attractions qui ne peuvent avoir leur principe dans l'impulsion, puisqu'on les fait regner jusques dans le Vuide, aient une existence réelle & véritable. Ne seroit-il pas permis de les regarder comme les *êtres de raison* des Scholastiques? Car quelque chose qu'on puisse dire, il est bien difficile de concevoir que les corps puissent se mouvoir que par deux raisons, ou par la volonté immédiate de Dieu, ou par la percussion d'un autre corps. Or, les Cartésiens & les Gassendistes n'admettent qu'un principe bien naturel; c'est que Dieu a créé une certaine quantité de mouvement qui subsiste toujours. Nous voions réellement les effets de ce mouvement; mais quant à l'attraction né-

nérale, il faut la ſuppoſer par les conjectures, plûtôt que par les démonſtrations. Par exemple, ſi l'on demande à un Cartéſien d'où vient le fer a comme de lui-même le pouvoir de s'attacher à l'aiman, il repond qu'on ſait qu'il ſort d'un pole de l'aiman une matière inſenſible, qui rentre par l'autre pole en forme de tourbillon, puiſqu'on voit le tourbillon tracé tout d'un coup ſur de la limaille d'acier. Ce tourbillon attache le fer à l'aiman, ou chaſſe d'entre le fer & l'aiman la matière déliée, ou l'air, dont le reſſort ou le retour précipité pouſſe le fer vers l'aiman. Après avoir expliqué par des raiſons auſſi plauſibles la jonction du fer & de l'aiman, le Cartéſien conclut qu'il faut donc que la peſanteur qui porte les corps vers un centre commun, & la fermentation qui les agite en tout ſens, aient leur principe immédiat dans le mouvement & dans l'impulſion. Si un Newtonien veut expliquer cette difficulté, qu'on peut regarder comme un véritable prodige, il en ſera quitte pour dire que les parties du fer ſont attirées par celles de l'aiman, parce que l'attraction qui s'y trou-

trouve, eſt plus forte: & lorſqu'on lui demandera ce que c'eſt que cette attraction, il dira que c'eſt une vertu par laquelle les particules des corps s'attirent mutuellement par une force, qui dans le contact immédiat eſt extrêmement puiſſante, qui, à de petites diſtances, produit les opérations chymiques, & par la même raiſon la réunion du fer à l'aiman. Si l'on replique, & que l'on demande une ſeconde fois, d'où vient cette vertu. On repondra que c'eſt par l'attraction; mais ſera-t-on beaucoup mieux inſtruit? Pour moi, je ne le crois pas; cependant il y a des gens, qui paſſent même pour fort ſavans, qui n'ont là-deſſus aucun doute. Ne pourroit-on pas leur appliquer ce que dit Mr. de Fontenelle (*)? *L'uſage perpétuel du mot d'attraction, ſoutenu d'une grande autorité, & peut-être auſſi de l'inclination qu'on croit ſentir à Mr. Newton pour la choſe même, familiariſe du moins les Lecteurs avec*

(*) Eloges des Académiciens, &c. *par* Mr. DE FONTENELLE, *Tom. II. pag.* 302.

avec une idée prescrite par les Cartésiens, & dont tous les autres Philosophes avaient ratifié la condamnation. Il faut être présentement sur ses gardes, pour ne lui pas imaginer quelque réalité ; on est exposé au péril de croire qu'on l'entend.

Vous ne sauriez penser, Madame, à combien de gens il eût été utile de profiter de ces derniers mots. Il n'est rien de si commun que de voir aujourd'hui des personnes s'imaginer de comprendre ce que c'est que cette attraction, aussi parfaitement que les vérités les plus claires. Il est vrai qu'il y a parmi les plus célèbres disciples de Newton des Philosophes, qui, en l'adoptant, avoüent qu'ils ignorent (*) ce que c'est, & de quelle manière elle agit. On peut comparer ces Philosophes aux éleves de Pythagore. Le *Magister dixit*, le *Maître l'a dit*, leur con-

(*) *Per vocem attractionis intelligo vim quamcumque, qua duo* corpora *ad se invicem tendunt ; licet forte illud per impulsum fiat.* Physices Element. Mathemat. &c. *autore* JACOBO S'GRAVESANDE, *Tom. I. Lib. I. Cap. V, pag.* 9.

convient parfaitement ; mais quant aux autres, on diroit qu'ils ressemblent à ces Chymistes, qui, mourant de faim & de soif, se persuadent qu'ils savent le secret de faire de l'or, & sont les premières dupes & les premières victimes de leur préjugé.

Au reste, la fureur de l'attraction est aujourd'hui plus forte en Hollande & en Angleterre, que jamais celle des tourbillons imaginaires de Descartes ne le fut en France. On voit des Avocats abandonner le Barreau pour s'occuper de l'étude de l'attraction, des Ecclésiastiques oublient pour elle tous leurs exercices Théologiques. J'avoüe que si j'étois à leur place, peut-être ferois-je de même. Quelque incertaine que soit l'étude de la Physique, j'aimerois mieux vivre dans mon cabinet avec Descartes, Newton & Gassendi, qu'avec Cujas, Barthole, Coccéius & du Moulin.

Par la manière dont je viens de vous parler, Madame, de l'attraction, manière que bien de sévères Newtoniens trouveront indécente, & qu'ils jugeront digne d'une

ne punition exemplaire, vous croirez ſans doute que je regarde l'opinion de Newton comme fauſſe; point du tout, Madame, détrompez-vous. Je la crois ſeulement incertaine, & peut-être ſi j'écrivois à toute autre perſonne qu'à vous, la préfererois-je à celle des autres Philoſophes; mais je me ſuis fait une loi de ne vous point donner pour certaines les choſes où il n'y a qu'un nombre de probabilités, qui excédent pourtant celles qu'on trouve dans les raiſons qu'on leur oppoſe. Je ne veux vous repondre que de la certitude des vérités évidentes. Loin de rejetter totalement l'attraction de Newton, il dépend de vous, quand vous voudrez, de vous convaincre que je ſuis Newtonien. Voiez, s'il vous plait, & ſi vous avez le tems, la onzième Partie des *Mémoires Secrets de la République des Lettres*, où je parle amplement des ſyſtêmes de Deſcartes & de Newton. Tout bien compenſé, comme j'étois, pour ainſi dire, forcé de me déterminer, & que Meſſieurs les Savans ſont moins complaiſans que les Dames &. veulent qu'on prenne un parti, j'ai opté pour New-

Newton, parce qu'à le tout prendre, ſi je ne voiois pas des preuves bien évidentes dans ſon ſyſtême, du moins j'y découvrois moins d'erreurs manifeſtes que dans celui de Deſcartes. Vous ſerez peut-être curieuſe de connoître les raiſons qui ont déterminé mon choix; je vais vous ſatisfaire dans l'inſtant.

§. XXI.

EXAMEN DU SYSTEME DE DESCARTES.

JE vais commencer, Madame, par vous parler des erreurs qui m'ont fait rejetter le ſyſtême de Deſcartes; nous viendrons enſuite aux probabilités qui m'ont donné du goût pour celui de Newton.

DIEU créa, ſelon l'hypotheſe de Deſcartes, la Matière indéfinie & homogène, il établit enſuite certaines loix de mouvement, & par ces loix primitives, tout corps mû doit tendre à ſe mouvoir en droite ligne. Il produiſit une quantité de mouvement, qui doit toujours être la même & ſubſiſter dans

dans tous les siécles, sans augmenter, ni diminuer. Il divisa la Matiére en parties égales & cubiques, auxquelles il donna un mouvement égal & circulaire sur leur centre. Voici ce qu'il arriva de ce mouvement, d'où résulte l'harmonie de l'Univers; c'est un Cartésien qui va nous l'apprendre, & nous donner le précis de tout le système de son maître. *Dans ce mouvement* (*) dit-il, *l'intérieur de chaque partie cubique devint un petit globe, une petite boule, & les angles brisés fournissent une poussière, infiniment déliée des parties irrégulières & branchues. La poussière infiniment déliée, c'est la Matiére subtile, ou le premier Element; les petits globes, ou les petites boules sont la Matiére globeuse, ou le second Element. De l'assemblage de ces trois Elemens naissent les tourbillons, le soleil, les étoiles & les planetes, enfin l'Univers matériel.*

Tandis

(*) Origine ancienne de la Physique moderne, &c. *par le* P. REGNAULT, *Tom. I. pag.* 100. *Edit. d'Amsterdam.*

Tandis que les globules du ſecond Element ſe meuvent ſur leur centre propre, différentes maſſes de ces trois Matières diverſes tournent chacune ſur un centre commun; de-là les tourbillons.

La Matière ſubtile, ou la matière du premier Element, aiant moins de force que les petits globes du ſecond Element pour s'éloigner du centre commun de ſon mouvement circulaire, eſt repouſſée, & ſe trouve réunie dans le centre même, ou vers le centre du tourbillon; & c'eſt le ſoleil, ou quelque étoile fixe.

En divers tourbillons les parties les plus groſſières de la Matière ſubtile, & les parties branchues du troiſième Element s'accrochent, s'enchaſſent les unes dans les autres, font une ſorte de croute qui environne l'aſtre intérieur; & ce ſont les planetes & les cometes. Les aſtres incruſtés errent-ils de tourbillons en tourbillons, ce ſont des cometes. Demeurent-ils abſorbés dans un tourbillon qui les force de ſuivre la direction de ſon mouvement, ce ſont des planetes: la terre en eſt une, qui tourne autour du ſoleil, emportée par le tourbillon du ſoleil même.

Enfin, le mouvement & la tiſſure des parties inſenſibles font les différentes propriétés des corps; de-là l'Univers.

REPASSONS ſuccintement les principales opinions de ce ſyſtême, & nous les trouverons preſque toutes fauſſes. Vous avez déjà vû l'abſurdité qu'il y a d'admettre la Matière indéfinie, & vous connoiſſez actuellement que c'eſt poſer un principe auſſi impoſſible qu'incompréhenſible, puiſqu'il faut qu'une ſubſtance ſoit abſolument ou infinie, ou finie. Vous connoiſſez auſſi l'impoſſibilité qu'il y a que la Matière ait pû avoir ſon mouvement ſans le Vuide, & former par conſéquent cette pouſſière infiniment déliée, à laquelle Deſcartes donne le nom de Matière ſubtile, & dont il ſe ſert pour expliquer tout ce qui l'embarraſſe. Paſſons donc plus avant, & venons à ces tourbillons dont vous avez entendu parler ſi ſouvent, & qui, ſelon moi, ſont d'ingénieuſes chimères, & ſelon vous, les choſes du monde les plus vraiſemblables. Je ſais l'amour que vous avez pour les entretiens ſur la pluralité des Mondes de l'illuſtre Mr. de Fontenelle; vous m'avez dit cent

cent fois que si tous les Philosophes raisonnoient, s'expliquoient & écrivoient d'une manière aussi claire, aussi enjoüée & aussi amusante, on verroit bien plus de gens se piquer d'étudier la Philosophie. J'ai toujours souscrit, vous le savez, Madame, aux justes éloges que vous donniez à un des plus grands & des plus beaux génies de l'Univers; mais j'ai toujours dit aussi que tout l'esprit du monde ne pouvoit rendre vrai ce qui ne l'étoit pas. Comme je me suis fait une loi de ne vous parler jamais que de ce que vous pouvez entendre, je me contenterai de vous dire ici que par les règles de Kepler, fameux Astronome & grand Mathématicien, règles, de la vérité & de la justesse desquelles on convient, il est prouvé évidemment que le petit tourbillon de la terre ne peut pas conserver son premier mouvement, & qu'il faut qu'il le perde même peu à peu. Les grands tourbillons ne sont pas moins contraires aux règles du même Kepler; mais laissons ses raisons qui peuvent vous paroître trop obscures, & venons à d'autres qui soient plus à votre portée. Si jamais vous êtes cu-

rieuſe d'en voir qui ſoient un peu plus Mathématiques, je vous prierai de lire la onzième Partie des *Mémoires Secrets de la République des Lettres*. Je gagnerai à cela, puiſque je ſerai aſſez heureux pour que vous jettiez les yeux ſur un de mes Ouvrages. Revenons aux tourbillons. Comment eſt-ce que les planetes pourroient ſe mouvoir librement, & comment leur cours ne ſeroit-il point affoibli, & même interrompu, s'il étoit vrai qu'elles ſe mûſſent autour du ſoleil dans un milieu rempli de Matière ? Il faut, pour admettre un pareil ſyſtême, avoir prouvé évidemment auparavant que le mouvement peut ſe faire dans le plein : or, vous avez vû, Madame, que s'il n'y a point de Vuide, il ne peut y avoir du mouvement. Les tourbillons rempliſſant tout l'eſpace, le cours des planetes doit donc être interrompu : or, il ne l'eſt point; les différens tourbillons ſont donc des chimères.

VOICI, Madame, une autre objection, auſſi forte & auſſi évidente. Comment ſe peut-il faire que les cometes traverſent les tourbillons librement en

tout

tout ſens, ſans rencontrer aucun obſtacle qui les arrête dans leur cours, & ſans qu'elles ſoient dérangées & alterées par ces tourbillons, quoiqu'elles aient ſouvent des directions très contraires aux leurs? Ne faut-il pas qu'elles trouvent des eſpaces vuides qui facilitent leur paſſage? Et s'il y a des chemins vuides de tout corps, que deviennent les tourbillons qui occupent tout l'eſpace & ſe touchent mutuellement? D'ailleurs, comment eſt-il poſſible, s'il n'y a point de Vuide, que les cometes, ces torrens d'une grandeur immenſe & ſi rapides, n'abſorbent pas le mouvement particulier d'un corps, qui n'eſt qu'un atôme, eu égard à leur prodigieuſe étendue, & ne les déterminent-elles pas par leur force ſi ſupérieure, à ſuivre leur cours? Convenons de bonne foi, Madame, que quelques réparations que les Cartéſiens aient faites de tems en tems & ſuivant les occaſions, au ſyſtême de leur maître, il ne ſera jamais qu'une ingénieuſe hypotheſe amuſante, mais fauſſe.

§. XXII.

EXAMEN DU SYSTEME DE NEWTON.

NEWTON, ne pouvant goûter les tourbillons de Descartes, & sentant combien leur existence étoit impossible, établit un Vuide immense, dans lequel il prétendit que les astres faisoient leur course, sans que rien s'y opposât. Les planetes avoient leurs révolutions dans différens cercles autour d'un même centre, & les cometes faisoient les leurs dans des cercles inégaux, excentriques, & différemment dirigés. Ce système étoit simple, aisé à comprendre; mais il parut impossible à bien des Physiciens. Ils objecterent qu'il étoit impossible qu'un corps conservât toujours le mouvement circulaire sans une cause particulière, parce que tout corps, dès qu'il est libre, ou qu'il n'est point arrêté par d'autres corps, enfile une ligne droite qui l'éloigne du centre de son mouvement, par cette loi reconnue par tous les Phi-

lo-

losophes dans l'œconomie de l'Univers. Les planetes, dans le syſtême de Newton, devoient depuis long-tems n'avoir plus leur mouvement circulaire; elles auroient décrit, ſelon la loi ordinaire, une ligne droite, & ſeroient allées s'abîmer & s'anéantir dans quelques étoiles fixes.

CES difficultés vous paroîtront aſſez conſidérables : vous en verrez bien d'autres tout à l'heure; mais dans quel ſyſtême ne s'en rencontre-t-il point ? *Elles n'embarraſſerent point le Philoſophe Anglois*, dit en plaiſantant un Auteur moderne de votre connoiſſance, dans une Lettre badine qu'il a écrite ſur les hypotheſes de Deſcartes & de Newton. Souffrez que je copie ici ce qu'il a écrit à ce ſujet; cela m'épargnera la peine de dire de deux manieres différentes la même choſe. Je laiſſe ce ſoin puérile aux Profeſſeurs de Colléges qui élevent des jeunes gens qu'ils deſtinent à la Chaire, ou au Barreau. „ Newton (*) donna à la Matière une

„ nou-

(*) Lettres Chinoiſes, *Tom. I. pag.* 132. *Let.* 17. *Edit. de la Haye.*

„ nouvelle qualité, appellée *l'attrac-*
„ *tion*, par laquelle les aſtres ont une
„ continuelle tendance vers le centre
„ de leur mouvement. Il ordonna à
„ tous les corps de s'attirer mutuelle-
„ ment en raiſon de leur maſſe, ou
„ pour me ſervir de ſes termes, *en raiſon*
„ *inverſe de leur quarré de diſtance.* Dès
„ lors tous les corps peſerent les uns
„ ſur les autres, & par les loix invio-
„ lables & inaltérables de l'attraction,
„ s'attirerent mutuellement; ils attire-
„ rent le centre commun autour du-
„ quel ils tournoient, & furent attirés
„ à leur tour par ce même centre.
„ Les mêmes règles furent établies
„ lorſque tous les corps qui tournent
„ autour d'un centre, viennent à tour-
„ ner avec ce centre particulier au-
„ tour d'un centre, également com-
„ mun à d'autres corps. Dans ce
„ cas le centre commun attire éga-
„ lement tous les corps & les centres
„ particuliers, & en eſt auſſi attiré.
„ Par cette loi univerſelle voici
„ l'harmonie de l'Univers dévelop-
„ pée.

„ Les planetes & tous les corps cé-

„ leſ-

„ leſtes peſent les uns ſur les autres,
„ en s'attirant mutuellement en raiſon
„ inverſe du quarré de leur diſtance.
„ chacun des cinq Satellites de Satur-
„ ne peſe ſur les quatre autres, & les
„ quatre autres ſur lui; tous les cinq
„ peſent ſur Saturne, qui eſt leur cen-
„ tre particulier. Saturne peſe ſur eux,
„ & tous ces aſtres peſent ſur le ſoleil
„ leur centre général, ainſi que des
„ autres planetes. Le ſoleil peſe à ſon
„ tour ſur tous ces corps qui peſent
„ ſur lui. C'eſt cette peſanteur, ou
„ cette attraction mutuelle, qui ſeule
„ eſt cauſe de la régularité des mou-
„ vemens céleſtes & de toutes les mer-
„ veilles, qui juſques aujourd'hui a-
„ voient paru devoir être toujours des
„ myſtères impénétrables.

„ MALGRE' cette attraction, ſi né-
„ ceſſaire au ſyſtême de l'Anglois, &
„ qu'il avoit créé ſi à propos, ſes ad-
„ verſaires prétendirent que même en
„ accordant qu'il y eût dans les corps
„ cette puiſſance de s'attirer mutuel-
„ lement, il ſeroit impoſſible qu'elle
„ fût la cauſe de la régularité des
„ mouvemens céleſtes, puiſque la pe-

„ ſanteur donnant aux aſtres une ten-
„ dance qui les dirige ſans ceſſe vers le
„ centre de leur révolution, ils de-
„ vroient s'y être réünis depuis long-
„ tems & avoir été conſumés par le
„ ſoleil, dans lequel ils ſe ſeroient pré-
„ cipités.

„ CETTE réflexion parut un peu
„ embarraſſante à l'Anglois; mais il ſe
„ ſervit encore du droit qu'il avoit de
„ créer. Il donna une ſeconde direc-
„ tion aux aſtres; l'une perpendicu-
„ laire, cauſée par l'attraction qui les
„ portoit au centre de leur révolution,
„ & l'autre horizontale, qui les en é-
„ loignoit. Ainſi les aſtres, forcés de
„ ſe prêter à ces deux directions diffé-
„ rentes, ne pouvant ſuivre entiére-
„ ment l'une des deux, furent obligés
„ de partager le différend, & prirent le
„ parti de décrire un cercle. Si l'on
„ eût encore contrarié l'Anglois, il
„ eût donné encore une troiſiéme di-
„ rection aux globes céleſtes, & une
„ quatriéme même, ſi ſon ſyſtême en
„ eût eu beſoin".

VOILA', Madame, le ſyſtême de Newton preſque auſſi peu épargné que ce-

celui de Deſcartes. Vous me demanderez ſans doute: Hé pourquoi donc le préferez-vous à l'autre, & ne le regardez-vous point comme impoſſible? En voici les raiſons, Madame, & vous ſavez que je vous ai dit ſouvent que lorſque nous voions une choſe évidemment fauſſe, nous ne devons pas héſiter à la rejetter. Le ſyſtême de Deſcartes eſt préciſément dans ce cas, je m'en démontre clairement la fauſſeté? Mais ne vous rappellez-vous point que je vous ai dit auſſi que parce que nous ne comprenions pas comment une choſe pouvoit ſe faire, il ne falloit pas ſoutenir qu'elle ne pût avoir lieu? Voilà encore ce qui doit être appliqué au ſyſtême de Newton. Je ne connois pas, il eſt vrai, ce que c'eſt que l'attraction; mais je vois pourtant qu'elle eſt dans les parties de la Matière. Les expériences Chymiques m'en convainquent, mille autres plus familières me fortifient dans cette opinion; il eſt donc très poſſible que la cauſe de la peſanteur des corps & des différentes directions des planetes viennent par cette attraction réelle, mais dont la nature m'eſt

m'eſt inconnue. Mais voici bien plus, c'eſt que les adverſaires de Newton conviennent que de la théorie qu'il a établie ſur l'attraction, il en ſuit toujours des concluſions conformes aux faits établis par l'Aſtronomie. Je vous demande, Madame, ſi vous croiez que ce ſoient-là de petites probabilités pour la vérité d'un ſyſtême? un habile Cartéſien convient de bonne foi qu'il eſt difficile de prouver qu'une hypotheſe qui quadre ſi bien avec les plus exactes obſervations Aſtronomiques, ne ſoit qu'une hypotheſe ingénieuſe. *La Lune*, dit Mr. de Fontenelle (*), *eſt la moins régulière des planetes, elle échappe aſſez ſouvent aux Tables les plus exactes, & fait des écarts dont on ne connoît point les principes. Mr. Halley, que ſon profond ſavoir en Mathématique n'empêche pas d'être bon Poëte, dit dans les Vers Latins qu'il a mis au-devant de la 3. Edition des Principes de Mr. Newton,* „ *Que* „ *la Lune juſque-là ne s'étoit point laiſ-*

„*ſée*

(*) Eloges des Académiciens, &c. *par* Mr. DE FONTENELLE, *Tom. II. pag.* 303. *& ſuiv.*

„ *ſée aſſujettir au frein des Calculs*,
„ *& n'avoit été domptée par aucun Aſ-*
„ *tronome; mais qu'elle l'eſt enfin dans*
„ *le nouveau ſyſtême*". *Toutes les bi-*
zarreries de ſon cours y deviennent d'u-
ne néceſſité qui les fait prédire, & il
eſt difficile qu'un ſyſtême où elles pren-
nent cette forme, ne ſoit qu'un ſyſtême
heureux, ſur-tout ſi on ne les regarde
que comme une petite partie d'un Tout,
qui embraſſe avec le même ſuccès une
infinité d'autres explications. Celle du
flux & du reflux s'offre ſi naturelle-
ment par l'action de la Lune ſur les
mers, combinée avec celle du ſoleil, que
ce merveilleux Phénomène ſemble en être
dégradé.

§. XXIII.

§. XXIII.

Re'capitulation.

Voila', Madame, un détail des ſentimens des Philoſophes ſur les premiers principes de la Phyſique; c'eſt par leur moïen qu'ils expliquent la plûpart des effets cachés de la Nature. Voicz quelle doit être l'incertitude de leurs raiſonnemens; car quelle conſéquence évidente pourroient-ils tirer de principes auſſi peu évidens? Auſſi croisje, Madame, que la véritable Phyſique n'eſt autre choſe qu'une Science expérimentale, qui nous découvre bien des ſecrets, dont il nous eſt cependant impoſſible de connoître les premières opérations, n'aiant, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire au commencement, aucune idée de la façon dont agiſſent les parties actives de la Matière, ou ſes premiers ouvriers; en ſorte que Deſcartes explique une expérience par le moïen de la Matière ſubtile; Gaſſendi, par celui des atômes & du Vuide; Newton, par celui de l'attrac-

traction, &c. Mais qu'importe de ſavoir préciſément comment les premiers principes agiſſent, dès qu'on ſait le moïen de leur faire produire d'une manière ſûre les effets que l'on cherche, & d'en retirer tout le profit dont nous avons beſoin? Dieu, en nous cachant les premières opérations de la Nature, qui ſont des ſecrets connus à lui ſeul, nous a donné le pouvoir de les occaſionner par des moïens dont il nous a accordé la connoiſſance. En ſe réſervant les premiers principes de la Phyſique, il nous a laiſſé une Science expérimentale qui ſuffit à nos beſoins, & qui eſt à la portée de tous ceux qui ont aſſez de curioſité & de patience pour s'y appliquer avec attention.

FIN DU TOME PREMIER.

74754744

AD
2 0073